

# HISTOIRE de VALENTIN ET ORSON

très hardis, très nobles  
et très vaillants chevaliers

FILS DE L'EMPEREUR DE GRÈCE ET NEVEUX  
DU TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT PÉPIN, ROI DE FRANCE

*contenant les différentes aventures de leur vie*

NOUVELLE ÉDITION



À ROUEN

Chez LECRÈNE-LABBEY, Imprimeur-Libraire, Grande-Rue, 160

– 1842 –

Imprimé à Rouen par LECRÈNE-LABBÉY, Imprimeur-Libraire, en 1842.

Recomposé et remis en page de façon plus aérée par et pour :  
[www.eglise-romane-tohogne.be](http://www.eglise-romane-tohogne.be) en mai 2020.

*En couverture : gravure du livre intitulé « L’histoire des deux nobles chevaliers Valentin et Orson » imprimé à Paris par Nicolas et Pierre BONFONS en 1583.*

*Gravures empruntées dans la publication intitulée « L’Histoire de Valentin et Orson » imprimée à Troyes par Yves GIRARDON, s.d.*

© TOUS DROITS RÉSERVÉS – 2020

# HISTOIRE de VALENTIN ET ORSON

très hardis, très nobles  
et très vaillants chevaliers

FILS DE L'EMPEREUR DE GRÈCE ET NEVEUX  
DU TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT PÉPIN, ROI DE FRANCE

*contenant les différentes aventures de leur vie*

NOUVELLE ÉDITION



À ROUEN

Chez LECRÈNE-LABBEY, Imprimeur-Libraire, Grande-Rue, 160

– 1842 –

# TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER	05
Comment le roi Pépin épousa Berthe, dame de très grande renommée	05
CHAPITRE II	07
Comment l'empereur fut trahi par l'archevêque de Constantinople	07
CHAPITRE III	08
Comment l'archevêque étant éconduit de Bellissant, pour sauver son honneur, machina grande trahison	08
CHAPITRE IV	12
Comment l'archevêque prit l'habit de chevalier et monta à cheval pour poursuivre la dame Bellissant qui était bannie	12
CHAPITRE V	15
Comment Bellissant eut deux enfants dans la forêt d'Orléans, dont l'un fut appelé Valentin et l'autre Orson, et comment elle les perdit	15
CHAPITRE VI	18
De l'ourse qui emporta l'enfant de Bellissant dans le bois	18
CHAPITRE VII	19
Comment le conseil de l'archevêque fit élever de nouvelles coutumes à Constantinople, et comment la trahison fut connue	19
CHAPITRE VIII	22
L'empereur Alexandre envoya quérir le roi Pépin pour voir la vérité de la querelle du marchand et de l'archevêque	22
CHAPITRE IX	25
Comment le marchand et l'archevêque combattirent en champ de bataille	25
CHAPITRE X	30
Le roi Pépin prit congé de l'empereur et partit pour retourner en France ; ensuite, il alla à Rome contre les sarrasins qui avaient pris la ville	30
CHAPITRE XI	37
Comment Hauffroy et Henri eurent envie sur Valentin, pour le grand amour que lui portait le roi	37
CHAPITRE XII	41
Comment Valentin conquit Orson, son frère, dans la forêt d'Orléans	41
CHAPITRE XIII	44
Comment Valentin, après avoir conquis Orson, partit de la forêt pour retourner à Orléans où était le roi Pépin	44
CHAPITRE XIV	47
Comment Hauffroy et Henri, par envie, résolurent de tuer Valentin en la chambre de la belle Esglantine	47
CHAPITRE XV	50
Comment le duc de Savary envoya vers le roi Pépin, pour avoir aide contre le vert chevalier qui voulait avoir sa fille Fezonne	50
CHAPITRE XVI	54
Comment plusieurs chevaliers vinrent en Aquitaine pour avoir la belle Fezonne	54
CHAPITRE XVII	56
Comment Hauffroy et Henri firent guetter Valentin et Orson, sur le chemin, pour les faire mourir	56
CHAPITRE XVIII	61
Comment le roi Pépin commanda que le champ fût apprêté devant son palais pour voir combattre Orson et Grigard	61
CHAPITRE XIX	63
Après que Grigard fut conquis par Orson, il confessa devant le roi Pépin la trahison d'Hauffroy et Henri contre Valentin	63

CHAPITRE XX	
Comment Valentin, par la grâce de Dieu, s'avisâ d'envoyer le lendemain son frère Orson pour combattre le vert chevalier .....	78
CHAPITRE XXI	
Comment la nuit qu'Orson fut juré et promis à la belle Fezonne, l'ange apparut à Valentin et du commandement qu'il lui fit .....	84
CHAPITRE XXII	
Comment le roi Pépin partit pour aller vers l'empereur de Grèce porter des nouvelles de sa sœur Bellissant et comment, avant son retour, il fit la guerre au Soudan qui avait assiégé Constantinople	91
CHAPITRE XXIII	
Comment Valentin et Orson arrivèrent au château où était la belle Esclarmonde et comment par la tête d'airain, ils eurent connaissance de leur génération .....	93
CHAPITRE XXIV	
Comment par un enchanteur, nommé Pacolet, le géant Ferragus sut des nouvelles de sa sœur Esclarmonde et de Valentin et de la trahison de Ferragus .....	102
CHAPITRE XXV	
Comment Pacolet, par son art, délivra Valentin et Orson des prisons de Ferragus et les mit hors de sa terre avec leur mère Bellissant et la belle Esclarmonde .....	110
CHAPITRE XXVI	
Comment le géant Ferragus, pour avoir vengeance de Valentin et de sa sœur Esclarmonde, fit assembler tous ses sujets et fut en Aquitaine .....	114
CHAPITRE XXVII	
Comment Orson voulut essayer la volonté de la belle Fezonne avant de l'épouser .....	120
CHAPITRE XXVIII	
Comment Ferragus, pour avoir du secours, manda le roi Trompart et l'enchanteur Adramain. Et comment Valentin partit d'Aquitaine pour aller à Constantinople voir son père, l'empereur de Grèce .....	123
CHAPITRE XXIX	
Comment Pacolet délivra Valentin et le vert chevalier de la prison du Soudan Moradin, et comment il déçut le Soudan .....	129
CHAPITRE XXX	
Comment le roi Trompart vint devant Aquitaine pour secourir Ferragus et amena avec lui l'enchanteur Adramain par qui Pacolet fut trahi et déçu .....	136
CHAPITRE XXXI	
Comment Pacolet se vengea de l'enchanteur Adramain, lequel l'avait trahi et enlevé la belle Esclarmonde .....	141
CHAPITRE XXXII	
Comment les chrétiens sortirent de Constantinople pour avoir des vivres, et comment Valentin et le vert chevalier furent pris par les sarrasins .....	145
CHAPITRE XXXIII	
Comment le roi Pépin prit congé de l'empereur de Grèce pour retourner en France, et de la trahison de Hauffroy et Henry contre Orson .....	151
CHAPITRE XXXIV	
Comment Orson mit opposition au jugement et demanda champ de bataille contre ses accusateurs, ce qui lui fut accordé .....	158
CHAPITRE XXXV	
Comment Valentin, en cherchant Esclarmonde, arriva à Antioche, et comment il se battit contre un serpent .....	163
CHAPITRE XXXVI	
Comment après que Valentin eut vaincu le serpent, il fit baptiser le roi d'Antioche .....	168
CHAPITRE XXXVII	
Comment le roi d'Antioche, pour avoir renoncé sa loi, fut occis par Brandiffer. Et comment l'empereur de Grèce et le vert chevalier furent pris par Brandiffer devant Crétophe	171
CHAPITRE XXXVIII	
Comment la belle Esclarmonde, après que l'an fut accompli, contrefit la malade, afin que le roi d'Inde-la-Majeure ne l'épousât pas, et du roi Lucar qui voulut venger la mort du roi Trompart, son père, contre le roi d'Inde-la-Majeure .....	172

Comment le roi Lucar, en la cité d'Esclardie, épousa Rozemonde	175
CHAPITRE XL	
Comment le noble Valentin partit d'Esclardie pour aller en Inde-la-Majeure faire le message du roi Lucar	177
CHAPITRE XLI	
Comment Valentin fit son message au roi d'Inde, de par le roi Lucar, et de la réponse qui lui fut faite	181
CHAPITRE XLII	
Comment le chevalier Valentin retourna en la cité d'Esclardie porter la réponse qu'il eut du roi d'Inde-la-Majeure	183
CHAPITRE XLIII	
Comment le roi Pépin, étant avec le roi d'Inde-la-Majeure, eut connaissance de la belle Esclarmonde	186
CHAPITRE XLIV	
Comment Brandiffer emmena à son château fort les douze pairs de France, puis les mit en ses prisons	188
CHAPITRE XLV	
Comment Brandiffer, après qu'il eut assemblé tous ses gens à Falisée, monta sur la mer pour aller en Angorie contre les chrétiens	189
CHAPITRE XLVI	
Comment Brandiffer sut que le roi Lucar était en Angorie, et comment il demanda à Valentin à faire son rachat	191
CHAPITRE XLVII	
Comment le duc Milon d'Angler, qui s'était dit roi de France pour sauver Pépin, fut délivré des prisons de Brandiffer, en échange de Lucar	192
CHAPITRE XLVIII	
Comment Valentin et Milon d'Angler saillirent d'Angorie sur l'ost des païens, et comment les païens perdirent la bataille	194
CHAPITRE XLIX	
Comment le roi Pépin fut rendu par le roi d'Inde, en échange de son maréchal	196
CHAPITRE L	
Comment le roi Pépin partit d'Angorie et retourna en France, où Artus de Bretagne voulait épouser la reine sa femme	198
CHAPITRE LI	
Comment Valentin alla en Inde-la-Majeure et contrefit le médecin pour voir la belle Esclarmonde	198
CHAPITRE LII	
Comment Rozemonde trouva moyen de se faire prendre et fut amenée au roi d'Inde	200
CHAPITRE LIII	
Comment le roi Lucar fit tant que le roi Brandiffer demeura avec lui et envoya Valentin en Angorie, contre le roi Pépin son oncle	203
CHAPITRE LIV	
Comment Milon d'Angler retourna en France et Valentin et Orson allèrent en Grèce	206
CHAPITRE LV	
Comment Valentin prit congé de la belle Esclarmonde pour aller à Rome confesser ses péchés	207
CHAPITRE LVI	
Comment Valentin, en grande douleur, fit la pénitence pour son père qu'il avait occis	208
CHAPITRE LVII	
Comment le roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, et comment il trahit Orson et le vert chevalier	209
CHAPITRE LVIII	
Comment Bellissant et Esclarmonde apprirent la trahison du roi Hugon	213
CHAPITRE LIX	
Comment Orson et le vert chevalier furent délivrés des prisons du roi de Surie, pour la guerre qu'ils firent au roi Hugon	217
CHAPITRE LX	
Comment au bout de sept ans, Valentin finit ses jours dans le palais de Constantinople et écrivit une lettre par laquelle il fut connu	218

# HISTOIRE de VALENTIN ET ORSON

très hardis, très nobles et très vaillants chevaliers

FILS DE L'EMPEREUR DE GRÈCE ET NEVEUX DU TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT  
PÉPIN, ROI DE FRANCE

*contenant les différentes aventures de leur vie*

## CHAPITRE PREMIER

***Comment le roi Pépin épousa Berthe, dame de très grande renommée.***



Nous trouvons dans les anciennes Chroniques que le noble et vaillant roi Pépin prit pour femme Berthe, de grande renommée, sage et prudente, qui souffrit de grandes tribulations ; car elle fut chassée de la compagnie du roi son mari par une vieille remplie de malice qui, pour

la première nuit, trouva moyen de donner sa fille au lieu de la bonne reine Berthe ; elle conduisit cette trahison à maintenir sa fille avec le roi, au lieu de Berthe son épouse, lequel en eut deux fils, savoir : Hauffroy et Henri, qui au temps de leur règne grevèrent fort et gâtèrent le pays de France et, pleins de mauvaise volonté, ils furent cause que la bonne reine Berthe fut mise en exil, dont elle souffrit maintes douleurs et angoisses. Elle fut longtemps en cet exil, passant ses jours en larmes et en gémissements ; mais après sa douloureuse infortune, Dieu le créateur, le vrai protecteur et défenseur, voulut, au moyen de plusieurs barons de France, désirant le bien

du royaume, que la reine Berthe fût accordée au roi, lequel en grand honneur la reçut, et après peu de temps engendra un fils qui fut le puissant Charlemagne, laquelle après fut chassée du royaume par les susdits Haufroy et Henri, ainsi qu'il apert en ce livre ; mais je veux parler du vaillant Valentin et de son frère Orson.

Le roi Pépin avait une sœur nommée Bellissant, belle et gracieuse et bien endoctrinée, elle aimait le roi son frère de bon amour ; mais il arriva que, pour sa renommée, laquelle des grands et des petits était prisée, et aimée pour sa beauté et gracieux parler, manière et contenance qui brillaient en elle plus qu'en nulle autre, le roi Alexandre, empereur de Constantinople, fut épris de son amour ; et pour cette cause, il vint en France avec grand état, accompagné de plusieurs comtes, puis il fit venir les plus grands princes et seigneurs de sa cour et leur commanda d'aller vers le roi Pépin lui demander en mariage sa sœur Bellissant, laquelle lui fut accordée par le roi, en grande joie et honneur pour toute la cour, tant d'un côté que de l'autre, et on fit de grandes fêtes pour l'alliance de l'empereur Alexandre et du roi Pépin. Les noces furent faites en grand triomphe, et on fit des largesses de toutes choses ; la fête dura longtemps, puis l'empereur et ses gens prirent congé du roi Pépin pour aller à Constantinople avec sa femme Bellissant ; le roi Pépin fit habiller ses gens pour accompagner l'empereur, chacun monta à cheval, et une grande quantité de dames et demoiselles accompagnèrent Bellissant ; et celles qui demeurèrent pleuraient son départ ; le roi le conduisit plusieurs jours, et ils arrivèrent à un port où l'empereur voulut monter sur mer, et prit congé du roi Pépin, en lui rendant grâces de la bonne réception qu'il lui avait faite, en entre autres choses de sa sœur Bellissant, qu'il lui avait donnée pour femme. À ces mots, le roi Pépin embrassa Alexandre, en lui disant :

— Sire et bon seigneur, je ne vous ai pas reçu comme je devais, mais je reconnais la gracieuseté qui de mon pouvoir vous êtes contenté, et quand vous avez voulu décorer votre personne honorée, en prenant ma sœur pour femme, sachez que j'ai bonne volonté que nous soyons bons amis. Et, quant à moi, je voudrais tout abandonner pour vous secourir, selon mon pouvoir.

Puis Pépin vint vers sa sœur Bellissant et lui dit :

— Belle sœur, ressouvenez-vous du lieu dont vous êtes issue, et faites que moi et vos amis, et tout le sang royal, puissions en avoir joie et honneur ; vous allez en pays étranger de votre nation, gouvernez-vous par sages dames, et vous gardez de mauvais conseils ; vous êtes la créature du



monde que j'ai le plus aimée, et la mort me serait prochaine si de vous n'avions bonnes nouvelles.

Le roi Pépin donna beaucoup de bons conseils à sa sœur Bellissant et l'embrassa en pleurant pour son départ, et la dame qui avait le cœur piteux et affligé, répondit peu de chose, car elle soupirait si tendrement qu'elle ne pouvait plus parler. Ainsi prirent congé les dames et demoiselles, barons et chevaliers, tant de France que de l'empereur, et il y eut maintes larmes et soupirs jetés pour la dame ; puis le roi Pépin retourna en France. L'empereur monta sur mer et eut si bon vent qu'en peu de temps lui et ses gens arrivèrent à Constantinople, et il fut reçu à grand honneur ; mais le grand honneur qu'on fit à Bellissant et la joie de chacun furent bientôt changés en pleurs et lamentations pour la dame Bellissant, qui par trahison fut mise en exil.

## CHAPITRE II

### *Comment l'empereur fut trahi par l'archevêque de Constantinople.*

EN ce temps, il y avait un archevêque à Constantinople, que l'empereur aimait surtout, et lui faisait du bien en abondance ; il avait tant de confiance en lui qu'il le fit gouverneur de son hôtel et son confesseur principal, et il sut tous ses secrets, dont il eut depuis le cœur dolent, car l'ingrat, non reconnaissant des biens et honneurs qu'il lui avait faits et que chaque jour lui faisait l'empereur, fut épris de la beauté de la reine Bellissant, et si ardemment qu'un jour, voyant la bonne reine toute seule en la salle, il vint s'asseoir auprès d'elle et commença à la regarder en soupirant, ce dont la dame ne se doutait point ; car il était familier dans la maison, et jamais personne n'eût cru qu'il eût voulu faire pareille chose contre l'empereur. Or, il n'est point de pire ennemi que celui qui est familier à la maison, quand il veut faire le mal, comme le montra le faux archevêque ; étant assis auprès de la tant aimée dame, il lui dit :

— Ma chère dame, je suis votre petit serviteur et chapelain, s'il vous plaît ouïr une chose que je veux vous dire, dont j'ai souffert longtemps. Sachez que la beauté de votre corps et figure a ravi et embrasé mon cœur ; nuit et jour, je ne peux penser qu'à vous seulement et, qui pis est, je perds le boire et le manger quand je pense à vos beaux yeux ; je prie Dieu qu'il vous inspire la volonté de me recevoir pour ami, et que je vous puisse servir et complaire ; car si vous me refusiez pour ami, je n'ai plus que la mort à invoquer. Hélas ! Dame, vous qui êtes en toutes choses renommée,

douce, courtoise et débonnaire, ne soyez pas cause de ma mort ; mais veuillez m'octroyer votre amour, et croire que je serai loyal et secret en amour plus que ne fut jamais homme.

À ces mots pleins de trahison, la dame, prudente et sage, lui répondit :

— Ah ! faux et déloyal archevêque, plein de diabolique volonté, comment oses-tu proférer de ta bouche, qui doit être sacrée, paroles si vilaines, déshonnêtes et abominables contre la majesté impériale de celui qui t'a nourri et monté en honneur plus qu'il ne t'appartient ; d'où te peut venir cette malédiction d'être cause de ma damnation, toi qui me dois en la sainte foi, en mœurs et conditions enseigner, ainsi que l'empereur le pense et se confie en toi ! À Dieu ne plaise que le sang de France dont je suis extraite, et la majesté du puissant empereur, soit par moi déshonorée. Ô faux et maudit homme ! regarde ce que tu veux faire, tu me veux dépouiller de tout honneur, et mettre mon âme en la voie de damnation éternelle. Laisse ta folle opinion, tu n'y peux parvenir ni atteindre, et si tu en parles, sois certain que je le ferai savoir à l'empereur, et alors tu pourras bien dire que de ta vie c'en sera fait, ainsi va-t'en d'ici ; et n'en parle plus.

De telle réponse, l'archevêque fut bien courroucé et n'osa aller plus avant, puisqu'il n'avait pas l'amour de la dame, et ainsi s'en retourna confus ; car il ne lui restait aucune espérance de pouvoir parvenir à son attente, et il se repentait grandement de sa folie quand il se vit rebuté de la dame ; mais il ne trouva, pour sauver son honneur, d'autre remède que d'user de trahison ; car il se doutait en lui-même que l'empereur serait instruit par la reine de sa mauvaise volonté.

### CHAPITRE III

#### *Comment l'archevêque étant conduit de Bellissant, pour sauver son honneur, machina grande trahison.*

Ainsi donc, l'archevêque, craignant que l'empereur ne le fit mourir pour la trahison qu'il avait commise contre sa seigneurie et magnificence, il pensa à sauver son honneur le mieux qu'il pourrait, et fit tant qu'il évita sa malédiction en feignant et dissimulant qu'il voulait et désirait le bien et honneur de l'empereur : le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, il vint vers l'empereur, le tira à part et lui dit :

— Ô très haut empereur ! je reconnais les grandes grâces que vous m'avez données et octroyées et que par vous je suis monté plus qu'il ne m'appartient, m'ayant fait maître et gouverneur de votre maison, vous

confiant à moi plus qu'en nul autre de votre cour ; mais si je dois être en place où je souffre votre état diffamé, et votre renommée mise en bas, j'aimerais mieux me soumettre à subir la mort que de voir ou ouïr en ma présence langages et paroles qui nuisent à votre honneur et seigneurie ; ainsi veuillez ouïr un cas qui touche grandement votre honneur. Sire, il est vrai que Bellissant votre femme, sœur du roi Pépin, que vous avez prise pour votre femme et épouse, ne vous tient pas foi ni loyauté comme elle doit ; car elle aime un autre que vous, mais je ne veux pas nommer celui qui de votre femme fait sa volonté ; car vous savez que je suis prêtre. Il est vrai que la vérité de cette chose m'est venue en confession, et je ne dois ni ne veux réciter le nom de celui qui cause votre déshonneur ; mais veuillez croire, qu'en toute la cour, il n'y a plus dissolue et déshonnête femme que la vôtre, et déjà elle cherche nuit et jour le moyen de vous faire mourir, afin de mieux faire sa volonté, et comme je suis tenu de veiller à votre profit et honneur, veuillez aviser le plus secrètement que faire se pourra à conserver votre honneur, autrement je tiens votre honneur perdu et votre personne déshonorée ; car vous avez cru avoir épousé la sœur du roi de France pour la fleur de beauté, prudence et noblesse, et vous avez une mauvaise femme, qui désire votre mort.

Quand l'empereur entendit parler le traître archevêque, il ne faut pas demander s'il en fut très amèrement courroucé. Car quand l'homme aime fort une chose, plus il est affligé quand on lui en rapporte mauvaises nouvelles. L'empereur crut les paroles du faux archevêque, car il avait confiance en lui plus qu'en nul homme vivant. Il fut trop confiant et c'est grand danger pour les princes de croire tout ; l'empereur ne répondit rien : car il en eut tant de courroux, qu'il perdit contenance et s'en alla par le palais, gémissant et soupirant ; mais il entra sans parler dans la chambre de Bellissant, et sans dire mot à dames ni à demoiselles, il vint prendre la belle dame Bellissant par les cheveux, et la jeta à terre si rudement que le sang jaillit de sa figure.

Alors la dame se mit à crier et pleurer très fort.

— Hélas ! mon cher seigneur, qu'elle chose vous fait me frapper et battre ainsi ; car en jour de ma vie, je ne vous fis que tout honneur et loyal service de mon corps.

— Ah ! putain, dit l'empereur, je suis trop bien informé de votre vie ; que maudits soit l'heure et le jour que de vous je fis connaissance.

Puis il frappa derechef à si grands coups qu'elle perdit la parole, et toutes les dames et demoiselles, la croyant morte, firent un cri si haut que

les barons et chevaliers de la cour vinrent en la chambre ; les uns relevèrent la reine Bellissant, et les autres prirent l'empereur et lui dirent :

— Hélas ! sire, comment avez-vous le courage de vouloir détruite si vaillante et noble dame, qui est tant aimée, en laquelle on n'a vu ni aperçu blâme ni déshonneur ? Pour Dieu, sire, soyez un peu plus modéré, car à tort et sans cause, vous cherchez querelle contre cette bonne dame.

— N'en parlez plus, dit l'empereur, je sais bien comme la chose va ; et qui plus est, je suis résolu de la mettre à mort, et si nul d'entre vous me dit le contraire, je lui ferai perdre possessions et héritages.

À ces mots, un sage baron de l'empereur lui dit :

— Sire, considérez ce que vous voulez faire, vous savez que la dame que vous avez épousée est sœur du roi de France, nommé Pépin, qu'il est puissant et de grand courage, et vous devez croire que si vous faites à sa sœur Bellissant cet outrage, il est homme pour se venger de telle façon qu'il pourrait porter dommage en ce pays, et nous pourrions voir mourir maintes nobles personnes et vaillants seigneurs, et vous même en exil et en grande honte ; d'autre part, la bonne dame est grosse, comme vous le voyez.

Après ces paroles, la dame se jeta à genoux devant l'empereur, et lui dit en pleurant :

— Hélas ! mon seigneur, ayez pitié de moi, car aucun jour de ma vie je ne voulus vous faire de mal, et si vous n'avez pitié de moi, veuillez au moins avoir pitié de l'enfant que je porte, car je suis enceinte de votre fait ; hélas ! sire, je vous prie de me mettre dans une tour jusqu'au temps de ma délivrance, et après mon enfantement, faites de mon corps ce qu'il vous plaira.

La dame disait ces paroles en pleurant et soupirant, mais l'empereur, qui fut déçu par le maudit archevêque, n'eut pitié de sa femme, et lui répondit :

— Fausse putain désordonnée, si tu es grosse, je m'en dois peu réjouir, car je suis si bien informé que je n'y ai rien, et que tu t'es abandonnée à d'autre qu'à moi.

Quand ils virent que l'empereur ne voulait point s'apaiser, tous d'un commun accord le menèrent hors de la chambre et lui parlèrent le plus doucement qu'ils purent, en lui remontrant sa grande faute ; la dame demeura en sa chambre, le visage plein de sang. Alors les dames qui étaient avec elles lui apportèrent de l'eau pour se laver. À cette heure, son écuyer,

nommé Blandimain, entra dans sa chambre et quand il la vit, il se mit à pleurer en lui disant :

— Ah ! madame, je vois bien que vous êtes trahie ; je prie Dieu que maudite soit la personne qui vous a causé ce mal. Pour Dieu, ma très douce dame, prenez un peu de réconfort, et si vous voulez, je vous reconduirai en France vers le roi Pépin votre frère, qui m'ordonna de vous servir, ce que je voudrais faire de toute ma puissance, croyez mon conseil et nous retournerons en votre pays ; car vous devez être sûre que l'empereur vous fera mourir en grande honte et déshonneur.

Alors la dame répondit :

— Hélas ! Blandimain, mon ami, si je m'en allais de cette manière, on pourrait croire que l'empereur aurait raison et que je serais coupable du fait. Et pour ce, j'aime mieux mourir que de recevoir blâme du fait dont je suis innocente.

Alors l'empereur, qui fut un peu apaisé par les barons, envoya quérir Bellissant, sa femme, qu'on amena devant lui. Et quand il la vit, il tremblait de ce qu'il n'osait la faire mourir par crainte du roi Pépin, son frère, et lui dit :

— Putain et mauvaise femme, vous m'avez déshonoré ; je jure à Dieu que si ce ne fût pour l'amour de votre frère le roi Pépin, je vous ferais brûler ; mais pour l'amour de lui, votre vie sera prolongée. Ainsi je vous fais savoir qu'à cette heure, je vous bannis de mon pays et empire, vous commandant expressément de partir demain de ma cité, car si je vous y vois, jamais n'aurez répit que je ne vous fasse mourir et je fais commandement à tous ceux de mon pays, que nul ne soit si hardi de vous accompagner ni convoyer, hors seulement votre écuyer Blandimain, que vous amenâtes de France, et allez où vous voudrez ; car jamais à mon côté ni à mon lit vous ne coucherez.

Incontinent, après le commandement de l'empereur, la reine Bellissant et son écuyer Blandimain montèrent à cheval et vinrent à la ville ; là, les seigneurs et dames et tout le menu peuple, tant grands que petits, furent en pleurs et lamentations. Chacun courait à la porte recommander à Dieu la bonne dame, qui était chassée par l'archevêque et, au sortir de la cité, le cri fut si grand, que c'était pitié de l'ouïr. Or, Blandimain, qui menait et conduisait la dame Bellissant, prit le chemin de la France. Quand elle fut hors des murs de la cité et qu'elle se vit chassée comme une personne infâme, elle pensa à sa naissance et à la haute magnificence impériale où elle avait été mise en voyant sa misérable fortune qui s'était soudainement

ournée contre elle.

— Hélas ! pourquoi la mort tarde-t-elle ? Qu'elle vienne pour abrégier ma vie et mettre fin à mes douleurs ! Hélas ! en malheur suis-je née ? Car, de toutes, je suis la plus malheureuse. Or, toutes mes joies sont changées en tristesse, mes ris en pleurs, et mes chants en soupirs. Au lieu de robes de drap d'or et pierres précieuses, de quoi suis-je parée ? Je suis comme une femme publique, déshonorée de toutes parts ; il faut passer et finir le reste de ma misérable vie dans les larmes. Ô vous ! Pastourelle des champs, considérez ma grande douleur et pleurez mon triste exil. Ah ! plutôt à Dieu que je fusse d'aussi basse condition et état que le plus pauvre du monde ! Du moins, je n'aurais nul regret de me voir en tel pauvreté. Hélas ! pourquoi le soleil m'éclaire-t-il et pourquoi la terre me soutient-elle, car je n'ai besoin que de la fontaine de tristesse pour donner à mes yeux force et abondance de larmes. Ô fausse trahison, je te dois bien maudire car par toi je suis aujourd'hui la plus malheureuse créature qui soit vivante. Hélas ! mon frère Pépin, roi de France, que ferez-vous de cette affligée ? Il eût mieux valu que je n'eusse jamais été enfantée ni mise sur la terre !

En faisant cette dure complainte, la dame demeura pâmée sur le chemin, et peu s'en fallut qu'elle ne tombât à terre ; mais Blandimain s'approcha pour la soutenir et lui dit :

— Hélas ! madame, prenez en vous confort et ne veuillez entrer en tel désespoir ; ayez confiance en Dieu, car comme vous êtes innocente, sachez qu'il gardera votre bon droit.

Alors il aperçut une très belle fontaine vers laquelle il mena la dame et la fit asseoir au plus beau lieu pour se reposer un peu et prendre courage. Je laisserai à parler d'eux et vous parlerai de l'archevêque qui fut persévérant en sa malice damnable et diabolique.

#### CHAPITRE IV

##### ***Comment l'archevêque prit l'habit de chevalier et monta à cheval pour poursuivre la dame Bellissant qui était bannie.***

QUAND l'archevêque vit que la dame était partie, il pensa qu'il irait après, et qu'elle ferait sa volonté ; il laissa camail et aumusse, et comme irrégulier et apostat, il ceignit l'épée, monta à cheval et frappa des éperons ; il marcha tant, qu'en peu de temps il fit beaucoup de chemin, et il demandait des nouvelles de la dame à ceux qu'il rencontrait, et on lui disait le chemin qu'elle tenait. Tant marcha le traître qu'il entra dans une

forêt fort longue et fort large ; il prit le grand chemin et s'efforça d'avancer, et quand il eut un peu cheminé, il aperçut la dame avec Blandimain qui était auprès de la fontaine où elle était descendue pour se rafraîchir et se reposer ; car elle était lasse et pesante par les pleurs et gémissements dont son cœur était rempli, et Blandimain la réconfortait de son pouvoir.

Alors l'archevêque fut vers eux et aperçut la reine Bellissant qui ne le reconnut point, parce qu'il portait l'habit laïque ; mais s'étant approché, elle le reconnut bien.

— Hélas !, dit-elle, Blandimain, je vois venir vers nous le faux homme, c'est l'archevêque qui est cause de mon exil ; hélas ! j'ai grande peur qu'il ne me veuille faire insulte.

— Madame, dit Blandimain, ne craignez rien, car s'il vient pour vous faire du mal, je mettrai mon corps devant le vôtre et vous défendrai jusqu'à la mort.

Alors l'archevêque arriva et mit pied à terre, puis salua la dame et lui dit :

— Très chère dame, j'ai tant fait auprès de l'empereur qui vous a chassée, qu'il sera bien joyeux de vous revoir, et vous serez remise en votre premier état, en plus grand honneur et triomphe que jamais ; cependant, pensez-y, car je le fais pour votre honneur et profit.

— Ah ! dit la dame, déloyal et cruel adversaire de tout honneur impérial, je dois bien avoir sujet de te haïr, quand par ta malice tu as fait entendre à l'empereur que je me suis abandonnée, et pour cette cause il m'a privée de tout honneur royal et impérial. Tu m'as mise en danger de finir mes jours en tristesse, car il n'y a au monde plus malheureuse femme que moi !

— Madame, dit l'archevêque, laissez ces paroles, car je suis assez puissant pour changer votre douleur en une joie plus grande que jamais.

En disant ces mots, il s'inclina vers la dame pour la baiser, et Blandimain tomba sur l'archevêque et lui donna un si grand coup qu'il le jeta à terre, et lui cassa deux dents. Alors l'archevêque se releva fort dolent et tira son épée ; Blandimain prit un glaive qu'il portait et ils coururent l'un sur l'autre. Pendant qu'ils se battaient, il arriva vers eux un marchand qui, dès qu'il les vit, s'écria :

— Seigneurs, laissez votre débat et contez-moi d'où la chose procède, je saurai de vous deux lequel a tort ou droit.

— Sire, dit Blandimain, laissez-nous faire la bataille, car je ne ferai pas

la paix avec celui-ci.

— Hélas ! dit la dame, veuillez nous secourir, car voici le faux prêtre maudit qui veut me ravir mon honneur, c'est l'archevêque damné qui m'a fait partir d'avec l'empereur, et expulser de sa compagnie.

Quand le marchand entendit la dame, il en eut grande pitié et dit à l'archevêque :

— Sire, laissez votre entreprise et ne touchez pas la dame, car vous pouvez savoir que si l'empereur était averti de votre fait, il vous ferait honteusement mourir.

Quand l'archevêque entendit le marchand, il cessa la bataille et s'enfuit parmi les bois, car il fut contrarié de ce qu'il le connut, parce qu'il pensait bien faire sa volonté de la dame. Après le départ de l'archevêque, la dame demeura au bois sur la fontaine, triste et affligée, avec Blandimain qui était blessé. Alors le marchand lui dit :

— Hélas, madame ! je vois bien que le traître archevêque vous a fait chasser de la compagnie de l'empereur. Dieu me fasse assez vivre pour que je le puisse accuser de ce fait et le faire condamner à mort. Je vous dis adieu, prenez patience !

Blandimain le remercia doucement ; après il monta la dame à cheval, puis monta sur le sien, et s'en allèrent en une maison qui était près de là, où ils se tinrent sept ou huit jours pour guérir Blandimain ; et quand il fut reposé et qu'il put marcher, ils se mirent en chemin vers le bon pays de France, et la dame commença à pousser de grands soupirs, en disant :

— Hélas ! Blandimain, mon ami, que pourront dire mon frère le roi Pépin et tous les seigneurs de ma piteuse aventure, quand ils sauront que, pour fait dissolu et déshonnête, je suis séparée de l'empereur et de la contrée de Constantinople, et comme femme publique par tout le monde abandonnée. Hélas, je suis certaine que mon frère me croira coupable et me fera mourir, car il a le courage inhumain.

— Madame, dit Blandimain, ne croyez pas cela, votre frère est sage et discret, il est fourni de bon conseil pour prendre garde à cette matière, ayez confiance en Dieu le créateur, car Il défendra votre bon droit.

En devisant de ces choses, ils marchèrent tant, qu'après avoir passé plusieurs pays sauvages et divers royaumes, duchés et comtés, ils arrivèrent en France et passèrent à Orléans pour aller à Paris où était le roi. Alors ils entrèrent en une forêt qui est à trois lieues d'Orléans, en laquelle il advint piteuse aventure à la dame Bellissant.



## CHAPITRE V

### ***Comment Bellissant eut deux enfants dans la forêt d'Orléans, dont l'un fut appelé Valentin et l'autre Orson, et comment elle les perdit.***

Ainsi Bellissant entra dans la forêt étant enceinte comme il a été dit. Or le temps de son enfancement approcha, et elle se mit à pleurer. Alors Blandimain lui demanda :

— Madame, qu'avez-vous, que vous vous plaignez tant ?

— Hélas ! Blandimain, dit la dame, mettez pied à terre et descendez-moi, puis allez quérir promptement quelque femme, car le temps est venu où je dois enfanter et ne puis plus attendre.

Blandimain descendit et mit la dame au pied d'un haut arbre, qu'il choisit pour mieux connaître la place où il la laissait, puis monta à cheval et marcha tant qu'il put pour avoir une femme qui vint secourir la dame, laquelle demeura seule et sans compagnie. Alors, par la grâce de Dieu, elle fut délivrée, et fit tant par son secours, qu'elle enfanta deux fils dans la forêt ; mais ils ne furent pas sitôt venus sur la terre qu'il vint vers elle une grosse ourse velue et horrible, faisant de grands cris et effrayée ; elle s'approcha d'elle et prit entre ses dents un de ses deux enfants et s'enfuit dans le bois. Alors la dame fut désespérée, et d'une voix faible et basse commença à crier et à courir par le bois après la trop cruelle bête qui emportait son enfant. Hélas ! la poursuite fut inutile, car elle ne reverra jamais son enfant qu'il ne lui soit rendu par miracle. La noble dame marcha tant dans la forêt en pleurant son fils, qu'une forte maladie la prit, et elle demeura pâmée comme femme morte.

Je laisserai à parler d'elle et vous parlerai de l'autre enfant qui demeura tout seul. Il advint en ce temps que le roi Pépin partit de Paris, accompagné de plusieurs grands seigneurs, barons, ducs, comtes et chevaliers, pour aller à Constantinople voir sa sœur Bellissant ; et en passant vers Orléans, il entra dans la forêt où s'était accouchée sa sœur Bellissant et y trouva sous le haut arbre l'autre fils de Bellissant, gisant tout seul sur la terre ; alors le roi dit :

— Belle rencontre ! Regardez comme voici un bel enfant, je veux qu'il soit nourri à mes dépens tant que Dieu lui donnera la vie, et qu'il soit gardé bien soigneusement car, s'il vient en âge, je lui ferai du bien.

Il appela donc un écuyer et lui bailla la charge de l'enfant en lui disant :

— Prenez cet enfant, portez-le à Orléans et faites-le baptiser, puis cherchez-lui une bonne nourrice, et faites qu'on ait soin de lui le mieux qu'il

sera possible.

L'écuyer prit donc l'enfant ainsi que le roi Pépin lui avait commandé et le porta à Orléans ; il le fit baptiser et le fit nommer Valentin, car tel était le nom de l'écuyer, puis demanda une nourrice, et fit panser l'enfant ainsi qu'on lui en donna la charge. Le roi traversa la forêt, car il avait grand désir d'être à Constantinople pour voir Bellissant, sa sœur, qu'il aimait ; mais il rencontra Blandimain qui menait une femme, et reconnut le roi. Le roi lui dit :

— Blandimain, beau sire, dites-nous des nouvelles de Constantinople, et entre autres choses, dites-moi comment se porte Bellissant, ma sœur !

— Cher sire, dit Blandimain, quant aux nouvelles, je ne saurais vous en dire de bonnes, car votre sœur Bellissant, par la trahison du faux langage d'un archevêque, a été par l'empereur chassée et bannie hors de son pays ; et si ce n'eût été les seigneurs du pays, qui ont redouté votre fureur, l'empereur l'eût fait pendre et mourir devant tous.

— Blandimain, dit le roi qui était fort dolent, pourquoi l'empereur n'a-t-il pas fait mourir ma sœur ; par le Dieu tout-puissant, si je la tenais, jamais elle ne saurait en réchapper. Or, seigneurs, disait-il, notre voyage est fait, retournons à Paris, car je ne veux pas aller outre. Je sais trop de nouvelles de ma sœur sans en plus demander.

À ces paroles, il tourna la bride de son cheval pour s'en retourner en grand deuil, et lui-même se mit à dire : « Ô vrai Dieu tout-puissant ! souvent l'homme est déçu par la femme, or, moi qui de ma sœur Bellissant croyais avoir toute joie et plaisir et avoir l'empereur Alexandre pour ami ; et par elle je suis grandement diffamé et mis en grand déshonneur. »

Enfin le roi Pépin arriva à Orléans. Blandimain qui connut le courage du roi Pépin, pour douter de la dame, ne lui déclara plus rien ; il s'en retourna vers l'arbre où il l'avait laissée, mais il ne la trouva point, ce dont il fut marri ; il lia son cheval et commença à chercher par le bois et fit tant qu'il trouva la darne sur la terre, si éplorée pour son enfant, qu'elle ne pouvait parler qu'à grand peine ; Blandimain l'embrassa et la mit sur ses pieds, puis lui demanda :

— Qui peut vous avoir amenée ici ?

Ah, Blandimain !, dit-elle, toujours croît ma douloureuse infortune et ma tristesse ; car quand vous me laissâtes, il vint vers moi une ourse qui emporta un de mes enfants, et je me mis après dans le bois pour lui ôter, mais je ne pus retourner à l'arbre où je laissai mon autre enfant.

— Dame, dit-il, je viens du pied de l'arbre, mais je n'ai point trouvé d'enfant.

Quand la dame ouït Blandimain, elle en eut la plus grande douleur, et Blandimain la leva et la mena vers l'arbre où elle avait laissé l'enfant ; mais quand elle ne le trouva point, elle jeta de si grands soupirs qu'il semblait qu'elle allait mourir.

— Hélas ! dit-elle, est-il au monde de plus dolente et plus malheureuse femme que moi, car je suis privée de joie, plaisir et liesse, et suis pleine de douleur, comblée de misère, de tristesse et de tribulations. Hélas ! empereur, vous êtes cause de ma mort avancée, à tort et sans cause, par mauvais conseil de votre compagnie, car sur mon âme jamais de mon corps je ne fis faute. Or j'ai perdu vos propres enfants légitimes et de sang royal issus, par lesquels j'espérais une fois être vengée. Vienne la mort mettre fin à ma langueur, car la mort m'est plus agréable que de languir et vivre en tel martyr.

Quand Blandimain vit la dame si perturbée, il la réconforta le plus doucement qu'il put, et la fit bien panser, baigner et garder jusqu'à ce qu'elle fût bien guérie, saine et en bon point, et que ses gémissements et pleurs fussent un peu apaisés ; car il n'est si grand deuil qu'avec le temps on ne mette en oubli. Enfin Blandimain dit à la dame comment il avait trouvé le roi son frère, qui lui avait demandé des nouvelles, et comment il était irrité et courroucé contre elle, puis il lui dit :

— Dame, je crains que vers le roi, votre frère, vous ne soyez mal venue, car aussitôt qu'il sut que l'empereur vous avait rejetée d'avec lui, il a montré contre vous autant de courroux, comme celui qui croit que la faute est de vous !

— Ah ! Dieu, dit la dame, c'est la chose que je redoutais le plus. Puisque de toutes parts me survient douleurs et angoisses, quand d'avec l'empereur Alexandre, mon époux, sans cause et sans raison, je suis chassée ; jamais je ne retournerai à Paris, mais je m'en irai en pays étranger, et si loin que nul n'aura connaissance de moi, ni ne saura où je suis : si mon frère le roi Pépin me tenait, il me ferait mourir, or il vaut mieux éviter sa fureur que d'attendre la mort.

— Dame, dit Blandimain, ne pleurez plus, vous êtes sûre que jamais je ne vous laisserai jusqu'à la mort, mais je suis délibéré de vivre et mourir avec vous, et de vous tenir compagnie là où votre plaisir sera d'aller.

— Blandimain, dit la dame Bellissant, allons à l'aventure ; je vous re-

mercie de votre bon vouloir, car du tout en vous je me fie.

Ainsi se mirent en chemin, la dame et Blandimain, lesquels n'étaient pas joyeux, mais chargés d'angoisses.

## CHAPITRE VI

### *De l'ourse qui emporta l'enfant de Bellissant dans le bois.*

L'OURSE qui avait pris un des enfants de Bellissant ne le dévora pas, mais le porta en sa tanière en une fosse profonde et obscure, en laquelle il y avait quatre oursons forts et puissants. L'ourse jeta l'enfant parmi les oursons à manger ; mais Dieu, qui n'oublie jamais ses amis, montra un évident miracle, car les oursons ne lui firent aucun mal, mais de leurs pattes velues commencèrent à le piquer doucement. Et quand l'ourse vit ses petits ne le vouloir dévorer, elle fut si amoureuse de l'enfant qu'elle le garda un an entier parmi les oursons ; l'enfant, à cause de la nourriture de l'ourse, devint tout velu comme une bête sauvage et il se mit à cheminer parmi le bois et devint grand en peu de temps et commença à frapper les autres bêtes de la forêt, tant et si bien que toutes le redoutaient fort et fuyaient devant lui, car il était si terrible qu'il ne craignait et n'avait peur de rien. En cet état, menant vie de bête, l'enfant resta l'espace de quinze ans ; il devint si grand et si puissant que nul n'osait passer par la forêt ; bêtes, hommes, il abattait et mettait à mort : il mangeait la chair toute crue comme bête et vivait de vie bestiale. Il fut appelé Ourson, pour cause de l'ourse qui le nourrit et allaita, et il avait du poil comme une ourse. Il fut si redouté dans le bois que nul si hardi ni vaillant n'osait passer dans la forêt, craignant de rencontrer cet homme sauvage ; on fit tant de bruit de lui que ceux du pays le chassèrent pour le prendre : mais rien ne valut contre lui, car il rompait et mettait tout en pièces. Or il était dans la forêt, menant une vie de bête sauvage, sans nul vêtement et sans dire une parole, et sa mère Bellissant, qui pensait bien les avoir perdus, s'en alla par le pays à l'aventure, et Blandimain la conduisit et conforta tant qu'il put. La dame avait toujours regret envers ses deux enfants et priaît souvent Dieu, que ses deux enfants pussent se sauver.

En plusieurs lieux passèrent Blandimain et la dame et tant allèrent par terre et par mer qu'ils arrivèrent au port de Portugal sur lequel était un château fort où demeurait un géant si grand, si horrible et si puissant, que nul cheval ne le pouvait soutenir ; il avait nom Ferragus. Or il advint que Ferragus sortit hors du château et vint sur le pont pour demander tribut

aux passants comme il avait coutume de prendre sur chaque navire ; il entra dans le navire où était Bellissant, qui était fort garni de marchandises. Et quand il vit Bellissant qui était si belle, il la prit par la main et la mena en son château vers sa femme, car il était marié à une dame plaisante et belle ; Blandimain alla auprès de la dame que le géant Ferragus emmenait sans lui faire de mal ; il la présenta à sa femme, qui la reçut volontiers et eut grande joie de sa venue pour sa gracieuse contenance. Le géant commanda à sa femme que Bellissant fut bien chèrement gardée comme son corps et aussi Blandimain, son écuyer. Elle fut tenue en grande joie au château ; car elle était de bonnes mœurs et science et savait bien parler et honnêtement se gouverner entre les grands et les petits. Et quand de ses enfants elle avait souvenance, elle pleurait en son cœur, mais la femme du géant la réconfortait toujours et la tenait auprès d'elle, car elle l'aimait tant qu'elle ne pouvait ni boire ni manger sans elle. Elle demeura longtemps au château de Ferragus.

## CHAPITRE VII

### *Comment le conseil de l'archevêque fit élever de nouvelles coutumes à Constantinople, et comment la trahison fut connue.*

APRÈS que l'empereur Alexandre eut chassé sa femme Bellissant de sa compagnie, il en eut des regrets et s'en repentit, mais le mauvais archevêque l'entretenait toujours en sa folle opinion, et l'empereur le croyait ; il lui donna tant de puissance et d'autorité sur les autres, que ce qu'il commandait était fait, enfin tant il en eut le gouvernement et seigneurie qu'il mit et leva en la cité de Constantinople des coutumes et usages contre droit et raison. Or il advint qu'en la cité était une foire qui se tenait environ le quinzième jour de novembre et les marchands de plusieurs pays venaient à cette foire ; quand le jour fut venu qu'on la devait tenir, la ville fut toute pleine de marchands de divers pays et plusieurs contrées.

L'empereur fit garder la foire comme de coutume et en donna la garde à l'archevêque, qui fit armer pour l'accompagner deux cent compagnons, lesquels partirent de la ville pour garder ladite foire. Et en cette foire était présent le marchand dont j'ai fait mention, à savoir celui qui trouva Blandimain et qui avec l'archevêque se battit ; l'archevêque le reconnut bien, mais il ne fit nul semblant, car il redoutait que sa fausseté ne fût connue : très volontiers il l'eût fait mourir, mais il n'avait point de puissance pour le faire. Ce jour, ledit marchand, qui était garni de draps d'or et de soie, vendit et livra plus que nul des autres, pourquoï à la fin de la foire l'arche-

vêque envoya vers lui un sergent pour demander le tribut dont il était tenu pour cause de la vente de sa marchandise. Alors le sergent vint à lui et lui dit :

— Sire marchand, il faut payer deux deniers pour ce que vous avez vendu, car il est ainsi ordonné.

— Or, va, dit le marchand, que mal puisse advenir à celui qui a mis telle coutume, c'est le faux déloyal que Dieu maudit, car depuis longtemps il doit mourir honteusement.

Et quand le marchand eut ainsi diffamé l'archevêque, le sergent leva le bâton et en frappa le marchand sur la tête si rudement que le sang en sortit. Quand le marchand se sentit frappé, il tira son épée et frappa le sergent si fort qu'il l'abattit mort. Alors se fit grand bruit du peuple par toute la foire, de manière que les autres sergents prirent le marchand et le menèrent devant l'archevêque, lequel le voulait incontinent faire mourir ; mais le marchand qui fut sage et bien avisé demanda la loi, c'est-à-dire, qu'il voulait être ouï en ses raisons et défenses, et la justice lui octroya. Alors l'archevêque le fit mener devant l'empereur, car il avait grande volonté de le faire juger à mort ; mais en désirant la mort d'autrui, il devança la sienne comme vous saurez. L'archevêque fit présenter ledit marchand au palais ; ce fut l'empereur qui commanda au juge de se mettre en chaire, et l'archevêque fit par un avocat rigoureusement proposer contre le marchand, en l'accusant du meurtre qu'il avait fait, et de la grande injure qu'il avait faite contre la révérence de l'archevêque. Quand le propos fut fait contre le marchand, il se jeta à deux genoux devant la majesté de l'empereur, et commença à dire :

— Très haut et excellent prince, s'il vous plaît de me donner audience, devant tous les barons, je vous dirai une chose qui est de grande importance et dont votre honneur est chargé.

— Marchand, dit l'empereur, parlez sûrement, car je vous en donne permission.

— Sire, dit le marchand, ordonnez que les portes de votre palais soient closes, afin que nul ne puisse sortir.

Ce qui fut fait ; puis le marchand dit hautement devant tous :

— Seigneurs, barons et chevaliers, qui désirez et devez aimer l'honneur du triomphant empire, entendez-moi parler. Le temps est venu que la trahison du mauvais archevêque que vous voyez ici doit être connue et déclarée publiquement devant vos révérences. Hélas ! sire empereur, c'est le

méchant homme par qui votre femme a été à tort chassée, lui qui devait garder votre honneur, vous a mis en déshonneur, et un jour en requit la dame Bellissant, laquelle comme sage et prudente le refusa. Et quand ce pervers prêtre entendit que la dame ne ferait pas sa volonté, craignant que son péché ne fût découvert, il a tant fait par ses fausses paroles qu'il vous a donné à entendre que votre femme Bellissant vous était déloyale et qu'elle s'était abandonnée à un autre qu'à vous ; mais il a menti comme faux et infidèle, et si pour plus grande approbation de ce cas vous me demandez comme je le sais, voici comme la vérité m'a été déclarée. Je vous déclare qu'un jour, bientôt après que votre femme fût bannie de votre pays, en marchant parmi un bois, j'ai trouvé cet apostat qui était en arme et en habit dissimulé, qui est une chose contre Dieu et sa vocation, en ce bois auprès d'une fontaine, il avait assailli Blandimain, qui conduisait la dolente Bellissant votre femme. Et comme je vis leur débat, je commençais à dire, messeigneurs, laissez votre débat en paix, et la dame qui pleurait pitoyablement, me dit : « Marchand, mon ami, veuillez me secourir contre ce faux traître et méchant archevêque, qui de force et contre mon courage veut me ravir mon honneur. Hélas ! c'est lui par qui je suis mise en exil et chassée d'avec l'empereur et de sa cour ! » J'ai frappé mon cheval des éperons pour les séparer ; mais celui de l'archevêque prit soudain la fuite parmi le bois, car il fut interloqué quand il vit qu'il était connu. Hélas ! sire, empereur et puissant roi, j'ai pensé plusieurs fois à vous déclarer cette matière, mais je n'osais vous parler ; informez-vous du cas, et si vous trouvez le contraire, faites-moi mourir.

Quand l'empereur entendit le marchand, il se mit à pleurer, et dit à l'archevêque :

— Ah ! faux déloyal traître, je te dois peu d'honneur et te tenir cher ; je me suis efforcé toute ma vie à te faire du bien et te mettre à l'honneur, et tu me rends déshonneur et trahison. Or, Dieu me soit témoin, j'ai toujours cru que je serais trahi par toi une fois en ma vie, et la chose que plus je redoutais m'est advenue ; tu m'as fait de tous les grands le plus petit et de tous les princes le plus diffamé. Hélas ! je dois bien haïr ma vie, quand il faut que par trahison je sois privé de la chose que j'aimais le plus, de quel malheur ai-je cru ton conseil trop léger.

— Ah ! sire, dit l'archevêque, ne soyez pas contre moi courroucé pour telle chose que le marchand vous dise ; jamais de ce fait je ne sus rien et n'en suis coupable, mais innocent et tel me veux-je tenir.

— Ah ! tu mens faussement, dit le marchand, car de la trahison tu ne

peux t'excuser, et si tu dis le contraire, je veux bataille en un champ pour soutenir cette querelle, et j'offre mon corps à être livré à mort si avant la nuit fermée je ne te rends faux traître ou mort ou vaincu, ou tu confesseras ton cas et afin que nul ne pense que mon courage ne s'accorde aux dires, je te livre mon gage, pense à t'en bien défendre.

Quand l'empereur vit que le gage fut jeté, il dit à l'archevêque :

— Il est temps que, selon droit et justice, vous avisiez de combattre au marchand, ou de loyauté dire et vérité reconnaître.

— Ah ! sire, vous devez savoir que de faire bataille je dois être excusé, car je suis prêtre sacré, et en ce faisant je vitupérerais et réprouverais la dignité de la sainte église.

Alors l'empereur lui dit :

— En cette querelle, il n'y point d'excuse car il convient que vous combattiez le marchand qui vous accuse de trahison, et si vous ne le voulez faire, je vous tiens pour coupable du fait.

De cette parole, le faux archevêque fut effrayé, car il vit bien qu'il fallait qu'il combattît ; il dit à l'empereur :

— Sire, puisqu'il vous plaît que de mon corps je montre et prouve que je suis innocent de ce cas, c'est bien raison que je le fasse, bien que c'est contre mon état.

Or le traître pensa bien s'excuser de faire et entreprendre la bataille, mais peu valut son parler et ses excuses, car l'empereur commanda que l'archevêque fût gardé en telle sorte qu'il le dût avoir à sa volonté ; il fit aussi garder le marchand et commanda qu'on le traitât honnêtement ; puis il assembla son conseil pour déterminer le jour de la bataille, et le champ fut pris et les lices faites pour faire combattre l'archevêque et le marchand.

En cette bataille, Dieu, qui est vrai et juste juge, montra bien évidemment devant tous que la trahison doit toujours retourner à son maître.

## CHAPITRE VIII

### *L'empereur Alexandre envoya quérir le roi Pépin pour voir la vérité de la querelle du marchand et de l'archevêque.*

APRÈS que la journée fut terminée, il commanda de préparer le champ et les lices ; mais on annonça à l'empereur que le roi Pépin était à Rome pour aider le pape contre les infidèles et ennemis de notre sainte loi chrétienne. Alors il fut arrêté par le conseil des plus sages de son empire



qu'on devait aller quérir le roi Pépin, afin qu'il fût présent au jour de la bataille pour plus honnête excuse, et qu'il connût la mauvaise trahison qui l'avait fait séparer sa femme de sa compagnie, et qu'à bon droit et juste querelle il l'avait chassée.

À ce conseil s'accorda volontiers l'empereur et envoya incontinent messagers à Rome et leur donna une lettre pour porter au roi Pépin qui défendait alors la sainte foi contre les infidèles. Les messagers partirent de Constantinople et allèrent tant par mer que par terre et ils arrivèrent à Rome devant le roi Pépin, lequel ils saluèrent et firent la révérence telle qu'il appartenait, puis lui dirent :

— Très redouté et excellent roi, nous vous présentons cette lettre de par le puissant empereur de Constantinople, notre maître, veuillez en regarder le contenu et sur ce, puisse votre royale Majesté nous rendre réponse.

Alors le roi Pépin prit la lettre, la lut, et après l'avoir lue, il parla devant tous, et dit :

— Seigneurs, voici des nouvelles de grande admiration. L'Empereur Alexandre me mande que ma sœur Bellissant a été par lui à tort et sans cause mise en exil, par un faux entendu que lui a donné un faux traître archevêque, lequel de son cas détestable est accusé par un marchand, qui sur cette querelle veut vivre et mourir en combattant l'archevêque devant tous en champ de bataille ; comme vaillant et hardi, ledit marchand a livré



son gage, se confiant en la justice de sa cause. Or, ainsi que tel jour ils se doivent combattre, je veux y être, afin de connaître si ma sœur que j'aimais tant a commis la faute dont elle était accusée ; et si l'empereur lui a fait injustement tel déshonneur, je vous jure mon serment royal, que de lui je prendrai vengeance : car la grande faute qu'il m'a faite ne pourra jamais être réparée.

Alors le roi Pépin commanda que chacun fût prêt à partir pour l'accompagner en son voyage de Constantinople, car il voulait être au jour de l'entreprise faite avec le marchand et l'archevêque. Incontinent, ils furent tous prêts de faire le commandement du roi Pépin, lequel sortit de Rome en belle compagnie. Et tant il chevaucha qu'il vint à la mer ; ils montèrent sur les galères et arrivèrent à Constantinople. Quand l'empereur sut la venue du roi Pépin, il ordonna qu'on sonnât les cloches et que par toute la cité en montrât la plus grande joie que faire se pourrait. Chacun fut joyeux de la venue du roi Pépin ; et l'empereur Alexandre monta à cheval, somptueusement accompagné et sortit de la cité pour aller au-devant ; mais dès qu'il vit le roi Pépin et qu'il se souvint de Bellissant, il commença à pleurer et soupirer si fort qu'il ne put parler, sinon en jetant de grosses larmes et faisant de grandes lamentations de cœur et de bouche. Le roi Pépin, qui avait le courage fier et orgueilleux, ne fit nul semblant que pour son pleurer il eût quelque pitié ni compassion, mais il lui dit en cette manière :

— Empereur, laissez-le pleurer, ne vous chagrinez plus ; car si vous avez perdu ma sœur, n'en faites émoi : car qui perd une putain n'en doit être fâché.

— Ah ! dit l'empereur, pour Dieu ne dites pas de telles paroles de votre sœur, car je crois fermement qu'en elle est toute loyauté et que je l'ai chassée à tort et sans cause.

Alors le roi Pépin lui dit :

— D'autant plus doit-on vous blâmer et chacun peut connaître la grande prudence qui est en vous, quand par un seul faux entendre vous avez si légèrement cru et êtes cause que ma sœur est comme une vagabonde chassée d'avec vous ; je suis peu tenu d'aimer celui qui m'a fait tel blâme et à tout le sang de France.

Quand l'empereur entendit ces paroles et qu'il connut le courage du roi Pépin, il en fut fort courroucé, et répondit humblement :

— Hélas ! sire, veuillez ne vous émouvoir, mais modérez votre courage,

car j'espère, moyennant la grâce de Dieu, que la vérité sera bientôt connue.

— Empereur, dit le roi Pépin, vous avez trop attendu ; car on dit communément que trop tard ferme l'étable qui a perdu son cheval. Or, ma sœur Bellissant s'en est allée en exil, pauvre et égarée, je ne sais où, dont j'ai douleur au cœur, quand il faut que par vous je la perde ; car je suis bien certain que jamais je ne la reverrai. Hélas ! l'on se doit bien garder de faire si hâtif jugement, car on a bientôt fait une mauvaise besogne, de quoi on se repent tout à loisir, et vous savez que bonne renommée est chère ; quand on la perd, soit à tort ou à droit, on la recouvre difficilement ; vous avez peu prisé l'honneur de ma personne quand, sans nulle délibération, vu que plusieurs choses souvent se font par envie.

En disant ces paroles, l'empereur et le roi Pépin entrèrent dans Constantinople en grand honneur, et quand ils furent dans la cité, l'empereur voulut loger le roi Pépin et ses gens dans son palais, mais le roi n'y voulut pas entrer ; mais il fit loger et tenir ses gens tous ensemble auprès de lui, et il ne voulut recevoir de l'empereur nuls dons ni présents, quoiqu'il lui offrît bien des choses, tant vivres que joyaux et riches présents.

Le roi Pépin fut en grande peine de sa sœur Bellissant car tous ceux de la cité lui affirmaient que c'était la meilleure dame qui fut jamais et que par trahison injuste elle avait été accusée et bannie.

## CHAPITRE IX

### ***Comment le marchand et l'archevêque combattirent en champ de bataille.***

QUAND le jour fut venu que le marchand et l'archevêque se devaient combattre, l'empereur les fit amener devant lui et leur commanda de s'armer. Les chevaliers de la nation de l'archevêque allèrent l'armer et il fut richement habillé. L'empereur commanda qu'on amenât le marchand et qu'il fût armé aussi bien et en la même manière ; ce qui fut fait. Alors l'empereur le fit chevalier et lui donna l'accolade, en lui promettant villes et châteaux et de grandes richesses, si l'archevêque pouvait être par lui vaincu et déconfit. Quand tous les deux furent armés et leurs blasons pendus à leurs cols, on amena leurs chevaux et ils montèrent dessus pour aller au champ. Alors l'empereur commanda aux chevaliers et aux sergents qu'ils accompagnassent l'archevêque jusqu'au lieu et prissent garde à lui ; il les en chargea sur leur vie, afin qu'il ne pût s'enfuir, car il était subtil et cauteleux.





Le marchand monta sur son cheval bien armé en tous lieux, et avec forte épée ; il chevaucha vers le champ, et entra le premier dedans. Après lui suivit un grand nombre de peuple, et peu de temps après l'archevêque entra au champ, hautement accompagné, car il était riche et de noble nation. Là fut le roi Pépin, qui regarda le marchand, disant :

— Mon ami, Dieu te doit la grâce d'avoir victoire contre le faux homme, car si l'archevêque est vaincu et que je puisse connaître la vérité de ma sœur Bellissant, je te récompenserai si hautement, que de ma cour je te ferai le plus grand.

— Sire, dit le marchand, je vous remercie. Sachez que j'ai confiance en Dieu, qui me gardera le bon droit que j'ai, de manière que je démontrerai

devant tous la trahison de l'archevêque qu'il a faite contre votre sœur.

À ces mots, le marchand partit de devant le roi Pépin pour aller assaillir l'archevêque ; il vint un héraut qui les fit tous les deux faire le serment accoutumé et après on fit sortir tous ceux qui étaient dans le champ, hors les deux combattants, ensuite on vint d'une part et d'autre leur présenter les lances ; puis ils frappèrent des éperons l'un devers l'autre et se rencontrèrent si merveilleusement que des coups qu'ils se donnèrent, ils rompirent les lances, et le coup fut si grand que tous deux sur leurs chevaux ils passèrent outre. Quand ils furent au bout du champ, ils retournèrent l'un sur l'autre incontinent, leurs épées aux mains se joignirent ensemble et se donnèrent si grands coups qu'ils firent voler à terre les pièces de leurs écus. Quand l'archevêque vit que le marchand l'assaillait si rudement, il pensa en lui qu'il tiendrait bien jusqu'à la nuit et que telle était la loi, que quand un homme appelait l'autre à un champ de bataille, il convenait qu'il l'eût vaincu avant le soleil couché, ou il serait pendu. Le marchand, qui savait la coutume, s'efforçait de faire fortes armes contre l'archevêque ; il le suivit de près et à force de coups qu'il lui donna, lui abattit une oreille et grande partie de son auberion qui était de fin or et acier ; le coup fut si grand que le marchand ne put tenir son épée, elle tomba à terre. Quand l'archevêque vit que le marchand était sans épée, il frappa son cheval de telle manière qu'il lui creva un œil, et alors le cheval qui se sentit navré s'efforça et courut tant parmi le champ qu'il jeta le marchand à bas, et la fortune lui fut si contraire, qu'il demeura pendu par le pied à l'étrier de la selle ; le cheval, qui point n'arrêta, le traîna tant et si pitoyablement que tous ceux de l'assemblée en étaient dolents et disaient qu'il n'y avait plus d'espoir pour le marchand. Quand le roi Pépin le vit en si grand martyre, il se mit à pleurer en disant tout bas : « Hélas ! pauvre marchand, je vois bien clairement que tu n'es plus en ce monde. Hélas ! puis-je bien connaître manifestement que ma sœur Bellissant est coupable du fait dont elle a été chargée et que Dieu veut démontrer évidemment à tous qu'à bon droit l'empereur Alexandre l'a chassée et rejetée de sa compagnie, bien honteuse et de malheurs née : car par elle le noble sang de France est livré à dishonneur. Ah ! Dieu me soit en aide, si je la tenais, je la ferais mourir ! » Le roi Pépin fit bien des soupirs, pour la grande douleur qu'il portait en son cœur ; mais l'archevêque, de toute sa puissance, ne put jamais faire aller son cheval vers le marchand qui ne put jamais approcher de lui, ce qui semblait être chose miraculeuse. Or le marchand fut, ainsi que je vous ai dit, traîné de son cheval par le champ, en telle manière que le cheval tomba par terre. Et quand le cheval fut bas, le marchand se releva, lequel fut

preux, vaillant et hardi ; et quand l'archevêque aperçut le marchand qui était relevé, il courut à lui, et lui donna deux ou trois coups si merveilleux, que le marchand fut bien étourdi ; mais il reprit son haleine, s'avança subtilement, et de grand courage frappa l'archevêque, de telle manière qu'il lui fit choir son épée à terre, et le navra tellement qu'il lui fit courir le sang en bas. Alors l'archevêque mit son cœur et sa force pour se venger et piqua son cheval pour courir audit marchand : mais il fut subtil et tira un grand couteau pointu, qu'il jeta contre le cheval de l'archevêque et le frappa au bol si rudement que le cheval commença à regimber et faillir, dont l'archevêque fut en grand danger de choir en bas, et au faillir du cheval, il perdit son écu ; le marchand le jeta hors des lices, afin qu'il ne pût s'en aider. Quand il eut fait cela, il alla frapper son cheval de son épée, tant qu'il abattit par terre le cheval et l'archevêque, lequel incontinent se releva, mais le marchand fut diligent et lui donna un si grand coup que tout plat l'abattit par terre et lui ôta son heaume pour lui couper la tête. Quand l'archevêque se vit en ce danger, il fut plein de trahison et dit au marchand :

— Hélas ! ami, je te prie d'avoir pitié de moi et me donner le temps de me confesser, afin que mon âme ne puisse être en danger, car à toi je me rends comme vaincu et coupable.

Quand le marchand ouït ainsi parler l'archevêque, il fut si courtois qu'il le laissa lever. Et quand le faux prêtre fut levé, et hors la subjection du marchand, il n'eut nulle volonté de se confesser, mais il prit et saisit le marchand et le jeta à terre, lui disant avec fureur :

— Marchand, tu n'échapperas pas à la mort devant tout le monde, ou tu feras à ma volonté ce que je te commanderai.

— Ah !, dit le Marchand qui se vit trahi, archevêque, je vois bien que je suis à votre merci et que vous pouvez faire de moi à votre plaisir, mais je vous prie de me dire qu'elle chose vous voulez que je fasse, je l'accomplirai, s'il vous plaît de me sauver la vie.

— Marchand, dit l'archevêque, voici ce que tu feras. Je veux que devant l'empereur et le roi Pépin, tu témoignes en public qu'à tort et sans cause tu m'as de ce fait accusé faussement et que de ce fait tu me décharges, et si tu le veux faire, je te promets de te garder de mort et je ferai la paix avec l'empereur et le roi Pépin ; et en outre je te jure, foi de l'ordre de prêtrise, de te donner en mariage une nièce que j'ai, qui est fort belle, plaisante et gracieuse ; tu pourras bien dire que jamais plus heureux ni plus riche ne fut trouvé ; vois si tu le veux faire, et choisis de vivre ou de mourir ; car tu ne pourras par nulle autre voie échapper sans perdre la vie.

Aussitôt que le marchand entendit l'archevêque ainsi parler, il se réclama à Dieu, que son droit lui voulût garder, et le préserver de mort, puis répondit de telle manière :

— Sire archevêque, votre raison est bonne, et je suis prêt à vous complaire et obéir en me fiant que foi et loyauté vous me tiendrez.

— Oui, dit l'archevêque, je ne ferai fausseté.

— Or, dit le marchand, allons vers l'empereur et ses barons, je dédirai la grande injure que j'ai proposé contre vous.

— C'est bien dit, dit l'archevêque, levez-vous et vous viendrez avec moi.

À ces paroles, le marchand se confiant en la grande miséricorde de Dieu se leva, et quand il fut levé, il regarda la grande trahison que l'archevêque lui avait faite, feignant de vouloir se confesser ; il prit donc courage et pensa à lui jouer un pareil tour ; car on dit souvent que trahison retourne toujours à son maître ; alors il prend l'archevêque par si grand courage que bientôt il l'abattit sous lui, puis il lui dit :

— Archevêque, vous m'avez appris à jouer à ce jeu.

Or le faux archevêque pensa par plusieurs paroles faire tant que du marchand il se pût défaire ; mais le marchand ne se fia plus en lui, il ne lui donna plus le temps de se relever ; mais bientôt il lui creva les yeux et lui donna tant de coups qu'il n'eut pas la force de se venger. Quand le marchand vit qu'il l'avait vaincu, il le laissa à terre et appela les gardes du champ et leur dit :

— Seigneurs, vous pouvez connaître si j'ai fait mon devoir de l'archevêque, et s'il est vaincu ; vous voyez que je l'ai mis en tel point que quand bon me semblera, je le puis tuer ; mais je vous prie de faire venir l'empereur et le roi Pépin par-deçà, afin que devant leurs hautes magnificences et seigneuries, l'archevêque confesse par-devant tous à juste titre être accusé par moi, et qu'injustement et sans cause il avait pris la défense contre moi.

Alors les gardes du champ allèrent quérir l'empereur et le roi Pépin, lesquels vinrent, accompagnés de plusieurs grands seigneurs et barons, au lieu où était l'archevêque. L'empereur lui commanda de dire la vérité et il leur conta la manière comme il avait parlé contre la noble dame Bellissant, et sans nulle cause avait par trahison poursuivi son exil. Hélas ! pensez les pitoyables larmes que jeta l'empereur ; car ses cris furent si pitoyables et ses lamentations si dolentes, que tous ceux qui le voyaient en tel deuil

étaient contraints de pleurer. Et si l'empereur eut grand deuil, ne demandez pas si le roi Pépin était triste et déstabilisé. Hélas ! ce n'était pas sans cause qu'ils étaient en si grand deuil, quand ils virent comment trop légèrement et par trahison ils avaient perdu la dame Bellissant, sœur du roi et épouse de l'empereur. Il y eut, entre eux deux, grande joie et grande tristesse ensemble ; joie pour le roi Pépin de France qui de sa sœur connut la loyauté ; douleur et déplaisance pour l'empereur, qui se trouva coupable du fait, d'autant qu'il reconnut l'avoir chassée à grand tort d'avec lui. Et après toutes ces lamentations, la confession de l'archevêque ouïe et sa grande trahison, l'empereur assembla son conseil pour savoir de quelle mort l'archevêque devait mourir ; il fut délibéré qu'il serait bouilli tout vif dans l'huile, et ainsi fut fait. Après ce jugement, chacun se retira.

Quand le roi Pépin fut retiré en son logis, l'empereur dolent et soupirant vint devant lui, mit les genoux à terre, puis lui dit en pleurant :

— Hélas, sire, j'ai commis envers vous un crime détestable et déshonorable ; je vois clairement et reconnais que par ma folie et légère créance, j'ai été cause de l'exil de votre sœur et de sa perdition, de laquelle chose je vous demande pardon ; et je me présente devant vous comme coupable, en reconnaissant ma faute ; et pour satisfaction, je rends entre vos mains le royaume de Grèce qui m'appartient, car je ne requiers d'avoir le nom d'empereur ni de roi tant que je vivrai, mais je veux vous obéir, car je l'ai bien mérité.

Quand le roi Pépin entendit le bon vouloir et la grande humilité de l'empereur, il eut grande pitié de lui, lui pardonna devant tous les barons et, après leur paix faite par un commun accord, ils délibérèrent entre eux d'envoyer des messagers par tous pays pour chercher la dame Bellissant. Après ces choses, le roi prit congé de l'empereur pour retourner en France.

## CHAPITRE X

***Le roi Pépin prit congé de l'empereur et partit pour retourner en France ; ensuite, il alla à Rome contre les sarrasins qui avaient pris la ville.***

**A**LORS Pépin partit de Constantinople, et arriva en France ; il passa à Orléans pour se rafraîchir. Il commanda que pour sa bienvenue on fit table ronde, et ainsi fut fait. Quand vint l'heure du dîner, le chevalier qui avait nourri Valentin le prit par la main et le présenta devant le roi, disant :

— Sire, voici l'orphelin que vous trouvâtes en la forêt d'Orléans, je l'ai



nourri jusqu'à cette heure, non pas à mes dépens, mais aux vôtres ; je vous prie, sire, que de l'enfant ayez mémoire, car en peu, il deviendra grand, et il est temps d'y penser.

Quand le roi Pépin ouït parler le chevalier, il appela Valentin et le prit par la main ; il le vit si sage et bien appris en mœurs et conditions, qu'à cette heure il lui donna toutes les coupes, tasses et pots et autres riches vaisselles qui étaient apprêtées pour servir à la cour ; puis le roi dit devant tous qu'il voulait que Valentin fût chèrement gardé. Pour la grande beauté et honneur de sa personne, le roi voulut que le jeune Valentin, qui n'avait environ que douze ans, fût élevé avec sa fille Esglantine, qui était si belle et si sage que tout le monde en disait bien et honneur. Ainsi les deux enfants furent nourris ensemble, et ils s'aimaient l'un l'autre, tant qu'ils ne pouvaient avoir de joie l'un sans l'autre ; et principalement Esglantine, fille de Pépin, roi de France, qui voyant la prudence de Valentin, fut éprise d'amour en tout honneur et si bien que sans lui elle ne pouvait avoir récréation. Valentin devint grand et de belle stature et savant en toutes choses ; il aimait fort les chevaux et les armes, se trouvait aux joutes, et là où il se trouvait, il emportait le prix d'honneur. Le roi Pépin, voyant sa vaillance et son courage, lui donna chevaux et harnais, terres, rentes et grandes possessions et il ne fut pas longtemps sans faire grand bruit à la cour, dont plusieurs eurent grande envie et lui disaient souvent par reproche que ce n'était qu'un pauvre sans connaissance de ses parents pour le nourrir et entretenir, desquelles paroles Valentin pleurait souvent. Quand la noble Esglantine le voyait courroucé, elle pleurait tendrement et le réconfortait de toute sa puissance. Valentin se gouvernait en la cour du roi, entre ses barons, chevaliers, dames et demoiselles, si bien et si sagement que nul n'en savait dire que du bien et honneur. Son frère Orson était dans la forêt, tout couvert de poil, comme il est parlé ci-devant. Or, aussitôt après la venue du roi à Orléans, il vint un messenger de Rome, envoyé de la part du pape, qui lui demandait secours et aide contre les païens et ennemis de notre sainte foi chrétienne, qui avaient pris la cité de Rome. Quand le roi Pépin entendit que les sarrasins étaient dans Rome, il fit apprêter son armée, de laquelle Valentin fut chef et principal gouverneur. Quand la noble pucelle Esglantine sut que Valentin s'en allait, elle fut dolente comme celle qui l'aimait et le chérissait sur tous autres. Alors elle demanda à lui parler secrètement, et quand il fut venu, elle lui dit en soupirant :

— Hélas ! Valentin, mon ami, je vois bien que je n'aurai plus ni joie ni

consolation quand vous serez parti pour aller en bataille. Hélas ! vous êtes mon seul amour, mon réconfort, et toute ma plaisance ; plutôt à Dieu que je n'eusse ni parents ni amis en ce monde, qui me gardât de faire ma volonté ; car jamais autre que vous n'aimerai et n'aurai en mariage. Ainsi vous seriez roi de France, et moi je serais reine.

— Ah ! madame, dit Valentin, laissez votre imagination, et n'ayez pour moi le cœur si ardent ; vous savez que je suis un pauvre trouvé en la cour de votre père, et je ne suis en nulle manière convenable ni à vous, ni à la plus pauvre demoiselle qui soit avec vous, et puis vous pouvez penser autre part, ainsi faites que vous montriez de quel lieu vous êtes extraite ; je vous dis adieu.

À ces mots, Valentin partit et laissa la belle Esglantine triste et marrie de son départ. Le roi et son ost fut prêt à monter à cheval et ils partirent de la ville d'Orléans pour aller à Rome. Alors le roi Pépin appela les seigneurs et barons de la cour et leur dit :

— Seigneurs, vous savez que tout le monde fait bruit d'un homme sauvage qui est en cette forêt, c'est pourquoi j'ai grande envie de le voir prendre avant que je passe outre.

À ces paroles, les barons et seigneurs de la cour se sentirent émus ; la chasse fut ordonnée et ils entrèrent au bois ; ils prirent plusieurs bêtes sauvages, mais chacun avait peur de trouver Orson, hormis Valentin qui était son frère, mais il n'en savait rien, et il désirait lui livrer bataille. Enfin le roi Pépin arriva devant la fosse obscure et ténébreuse où se tenait Orson. Quand il vit le roi, il sortit subitement et vint contre lui. Il le prit, le saisit de ses ongles et le jeta à terre rudement ; le roi crut mourir et demanda du secours ; il vint vers lui un vaillant chevalier, et quand il vit le sauvage qui voulait étrangler le roi, il tira son épée pour courir sus ; mais quand Orson vit reluire l'épée nue, il laissa le roi et courut au chevalier, il le prit et le serra de si grande force qu'homme et cheval il jeta par terre. Alors le cheval se releva et se sauva dans le bois, et Orson tint le chevalier qu'il étrangla et mit en pièces avec ses ongles.

Alors le roi vint à ses gens, auxquels il raconta le danger où il avait été et la mort piteuse du chevalier, desquelles nouvelles furent ébahis tous ceux qui étaient là. Ils se mirent donc ensemble et s'en allèrent lever la fosse d'Orson, croyant le prendre et le tuer. Ils ont trouvé là le chevalier, mais ils n'ont pas vu Orson, car à Dieu ne plaise qu'il fût conquis que par son frère Valentin, lequel le prit, ainsi que vous l'entendrez ci-après. Quand le roi Pépin vit qu'il ne pouvait avoir ni prendre le sauvage, il le laissa et se

mit en chemin pour Rome. Les batailles furent rangées et l'oriflamme de France confié à un vaillant chevalier nommé Milon d'Angler, homme sage, d'un bon conseil et de très bonne conduite. Là se trouvèrent Gervais et Samson, son frère, qui étaient vaillants chevaliers, ducs, comtes et barons. Enfin, ils arrivèrent dans le pays de Savoie, de Lombardie et d'Italie et vinrent à Rome demander la bataille contre les sarrasins ; on leur conta qu'un amiral riche, puissant et de grand courage avait pris la cité de Rome, mit à mort plusieurs chrétiens, détruit les églises et refait le temple des idoles, contraignant le pape, les cardinaux, archevêques et évêques à servir d'officiers à leur foi très condamnable. Dès que le roi Pépin entendit ces nouvelles, il fut fâché de la grande misère et douloureuse détresse où étaient réduits les chrétiens. Il approcha de Rome, fit assembler son ost et mettre au point ses gens d'armes, pour ordonner ses batailles, car il avait du courage et voulait venger et défendre la foi chrétienne, ce qu'il fit comme il est dit ci-après.

Après que le roi Pépin eut mis le siège devant Rome, il appela ses barons et chevaliers et leur dit :

— Messieurs, vous savez que le chien d'amiral infidèle, ennemi de notre foi, a mis à mort plusieurs vaillants chrétiens, rompu et vitupéré l'église de Rome, où Notre-Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ était servi et honoré, ce qui doit émouvoir votre pitié ; partant, je suis délibéré, à l'aide de Jésus-Christ, notre créateur, à combattre ses maudits assassins dans la cité de Rome et de tous les environs et ainsi aviser entre vous lequel voudra la charge d'aller porter à son amiral de ma part une lettre de défi ; car je veux le combattre pour exalter notre sainte foi, la soutenir et défendre jusqu'à la mort.

Quand le roi Pépin eut ainsi parlé, nul ne fit réponse et n'osa se mettre en avant, hormis Valentin qui se présenta devant le roi et parla devant tous, en disant :

— Sire, si cela vous plaît, je veux entreprendre le message et je parlerai devant tous les païens à leur fier amiral, de telle manière qu'avec l'aide de Dieu, vous connaîtrez que j'aurai fait votre message à votre profit et à mon honneur.

Le roi Pépin fut très joyeux du vaillant courage de Valentin et tous ceux de la cour en furent émerveillés. Le roi fit donc venir un secrétaire auquel il fit écrire lettres de confiance, puis chargea Valentin de les porter à l'amiral. Valentin monta à cheval, prit congé du roi et de tous ceux de la cour ; il se mit en chemin, à la garde de Jésus-Christ, et s'en alla à Rome ; il ne

faut pas demander s'il fut regardé, car il se tenait si bien à cheval et en armes, que nul ne le voyait sans plaisir. Il alla vers le palais du roi où était l'amiral, qui était triomphant en grandes pompes. Valentin entra, vint devant ledit amiral et le salua :

— Jésus-Christ qui naquit de la Vierge Marie, qui pour nous tous souffrit mort et passion, veuille garder le mal et défendre le haut et puissant roi Pépin, et Mahomet te veuille aider et secourir, redouté amiral, ainsi que je voudrais.

Quand Valentin eut ainsi parlé, l'amiral se leva et d'un air fier et orgueilleux, lui dit :

— Messenger, retourne-t'en afin que je ne te vois plus et dis au roi Pépin qui tient la loi de Jésus, qu'il croie en Mahomet et renonce à sa créance ; sache pour certain que je suis délibéré à le faire mourir et de détruire tout son pays. Or, va-t'en messenger, car mon cœur ne peut ouïr de telles paroles ; c'est grande folie d'être entré en mon palais pour dire de telles choses devant ma haute majesté et seigneurie. Si je savais que par orgueil ou présomption tu eusses fait cette chose, jamais au roi Pépin tu ne retournerais.

Quand le chevalier Valentin ouït parler l'amiral, il fut fort craintif et émerveillé et pas sans cause, car sa mort était prochaine s'il n'eût été consolé de Dieu ; mais il fut si bien inspiré de Dieu qu'il donna une réponse sage et bien avisée et parla de cette manière :

— Hélas ! très puissant, magnifique et très haut seigneur amiral, ne veuillez penser que par orgueil ou présomption je sois devant vous. Vous saurez pourquoi je suis venu et en serez bien émerveillé.

— Dis-nous, dit l'amiral, comment tu es venu car, Mahomet me soit en aide, je prendrai plaisir à ouïr réciter ton entreprise et multiplier ton courage en tout bien.

Alors Valentin dit :

— Sire amiral, il est vrai que par envie j'ai été accusé devant le roi Pépin et on lui a dit que j'avais grande peur et crainte de me trouver aux armes, que je voulais retourner en France, de laquelle chose le roi Pépin étant si courroucé contre moi, me fit prendre ce matin pour me faire couper la tête. Et quand je me vis en danger, pour allonger ma vie, je me vantai devant tous d'une très grande folie ; car je jurai devant toute la cour que je viendrais vers vous pour vous défier et tous vos barons de par le roi Pépin et de plus je me vantai qu'au départ je vous donnerais trois coups de lance

sur votre corps qui est si bien renommé, pour acquérir de la gloire. C'est pourquoi je vous supplie de m'accorder cette chose, car autrement je n'oserais retourner devant le roi Pépin, qui me ferait mourir honteusement.

— Fils, répondit l'amiral, par Mahomet le tout-puissant, vous n'en serez point éconduit, mais dès cette heure, je vous octroie la joute et afin que les Français, qui ont assiégé cette cité, puissent voir cette grande vaillance, je ferai appareiller les joutes hors de la ville.

— Grand merci, dit Valentin, qui se jeta à terre pour baiser les pieds de l'amiral en signe d'humanité et obéissance.

Mais on dit en commun proverbe, qu'on déchausse le soulier dont on voudrait avoir coupé le pied. Valentin était fort renommé au palais de l'amiral, et priait toujours Dieu qu'il lui donnât puissance de connaître de quel lieu il était venu, et qui était son père et sa mère. Et ainsi qu'il était en grande pensée, l'amiral lui dit :

— Brave fils, vous me semblez bien pensif.

— Il est vrai, dit Valentin, et non sans cause, car j'ai trop grand doute d'être à la joute par vous vaincu et mis à mort. Je vous prie et requiers humblement qu'il vous plaise à me faire venir un prêtre, qui de mes péchés me puisse donner l'absolution.

Alors l'amiral commanda qu'on fit venir un prêtre, et quand il fut venu, il le donna à Valentin, en lui disant :

— Tenez, confessez-vous ; car de toutes vos confessions, je ne vous donnerais pas un bouton.

Alors Valentin prit le prêtre par la main et le tira à part ; et quand ils furent ensemble, Valentin lui dit :

— Hélas ! sire, vous êtes prêtre chrétien, vous devez avoir la volonté et le courage de garder et défendre notre sainte foi ; veuillez entendre ce que je vous dirai. Il est vrai que je me dois aujourd'hui battre contre le faux amiral, qui est ennemi de notre sainte foi. Or, je sais bien que païens et sarrasins sortiront de la cité pour voir la joute, laquelle doit être faite hors les murs de Rome. Voici ce que vous ferez : Vous direz secrètement aux chrétiens qui sont dans la cité qu'il n'en sorte nul dehors, mais qu'ils se tiennent en armes sans faire de bruit. Et quand les païens seront dans la cité, ils prendront les gardes des portes, de sorte que, quand les sarrasins voudront rentrer dans la cité, vous leur fermiez les portes et vous direz aux chrétiens qu'ils donnent des nouvelles au roi Pépin et qu'il fasse tenir ses gens en armes afin que, quand il verra le point et l'heure, ils viennent

courir sur les païens, avec ceux de la ville qui sortiront d'autre part, et de cette manière ils seront aujourd'hui vaincus et déconfits.

Quand Valentin eut dit cela au prêtre, il partit et se recommanda à Dieu. Alors l'amiral fit mener Valentin en sa salle pour dîner, et il commanda à ses gens qu'il fût servi honorablement comme sa noble personne. Valentin, qui était assis avec plusieurs seigneurs et barons, sut bien se tenir honnêtement devant tous les autres. Lorsque le dîner fut fait et les tables levées, l'amiral appela son neveu, qui avait nom Salatas, et lui commanda qu'il fit armer Valentin d'aussi bons harnais que sa personne, et ordonna à son neveu qu'on délivrât à Valentin le meilleur cheval qu'on pourrait trouver. Quand l'amiral eut ainsi parlé à son neveu, il entra dans la salle très bien parée et là fut armé par plusieurs vaillants païens se connaissant aux armes. Salatas prit Valentin et le mena en une belle salle parée, puis fit apporter les meilleurs des harnais qu'il put trouver ; il fit armer Valentin comme l'amiral, son oncle, lui avait commandé. Alors ils chevauchèrent tous deux vers la maîtresse porte de Rome, vers celle où le roi Pépin avait mis le siège ; et quand ils furent au champ, Valentin prit son écu, le pendit à son col, auquel écu était un champ d'argent, dans lequel était un cerf onglé et dentelé de sable, auprès d'un arbre. Lesquelles armes signifiaient qu'il avait été trouvé en une forêt, telles que les lui avait données le bon Pépin, roi de France.

Ce cri fut si grand par la cité de Rome, que tous les païens en sortirent pour aller voir la joute. Mais les chrétiens qui étaient dedans se mirent tous en armes le plus secrètement qu'ils purent et prirent la garde des portes, de manière que nul ne put rentrer dedans.

Le roi Pépin, averti de ce cas, tint ses gens en armes pour secourir ce vaillant et preux chevalier à son besoin. Dès que l'heure fut venue que la joute devait commencer, ils s'éloignèrent l'un de l'autre, couchèrent leurs lances et piquèrent leurs étrières l'un et l'autre si impétueusement qu'ils rompirent leurs lances, ils retournèrent pour la seconde lance et Valentin vint contre l'amiral et le frappa de telle manière que la lance passa outre le corps ; alors l'amiral tomba mort dans le champ. Quand les païens virent leur amiral mort, ils coururent sur Valentin, mais Valentin frappa son cheval, et de son épée fit si grande vaillance, qu'il passa tous les païens et en navra plusieurs. Alors le roi était en son ost qui entra en bataille, lequel fut si fort assailli des païens, qu'il fut abattu dans le pré. Mais Valentin vint et lui fit tel secours qu'il le remonta sur son cheval, et quand il fut remonté, il dit à Valentin :

— Enfant, vous m'avez sauvé la vie, et s'il plaît à Dieu, il vous sera rendu.

Alors commença grand cri de côté et d'autre, et la bataille fut si forte que les païens furent contraints à se retirer. Les chrétiens qui étaient dans la cité saillirent dessus lorsqu'ils virent les étendards et bannières du roi Pépin plantées sur les murs dont les païens furent émerveillés. Ils furent assaillis par l'ost du roi et de ceux de la cité et finirent misérablement leurs vies en cette bataille, où demeura sur le champ vingt mille païens, et tout cela par la vaillance de Valentin, qui trois fois en ce jour garda de mort le roi Pépin et eut quatre chevaux tués sous lui. Ainsi la cité fut reprise par sa prouesse, dont toute la chrétienté fut en grande joie, et principalement Rome et les environs ; chacun cria *mont-joie* au roi de France, et pour honneur et prix, il fut couronné empereur par le pape Clément ; il gouverna bien et augmenta l'église en son repos ; il fit à tous justice et raison, tant que chacun disait du bien de lui.

## CHAPITRE XI

### ***Comment Hauffroy et Henri eurent envie sur Valentin, pour le grand amour que lui portait le roi.***

QUAND le roi Pépin, par la grâce de Dieu et la puissance des armes, eut chassé les infidèles hors des parties romaines, il revint à Orléans et y trouva la reine Berthe, sa femme, qui le reçut en grande joie ; avec son jeune fils Charlot et sa fille Esglantine, laquelle fut joyeuse de ce que Valentin était revenu en santé. Quand la belle le vit, elle le salua, en disant :

— Valentin, mon doux ami, soyez le bienvenu, vous êtes digne d'être cher et honoré ; car on dit que par-dessus tous les autres, vous avez conquis grand triomphe et victoire sur les païens qui tenaient Rome en leur subjection.

— Hé, madame, dit Valentin, à Dieu en sont les louanges car chacun dira ce qu'il voudra, mais quant à moi, je ne sais ce qu'on me doit, car le roi votre père m'a fait tant de bien et d'honneurs que jamais je ne lui pourrai rendre, tel service que je lui fasse.

En disant ces paroles, Hauffroy et Henri, ardents et pleins d'envie, entrèrent dans la chambre d'Esglantine. Quand ils furent entrés, ils lui dirent :

— Valentin, que venez-vous faire ici en la chambre de notre sœur, qui

en rien ne vous appartient ? Vous vous montrez trop fol et hardi d'entrer dans sa chambre royale, car vous n'êtes qu'un trouvé et nul ne sait qui vous êtes, ni de quel lieu vous êtes venu.

Alors Valentin dit à Hauffroy :

— De votre sœur, n'ayez nulle peur, car en nul jour de ma vie je ne pensai d'elle que bien et honneur. Pourtant je suis pauvre et on ne sait qui je suis ; je ne voudrais rien dire qui fût contre sa Majesté royale, et si l'on ne sait qui je suis, je ne voudrais pas qu'Esglantine eût pour moi aucun blâme ; je vous promets à cette heure de n'entrer jamais en sa chambre !

Et Esglantine demeura toute seule, pleurant et soupirant tendrement. Valentin monta au palais pour servir le roi qui était à table.

Là étaient Hauffroy, Henri et Milon d'Angler, qui tous avec Valentin servaient le roi à table. Quand il fut levé, il appela Valentin et dit devant tous :

— Seigneurs, voyez ici Valentin, lequel m'a bien et loyalement servi et secouru en toutes mes nécessités ; afin que chacun de vous le puisse entendre et savoir, et pour les bons services qu'il m'a rendus, je lui donne le comté de Clermont en Auvergne.

— Sire, dit Valentin, Dieu vous le veuille rendre, car vous me faites plus de bien que je ne mérite.

Ces paroles fâchèrent Hauffroy et Henri qui se dirent l'un à l'autre, ce trouvé, que Dieu maudit, est en la grâce du roi et en telle manière que si nous n'y mettons remède, il sera cause de notre grand dommage, car le roi n'a d'enfants que nous et le petit Charlot, dont nous pourrons bien faire à notre volonté après la mort de notre père, mais il est vrai que Valentin le supportera et aidera contre nous. Il faut donc trouver le moyen de le mettre mal en la grâce du roi et le chasser ; car autrement nous ne pourrons nous venger ; et alors nous pourrons gouverner le royaume sans nul contredit. Ainsi dit Hauffroy :

— Mon frère Henri, j'ai trouvé la manière de trahir le faux garçon, je vous dirai comment nous ferons entendre au roi notre père, qu'il a violé notre sœur, et que nous l'avons trouvé couché avec elle ; et quand le roi saura ces nouvelles, je suis certain qu'il le fera mourir honteusement.

— C'est bien dit, répondit Henri ; ainsi nous en serons vengés !

Sur ce point, ils demeurèrent d'accord, car ils avaient l'envie de sa mort ; mais Valentin sert si bien le roi à son gré que sur tous il désire de le voir en sa compagnie. Valentin se maintenait tous les jours de bien en mieux, en priant N.-S. qu'il lui voulût donner connaissance du lieu d'où il était



venu. Orson, son frère, était dans la forêt, si craint et redouté, que nul n'ose approcher du bois. Les plaintes venaient au roi de jour en jour fort grandes et merveilleuses de toutes parts. Il advint un jour qu'un pauvre homme vint au roi tout navré et lui dit :

— Sire, je me plains à vous du sauvage, car comme je passais le bois, moi et ma femme, portant pour la provision de notre vie : pain, chair, fromage et autres vivres, ledit sauvage est venu et nous a tout ôté et mangé, et qui plus est, il a pris ma femme et en a fait deux fois sa volonté.

— Or, dit le roi, de quoi te déplaît-il le plus : d'avoir perdu tes vivres ou ta femme ?

— Sire, dit le bonhomme, de ma femme je suis le plus fâché.

— Tu as droit, dit le roi. Va à ma cour et mets à prix ta perte car elle te sera rendue.

Après, le roi appela ses barons pour prendre avis sur le fait d'Orson. Ils avisèrent entre eux que le roi ferait crier dans tous les environs que qui lui pourrait rendre l'homme sauvage vif ou mort aurait mille marcs. Ainsi fut fait le cri public et il vint de divers pays des chevaliers nobles de tous états pour prendre Orson et gagner le prix. Alors le roi, étant en son palais avec plusieurs grands seigneurs et nobles barons, qui de cette manière parlaient entre eux, Hauffroy, ennemi mortel de Valentin, commença à dire :

— Sire, voici Valentin, que vous avez nourri en grand honneur, qui a requis notre sœur Esglantine de grand déshonneur et d'amour désordonné, et comme je suis informé de ce cas, pour voir ce qu'il faut faire et pour montrer sa vaillance, qu'il aille combattre le sauvage qui est si craint et redouté ; alors vous lui donnerez Esglantine pour accomplir de tout point sa volonté.

— Hauffroy, dit le roi, ton parler n'est pas gracieux, mais plein d'envie, car quoique Valentin soit pauvre et de bas lieu venu, je l'ai trouvé si bon, humble et si débonnaire, qu'il me semble plus gentil et de plus noble courage que tu ne fais cas de lui, car ses bonnes qualités montrent qu'il est de bon lieu et de bon lignage ; et pour le bien que j'ai trouvé en lui, il me plaît qu'il aille à son plaisir avec ma fille, car de noble cœur il ne peut venir que tout honneur et chose honnête et licite.

Quand Hauffroy ouït le roi qui le reprenait si fort en supportant Valentin, il s'en fut tout courroucé, mais il n'en montrait rien. Alors parla Valentin qui entendit bien les paroles de Hauffroy, et dit :

— Henri, à tort vous avez parlé de moi sans que je vous aie rien fait ;

vous voulez que je combatte le sauvage afin que je puisse mourir et que vous soyez vengé de moi, mais je fais serment que jamais je n'arrêterai que je n'aie trouvé le sauvage, et quand je l'aurai trouvé, je le combattrai de telle manière que mort ou vif devant tous je l'amènerai, ou je finirai mes jours. Et si Dieu me donne la puissance de le conquérir, jamais on ne me verra en cette cour, tant que je n'aurai pas trouvé le père qui m'engendra, afin que je puisse savoir si je suis bâtard ou légitime et pourquoi je fus laissé dans le bois.

Quand le roi entendit l'entreprise de Valentin, il en fut fâché car il avait plus peur de le perdre que nul autre de sa cour, puis il dit à Valentin :

— Mon fils, avisez ce que vous voulez faire, car combattre le sauvage, cela me semble chose impossible. Vous savez que plusieurs vaillants hommes sont morts et ont laissé cette entreprise ; enfin ne soyez pas si fou d'exposer votre vie. Pour Dieu, mon enfant, souffrez et endurez les paroles des envieux car c'est une belle vertu d'endurer et souffrir toutes langues parler.

— Ah ! sire, dit Valentin, pardonnez-moi, car jamais ce propos je ne changerai. On m'appelle *trouvé*, dont je suis dolent, quand je ne puis savoir qui je suis ni de quel lieu. Je prends congé de vous et vous dit adieu car demain au matin je pense prendre le chemin pour exécuter mon entreprise.

À ces mots, le preux et vaillant Valentin partit et prit congé du roi Pépin ; le lendemain matin, il alla ouïr la messe, puis il monta à cheval pour aller conquérir le sauvage. Or, il ne faut point demander si la belle Esglantine fut en grand deuil toute la nuit, et quand le matin fut venu, elle appela une demoiselle qui était près d'elle et lui dit :

— Madame, allez vers Valentin et dites-lui que je le prie avant qu'il ne parte de venir me parler, et que nul qui vive ne l'empêche d'entrer dans ma chambre ; car sur toutes choses, je désire le voir, et je veux qu'il prenne congé de moi avant de partir.

Alors la demoiselle alla vers le noble Valentin et lui fit le message dont la dame Esglantine l'avait chargée. Quand Valentin entendit ces nouvelles, il répondit à la demoiselle :

— Mademoiselle, je sais que tout l'amour qui est entre moi et madame Esglantine est loyal et de bonne équité ; mais l'envie n'a jamais de repos et les envieux sont enclins à mal dire et exercer leur malice contre ceux qui veulent vivre selon Dieu ; car je sais que Hauffroy et Henri, les frères

de ma noble dame Esglantine, ont grand désir de ma mort ; ainsi mademoiselle, s'il vous plaît, vous irez devant mademoiselle Esglantine et lui direz que cela ne lui déplaît si je ne prends congé d'elle et qu'elle ait toujours confiance en Dieu car c'est celui qui fait justice et rend le droit à ceux qui souffrent maintes injures et sont blâmés sans cause.

Après cette réponse, la dame retourna très courroucée parce que Valentin était déjà à cheval pour faire son voyage.

## CHAPITRE XII

*Comment Valentin conquiert Orson, son frère, dans la forêt d'Orléans.*



VALENTIN monta sur son cheval seul, sans compagnie, hormis un seul écuyer qu'il mena avec lui ; il partit d'Orléans et arriva en la forêt en laquelle était Orson le sauvage ; quand il fut auprès du bois, il dit à son écuyer qu'il lui baillât son heaume et prit congé de lui en disant :

— Vous demeurerez ici et ne viendrez plus outre avec moi ; ainsi je l'ai promis et ai juré que j'entrerai tout seul au bois pour combattre le sauvage : priez Dieu pour moi qu'il me veuille secourir et si mon corps y demeure, je vous recommande mon âme.

À ces mots, Valentin entra dans le bois et l'écuyer demeura pleurant et soupirant tendrement. Valentin chercha parmi le bois pour trouver le sauvage, mais pendant un jour entier il n'en put avoir nouvelle. Quand le jour fut passé et que la nuit commença à approcher, il descendit de dessus son cheval et l'attacha au pied d'un arbre, puis il prit du pain et du vin qu'il portait avec lui et se reput un peu. Quand il eut mangé et que la nuit fut venue, il monta sur un arbre et y demeura ; et quand le jour fut venu, il regarda autour de lui et vit son frère Orson qui courait par le bois comme une bête sauvage, lequel ayant vu le cheval de Valentin, vint vers lui.

Quand il le vit si beau et si reluisant, il le peigna fort de ses mains velues en lui faisant fête, car jamais il n'avait vu telle bête. Et quand le cheval de Valentin aperçut le sauvage qui le grattait et touchait de ses mains, il commença incontinent à ruer et à regimber et Valentin, qui de sur l'arbre regardait la manière du sauvage, pria Dieu dévotement en le requérant de tout son cœur qu'il voulût le préserver du sauvage et lui donner victoire ; et Orson tournoya tant autour du cheval de Valentin que le cheval commença à frapper et pensa le mordre ; et quand Orson l'aperçut, il embrassa le cheval pour le mettre en bas et le combattre. Quand Valentin vit que le sauvage voulait tuer son cheval, il s'écria hautement :

— Sauvage, laisse mon cheval et attends, car tu auras bataille avec moi.

Alors Orson laissa le cheval de Valentin, leva les yeux et regarda contre l'arbre. Quand il vit Valentin, il lui fit signe des mains et de la tête qu'il le mettrait en pièces. Alors Valentin fit le signe de la croix et se recommanda à Dieu, puis il tira son épée et alla vers Orson. Quand Orson vit l'épée dont Valentin voulait le tuer, il se retira en arrière et du coup se garda, puis il vint à Valentin, et à force de bras le jeta à terre et le mit dessous lui, de quoi Valentin fut surpris, car il croyait en cette place finir ses jours, n'ayant nulle espérance d'échapper de lui.

— Ah ! vrai Dieu, dit-il, ayez pitié de moi et ne souffrez pas que je finisse ma vie par les mains de ce sauvage.

Plusieurs fois, Valentin voulait retourner sur Orson, mais il n'en eut pas la puissance ; et quand Valentin vit que par la puissance du corps il ne pouvait le gagner, il tira un couteau fort pointu dont il frappa Orson au côté droit, d'où le sang jaillit en grande abondance. Alors se leva Orson qui se sentit navré et de la douleur qu'il eut, il jeta un si grand cri qu'il fit retentir tout le bois ; il revint à Valentin, le reprit avec ses ongles aigus et tranchants et le jeta à terre ; ils se combattirent tant l'un l'autre, que cette chose serait merveilleuse à raconter. Alors Orson prit Valentin si rudement que de son col lui arracha l'écu et le blason, et quand il l'eut ôté, il regarda la grande beauté des couleurs qu'il n'avait coutume de voir ; puis il le jeta contre terre et retourna à Valentin qu'il serra si fermement que harnais et haubergeon brisa et le frappa jusqu'à la chair, tellement que le sang en fit courir. Quand Valentin se sentit si fort navré, il commença à réclamer Dieu.

— Hélas ! dit-il, vrai Dieu tout-puissant, en toi est ma seule espérance, mon refuge et mon confort, je te prie humblement que tu veuilles avoir pitié de moi et ainsi que tu sauvas Daniel d'entre les lions, tu veuilles me garder de cet homme sauvage.

Quand Valentin eut fait ses prières à Dieu, il alla avec son épée vers Orson pour le frapper ; mais Orson prit un petit arbre, qu'il rompit aisément et en fit un bâton terrible ; il vint à Valentin et lui donna un tel coup sur un genou qu'il le fit tomber à terre. Alors Valentin se releva et ils commencèrent une fière bataille avec grande volonté de se détruire l'un l'autre ; mais ils ne connaissaient pas qu'ils étaient frères, ni le cas de leur fortune. Orson était cruel et fort et eût frappé Valentin, si ce n'eût été son épée, qu'il craignait sur toutes autres choses à cause d'un couteau dont Valentin l'avait frappé. Ils se combattirent si longuement ensemble, que tous deux en demeurèrent lassés. Alors Valentin regarda Orson et commença à dire :

— Hélas ! homme sauvage, pourquoi ne vous rendez-vous pas à moi, vous vivez au bois comme une pauvre bête et n'avez connaissance de Dieu ni de la sainte foi, pourquoi votre âme est en grand danger ; venez-vous-en avec moi et je vous ferai baptiser et apprendre la sainte foi ; je vous donnerai assez de chair et poisson à manger et du vin à boire, je vous donnerai des vêtements et vous passerez vos jours honnêtement, ainsi que tout homme doit faire.

Quand Orson ouït parler Valentin, il aperçut bien à ses signes que Valentin désirait son bien et par la volonté de Dieu et selon le secours de la nature qui ne peut mentir, Orson se jeta à deux genoux, tendit ses mains



vers son frère, lui faisant signe de lui faire pardon, et étant prêt à lui obéir pour le temps à venir. Il ne faut pas demander si Valentin fut joyeux quand il vit Orson conquis et mis en sa subjection ; car il avait conquis plus d'honneur que nul chevalier de son temps n'eût osé entreprendre tel preux et hardi qu'il fût ; puis il prit Orson par la main et lui montra par signes qu'il cheminât devant lui jusque hors du bois. Orson prit sa course, cheminant devant Valentin, et bientôt ils furent hors du bois. Alors Valentin prit une des sangles de son cheval et lia Orson étroitement afin qu'il ne fît de mal à personne. Ensuite, il monta à cheval, le prit et le mena avec lui comme une bête, sans lui faire aucun mal.

### CHAPITRE XIII

#### *Comment Valentin, après avoir conquis Orson, partit de la forêt pour retourner à Orléans où était le roi Pépin.*

VALENTIN, après avoir, avec l'aide de Dieu, vaincu et conquis Orson le sauvage, s'en fut à Orléans et entra en un village ; mais dès que les gens de ce lieu-là ont vu le sauvage que Valentin menait, ils ont commencé à fuir dans leurs maisons et ils eurent si grande peur, qu'ils fermèrent leurs portes de manière que nul ne pouvait y entrer. Alors Valentin leur cria qu'ils n'eussent doute de lui et qu'ils ouvrissent leurs portes car il voulait loger ; mais nul ne lui voulut ouvrir sa maison. Alors il leur cria :



— De par le Dieu tout-puissant, si vous ne me donnez pas logis pour passer la nuit et prendre du repos, je délierais le sauvage et le laisserai aller ; je suis certain qu'il me fera trouver un logis à mon plaisir.

Bien des fois, Valentin requit un logis, mais le monde avait telle peur de l'homme sauvage, que nul n'osait ouvrir la porte à Valentin. Quand le noble chevalier Valentin eut longuement cherché parmi le village et qu'il vit que, quoiqu'il pût prier ou supplier, nul ne voulait le loger, il délia Orson

le sauvage, puis il fit signe qu'il allât frapper contre la porte d'une grande maison où l'on tenait hôtellerie. Alors Orson prit une grosse pièce de bois, dont il frappa si fort contre la porte, qu'au troisième coup, il la jeta par terre, puis ils entrèrent dedans. Quand ceux de la maison virent que le sauvage avait rompu la porte, ils sortirent dehors par la porte de derrière et nul ne demeura dedans. Valentin alla dans l'étable pour loger son cheval, puis avec Orson ils furent vers la cuisine où ils trouvèrent des chapons et plusieurs autres viandes qui étaient auprès du feu. Valentin fit signe à Orson qu'il tournât la broche ; mais quand Orson vit la viande, il mit la main à la broche et ne demanda pas si elle était cuite, mais la mangea ; puis il avisa une chaudière, mit la tête dedans et but. Alors Valentin lui fit signe qu'il lui donnera du vin plein un pot, et il mena Orson dans la cave. Quand il eut tiré du vin plein un pot, il lui en donna ; Orson leva le pot et goûta du vin ; il le trouva si bon qu'il vida tout le pot et le jeta à terre. Valentin releva le pot et l'emplit de vin. Orson voulut le donner au cheval, mais Valentin lui fit signe qu'il lui fallait de l'eau. Le temps vint d'aller se reposer. Valentin se reput et Orson aussi n'épargna pas ; mais il en but tant qu'il fut ivre, puis il se coucha auprès du feu et commença à ronfler et à dormir. Valentin le regarda en disant :

— Vrai Dieu tout-puissant ! que c'est peu de chose un homme endormi et surtout l'homme qui par ivresse perd sens et mémoire. Or, voilà cet homme sauvage en qui il n'y a maintenant ni force ni puissance, et qui pourrait être tué avant d'être éveillé.

Quand il eut dit cela, pour éprouver la hardiesse d'Orson, il le poussa du pied si fort qu'il s'éveilla, puis lui fit signe qu'il y avait des gens autour de la maison ; alors Orson se leva tout effrayé, prit un gros bâton qui était au feu, et courut bientôt vers la porte que tout en retentit. Valentin se mit à sourire et Orson comprit bien que Valentin faisait cela pour l'effrayer. Valentin lui fit signe qu'il allât reposer et qu'il n'eût souci de rien car il le gardait bien, puis Orson se coucha devant le feu, son bâton entre ses bras ; Valentin fut toute la nuit auprès de lui et le veilla sans dormir, par crainte d'être assailli, car le bruit fut si grand que chacun fuyait sa maison et se retirait en l'église, et toute la nuit ils sonnèrent les cloches pour assembler le peuple qui en grand nombre et en armes firent le guet toute la nuit. Ainsi se passa cette nuit jusqu'au jour. Quand Valentin vit le jour, il monta à cheval, lia Orson et se mit en route vers Orléans. Quand il fut aperçu amenant Orson le sauvage, ils firent de si grands cris dans la ville d'Orléans et un si grand bruit, que chacun courut en sa maison ; ils fermèrent leurs



portes puis montèrent aux fenêtres et regardèrent Orson le sauvage.

Les nouvelles vinrent au roi Pépin que Valentin était arrivé et avait conquis Orson le sauvage et qu'avec lui il l'amenait, de quoi le roi fut grandement émerveillé, et dit :

— Hélas ! Valentin, mon enfant, de bonheur tu fus né ; béni soit le père qui t'engendra et la mère qui au bois t'enfanta ; car je vois que tu es aimé de Dieu et que par toi il nous montre un miracle évident.

Et d'autre part, le peuple aux fenêtres criait à haute voix : « Vive ce noble et vaillant Valentin, car il n'y a au monde plus preux ni plus hardi que lui, et il est bien digne d'honneur et de louange, quand, par sa vaillance, il a conquis celui que nul n'osa assaillir, et chacun est tenu de lui porter honneur et révérence, car il nous a délivrés de la chose que nous redoutions le plus. » Enfin, Valentin arriva à la porte du palais, et quand les portiers le virent, ils coururent fermer les portes du palais, par crainte du sauvage. Alors Valentin leur dit :

— Ne craignez rien, mais allez dire au roi que sur ma vie je répons du sauvage, pour lui et tous les seigneurs, barons et écuyers de son palais : car je sais assez qu'à nul homme vivant, petit ou grand, il ne portera aucun dommage.

Les messagers montèrent au palais et dirent au roi que Valentin prenait sur sa charge le sauvage Orson. Or le roi Pépin commanda qu'on ouvrît les portes et qu'on les fit entrer. Valentin entra et prit Orson par la main ; mais quand la reine Berthe et la belle Esglantine surent qu'ils étaient au palais, elles s'enfuirent en leurs chambres avec toutes les demoiselles, par la grande peur qu'elles eurent. Valentin monta et entra dans la salle où était le roi, accompagné de tous les nobles barons et chevaliers de sa cour. Hauffroy et Henri, qui en apparence montraient grand amour à Valentin, semblaient tous joyeux de sa grande entreprise, mais en leur cœur ils maudissaient le sauvage de ce qu'il ne l'avait pas tué. Le roi Pépin et tous ceux de la cour regardaient Orson. Alors le roi leur dit :

— Seigneurs, c'est une chose merveilleuse à voir cet homme sauvage ; il est bien formé et de belle stature ; quoi qu'il soit velu, s'il était vêtu comme nous, il serait beau chevalier.

Alors, Valentin parla au roi de cette manière :

— Sire, je désire que vous le fassiez baptiser et qu'il apprenne la créance de la foi chrétienne, car je lui ai promis.

Alors vint un prêtre qui le baptisa, et furent parrains, le noble roi Pépin

et le duc Milon d'Angler, Samson et Gervais, vaillants chevaliers et Valentin aussi. Et d'autre part fut la noble reine Berthe et plusieurs autres gens de grand renom, et ils ne lui baillèrent autre nom que celui qu'il avait pris dans la forêt. Quand Orson fut baptisé, le noble roi Pépin s'assit à table pour dîner et Valentin se mit à couper, car c'était son office. Quand le roi fut assis, il commanda qu'on fit entrer Orson dans la salle pour voir ses manières. Alors Orson entra en la salle devant le roi qui le regarda ; mais il aperçut la viande qui était devant lui et il prit dans le plat tout ce qu'il put emporter et commença à manger et à gros morceaux ; quand il eut mangé, il vit un serviteur qui portait en un plat un paon pour servir au roi ; mais incontinent Orson courut et commença à manger. Alors Valentin l'aperçut et lui fit signe qu'il se gouvernait mal, car sur toutes les choses, il craignait naturellement Valentin. Le roi Pépin commanda qu'on le laissât faire, car il prenait grand plaisir à ses contenance. Quand Orson eut bien mangé, il vit un pot plein de vin, il le prit et tout d'un coup il le but, puis il le jeta par terre et commença à secouer la tête, dont le roi, ses barons et seigneurs qui étaient là commencèrent à rire. Quand la nuit fut venue, on donna une chambre à Valentin pour coucher, en laquelle on mit un lit bien paré pour Orson, mais il n'y voulut pas coucher, car aussitôt qu'il fut dans la chambre, il se coucha à terre et s'endormit ainsi qu'il était accoutumé.

## CHAPITRE XIV

### ***Comment Hauffroy et Henri, par envie, résolurent de tuer Valentin en la chambre de la belle Esglantine.***

ALORS la belle Esglantine fut joyeuse de ce que Valentin avait conquis le sauvage ; elle lui manda par une demoiselle qu'il lui amenât Orson le sauvage. Alors Valentin appela Orson, le prit par la main et le mena en la chambre d'Esglantine, où il y avait plusieurs dames qui voulaient voir Orson ; Orson en riant se jeta sur le lit et regarda les dames en faisant divers signes fort plaisants : mais elles n'entendaient point ce qu'il faisait, ce dont elles étaient fâchées ; elles firent appeler Valentin, et lui demandèrent ce que c'était que le sauvage leur montrait par signes. Valentin leur dit :

— Mesdames, le sauvage montre par ses signes que volontiers il voudrait baiser et accoler les demoiselles qui sont ici.

Aussi commencèrent-elles toutes à rire et à se regarder l'une l'autre. Mais pendant qu'ensemble elles devisaient et s'amusaient en la chambre d'Esglantine, à la vue d'Orson le sauvage, Hauffroy vint vers Henri et lui

dit :

— Beau frère, notre fait va mal, car vous voyez que ce méchant trouvé Valentin monte de jour en jour et croît en honneur entre les princes et dames et entre autres choses, le roi en est plus amoureux qu'il n'est de nous.

— Hauffroy, dit Henri, vous dites vérité et parlez sage et, quant à moi, je ne fais pas de doute que par loi nous ne soyons déprisés, s'il règne longtemps.

— Frère, dit Hauffroy, écoutez ce que je vous dirai. Valentin est maintenant dans la chambre de notre sœur Esglantine, chose que nous lui avons défendue depuis longtemps, et nous aurons bonne occasion de le prendre et d'élever un débat contre lui ; pourtant, si vous me voulez croire, nous irons en sa chambre et le mettrons à mort ; puis nous dirons au roi qu'avec notre sœur nous l'avons trouvé, faisant d'elle à sa volonté !

Ainsi parlèrent les deux traîtres. Ainsi que les juifs par envie crucifièrent Notre-Seigneur Jésus-Christ, à tort et sans cause, ainsi firent Hauffroy et Henri, qui étaient doux et débonnaires, à tous obéissants ; et après qu'ils eurent fait leur complot, ils allèrent dans la chambre d'Esglantine et, aussitôt que Hauffroy fut entré, il dit à Valentin :

— Mauvais et déloyal homme, nous connaissons ta folle et outrageuse volonté en persévérant en ta malice et folle opinion, à chercher de jour en jour le déshonneur de notre père le roi Pépin, par le moyen de notre sœur Esglantine, dont vous faites votre plaisir, comme de mauvaise et malheureuse femme dissolue ; c'est pourquoi il faut bien que nous prenions vengeance de vous.

En disant ces paroles, Hauffroy frappa Valentin de telle sorte qu'il lui fit sortir le sang de la bouche, puis Henri s'approcha avec un glaive tranchant et aigu pour frapper Valentin ; mais quand Orson vit qu'on voulait outrager Valentin, il avança et donna un si grand coup à Hauffroy de sa main velue qu'il l'abattit à terre, puis il courut vers Henri et le serra tellement entre ses bras que si ce n'eût été les demoiselles qui apaisèrent Orson, jamais de sa vie il n'eut respiré. Alors s'éleva en la chambre un si grand cri que plusieurs des seigneurs et barons y vinrent. Quand ils aperçurent qu'Orson menait si mal le fils du roi, ils voulurent le frapper de glaives et d'épées, et tous se mirent contre lui pour le mettre à mort. Alors Valentin tira son épée pour secourir Orson et jura que s'il y avait un homme qui ose frapper Orson, quoiqu'il en doive arriver, il lui ôtera la vie, puis il fit signe à Orson, qui se retira sans faire nul outrage. Alors Hauffroy et Henri

allèrent vers le roi très courroucés, et Hauffroy lui dit :

— Ah ! sire, ce Valentin que vous tenez si cher a amené ici le sauvage, par qui moi et mon frère avons été en grand péril de mort. Vous ferez fort mal si vous le laissez vivre car grand dommage et déshonneur il vous portera. Pour Dieu, faites qu'il soit noyé ou pendu, car la garde de sa compagnie ne vaut rien.

Quand le roi Pépin ouït ces nouvelles, il fut contrarié, et dit qu'il ferait enfermer Orson dans une tour, de telle manière que jamais il n'en pourra sortir que par congé. Le roi Pépin fit venir Valentin pour lui demander le fait, et Valentin lui raconta l'entreprise telle qu'elle avait été faite par Hauffroy et Henri.

— Sire, dit Valentin, j'étais en la chambre de madame votre fille, en la compagnie de plusieurs dames et demoiselles, qui désiraient voir Orson, principalement madame Esglantine, et je l'avais amené ; je ne sais pourquoi, messieurs vos deux fils Hauffroy et Henri sont entrés en la chambre en me disant que je voulais faire de votre fille à mon plaisir et que de tout temps ils le savaient. En me disant ces paroles, Hauffroy me frappa de sa main et Henri de son épée pour m'ôter la vie. Orson, voyant que mon corps était en danger, est venu vers eux, et les a tous deux jetés par terre ; voilà la cause du bruit et le crime tel que vous le voyez.

— Cela est-il vrai, dit le roi Pépin, ainsi que vous le dites ?

— Oui sire, dit Valentin, sur peine de ma vie.

— Alors, dit le roi Pépin, Orson a fait ce qu'il devait faire. Et vous Hauffroy et Henri, vous êtes envieux et pleins de mauvaise volonté. Je connais toute votre puissance, et vous croyez de jour en jour nuire à Valentin ; vous voulez le chasser quand vous voyez que je l'aime et qu'il me sert loyalement. Je vous défends de lui vouloir du mal, car de lui je ne veux me séparer pour nul autre, et je suis certain que jamais il ne voudrait chercher mon déshonneur.

Ainsi partirent Hauffroy et Henri, très mécontents, et Valentin demeura en la salle avec les autres seigneurs et barons de la cour ; Orson s'en alla dans le palais et entra à la cuisine où il vit la viande que le cuisinier apprêtait pour le souper ; il approcha et prit deux chapons tout crus qu'il mangea, comme fait un chien. Quand le cuisinier vit cela, il prit un gros bâton et en frappa Orson d'un si grand coup qu'il le fit ployer. Alors Orson se baissa, prit le cuisinier et lui donna tant de coups qu'on le crut mort. Les nouvelles vinrent au roi Pépin qu'Orson tuait son cuisinier et que nul

n'osait approcher de lui. Le roi courroucé fit venir Orson et lui fit signe qu'il le ferait pendre, mais Orson alla incontinent quérir le bâton et montra au roi Pépin comment le cuisinier l'avait frappé. Quand le roi connut le cas, il pardonna tout à Orson et demanda que nul le touchât plus. Valentin lui montra la manière de se gouverner dans le palais et il l'enseigna si bien que depuis il ne fit nul mal si on ne lui en faisait. Les deux frères Valentin et Orson demeurèrent longtemps avec le puissant et noble roi Pépin qui était leur oncle à tous les deux, mais il ne savait pas.

## CHAPITRE XV

*Comment le duc de Savary envoya vers le roi Pépin,  
pour avoir aide contre le vert chevalier qui voulait avoir sa fille Fezonne.*



DANS le temps que Valentin et Orson étaient ensemble en la cour du roi Pépin, il vint un chevalier vers le roi, de par le duc de Savary, lequel, après qu'il eut fait la révérence au roi, parla en cette manière :

— Franc et puissant roi, sur tous redouté, le duc de Savary, dont je suis le serviteur, m'envoie vers vous, requérant votre secours contre un païen qui l'assiège, nommé le vert chevalier, lequel par la force des armes et malgré son courage, veut sa fille, qui est la plus belle qui puisse être et qui a trois frères hardis et vaillants, savoir : Guerin, Anseume et Guérin le jeune.

— Messager, dit le roi, nous secourrons volontiers le duc de Savary et l'aiderons au besoin de toute notre puissance.

— Sire, dit le messager, Dieu vous en sache gré et veuille vous le rendre par sa miséricorde car vous ferez grand bien, et je vous en remercie de par mon maître.

En disant ces paroles, il vint dans le palais un autre messager qui, après la révérence faite au roi, lui dit :

— Excellent et redouté prince, veuillez assembler votre ost en toute di-

ligence et envoyer vos gens d'armes vers la cité de Lyon, car plus de cent mille combattants d'Allemagne sont sortis, qui veulent détruire votre royaume et le mettre en subjection.

Alors le roi fut étonné ; il appela Milon d'Angler et plusieurs barons pour se consulter ; à laquelle chose répondit Milon d'Angler :

— Sire, sur cette matière vous devez être conseillé, car plus près est votre chemise que votre robe ; vous ne devez pas défendre le pays d'autrui pour laisser détruire le vôtre ; quand vous aurez chassé vos ennemis de votre royaume, vous pourrez aller secourir le duc de Savary.

Alors le roi crut le conseil et dit au messenger du duc de Savary que pour le présent il ne pouvait le secourir dans son besoin :

— Et vous pourrez lui dire qu'il se tienne toujours ferme contre le vert chevalier, et qu'après mon entreprise, je lui enverrai si grand nombre de gens qu'il sera content.

— Sire, dit le messenger, bien mal se trouvera si vous ne pouvez venir, car il en a grand besoin. Mais puisqu'il ne peut en être autrement, je vous remercie de votre bon vouloir et prends congé de votre haute majesté.

Après ces mots, le messenger du duc Savary s'en alla vers Aquitaine et conta les empêchements du roi Pépin, dont il fut mécontent, car le vert chevalier lui faisait grande guerre et de près l'avait assiégé ; et vous devez savoir que ce vert chevalier était frère de Ferragus le géant, qui faisait garder la dame Bellissant en sa maison, laquelle était mère du noble chevalier Valentin et du sauvage Orson, ainsi que vous l'avez ouï ci-devant. Or, le duc Savary fut dans Aquitaine très pensif et inquiet pour le vert chevalier qui lui faisait telle guerre pour avoir sa fille.

Il fit crier et ordonner que tous ceux de son ost fussent en point et en armes, comme il appartient en tel cas, et que le lendemain au matin, il voulait marcher contre le vert chevalier pour combattre les païens. Alors chacun se mit en chemin, en bon point et bien armés. Quand le jour fut venu, les clairons et trompettes sonnèrent et des gens d'armes de toutes parts, tant à pied qu'à cheval se mirent en chemin pour sortir hors de la ville ; le duc Savary avait grande hâte d'assaillir le vert chevalier ; mais celui qui croit avancer, aucune fois fait son dommage et ainsi il en prit au duc, comme il sera dit. Le duc Savary sortit hors d'Aquitaine en grande compagnie. Quand il fut au champ, il fit sonner les trompettes et clairons et, comme vaillant champion, il assaillit ses ennemis et fondit sur eux. Les sarrasins et païens qui étaient en grand nombre, coururent aux armes ;

alors commença une grande bataille et le vert chevalier entra dedans avec une grande hache d'armes et avant qu'il arrêât, il tua deux vaillants chevaliers. Alors le duc Savary, comme preux et hardi, ne craignant point le danger, se rua vers lui et ils se sont fièrement assaillis l'un l'autre ; le bon duc était vaillant, mais pourtant il faisait grande folie de combattre le vert chevalier car telle était la prédestination du vert chevalier, que jamais il ne serait conquis ni vaincu, sinon par un homme qui fût fils de roi et qui n'eût jamais été nourri et allaité par une femme. Il ne pensait pas que jamais tel homme pût être trouvé ; mais tel enfant est sur la terre vivant, qui le combattra et le vaincra ; c'est Orson le sauvage, comme vous ouïrez ci-après. Longtemps, le duc Savary et le vert chevalier se battirent ensemble mais le bon duc entra trop avant, et quand il voulut se retirer pour aller vers son ost, il fut tant poursuivi des païens et sarrasins, qu'il tomba par terre et fut fait prisonnier ; les païens le prirent, puis le menèrent au vert chevalier qui en eut telle joie que pour nul trésor il ne l'eût laissé aller. Le duc de Savary réclama Dieu en son cœur. Quand les chrétiens surent que le duc était pris, ils retournèrent en Aquitaine fort dolents et étonnés. Alors le peuple commença à mener grand deuil et faire de grands regrets et lamentations pour leur duc qu'ils aimaient tant : ses trois fils Guerin, An-seaume et Guerin le jeune faisaient grand deuil pour leur père, mais les plaintes et lamentations de Fezonne passaient sur tout, laquelle se tirait les cheveux qui étaient plus luisants que fin or.

— Hélas ! malheureuse suis-je née, quand il faut que pour moi tant de vaillants vassaux et nobles chevaliers aient telle douleur à souffrir et aillent si piteusement finir leurs jours. Et qui plus est, mon cœur a une chose trop amère à souffrir : c'est le bon duc mon père, qui est pour l'amour de moi entre les mains de ses ennemis mortels qui le feront mourir. Hélas ! mon très cher père, vous m'avez aimée trop chèrement, quand par amour pour moi vous êtes livré !

Ainsi se plaignait en pleurant la belle Fezonne, qui voulait se tuer.

Le vert chevalier fit venir en son pavillon le bon duc devant lui, et lui dit :

— Tu vois bien maintenant que tu es en ma subjection, et tu peux reconnaître que je puis te faire mourir ou te sauver la vie. Je te dirai donc : tu sauveras ta vie si tu veux me donner ta fille en mariage ; je l'emmènerai en la verte montagne, où je la ferai richement couronner.

— Sarrasin, dit le duc, je te dirai ma volonté : sache que jamais tu n'auras ma fille si tu ne te fais baptiser et ne prends la loi et créance de Jésus.



— Savary, dit le vert chevalier, ne me parle jamais de telles choses car de ma vie je ne croirai en ton Dieu, et je te dis encore plus, que si tu ne veux croire mon conseil, je te ferai mettre à mort, je ferai brûler Aquitaine, mettre à exécution tous les hommes et je ferai mettre à mort les femmes et petits enfants.

— Païen, dit Savary, Dieu veuille par sa grâce me défendre contre toi, car je me fie en lui et en lui est ma seule espérance.

Longtemps parlèrent de cette manière, le vert chevalier et le duc Savary, qui réclamait Dieu du fond de son cœur. Le vert chevalier le regarda et quand il vit les grandes lamentations qu'il faisait et les larmes qu'il jetait, il lui dit :

— Franc duc, cessez de pleurer, car je suis épris si ardemment de l'amour d'elle, que je n'ai pas le courage de vous ôter la vie ; mais je suis délibéré de vous donner congé à condition que dans six mois vous m'amènerez un chevalier qui par la force des armes puisse me conquérir et alors je quitterai votre fille et m'en retournerai en mon pays avec toute mon armée, sans rien détruire de votre terre ; et s'il arrive que dans ce terme je ne sois conquis ni vaincu, j'aurai votre fille pour femme et épouse, et je l'emmènerai en mon pays sans faire aucune guerre.

Ainsi ils firent la paix entre eux et crièrent les trêves de six mois ; puis le vert chevalier donna congé au duc Savary qui lui jura sur la foi de Jésus-Christ de tenir lesdites trêves louablement et de garder l'arrangement fait entre eux ; puis il vint en Aquitaine et fit publier partout cet accord. Quand il eut fait crier la trêve pour six mois, il manda son conseil et lui déclara ce qu'il avait fait avec le vert chevalier. Alors ils délibérèrent entre eux que le duc envoyât des messagers par tout le pays pour chercher un chevalier qui puisse combattre le vert chevalier.

Il appela des messagers de toutes les nations chrétiennes et leur donna des lettres dans lesquelles étaient annoncées les grandes beautés de sa fille et l'entreprise du vert chevalier ; le duc Savary disait en ces lettres que celui qui pourrait conquérir le vert chevalier, il lui donnerait sa fille. Alors les lettres furent données à douze messagers, qui les portèrent par tous les pays, dans douze royaumes chrétiens, où les nouvelles furent publiées.

## CHAPITRE XVI

### *Comment plusieurs chevaliers vinrent en Aquitaine pour avoir la belle Fezonne.*



EN ce temps, durant la trêve, le roi Pépin était allé contre ses ennemis vers Lyon, accompagné de soixante mille hommes. Dans cette expédition, il mit à mort un roi nommé Lampatrix, qui conduisait contre lui des païens et sarrasins. Ce Lampatrix tenait le royaume de Scanie, de Hollande et de Frise ; en outre, il tenait le pays de Danemark où était une ville forte et puissante en laquelle se retiraient les païens pour se sauver du roi Pépin. Quand ils furent tous enclos en ladite ville, il les assiégea tellement qu'il les affama et fit tant qu'ils se rendirent à sa volonté.

Quand il eut pris la ville, il fit baptiser les païens et croire en Jésus-Christ ; il donna la ville au maréchal de France, qui était appelé Gui. Après ces choses, le roi Pépin et tout son ost retournèrent au pays de France, et arrivèrent en la ville de Paris où il eut bientôt des nouvelles du duc Savary, et comme il avait pris trêve au vert chevalier ; puis quand il sut la condition de leur arrangement, il se mit à dire devant tous ses barons, en riant :

— Seigneurs, qui voudra avoir belle amie n'a qu'à se montrer vaillant. Celui qui pourra combattre le vert chevalier par fait d'armes aura en mariage la belle Fezonne, fille du duc Savary ; il aura avec elle la moitié de sa terre et seigneurie, voici les lettres : tenez-les et regardez entre vous leur contenu.

Chacun regarda volontiers ces lettres, mais il n'y eut si hardi ni si vaillant qui voulût l'entreprendre, hormis Valentin qui devant tous dit au roi Pépin :

— Sire, plaît-il à votre Majesté de me donner congé pour aller en Aquitaine éprouver mon corps contre le vert chevalier ? Sire, laissez-moi partir de France, car j'ai grand désir de laisser le pays, et je n'aurai jamais de repos tant que je n'aurai des nouvelles de la mère qui me porta, car il me déplaît fort de demeurer si longtemps sans savoir qui je suis.

— Valentin, dit le roi, ne vous inquiétez pas qui vous êtes, car je suis assez puissant pour vous donner du bien et vous monter en honneur et tous ceux de ma cour ; vous m'êtes aussi cher comme si vous étiez de mon propre sang.

— Sire, dit Valentin, pour Dieu soit et me pardonnez, car depuis longtemps je l'ai voué.

Quand le roi vit que Valentin était délibéré d'aller en Aquitaine, il lui donna son congé, mais il lui fit promettre qu'il reviendrait vers lui après qu'au vert chevalier il se serait combattu, si Dieu lui donne santé et vie ; Valentin lui promit, puis prit congé de lui. Alors Esglantine fut dolente plus que jamais et pleine de pleurs et gémissements. Elle demanda Valentin, qui vint vers elle, et la belle lui dit en pleurant :

— Je vois bien que de vous jamais je n'aurai joie ni consolation et que vous êtes décidé de laisser le pays de France. Hélas ! plutôt à Dieu que ce fût pour mon honneur de m'en aller avec vous, car Dieu me veuille secourir si jamais j'aurais pour époux autre homme que vous : mais puisque de ma volonté je ne puis user, que mon libre arbitre est gardé par une autre puissance, et que le corps est forcé de demeurer par-deçà, mon cœur et ma volonté seront à vous pour jamais, sans nulle autre intention que de vous aimer d'amour juste et loyal ; et afin qu'à vos nécessités vous puissiez satisfaire quand vous aurez besoin, voici la clef de mon écrin que je vous présente, prenez or et argent à votre volonté.

— Il y en a assez, madame, dit Valentin, ce n'est ni d'or et argent que j'ai envie, mais seulement il me tarde trop de savoir qui je suis. Apprenez

une chose dont je suis étonné, c'est que je porte une croix sur l'épaule, tout aussi jaune que fin or, et je ne sais d'où tel signe peut me venir, c'est pourquoi je suis délibéré de n'arrêter que quand je pourrai connaître ma naissance. Adieu, madame, pour moi ne pleurez plus, car par la foi de mon corps, si Dieu veut que je puisse être digne de votre extraction, jamais je n'aurai d'autre femme et épouse que vous ; mais aussi, ma chère dame, si je trouve que je ne sois pas digne de vous avoir pour femme, faute de lignage, je ne voudrais pas être votre mari, car au temps à venir, les envieux diraient : « Où sont les parents de cet amoureux trouvé, lequel a tant abusé le roi, qu'il lui a donné sa fille pour femme ? ». Pourquoi je désire sur toutes choses savoir de quel état je suis extrait.

À ces mots partit Valentin, laissant Esglantine en sa chambre, pleurant piteusement. Alors il commença à considérer qu'amour de femme est chose merveilleuse, car il voyait bien que s'il lui plaisait, Esglantine, la fille du roi Pépin, s'en irait avec lui à sa volonté ; mais le sens et la raison qui étaient en lui l'empêchèrent en tout temps de faire une chose dont il pût avoir nul reproche. Alors il se mit en chemin, et à son départ il fut convoyé de plusieurs nobles barons et grands seigneurs, dont Hauffroy et Henri ne furent pas joyeux, et pour satisfaire leur fausse envie, dont ils étaient si pleins, ils avisèrent au moyen de faire prendre sur le chemin Valentin et Orson, qu'il menait avec lui, et de les faire mourir, afin qu'à jamais ils fussent vengés de la chose qu'ils désiraient le plus au monde.

## CHAPITRE XVII

### *Comment Hauffroy et Henri firent guetter Valentin et Orson, sur le chemin, pour les faire mourir.*

QUAND Valentin et Orson furent partis de la cour du roi Pépin pour aller en Aquitaine, une envie et maudite trahison entra aux cœurs des deux maudits traîtres Hauffroy et Henri, les deux fils du roi Pépin, de manière que, pour parvenir à leur entreprise, ils parlèrent à un cousin germain qu'ils avaient, et firent



tant qu'entre eux il fut délibéré que trente hommes puissants et vaillants guetteraient Valentin et Orson, afin que là où ils seraient trouvés, ils seraient sans nulle rémission mis à mort. Après le conseil, il fit assembler trente hommes des plus redoutés qu'il put avoir, puis il les envoya en armes dans une forêt bien large, par laquelle Valentin et Orson devaient passer ; et Valentin et Orson, qui courait à pied devant lui plus qu'un cheval, ne tardèrent pas à entrer dans la forêt. Alors ils furent aperçus par Grigard et ses gens qui étaient en embuscade dans ladite forêt. Quand Grigard vit Valentin, il vint contre lui son épée tirée pour le tuer et il lui en donna tel coup que parmi le harnais, il lui entama la chair, tant que le sang en sortit, puis il lui dit :

— Valentin, ici il faut mourir car vous avez trop vécu.

Quand Valentin vit qu'il était navré et assailli de toutes parts par ses ennemis, il se recommanda à Dieu, et leur dit :

— Messieurs, vous avez juré ma mort et je vois bien maintenant que vous voulez à tort et sans cause me faire mourir, mais, s'il plaît à Dieu, en ce jour je vous vendrai ma mort si cher que vous ne retournerez tous ensemble.

Il tira donc son épée et il en frappa le premier si rudement qu'il l'abattit à terre, lui fendit la tête jusqu'aux épaules et mourut ; puis il alla aux autres avec si grand courage, qu'avant qu'il arrêât ni que de lui ils osassent approcher, il en abattit cinq ou six dans le bois ; et Orson sauta en avant tout effrayé avec ses grandes mains velues, frappe et déchire tous ceux qu'il trouve de ses ongles et de ses dents les mord et étrangle ; il les jette par terre l'un sur l'autre, puis il passe par-dessus en les frappant rudement. Valentin est d'autre part, qui tient l'épée toute nue, dont il combat si vaillamment que nul n'ose approcher des deux frères. Grigard cria tout haut :

— Valentin, rendez-vous, car il faut mourir.

Alors Valentin se recommanda à Dieu, le priant qu'il le veuille garder de mal et le secourir à son besoin, puis il fut vers Grigard, et Grigard vint contre lui. Alors commença la bataille de Grigard et de ses gens contre Valentin et Orson son frère, lesquels se défendirent si vaillamment, que les plus hardis furent tués en la place. Mais quoique Valentin et Orson eussent montré de grandes prouesses, le grand nombre des autres, dont Valentin fut atteint, le contraignit à être pris par ses ennemis. Quand ils l'eurent pris, ils le lièrent étroitement et le menèrent rudement. Orson commença à courir après en criant et hurlant comme une bête et si horriblement, qu'il faisait retentir tous les bois ; mais Valentin fut mené si

promptement parmi les bois, qu'Orson le perdit de vue. Alors Grigard commanda qu'on suivît Orson, et que mort ou vif on le prenne, mais pour néant ils vont après, car il marche si bien et saute si légèrement parmi le bois, que nul n'ose approcher de lui.

Ainsi Orson échappa des mains des traîtres, lesquels menèrent Valentin jusqu'à un château fort qui était en cette forêt, dont le gouverneur était un fort larron dérobant les gens, et qui était le parent de Grigard, et où ils portaient tous ensemble leur butin ; mais le bon roi Pépin n'en savait rien et croyait fermement qu'au pays il n'eut point plus grand prud'homme. Quand Valentin fut entré au château, ils le menèrent dans une tour obscure et le mirent au fond d'une grande fosse en prison. Après que Valentin fût mis en la tour, il se mit à pleurer, en priant et réclamant Dieu qu'il lui fit la grâce d'échapper de ce lieu.

« Hélas ! dit-il, je suis venu à la chose que je redoutais le plus, c'est aux mains de mes ennemis et de ceux qui désirent ma mort de jour en jour. Je requiers Dieu dévotement qu'il me veuille secourir de ce danger. Hélas ! bon roi Pépin, jamais ne vous reverrai de ma vie et rien de ma mort ne saurez : car en cette grande fosse obscure, il me faudra mourir. Adieu saistu Orson, car pour l'amour de moi tu as souffert la mort ; et si tu m'aimais d'amour, j'en faisais autant et plus que si tu eusses été mon propre frère. Hélas ! ma douce mère, que j'ai tant désiré voir, jamais de vous je n'aurai nulle connaissance, dont mon pauvre cœur soupire et mes yeux fondent en larmes. Ce dont surtout je suis le plus dolent, c'est qu'il faut mourir sans savoir à qui je suis ; mais puisqu'il plaît à Dieu que je dois mourir ainsi, je lui recommande mon âme. »

Pendant que Valentin se plaint en cette manière, dans la chartre obscure, ses ennemis sont dans le château, qui tiennent entre eux conseil de son fait. Alors, quelques-uns d'entre eux dirent au seigneur : « Le plus expédient remède, c'est de faire mourir Valentin sans aucune délibération ».

— Seigneurs, dit Grigard, de telle chose je ne suis pas consentant ; mais je suis d'opinion que nous gardions Valentin en la prison, lequel ne nous peut échapper, et que nous allions vers Hauffroy et Henri leur raconter le fruit de notre entreprise et nous saurons donner conseil en cette matière.

À ce conseil, ils s'accordèrent tous et il fut délibéré d'aller au palais où était pour lors le roi Pépin ; Grigard, après le conseil, prit le chemin de Paris, et Orson qui était resté dans le bois piteux, en pleurant, avait reposé toute cette nuit au pied d'un arbre ; mais quand le jour fut venu, il se mit en chemin, et pensa en lui-même que jamais n'arrêtera, qu'il n'ait fait savoir



au roi la trahison et comment Valentin a été pris et emmené. Il prit son chemin et plutôt qu'un cheval, il courut à Paris ; mais Grigard le traître arriva le premier. Aussitôt qu'il fut entré, il alla vers Hauffroy et lui conta comment Valentin était pris et emprisonné, dont il fut fort joyeux, mais il lui déplut fort quand on lui dit qu'Orson était échappé ; cependant, il se consolait de ce qu'Orson ne saurait retourner à Paris, et en outre de ce qu'il ne saurait pas raconter les faits de l'entreprise. Mais leur intention fut bien trompée, car Orson ne tarda pas longtemps à arriver à Paris. Le jour qu'il arriva, les deux traîtres avaient pris conseil entre eux que Grigard devait le lendemain retourner au château pour faire mourir Valentin sans rémission ; Orson arriva de bonne heure et aussitôt qu'il fut arrivé au palais, il monta et entra dans la salle parée où était le roi Pépin qui pour cette heure était à table pour dîner, accompagné de plusieurs vaillants chevaliers. Quand Pépin vit Orson, il crut que Valentin était revenu ; mais Orson s'en alla par la salle piteusement, criant et battant sa poitrine, pour laquelle chose le roi et tous les autres le regardaient. Quand Orson vit les chevaliers à table, il les regarda horriblement en faisant de hideux signes.

Alors il reconnut Grigard entre les autres, qui tenait la tête inclinée contre la table, crainte d'être reconnu. Quand Orson le vit, il courut à lui et lui donna un si grand coup qu'il lui abattit une oreille et derechef il le frappa si fort sur le visage, que tous ceux de la salle aperçurent le bruit, dont Grigard se mit à crier très hautement, et tant qu'il lui rompit les dents et lui creva un œil. Orson retourna encore et lui donna un si grand coup qu'il l'abattit et jeta bas la table et tout ce qui était dessus, dont toute la compagnie fut fort troublée et Grigard aurait été tué par Orson, si ce n'eût été un vaillant prince qui le retira de ses mains et dit tout haut :

— Hélas ! sire, voyez et considérez le piteux état dans lequel Orson le sauvage a mis le bon chevalier ; pour Dieu, sire, faites-lui ôter la vie, car il est trop dangereux de garder un tel homme.

— Seigneur, dit le roi, sur cette matière, il convient d'avoir bon conseil, car je vous promets et je crois qu'Orson le sauvage n'a pas frappé Grigard sans grande cause ; faites-le venir devant moi, je saurai son intention et la cause de son débat.

Alors Orson fut amené devant le roi Pépin, qui lui demanda pourquoi il faisait si grand outrage devant sa majesté royale, et Orson lui fit signe que Grigard avait tué Valentin en la forêt ; puis il va montrant signes merveilleux et que pour cette chose il voulait combattre contre Grigard, pour lui faire confesser sa maudite trahison, puis il tira son chaperon et le jeta



à Grigard, en signe de gage et de défi.

Quand le roi vit cela, il appela tous les nobles seigneurs et autres barons de la cour et leur dit tout haut :

— Seigneurs, vous avez vu comme cet homme sauvage a jeté devant tous le gage de bataille à Grigard, et comme il le veut combattre ; c'est pourquoi veuillez sur cette affaire me dire ce qu'il est bon de faire ; car je suis émerveillé en mon cœur de ce qu'Orson, entre tous les autres chevaliers de ma cour, a frappé Grigard en grande fureur. Or, dites-en votre opinion car je me doute qu'il y a fausseté de quelque part qu'elle doive venir. Quant à moi, sauf votre conseil, je serais d'opinion que la bataille fût entre les deux jugée.

Quand le roi eut ainsi parlé, tous les barons furent d'accord que Grigard et Orson se combattissent pour cette querelle. Alors la bataille fut ordonnée et le roi Pépin fit amener devant lui Grigard et lui dit qu'il lui convenait de combattre cet Orson. Quand Grigard entendit le roi, il fut dolent, et non sans cause, car le temps était venu que la trahison qui avait été couverte et scélée, fût devant tous publiée et manifestement déclarée ; Grigard regarda Hauffroy d'une manière mal assurée et le cœur effrayé. Alors Henri l'appela et lui dit :

— Grigard, ne craignez rien car je vous promets que nous ferons votre paix auprès du roi, notre père, de manière que vous n'aurez aucun dommage ni vilénie, pourvu que vous juriez de ne jamais dire ni confesser le cas, telle chose qui puisse vous advenir.

— Hélas ! dit Grigard, trop mal y a de mon cas ; car je vois bien que pour vous il me faut souffrir la mort.

Puis il alla vers le roi, disant :

— Sire, je requiers un don ; c'est qu'il vous plaise que je ne combattrai point avec l'homme sauvage car, sire, vous savez que ce n'est pas homme contre homme qu'un chevalier peut avoir ni acquérir honneur et de plus, ce n'est pas un homme naturel, mais irraisonnable, et sans nul espoir et merci.

— Grigard, dit le roi, il n'y a point d'excuse ; la bataille est jugée par le conseil de toute la cour, la raison nous commande et je veux qu'ainsi soit.

De cette réponse, Grigard fut fort pensif et déconcerté. Alors Hauffroy lui dit :

— Ne craignez pas car vous avez si bon droit que Dieu vous aidera et vous sera de défense en cette querelle. De mon côté, je vous ferai bien et

suffisamment armer, car nul cas n'appartient.

Quand Orson entendit qu'il devait combattre, il fut en grande joie et faisait signe au roi que Valentin était mort et détruit : desquels signes le roi s'émerveillait fort ; mais Orson était toujours prêt à frapper Grigard, le faux traître. Le roi le fit venir vers lui, faisant signe qu'il ne le frappât plus jusqu'à ce qu'il fût au champ ; puis il dit à Grigard :

— Vous allez armer, pensez à bien faire votre fait !

— Ah ! sire, je vous ai longtemps servi et de toute ma puissance je me suis efforcé de vous obéir en toutes choses, tant en bataille comme dehors ; mais vous m'en rendez mauvais salaire quand vous voulez me faire combattre contre cet homme sauvage où il n'y a ni sens ni raison.

— Grigard, dit le roi, si vous avez bon droit, vous ne devez pas vous émuouvoir ; car je vous promets que vous serez bien armé ; et Orson sera mis au champ tout nu et sans nulles armes ; vous serez à cheval et il sera à pied sans porter nul glaive ; quoique vous n'ayez aucune cause de reculer à défendre votre droit, je ne sais comme il vous en prendra, mais montrez bien qu'en vous il n'y a rien à dire ; faites votre devoir et gardez votre droit car vous n'aurez autre chose de moi.

La cause fut consommée et la conclusion faite et prise de ce conseil.

## CHAPITRE XVIII

***Comment le roi Pépin commanda que le champ fût apprêté  
devant son palais pour voir combattre Orson et Grigard.***



APRÈS que Grigard eut pris plusieurs excuses de combattre contre Orson le sauvage et qu'il fut délibéré par le conseil que la bataille devait se faire, le roi commanda de faire le champ devant son palais. Quand il fut prêt, Orson qui attendait entra dedans pour attendre Grigard, lequel fut armé par

Hauffroy et Henri, qui l'armèrent le mieux qu'ils purent. Après qu'il fut

armé, il prit congé d'eux, en disant :

— Seigneurs, je vais mourir pour vous !

— Taisez-vous, dit Henri, et ne vous donnez nul émoi : je vous ai promis et vous le veux tenir, que si vous êtes vaincu par Orson le sauvage, nous ferons votre paix auprès du roi Pépin, notre père, tellement que votre personne n'aura de dommage ; et si on voulait vous faire poursuivre pour ce fait, plutôt en mourrait cent mille que la fausseté ne fût découverte de notre part, soyez toujours secret, ne reconnaissez rien de toute l'entreprise qui a été faite.

Or, Grigard fut armé, il monta à cheval, et se porta vers le champ qui était ordonné devant le palais. Quand l'heure de combattre fut venue, le roi vint aux fenêtres pour regarder la bataille. Quand toute la cour fut assemblée et les juges donnés pour juger la bataille, il commanda aux parties de faire leur devoir. Alors Grigard entra au champ, fier et orgueilleux et bien monté ; il poussa son cheval vers Orson et lui dit :

— Paillard, vous m'avez trop outragé de m'avoir ôté un œil, mais je vous montrerai qu'à tort et sans cause vous m'avez assailli.

Quand Orson le vit venir, il l'attendit bien, étendit ses bras et montra ses ongles et ses dents, rechignant laidement ; alors Grigard baissant sa lance brocha vers Orson.

Quand Orson vit approcher la lance, il fit un saut en arrière et Grigard qui manqua son coup, coucha sa lance et la ficha dans la terre. Quand Orson le vit, il se tourna contre lui et, empoignant sa lance, la tira si fort qu'il la lui ôta du poing ; quand il tint la lance, il l'en frappa tellement, qu'il lui fit perdre l'entendement, tant qu'il ne savait où il était. Quand Grigard fut frappé, il brocha son cheval des éperons en fuyant parmi le champ. Orson courut après en rechignant les dents furieusement et il faisait signe au roi qu'il lui rendra Grigard. Quand Grigard aperçut le grand danger où il était, il dit en lui-même en soupirant : « Ah ! Hauffroy et Henri, ma fin est venue, ici je mourrai pour vous, je l'avais bien dit ; la chose fut mal commencée et finira mal. »

Enfin Grigard ne put navrer Orson en nulle manière et quand Orson vit cela, il jeta sa lance bas, puis il vint contre Grigard et le serra de si près, qu'il prit le cheval par le col et il lui donna tant de coups qu'il le fit coucher à terre. Mais quand il sentit son cheval tomber, il voulut saillir de la selle, et en saillant il perdit son écu, car il vola bas. Orson le prit, le mit sur lui et s'en alla vers le cheval, sur lequel il monta en faisant des signes mer-

veilleux et chevauchant après Grigard, qui fuyait parmi le champ ; tous furent ébahis de voir la contenance d'Orson. Le roi Pépin entre les autres fut fort pensif et douteux de ce cas : il dit devant tous les seigneurs :

— Je m'émerveille fort de ce fait et ne sais que penser, ni à quelle fin cette chose peut venir : c'est mon opinion qu'il y a grande trahison de quelque part.

Le roi Pépin fut fort pensif sur cette entreprise. Orson étant monté à cheval pour poursuivre Grigard, en descendit et vint à Grigard ; il lui donna tel coup qu'il l'abattit par terre, puis il saillit dessus, lui ôta l'épée et la dague et lui donna un si grand coup qu'il lui abattit le bras et l'épaule ; puis il lui donna un autre merveilleux coup par le corps qui lui rompit l'échine ; alors Grigard s'écria hautement, si bien que chacun l'entendit, en demandant un prêtre pour confesser ses péchés et avoir absolution. Quand les gardes du champ l'entendirent, un chevalier vint incontinent vers Grigard et lui demanda quelle chose il demandait.

— Sire, dit Grigard, faites descendre le noble roi Pépin, car je veux devant tout le monde dire et confesser la fausseté et la trahison de mon cas.

## CHAPITRE XIX

***Après que Grigard fut conquis par Orson, il confessa devant le roi Pépin la trahison d'Hauffroy et Henri contre Valentin.***

QUAND Grigard vit le roi, il lui cria merci en disant :

— Hélas ! sire, j'ai failli contre votre haute magnificence, mais Hauffroy et Henri, son frère, m'y ont contraint, car pour leur complaître je me suis engagé de prendre Valentin et de le mettre à mort, et j'ai fait tant de diligence, qu'en la forêt je l'ai pris et contraint à tenir prison, jusqu'à ce que par nous il eût été délibéré de quelle mort il devait mourir.



Quand le roi entendit la vérité, il commanda que Grigard fut pris et pendu, puis il monta à cheval pour aller vers la prison en laquelle était le

noble Valentin. Quand Orson s'aperçut que le roi était en chemin avec quatre ducs et quatre comtes, dont il était accompagné, il alla devant en montrant le lieu où Valentin fut pris, et il allait plus fort qu'un cheval ne pouvait aller ; il faisait tant de gestes sauvages qu'il faisait rire toute la compagnie et le roi dit bien souvent :

— Seigneurs, j'ai une grande joie que cet homme sauvage aime tant Valentin, et sachez que ses manières m'engagent fort à lui vouloir du bien.

Le roi l'aimait beaucoup et il le devait faire, car il était son propre neveu ; mais il n'en savait rien, et encore ne le saura que par la belle Esclarmonde, sœur du géant Ferragus, qui gardait la dame Bellissant, par qui la chose fut connue, car ladite Esclarmonde avait un château dans lequel il y avait une tête d'airain qui, par nécromancie, lui disait tout ce qui devait lui advenir. Et cette tête était de tel art composée, que jamais elle ne devait finir à moins que le plus preux et vaillant du monde entrât dans le château ; car alors elle devait perdre son parler et toute sa puissance. Or viendra celui qui y mettra fin, ce sera Valentin qui prendra la belle Esclarmonde, pour laquelle il endurera de périlleux dangers, comme il sera dit ci-après. Je laisserai à parler de cette matière, et retournerai au roi Pépin, qui va vers la forêt pour sauver Valentin. Enfin il est entré dans la forêt et va suivant Orson qui le mène au château ; mais quand ils furent auprès dudit château, ceux de dedans qui reconnurent le roi, fermèrent les portes et commandèrent aux portiers, sur peine de leur vie, que nulle porte du château ne leur fût ouverte. Quand le roi vit qu'il ne pouvait entrer dans ce château sans mettre le siège devant et par force d'armes, il commanda à ses gens d'assaillir vigoureusement la place. Il ne demeura pas longuement car, du bois qu'ils coupèrent et taillèrent à l'entour, ils comblèrent et remplirent tous les fossés, puis ils approchèrent des murs et à grande force d'armes, ils entrèrent dedans, malgré ceux qui défendaient le château.

Alors ils prirent tous les traîtres et les lièrent étroitement, puis ils descendirent aux prisons profondes où Valentin était en grande pauvreté et misérablement détenu. On le tira hors desdites prisons et ils l'amènèrent au roi Pépin. Quand il vit le roi, il se mit à deux genoux, en lui rendant grâce du grand danger et péril dont il l'avait délivré. Alors les barons le prirent, en lui faisant grand honneur et grande fête et lui contèrent comment Orson s'était bien combattu pour lui en champ de bataille contre Grigard. Quand Valentin ouït ces nouvelles, il embrassa Orson bien doucement ; Orson en fit autant. Il ne faut pas demander si la joie était grande entre eux !

Après cela, le roi commanda que les traîtres fussent menés au bois ; et là ils furent tous pendus à un arbre et étranglés sans nulle rémission. Puis le roi Pépin parla à Valentin et lui dit :

— Valentin, mon ami, puisque Dieu vous a donné telle grâce d'être hors de la main de vos ennemis, joyeux et délivré en santé, je vous donne le conseil de retourner avec moi et vous serez sage et bien avisé.

— Sire, dit Valentin, pardonnez-moi, car jamais je ne retournerai sans que je sache au vrai qui je suis et de quels parents suis extrait. Je m'en vais en Aquitaine vers le vert chevalier, car ainsi je l'ai juré et promis ; je prends congé de vous comme pauvre serviteur qui toujours veut vous obéir et servir votre majesté de ma petite puissance.

À ces mots se séparèrent le roi Pépin et Valentin. Ainsi je laisserai à parler du roi Pépin et parlerai de Valentin et Orson, lesquels vont en Aquitaine pour combattre le vert chevalier qui ne redoute personne ; car ainsi que je vous ai dit, jamais il ne sera vaincu que par un fils de roi qui jamais de femme n'ait été nourri ni allaité. Ainsi s'en vont ensemble, Valentin et Orson, vers le pays d'Aquitaine. Alors tout le monde courait pour voir Orson le sauvage, lequel était tout nu et aussi velu qu'un ours, chacun se retirait de lui mais il n'en tenait compte. Alors Valentin lui fit faire un jaceran de fin acier, de manière qu'il avait un chaperon qui tenait tout ensemble. Quand Orson le mit, il lui semblait sauvage et il l'eût dépouillé volontiers, mais il craignait trop Valentin et tout ce qu'il lui commandait, il le faisait sans nul contredit.

Quand Orson fut vêtu du jaceran d'acier, il se regardait avec une orgueilleuse contenance. Or, comme ils passaient leur chemin, Valentin aperçut un fort bel écuyer qui chevauchait et pleurait tendrement. Quand Valentin le vit, il lui demanda :

— Ami, qui vous fait pleurer ? Avez-vous trouvé de mauvaises gens où des bêtes sauvages ? Avez-vous peur ou crainte ? car de toute ma puissance je vous donnerai confort et aide.

— Hélas ! dit l'écuyer, je n'ai pas peur, mais sachez la chose qui me fait plaindre, c'est mon maître que j'ai perdu, le plus preux, doux, courtois et vaillant chevalier qui fût sur la terre !

Et Valentin lui demanda :

— Comment l'avez-vous perdu ?

— Sire, dit l'écuyer, il est allé en Aquitaine pour combattre le vert chevalier, pour la plus belle qui fut au monde vivante. Sachez que c'est la plai-



sante et gracieuse Fezonne ; mais jamais nul ne l'aura s'il ne rend le vert chevalier confus et vaincu au champ de bataille. Or, plusieurs chevaliers et vaillants champions y sont allés, et quand il les a conquis, il les fait pendre à un arbre qui est sur la place et auquel arbre il y en a déjà de pendus jusqu'au nombre de trente-deux. De nul ne prend à merci tant il est cruel, félon et de mauvais courage.

— Je crois que c'est un diable, dit Valentin, mais s'il plaît à Jésus, je m'en irai en Aquitaine combattre son corps et éprouver le mien, car j'ai tant ouï parler de la belle Fezonne, que si bientôt je ne meurs par armes, j'en saurai la vérité.

— Ah sire, dit l'écuyer, pour Dieu n'y allez point, car vous perdrez votre peine de combattre avec lui et vous êtes beau chevalier que je n'en vis jamais un tel ; ne perdez pas la vie pour combattre ce diable, car je l'ai vu mettre à mort tant de vaillants chevaliers que pour vous j'ai grand peur si contre lui vous entrez en bataille.

— Écuyer, mon ami, dit Valentin, j'irai en Aquitaine et saurai la vérité du vert chevalier ; s'il a mauvaise cause, je combattrai contre lui ; mais auparavant si je puis, je parlerai à la belle Fezonne et j'userai de son bon conseil.

Quand Orson l'entendit, il fit signe à Valentin qu'il était envieux de combattre le vert chevalier et d'aimer Fezonne. Quand Valentin l'entendit, il se mit à rire. Ainsi les deux frères vont cheminant vers le pays d'Aquitaine. Ils ont tant chevauché qu'ils s'approchent de la cité. Valentin la vit de loin car elle était fort haute. Alors il appela un homme qui passait et lui demanda :

— Mon ami, dites-moi quelle cité est là devant nous ?

— Sire, dit cet homme, c'est l'Aquitaine.

— Or, lui dit Valentin, où se tient le vert chevalier ?

Et il lui répondit :

— Vers la cité, je crois que vous allez combattre avec lui.

— Oui, dit Valentin.

— Ah ! sire, dit le bonhomme, vous entreprenez une grande folie car jamais de lui vous n'aurez victoire ; montez sur cette petite motte et regardez un arbre où sont pendus plus de quarante qui ont été mis à mort par lui. Il n'y a plus que quinze jours d'attente pour que le duc d'Aquitaine soit contraint de lui donner sa fille qui est si belle.



— Ami, dit Valentin, Dieu lui aidera.

Pendant que Valentin parlait à cet homme, il arriva vers eux un homme ancien en habit de pèlerin, qui avait une grande barbe toute blanche, lequel avait bien quatre-vingt ans ; c'était Blandimain, l'écuyer de Bellissant, qui l'amena au château où était le géant Ferragus, comme il a été dit ci-devant. Valentin salua le pèlerin, puis il lui demanda :

— Mon ami, d'où venez-vous ?

Il répondit bien doucement :

— Sire, je viens de Constantinople, mais je n'ai pu entrer dans la cité, pour un Soudan païen qui tient la ville assiégée. Je n'ai pu faire mon message et m'en retourne.

— Pèlerin, dit Valentin, dis-moi du vert chevalier s'il n'a point finement agi.

— Nenni, dit le pèlerin, et de ce je vous fais bien certain, et je vous donne conseil que vous n'entrepreniez point de le combattre.

Valentin lui dit :

— Dites-moi où vous allez.

— Sire, dit Blandimain, je vais droit à Paris, car au roi Pépin je vais faire un message de par une sœur qu'il a qui fut longtemps bannie de Constantinople, à tort et sans l'avoir mérité. Or, la dame est en la maison d'un géant, qui doucement la garde, lequel veut aller en France pour cette querelle, savoir si le roi Pépin y consent, car il connaît la dame de si bonnes mœurs et condition, que pour elle il veut combattre en champ de bataille contre l'empereur de Grèce, qui l'a si indignement chassée.

— Ami, dit Valentin, je te prie au nom de Dieu tout-puissant que tu retournes en Aquitaine avec nous ; et quand je me serai battu avec le vert chevalier, Dieu me donne victoire contre lui, je retournerai avec toi en France et pour l'amour du roi Pépin, j'entreprendrai le champ, car je tiens plus à lui qu'à homme qui vive. C'est lui qui m'a servi de père et qui m'a nourri ; ainsi pour faire son vouloir et commandement, je dois bien avoir le courage et la volonté.

— Sire, dit Blandimain, jamais je n'y consentirai ; je vais faire mon message pour la très honorée et sage dame Bellissant, car elle m'en a donné la charge et la veut servir loyalement. À Dieu, soyez-vous tous, qui de mal et péril veuille tous défendre.

Blandimain partit et prit son chemin vers Paris, et Valentin le regarda

bien fort. Hélas ! ce n'était pas sans cause, il avait bon droit, et son cœur l'y attirait, car c'est celui qui longuement et sagement a gardé et sauvé sa mère ; mais de cela il ne savait rien. Ils reprirent leur chemin et enfin sont arrivés auprès de la cité d'Aquitaine. Valentin regarda la ville qui était fort agréable, puis Valentin aperçut une fontaine et y alla ; il descendit de dessus son cheval, puis se coucha sous un arbre qui était auprès pour se rafraîchir, car il avait fort chaud. Il se reposa et dormit et Orson le gardait. Quand il fut reposé et réveillé, il se releva et monta sur son cheval ; mais il vit arriver là un chevalier fier et orgueilleux, qui pour son orgueil était appelé l'orgueilleux chevalier ; car il était si fier que jamais de sa vie nul n'avait salué et il était d'une condition telle que celui qui ne le saluait pas avait bataille avec lui, dont il en avait fait mourir plusieurs. Il vint vers la fontaine et mit pied à terre ; Valentin le regarda et ne lui dit mot, puis il avisa Orson qui le regardait fièrement. L'orgueilleux chevalier eut du dépit en son cœur ; il s'approcha d'Orson, leva le bras et lui donna un tel coup qu'il lui fit sortir le sang de la bouche ; mais quand Orson se sentit frappé, il serra le cheval entre ses bras si rudement que dessous lui l'abattit, puis il prit un couteau qui pendait à la ceinture dudit chevalier et l'en frappa au corps, tant que le sang en sortit en grande abondance. Et le chevalier qui se sentit navré, s'écria bien haut. Alors Valentin s'approcha et ôta le chevalier d'entre les mains d'Orson et lui dit :

— Beau sire, vous avez tort de frapper ce pauvre homme qui ne peut parler.

Alors l'orgueilleux chevalier dit à Valentin :

— Orgueilleux paillard, pourquoi ne me salues-tu pas ?

Puis il tira un glaive pour le frapper, mais Valentin tira son épée et lui en donna un si grand coup qu'à terre il l'abattit mort, puis il lui dit :

— Je vous apprendrai à saluer les gens !

Le chevalier orgueilleux étant mort, ses gens contrits et épouvantés partirent tous vers la cité d'Aquitaine et y entrèrent et contèrent les nouvelles de leur maître qui était mort, desquelles nouvelles le duc d'Aquitaine fut courroucé, car c'était son cousin. Valentin ouït le bruit que les gens faisaient pour la mort du chevalier orgueilleux, qui avait été tué sur la fontaine. Il monta à cheval et entra dans la cité ; quand il fut dedans, il logea en la maison d'un riche bourgeois ; mais quand ils y furent logés, les nouvelles vinrent au duc d'Aquitaine que ceux qui avaient occis son cousin étaient logés dans la cité. Il commanda qu'on les lui amenât. Quand il l'eut commandé, les messagers partirent incontinent pour aller quérir Valentin

et Orson, lesquels vinrent vers lui. Alors le duc parla en cette manière :

— Amis, dites-moi qui vous êtes, si vous êtes chevaliers ou non, de quel pays êtes-vous et quel prince vous servez !

— Sire, dit Valentin, je suis chevalier, servant au noble roi Pépin de France.

— Chevalier, dit le duc, vous avez occis et mis à mort mon cousin.

— Il est vrai, dit Valentin, je ne dis pas le contraire, et quand il eût été de mon propre lignage, j'en eusses fait autant ; car il était orgueilleux et très fier. Il ne daignait parler ni à grands ni à petits ; par son orgueil, il a frappé mon compagnon, tant qu'à terre il l'a fait trébucher et quand j'ai vu cela, j'ai tiré mon épée et lui en ai donné tel coup, qu'à terre je l'ai mis à mort. Je suis un étranger qui suis venu en cette cité pour combattre le vert chevalier et pour voir la belle Fezonne qui est tant renommée ; et vous avez fait publier que tous chevaliers viennent. Il me semble de droit que par tout votre pays, on doit aller en sûreté sur les chemins.

Quand le duc d'Aquitaine ouït Valentin qui parla si bien, il lui dit :

— Chevalier, vous avez bien répondu ; si mon cousin est mort par son orgueil et fier courage, de sa mort je suis dolent, mais il n'y a point de remède ; je vous le pardonne et veux être pardonné : mais au surplus de votre entreprise du vert chevalier, vous viendrez en mon palais et y verrez la belle pour laquelle vous êtes venu en ce pays ; avec elle, vous trouverez quatorze chevaliers venus de divers pays, tout de nouveau, qui pour l'amour d'elle veulent combattre le vert chevalier ; allez et saluez ma fille, comme il est de coutume, car il est ordonné que tous les chevaliers qui viennent par-deçà pour l'amour d'elle, avant de faire bataille au vert chevalier, se présentent à elle et en signe d'amour, ils prennent un anneau d'or.

— Sire, dit Valentin, je suis prêt de faire ce que l'ordonnance dit. Et d'autre part, je suis votre petit serviteur, comme celui qui voudrait obéir de toute sa puissance à vos bons commandements.

Alors le duc monta au château et Valentin et Orson l'accompagnèrent honorablement ; ils entrèrent en la salle où étaient les chevaliers qui accompagnaient la belle Fezonne et quand Valentin la vit, il alla vers elle en grande révérence et lui donna son salut, disant tout haut :

— Dame, dont le renom de beauté corporelle sait contenter et réjouir tous les cœurs et dont la gracieuse contenance fait resplendir toute noble fleur de chevaliers, que Dieu qui peut tout vous veuille garder et défendre

de reproches et vous préserver du vert chevalier, car il n'est pas digne de toucher votre corps. Ma chère et très honorée dame, qu'il vous plaise savoir que Pépin, le puissant roi de France, nous envoie vers vous et vous fait présent du plus vaillant et redouté homme qui soit sur terre. Dame, regardez-le, il n'a pas peur de glaive, si aigu ou bien tranchant qu'il soit ; s'il savait bien parler, en tout le monde on ne saurait trouver son pareil ; ainsi vous pouvez être sûre que le vert chevalier ne pourra résister contre lui et qu'il le rendra confus et vaincu aussitôt qu'il combattra.

— Sire, dit la pucelle, au puissant roi de France, je rends cent mille mercis, et à vous qui avez pris tant de peines pour moi. Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi ne le vêtez-vous autrement ; habillez honnêtement ce vaillant homme que vous amenez vers moi car il est bien fait de ses membres, bien formé, adroit et hardi et il me semble que s'il était baigné et étuvé, sa chair serait blanche et tendre.

— Dame, dit Valentin, jamais il ne porta de robe, mais l'autre jour, par contenance, je lui fis faire cette chemise de mailles qu'il a, car c'est la première robe que jamais il porta. Sachez que tout nu et sans nul vêtement, il est venu de Paris ; il a la chair dure et forte et il ne craint ni vent ni froid.

En disant ces paroles, la belle Fezonne regardait fort Orson et ainsi que Dieu le voulut, amour et nature aidant, elle fut éprise d'Orson et entre tous ceux qu'elle avait vus, elle fut éprise d'amour pour lui plus que pour nul autre, quoiqu'il ne fût pas poli, ni mignonement vêtu et habillé comme les autres ; toutefois, on dit communément qu'il n'est nulles laides amours quand les cœurs s'y adonnent. Quand Valentin eut ainsi ouï parler la pucelle, il lui dit :

— Belle, quant à moi, je vous dirai mon cas. Sachez que pour l'amour de vous je suis venu en cette partie et que j'ai fait serment de ne jamais retourner en France, que je n'aie combattu le vert chevalier, et éprouvé mon corps contre lui ; car pour l'amour de vous, je veux endurer la mort ou vous amener le vert chevalier vaincu et déconfit.

— Hélas ! très noble sire, répondit la belle Fezonne, pour moi n'ayez pas le courage de mettre votre vie à l'aventure, car il n'est pas juste de l'exposer pour celle qui aime mieux un autre que vous. Hélas ! trop de vaillants et nobles chevaliers sort morts pour moi, dont le dommage est trop grand.

— Dame, dit Valentin, pardonnez-moi, car ainsi je l'ai entrepris.

— Chevalier, dit la belle, bien vous en puisse prendre.

Alors elle tira deux anneaux d'or, dont elle donna l'un à Valentin et l'au-

tre à Orson, puis ils allèrent à la table avec les autres quatorze chevaliers ou ducs. Savary les fit noblement servir, mais sur tous ceux qui furent à table, la belle Fezonne jetait son regard sur Orson, lequel la regardait avec un désir d'amour embrasé et l'esprit d'un ardent et gracieux appétit. Or, pendant que les chevaliers étaient à table, le vert chevalier vint frapper à la porte pour voir la belle Fezonne, dont il était fort amoureux ; car le duc lui avait accordé que par chacun jour il pourrait venir et entrer une fois au château, sans nul contredit, pour voir à son gré la belle Fezonne. Et quand, il fut entré, il s'écria hautement :

— Vaillant duc d'Aquitaine, avez-vous des compagnons qui, pour la belle Félonne, à mon corps se veulent employer ?

— Oui, dit le duc, j'en ai encore seize dans ma salle qui, pour montrer leur prouesse contre vous, sont venus de plusieurs pays en cette terre.

— Ah, faites que je les voie, dit le vert chevalier, et que j'entre dans votre salle pour regarder la bonne Fezonne.

— Entrez, dit le duc, car vous en avez licence.

Le vert chevalier entra dans la salle et regarda tous les chevaliers qui étaient là. Et quand il les eut regardés, il leur dit en cette manière :

— Seigneurs, buvez et mangez et faites bonne chère, car demain sera votre dernier jour, et sachez que je vous ferai tous pendre à mon arbre.

Alors Valentin l'ouït et lui répondit :

— Chevalier, de dire cette chose vous pouvez vous garder, car aujourd'hui est venu celui qui vous vaincra au champ de bataille.

Or Orson entendit qu'on parlait de lui et reconnut que le vert chevalier était celui pour qui la joute était commencée. Il le regarda fort, puis saillit hors la table et en grinçant les dents, il prit le vert chevalier par les reins et le chargea sur son col, comme il eût fait d'un petit enfant. Quand il l'eut chargé, il jeta le vert chevalier contre un mur si rudement que tous ceux de la place croyaient qu'il avait le col rompu. Et quand il l'eut ainsi rué, il s'en retourna à table parmi ses compagnons et faisait signe en criant qu'il porterait sur son col trois hommes tels que le vert chevalier. Alors tous les chevaliers se prirent à rire bien fort et dirent :

— Or, celui par qui le vert chevalier sera déconfit est venu et Fezonne perdra beaucoup qu'il ne sait parler, car il est bien digne d'avoir honneur entre tous preux et vaillants.

Quand Fezonne eut bien regardé les manières et contenance d'Orson,

elle fut frappée au cœur du dard d'amour, par le plaisir de Dieu, qui enflamma les deux cœurs de telle manière qu'elle se donna toute à lui et commença à l'aimer si tendrement qu'elle oublia tous les autres pour l'avoir pour ami. Et ce n'était pas sans cause si elle était éprise de son amour, car il avait si vaillamment serré le vert chevalier, qu'à cette heure il l'eût tué devant tous, s'il eût voulu ; mais quoique sur lui il eût assez de puissance, il ne lui voulut faire nul mal ; car on dit communément que noble courage ne peut mentir ; pourtant le vert chevalier n'attribua pas ce fait à son trop grand courage et dit tout haut devant la compagnie :

— Seigneurs, cet homme sauvage m'a trahi et déçu, car il est venu à moi sans dire mot : je vous promets et fais savoir que demain au matin je suis homme pour lui répondre, afin que tous les autres y prennent exemple ; en dépit et pour son outrage, je ferai élever un gibet plus haut que tous les autres qui par moi ont été vaincus, auquel je le ferai pendre et étrangler.

Orson aperçut bien que le vert chevalier était mécontent de lui et qu'il le menaçait. Il se leva et commença à marmotter, lui faisant signe vouloir avoir bataille avec lui le lendemain et en lui signifiant, il prit son chaperon, et en signe de gage le jeta au vert chevalier, en lui disant :

— Sire, vous voyez le gage que le sauvage vous jette, si vous avez puissance contre lui, pensez à le relever.

Alors le chevalier fut si fort pris d'orgueil et de dépit qu'il ne voulut répondre nul mot ; et le duc d'Aquitaine, qui était présent, lui dit :

— Franc chevalier, il y aura grande bataille entre vous et ce sauvage ; je me doute fort qu'à lui vous aurez fort affaire et si vous pouvez avoir victoire sur lui, vous pourrez vous vanter que de tous les chevaliers vous êtes le plus preux et vaillant, que vous ne devez avoir crainte de qui que ce soit ; car il vous a bien montré devant tous qu'il est hardi de courage et de cœur.

— Par mon Dieu, dit le vert chevalier, vous pourrez tous voir et connaître quelle sera sa puissance, car jamais de sa vie en champ ne retournera et je le ferai pendre au plus haut des autres.

À ces mots, il sortit du château et s'en alla reposer en son pavillon et les autres seigneurs et chevaliers demeurèrent en la salle avec la belle Fezonne, qui firent grande chère et grande joie et disaient l'un à l'autre que le vert chevalier devait trouver son maître ; très grand bruit se fit par la cité d'Orson le sauvage, chacun désira le voir, de manière qu'une si grande

multitude de gens vinrent au palais, que pour la presse qui y était, le duc commanda qu'on fermât les portes. Quand Orson le sauvage ouït le bruit, il monta aux créneaux et saillit aux fenêtres pour regarder le peuple. Alors les gens l'aperçurent et se le montrèrent l'un à l'autre, en parlant et devisant de lui de plusieurs manières. Or, la nuit étant venue et le temps de souper, chacun s'assit à table. Et quand le duc fut levé, ils allèrent chacun en leur chambre. Quand Valentin fut couché, il fit signe à Orson qu'il se couchât auprès de lui, mais Orson n'en tint compte et se coucha par terre, ainsi que de tout temps il l'avait appris en la forêt, et passa ainsi la nuit. Quand le jour fut venu, Valentin et Orson furent dans la salle devant la belle Fezonne et avec eux les quatorze chevaliers qui étaient venus en Aquitaine pour conquérir la noble dame et avoir son amour. Là ils ont tenu conseil ensemble de combattre le vert chevalier ; car le duc d'Aquitaine lui avait promis qu'en ce jour il lui livrerait champion. Ainsi parla entre les autres un chevalier de noble sang et dit :

— Seigneurs, s'il vous plaît à tous, je suis délibéré de faire le premier champ de bataille contre le vert chevalier.

Cette requête lui fut accordée par tous les chevaliers et ce chevalier alla s'armer, lequel avait nom Galeran et était venu de France. Quand il fut armé, il vint devant la belle dame Fezonne et prit congé d'elle bien joyeusement et en grande révérence ; elle, qui était en tout bien apprise, lui octroya congé, en lui disant :

— Franc chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille conduire et vous préserver de dommage, de manière qu'à grande joie et honneur vous puissiez revenir vers moi.

Quand ledit chevalier eut pris congé de la belle Fezonne, il monta à cheval et s'en alla vers le vert chevalier ; de si loin qu'il le vit, il frappa des éperons et de fier et cruel courage, il courut au chevalier Galeran et lui donna de si grands coups, que de dessus son cheval il l'abattit à terre, puis de son cheval il descendit et lui ôta son heaume de la tête, il se dit à la merci du vert chevalier, mais peu lui profita, car sans nulle grâce il lui ôta le harnais et le pendit au haut de l'arbre, ainsi qu'il avait fait des autres. La mort de Galeran fit grand bruit parmi la cité d'Aquitaine, car il était beau chevalier et bien loué et prisé de ses compagnons. Or, Orson connut bien que le vert chevalier avait mis à mort Galeran, il fit signe des mains qu'il voulait aller combattre valeureusement ; mais Valentin lui fit signe qu'il se retirât, car il y voulait aller le premier ; et Orson se retira parce qu'il craignait toujours Valentin. Alors Valentin s'arma puis s'en alla vers la belle



Fezonne pour prendre congé d'elle. Il ne faut point demander si elle faisait de grands regrets et si elle jetait des soupirs ardents dans son noble cœur.

— Hélas ! dit la belle Fezonne, mon Dieu, veuillez garder et préserver celui qui est si vaillant chevalier, que pour l'amour de moi il veut mettre sa vie en grand danger.

La belle Fezonne regretta fort le gracieux chevalier Valentin, mais surtout elle aimait en courage Orson ; et elle en avait bien cause car Dieu le fit naître pour qu'il l'épousât. Après, il prit congé de la dame et de toute sa chevalerie. Valentin monta à cheval pour aller combattre le vert chevalier ; mais chemin faisant, il vint un chevalier qui de la belle Fezonne était embrasé, et lui dit :

— Sire, ayez un peu de patience, laissez-moi aller le premier.

— Ami, dit Valentin, je t'en donne congé, va au nom de Jésus, chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille donner la force de le conquérir.

Ce chevalier avait nom Tyris et était natif de Savoie ; il prit congé des chevaliers, puis il monta à cheval et il chevaucha jusqu'au pavillon du vert chevalier. Et quand il vit Tyris approcher, il sortit hors de sa tente, bien fier et orgueilleux, et Tyris lui cria :

— Sire vert chevalier, pensez à vous défendre, et montez à cheval, car de par Dieu tout-puissant, qui pour nous souffrit mort, je vous défie.

Le vert chevalier qui entendit Tyris, appela un de ses serviteurs pour avoir son cheval, puis mit le pied à l'étrier et saillit dessus ; il a mis l'écu vert et a pris sa lance, puis ils se sont éloignés l'un de l'autre. Ensuite, ils se frappèrent de telle manière l'un contre l'autre que le vert chevalier passa sa lance dans le cœur de Tyris et l'abattit mort. Incontinent le vert chevalier descendit de dessus son cheval et prit une corde puis il tira le chevalier Tyris, lui mit la corde au col et le pendit avec les autres, dont les païens et sarrasins menèrent grande joie. Quand Valentin vit que Tyris était mort et à l'arbre pendu, il fut très fâché de sa mort ; il se recommanda à Dieu, désirant sur toutes choses tant faire que de son père et de sa mère il pût avoir connaissance. Et quand il eut fait sa prière à Dieu, il frappa son cheval des éperons et alla en la tente du vert chevalier qui, par la ressemblance d'Orson, bien le reconnut, et de lui se méfia plus que de nul autre il n'avait jamais fait. Il appela Valentin, et lui dit :

— Chevalier, attendez ce que je vous ferai, voyez-vous en cet arbre un vert blason, allez le quérir et me l'apportez, ou je vous fais savoir que jamais à mon corps n'aurez bataille.

Quand Valentin vit que le vert Chevalier, pour apporter le blason, voulait s'excuser de combattre, comme vaillant et hardi chevalier, il fut vers l'arbre où pendait le blason ; mais il ne le put ôter, ce dont il fut contrarié. Alors il vint au vert chevalier et lui dit fièrement :

— Va-t'en quérir ton blason, car je ne le puis avoir. Maudit soit-il de Dieu, celui qui l'a si fort attaché et pendu soit celui qui m'a envoyé.

— Ami, dit le vert chevalier, je te dirai pourquoi je t'ai envoyé là ; sache pour certain que cet écu jadis vint de féerie et par une fée me fut donné ; or, il a telle vertu que jamais nul, tant soit-il vaillant et fort, ne pourra l'ôter du lieu où il est attaché, hors celui seulement par qui je dois être conquis et vaincu ; pourtant je t'ai envoyé là car j'avais doute de toi ; mais maintenant, j'en suis sûr, puisque tu n'as pu avoir ledit blason ni me l'apporter ; et pourtant retourne-t-en au lieu d'où tu es venu et tu sauveras ta vie, car tu me sembles si beau chevalier que de ta mort je n'ai nulle envie, de laquelle tu ne pourras échapper si tu batailles avec moi ; et afin que tu ne penses pas que je te dis ces paroles par fantaisie ou folle illusion, sache que de nul, tant soit victorieux, je ne serai vaincu, sinon d'un homme qui sera fils de roi et aura été nourri sans être allaité de nulle femme ; c'est pourquoi tu peux connaître si tu es tel ou non.

De ces nouvelles ouïes, Valentin fut fort perturbé et bien pensif. « Hélas ! dit-il, Dieu tout-puissant, mon cas va mal, si je n'ai secours et confort de votre bénigne grâce, car je sais bien que je ne suis pas tel que ce païen dit, mais puisque j'ai tant fait qu'ici je suis venu pour faire cette entreprise, jamais je ne retournerai que je n'essaie mon corps à celui qui à fait mourir de si vaillants champions. » Alors Valentin appela le vert chevalier et lui dit :

— Beau sire, je vois bien que je ne suis pas celui par qui vous devez être conquis et vaincu ; mais pourtant quoique je sois, jamais je ne partirai d'ici que je n'aie combattu contre vous.

— Par Mahon, dit le païen, trop grande folie te mène et il semble que par trahison tu veuilles vaincre et conquérir ; mais je te montrerai que ton outrecuidance tournera à ton dommage.

Alors il prit son cheval et monta dessus, puis il appela un valet qui avait nom Gobert et lui commanda qu'il lui apportât une boîte dans laquelle il y avait du baume de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont l'oignement est de si grande vertu qu'il n'est plaie mortelle ni si dangereuse quand elle en est ointe, qu'incontinent il ne guérisse. Le païen avait longtemps gardé cet oignement et de plusieurs dangers l'avait défendu.

Après ce fait, il frappa des éperons, la lance sur la cuisse et ils sont venus l'un contre l'autre et se sont l'un l'autre si fièrement rencontrés de leurs lances que les pièces en sont volées de toutes parts. Les chevaux passèrent outre et au retour, ils tirèrent leurs épées luisantes pour l'un et l'autre saisir. Valentin fut si preux, hardi et diligent, que de son épée au vert chevalier il donna si grand coup que le harnais tailla et rompit, et qu'il fit jaillir le sang en abondance. Quand le vert chevalier se sentit frappé et navré, il leva son bras et de son épée frappa Valentin sur la cuisse un si grand coup que de sa chair lui jeta bas un grand morceau, puis il lui dit :

— Vous pourrez connaître si je sais jouer de l'épée, car je vous avais assez dit avant que de mes mains il vous faudrait finir vos jours si vous entrepreniez le champ contre moi ; car j'ai espérance que tantôt je vous pendrai à la plus haute branche de cet arbre, pour tenir compagnie aux autres malheureux qui par orgueil et folie ont souffert la mort.

— Païen, dit Valentin, de ce il ne te faut vanter ; car tu ne m'as pas encore. Pense à te défendre, car tu auras affaire à moi.

En disant ces paroles, les deux chevaliers commencèrent derechef la bataille et Valentin frappa un si grand coup, que de son écu il lui abattit un grand quartier et le vert chevalier frappa sur Valentin de si grande force et puissance, que dessus son heaume il rompit son épée et du grand coup qu'il donna à Valentin, il fut si étourdi que de son cheval il tomba ; mais il fut de courage si vaillant, qu'incontinent il se releva.

Quand le païen vit qu'il se relevait, il tira un grand couteau pointu et le jeta contre lui ; mais Valentin vit venir le couteau et se garda du coup. Alors le vert chevalier, qui se trouva sans glaive, tourna son cheval pour en recouvrer aussitôt. Valentin fut après et de son épée coupa un des pieds du cheval, tellement que le païen et le cheval tombèrent à terre. Et quand il fut à terre, aussitôt il se releva, vint sur Valentin, et à force de bras se serrèrent l'un l'autre de toutes leurs forces ; enfin la guerre des deux chevaliers fut si fière et merveilleuse que l'un et l'autre furent très navrés, mais Valentin, par la puissance d'armes, donna plusieurs coups au païen qui ne lui profitèrent pas, car du baume qu'il portait, il était aussitôt sain et guéri comme devant. Enfin ils combattirent si longuement que le jour leur faillit et ils se sentirent fort travaillés et non sans cause. Dolent et déplaisant fut le chevalier païen qui n'avait pu déconfire Valentin et quoiqu'il fut las, il n'en montrait pas le semblant ; mais il dit à Valentin :

— Chevalier, il convient de cesser la bataille, car je vois que vous êtes très las et d'autre part la nuit s'approche et le jour décline ; ce me serait

petit honneur quand en ce point je vous conquérerais ; retournez en Aquitaine vous reposer cette nuit, car vous pouvez bien vous vanter devant toutes gens que jamais plus vaillant que vous à mon corps ne jouta ; mais demain matin, vous pourrez bien dire adieu à vos amis, car jamais vous ne pourrez échapper.

Valentin fut joyeux de laisser le païen, car il était las et fort navré. Il alla vers son cheval, qui était entré en un pré, le prit par le frein et monta dessus pour s'en retourner. Le duc d'Aquitaine et les barons sortirent à la porte de la cité et reçurent Valentin honorablement, entre lesquels fut Orson, qui en lui faisant grande chère le prit entre ses bras. Et quand il fut au palais, le duc lui demanda des nouvelles du vert chevalier.

— Sire, dit Valentin, il est en son repaire dans son vert pavillon où il se repose, et il est si puissant et si fort, que je doute que nul, tant soit fort et vaillant, le puisse conquérir si Dieu par sa grâce ne montre un évident miracle.

— Valentin, dit le duc, bien avez ouvré, car jamais n'en retourna un qui ne mourût à grande honte par les mains du vert chevalier : vous avez bien montré que sur tous autres vous êtes chevalier plein de prouesse.

— Franc duc, lui dit Valentin, de ma prouesse contre lui je ne me peux encore vanter, car demain au matin il doit y avoir entre lui et moi une nouvelle bataille. Or, Dieu me soit en aide et réconfort, car sans lui, nul ne peut contre le vert chevalier, par force corporelle avoir victoire.

Après cela, Valentin fut désarmé puis il s'en alla en la chambre de la belle dame Fezonne ; il ne faut pas demander si elle fut joyeuse de sa venue et de ce qu'il était retourné. Chacun tenait grand compte de lui pour sa prouesse et vaillance ; il fut prisé des grands et des petits. Et quand il vint à souper, le duc voulut lui faire tant d'honneur, qu'à sa table auprès de lui le fit mettre comme il lui appartenait. Le souper se passa en devisant de plusieurs choses ; après, Valentin se retira en prenant congé du duc et des barons et entra en une chambre secrète pour panser ses plaies ; car il était bien blessé. Et quand il fut pansé, il se coucha pour prendre son repos. Le vert chevalier est en son pavillon qui frotte ses plaies de son baume. Je vous laisserai à parler de lui et vous parlerai de Valentin, lequel est dans sa chambre faisant de grandes plaintes et lamentations.

## CHAPITRE XX

*Comment Valentin, par la grâce de Dieu, s'avisa d'envoyer le lendemain son frère Orson pour combattre le vert chevalier.*



VALENTIN était dans son lit, soupirant tendrement et disant : « Hélas ! vrai Dieu tout-puissant, je vois bien que je ne viendrai pas à bout de mon entreprise si par votre bonté n'avez pitié de moi en me donnant secours et aide contre ce païen qui a juré ma perte. Or, c'était mon intention, que jamais de ma vie mon cœur n'aurait repos jusqu'à ce que je pusse savoir de quel père je suis engendré et de quelle mère j'ai été enfanté sur la terre ; mais maintenant, je connais bien que tout ce que l'homme propose n'est pas chose faite ni achevée, je le puis bien dire, car quand j'entrepris le champ de bataille contre le vert chevalier, la fortune me fut trop contraire, puisqu'il est tel que jamais ne sera vaincu, sinon d'un chevalier qui soit fils de roi et qui n'ait été nourri dans sa jeunesse ni allaité par une femme. Or, je ne pense pas être fils de roi, ni de telle manière avoir été nourri dans ma jeunesse. Ainsi, je ne vois confort en mon fait qui de mort

me préserve, sinon d'invoquer et requérir la grâce de mon créateur Jésus, qui de ce danger veuille me préserver ou il faut finir mes jours pitoyablement. »

Valentin fut toute la nuit en cette contemplation sans prendre repos, et il ne cessa de pleurer sa fortune et douter de son aventure. Quand il eut à part soi pensé, par une divine inspiration, il s'avisa d'Orson le sauvage qu'il avait conquis en la forêt ; il pensa qu'il pourrait être secouru par lui, croyant bien que de femme il n'avait jamais été allaité, et que par aventure il pourrait être advenu qu'une reine l'aurait enfanté dans la forêt. Et, considérant ces choses, la nuit prit fin et le jour vint à poindre. Ainsi Valentin se leva, chargé de tristes pensées et plein de mélancolie ; il s'en vint vers Orson, et par signes, il lui montra qu'il vêtît ses armes et prît son cheval pour aller combattre le vert chevalier.

— Ami, dit Valentin, vous ne ferez pas cela ; mais je veux que de mes armes vous soyez armé, en portant le blason qui m'a été donné par le roi Pépin, et vous monterez le cheval que j'ai amené de France.

Au vouloir de Valentin se conforma Orson, car sur toutes choses, il voulait obéir à Valentin et à ses commandements, comme son sujet et serviteur. Alors Valentin commanda qu'on lui apportât son harnais et qu'Orson fût armé de la même manière que son propre corps, quand il alla pour combattre contre le vert chevalier, ce qui fut accompli. Car le duc d'Aquitaine, qui fut présent, aida de sa propre main à armer Orson des armes de Valentin, ainsi que plusieurs barons qui y étaient. Orson fut armé et il fut fort regardé des seigneurs et des barons qui y étaient présents, car il semblait bien être homme preux et hardi chevalier, plein de grande beauté, haut et bien formé de tous ses membres. Il regardait le harnais qui reluisait autour de lui, puis il faisait signe des bras que devant qu'il fût midi, il étranglerait le vert chevalier entre ses mains devant la cour, sans avoir pitié de lui. Des mimes et gestes que faisait Orson, tous ceux de la compagnie commencèrent à rire. Quand Orson eut pris congé du duc, il embrassa Valentin et prit congé de lui en faisant signe que de rien il n'eût doute, et qu'à son retour mort ou vif, il amènera le vert chevalier. Et Valentin en pleurant le recommanda à Dieu en priant dévotement, que contre le païen, il pût avoir victoire, et ainsi partit Orson. Mais avant de monter à cheval, il pensa à la belle Fezonne, dont il n'avait pas pris congé ; il monta au palais et entra dans la salle où elle était, accompagnée de plusieurs autres dames et demoiselles. Il courut vers elle et la voulut baiser, de quoi la dame et plusieurs autres demoiselles se mirent à rire très fort, car il faisait signe



que pour son amour, il allait combattre contre le vert chevalier. Et la belle Fezonne, qui de toute grâce était remplie, en souriant lui fit signe qu'il se comportât vaillamment, et qu'au retour de la bataille, elle lui donnerait son amour.

Ainsi partit Orson et monta à cheval, lequel fut noblement convoyé par le duc d'Aquitaine, avec plusieurs autres grands seigneurs, barons et chevaliers, jusque hors la porte. Et quand il fut hors de la ville, chacun s'en retourna en priant Dieu qu'il lui voulût donner victoire. Le bruit fut grand parmi la cité, qu'Orson le sauvage allait combattre le vert chevalier, de laquelle chose chacun fut fort émerveillé pour la bataille des champions. Or, Orson s'en va chevauchant, vêtu et armé des propres armes de Valentin, c'est pourquoi le vert chevalier ne le reconnâtra jamais. Il ne demeura pas longtemps sans aborder le pavillon du vert chevalier et, sans mot dire, il vint le frapper du fer de sa lance en signifiant qu'il lui baille défiance, de laquelle chose le vert chevalier eut grand dépit, et jura par son Dieu que son grand orgueil lui fera humilier avant la fin du jour. Il fut bientôt armé, puis monta à cheval et prit sa lance qui était droite, et entra au champ pour combattre Orson. Orson s'éloigna de lui ; ils commencèrent à baisser leur lance, et tellement se rencontrèrent l'un l'autre, que les hommes et chevaux des deux parts sont tombés. Quand ils furent bas, tous deux se relevèrent et tirèrent leurs épées pour s'assailir l'un l'autre vigoureusement. Le vert chevalier, qui fut orgueilleux et plein d'ire, frappa le premier Orson d'un si grand coup, qu'il fendit le cercle d'Orson, le heaume et abattit un grand quartier de son écu, de telle manière que l'épée qui était pesante tomba à terre et passa outre le harnais, tellement que du coup, Orson fut fort navré ; mais quand il vit son sang courir avec son harnais, il fut plus fier qu'un léopard et orgueilleux comme un lion. Il retourna les yeux, et branlant la tête de son épée, il donna un si grand coup sur la tête du vert chevalier, qu'il lui fendit des cheveux et jeta une grande partie de la peau à terre, et du coup qui passa le heaume, le vert chevalier fut navré au bras, tant que le sang commença à courir ; mais il ne tint compte de cette blessure car il prit du baume dont je vous ai fait mention, et aussitôt qu'il en eut touché sa plaie, elle fut guérie et aussi saine qu'auparavant, ce dont Orson fut émerveillé, et il pensa qu'il ne pourrait avoir son corps, quand sitôt était guérie une plaie si grande et si profonde.

Sur cette matière, Orson fut subtil et avisé ; il jeta son couteau, son épée et son harnais par terre, puis il courut contre le vert chevalier, et à force de bras l'a tenu et serré tant que sous lui il l'a jeté, et quand il le tint sous



lui, il jeta son heaume afin de lui couper la tête. Là, le vert chevalier fut en telle subjection, qu'il fut contraint par force de se rendre à Orson et lui crier merci ; mais Orson qui n'entendait pas son cri, n'en fit compte en nulle manière et il le tenait si fort que sans nulle rémission à cette heure il l'eût mis à mort si ce n'eût été Valentin qui vit et connut les gestes et mimes d'Orson, et à course de cheval, il courut vers eux et quand il fut arrivé, il fit signe à Orson qu'il ne le tuât point.

Alors Orson voyant Valentin, il se retira en arrière, mais il tenait toujours le vert chevalier en respect, auquel Valentin dit :

— Chevalier, vous pouvez maintenant reconnaître que vous n'aurez puissance de vous revancher contre cet homme, pourquoi il vous faut souffrir et endurer la mort, et finir vos jours honteusement, car ainsi que les autres chevaliers ont été par vous déconfits et en ce haut arbre pendus, tout ainsi vous serez vitupérablement occis et au plus haut de tous les autres attaché.

— Hélas ! dit le vert chevalier, vous me semblez bien être homme de grande courtoisie et grande noblesse, c'est pourquoi je vous prie qu'il vous plaise avoir pitié de moi et me sauver la vie.

— Païen, dit Valentin, je ne le ferai pas, à moins que vous ne consentiez à renoncer à la loi païenne et aux faux dieux que vous adorez, en prenant la foi et créance de Jésus-Christ le Dieu tout-puissant, et recevant le Saint-Esprit, sans lequel nul ne peut avoir de gloire durable. Et quand vous aurez fait cela, vous irez en France au noble roi Pépin et lui direz que Valentin et Orson vous envoient vers lui comme chevalier vaincu et par eux conquis. J'attends votre avis sur ce fait, en me donnant réponse de votre intention qui soit certaine.

— Ami, dit le vert chevalier, je vous donne telle réponse : dès cette heure, je renie, renonce du tout et délaisse les faux dieux et prends pour le demeurant de ma vie pour maître et seigneur, le vrai Dieu, auquel vous avez certaine foi et en cette foi je veux vivre et mourir, et je vous promets d'aller vers le roi Pépin comme votre pauvre sujet et prisonnier au plus bref que je pourrai et de par vous je me rendrai et me présenterai devant sa Majesté.

Quand le vert chevalier eut fait le serment et promis d'accomplir les choses susdites, Valentin fit signe à Orson qu'il le laissât lever. Et Orson, qui fut sage et bien avisé, lui ôta ses armes afin qu'il ne pût faire dommage. Quand le vert chevalier fut sur ses pieds, il parla à Valentin en disant :

— Sire chevalier, il me semble que le jour passé, vous avez bataillé avec moi, que vous deviez aujourd'hui retourner et celui qui m'a conquis est celui qui au palais du duc Savary contre le mur me jeta.

— Il est vrai, dit Valentin, la chose est véritable, il ne faut pas mentir.

— Je vous dirai, dit le vert chevalier, une chose de laquelle je vous prie d'envoyer le chevalier qui m'a conquis vers ce haut arbre et s'il peut ôter l'écu et le blason qui y est pendu, je pourrai bien reconnaître que c'est celui par qui je dois être conquis et vaincu ; car de nul autre je ne puis en nul champ de bataille être gagné ni conquis.

Valentin fit donc signe à Orson qu'il allât vers l'arbre pour apporter l'écu qui y était pendu. Orson tira cette part, et quand il approcha de l'écu, il étendit son bras et l'écu lui saillit en la main, lequel apporta au vert chevalier, et quand il vit qu'Orson avait apporté l'écu et que de l'arbre il l'avait détaché sans force ni violence, il reconnut que c'était celui qui était prédestiné pour le combattre et conquérir ; il se jeta à terre et lui voulut baiser les pieds mais Orson fut sage et bien appris par les signes de Valentin et ne le voulut souffrir, mais le prit par le bras et le releva.

— Hélas ! dit le vert chevalier, il vous faut porter honneur et révérence plus qu'à nul homme vivant, car je sais clairement que de tous preux et vaillants chevaliers, vous devez avoir le renom entre les autres. Je vous affirme et fais savoir que celui qui m'a conquis est le plus preux, vaillant et hardi chevalier qu'il y ait en tout le monde, et vous devez croire qu'il est fils de roi et de reine et que jamais de femme ne fut nourri ni allaité, et c'est la vérité, par ma sœur Esclarmonde je le veux prouver, car elle a une tête d'airain qui lui dit les aventures et fortunes qui peuvent avenir à elle et à tous ceux de sa génération, et cette tête aura durée jusqu'à ce que le plus preux du monde entre en la chambre où elle demeure, et quand il sera entré, aussitôt elle perdra sa force et celui-là doit avoir ma sœur Esclarmonde, qui est si belle, pour femme et épouse ; noble chevalier, allez-y, j'ai grand désir que vous l'ayez pour épouse, comme le plus preux et hardi chevalier de tout le monde, car tel on vous peut bien nommer et afin d'avoir meilleure connaissance vers elle, portez-lui cet anneau qu'elle m'a donné en la quittant, et je m'en irai en France vers le roi Pépin me rendre prisonnier, comme je vous l'ai promis ; et au retour au château de ma sœur, vers vous je reviendrai. Dorénavant, qu'il vous plaise que nous soyons bons amis, car de votre compagnie je ne me veux plus séparer.

Quand Valentin entendit que le vert chevalier avait une sœur qui était très belle, par le vouloir de Dieu tout-puissant et par l'inclination d'un na-

turel amour, il fut frappé au cœur et épris de sa beauté et en devint très amoureux ; il dit adieu et il n'arrêtera pas qu'il ne puisse voir la belle de qui la beauté est si renommée. Après ces choses, le vert chevalier, qui de la verte montagne était le roi couronné et sous lui tenait grand pays, fit crier parmi son ost, que tous païens qui étaient venus en son mandement pour le servir devant Aquitaine, s'en retournassent en leur pays sans endommager en aucune manière la terre du duc Savary. Ainsi partirent tous les païens et sarrasins qui, pour la prise du vert chevalier, menèrent grand deuil. Alors Valentin et Orson le prirent et le menèrent en la cité d'Aquitaine. Et le duc Savary, avec sa baronnie, furent hors les portes en grand honneur à l'encontre d'Orson qui avait conquis et vaincu le vert chevalier. Quand le vert chevalier fut devant le duc d'Aquitaine et devant toute la chevalerie, il leur dit :

— Seigneurs, vous devez bien porter honneur et révérence à ce chevalier, lequel par force d'armes m'a conquis et vaincu et sachez certainement qu'il est fils de roi et de reine et que jamais de sa vie de femme n'a été allaité ; car s'il n'était ainsi, jamais il ne m'aurait conquis et vaincu, ce qui était dit ainsi par la tête d'airain que ma sœur Esclarmonde a en sa chambre.

— Assez bien peut-on vous croire, dit le duc, car il a bien montré contre vous sa grande prouesse et vaillance et puisque je connais sa noble hardiesse et son vaillant courage, je veux lui porter honneur et révérence de toute ma puissance.

En disant ces paroles, le duc d'Aquitaine avec toute la cour et le vert chevalier, qu'Orson menait prisonnier, entrèrent en la ville et montèrent au palais et quand ils y furent, le duc demanda sa fille Fezonne et lui dit :

— Ma fille, voici le vert chevalier qui, pour avoir votre amour, a longuement tenu la plupart de ma terre en sa subjection et quoiqu'il ne soit pas de notre créance, toutefois la fortune m'était contraire dans la longue attente du secours d'autrui, mon cœur avait été contraint à accorder cette chose. Mais Dieu, qui est vrai juge sur ce fait, a voulu y remédier de manière que de mon ennemi je suis vengé et venu au-dessus par ce chevalier, lequel pour secourir votre corps a pris congé du noble roi Pépin. Or, vous pouvez reconnaître que sur tous les autres, il est preux, hardi et vaillant ; et je crois que pour vous conquérir, Dieu vous l'a transmis ; pourtant ma fille, en vous seule gît mon espérance, espoir et confort de ma vie, avisez et prenez conseil sur ce cas ; car ce serait ma volonté que vous veuillez celui-ci pour époux, si c'était votre consentement et volonté, car nul ne

doit prendre parti qui ne lui soit agréable.

— Mon seigneur, dit la noble pucelle, vous savez que vous êtes mon père et je suis votre fille, ce n'est pas raison ni droit que moi qui suis votre sujette, je fasse ma volonté en quelque chose mais je suis prête à faire en tout votre volonté, et si je voulais faire autrement, je ne montrerais pas que je fusse votre fille, car vous savez bien que vous m'avez promis de me donner en mariage à celui qui pourrait par force d'armes conquérir le vert chevalier. Or, est venu celui par qui la chose est accomplie en tout ; lequel a rempli et parfait le contenu de votre cri et du mandement que vous avez fait publier ; il est bien juste que je doive le prendre et que je lui sois donnée et si je ne le voulais prendre, je ferais annihiler votre intention, qui à jamais serait contre mon honneur.

— Fille, dit le duc d'Aquitaine, vous m'avez parlé honnêtement et votre réponse me plaît. Or, il faut savoir du chevalier s'il vous voudrait prendre pour femme et s'il en est content, je vous donnerai pour mariage la moitié d'Aquitaine.

Valentin, qui demanda par signe à Orson sa volonté et intention, lequel lui fit signe que jamais ne voulait avoir autre que la belle Fezonne, et ainsi les deux parties furent d'accord, de laquelle chose tout le monde fut joyeux. Le duc fit aussitôt venir un évêque pour fiancer Orson et la belle Fezonne et il leur fit promettre de s'épouser l'un l'autre pour le temps à venir.

Il ne faut pas demander la fête et la joie qui furent dans Aquitaine car ce serait trop long ; mais quand Orson eut promis et juré de prendre la belle Fezonne, quoiqu'il ne l'épousera pas, ni son côté ne couchera jusqu'à ce que par le vouloir de Dieu, il sache parler bon langage et que Valentin aura conquis la belle Esclarmonde, desquelles choses je veux faire mention ci-après.

## CHAPITRE XXI

### *Comment la nuit qu'Orson fut juré et promis à la belle Fezonne, l'ange apparut à Valentin et du commandement qu'il lui fit.*

APRÈS qu'Orson eut fiancé la belle Fezonne, il y eut grande joie dans toute l'Aquitaine, ceux de l'Assemblée furent joyeux, tous les seigneurs et barons passèrent en joie la journée et la nuit vint, il fut temps de se reposer. Le duc d'Aquitaine se retira en sa chambre pour se reposer et les autres s'en allèrent chacun en leur chambre comme il était ordonné.



Valentin et Orson s'en allèrent dans une belle chambre qui leur était apprêtée et se reposèrent eux deux cette nuit en un beau lit paré. Quand il fut minuit, par le vouloir de Dieu tout-puissant, un ange apparut à Valentin, qui lui dit :

— Valentin, Dieu te mande que demain au matin tu partes de cette terre et mène avec toi Orson, par lequel le vert chevalier a été conquis, et sans faire séjour, va au château de Ferragus, où tu trouveras la belle

Esclarmonde, par laquelle tu sauras de quelle lignée tu es issu, de quel père tu es engendré et de quelle mère tu fus porté et enfanté ; je te commande au nom de Dieu que devant que ton compagnon épouse la belle Fezonne, tu accomplisses et fasses ce voyage.

De cette vision, Valentin fut en grande pensée et mélancolie, et en grand souci passa la nuit. Quand le jour fut venu, il fit lever Orson et ils allèrent au palais en la salle où le vert chevalier était avec les autres barons et chevaliers, en attendant le duc de Savary. Le duc entra dans la salle et quand il y fut, le vert chevalier prit la parole en le saluant en tout honneur et révérence, et lui dit en cette manière :

— Franc duc, il est vrai que dans le temps entre vous et moi assigné, j'ai été conquis et vaincu, pour laquelle chose je n'ai le droit de rien demander à votre fille, mais dès cette heure je la quitte et veux laisser en paix votre pays, comme je l'ai promis. Et pour acquitter mon serment, je prie et requiers que vous me fassiez donner le sacrement de baptême afin que je puisse être plus agréable à Dieu le tout-puissant.

— Chevalier, dit le duc Savary, vous avez bien parlé, et à votre requête je veux obéir, car à cette heure présente, vous serez baptisé.

Le duc Savary commanda qu'on fit venir un prêtre pour baptiser le vert

chevalier. Quand il fut sur les fonts pour recevoir le baptême, Valentin, qui était présent, parla devant tous en cette manière :

— Seigneur, qui êtes ici présent, s'il plaît au vaillant duc lui donner un nom, c'est que je le prie que ce chevalier soit nommé Pépin, car c'est le propre nom du noble et vaillant roi de France, qui doucement m'a nourri et qui sur tous princes est le plus vaillant et preux, pourquoi je désire que ce chevalier en porte le nom.

À la demande de Valentin consentirent tous ceux qui étaient présents. Le vert chevalier fut appelé Pépin, lequel nom porta dès cette heure jusqu'à la fin de ses jours ; et après qu'il fut baptisé, le duc d'Aquitaine fit venir Orson pour épouser sa fille, la belle Fezonne ; mais Valentin dit qu'ils avaient promis et voué, lui et Orson, d'aller en Jérusalem, premièrement, et avant de faire nulle autre chose, après qu'ils auraient conquis le chevalier ; et sur cette excuse, il leur donna congé, pourvu qu'Orson jurât et promît de retourner en Aquitaine, après qu'il aurait accompli son voyage, et qu'aussitôt son retour, il prendrait pour femme et épouse la belle Fezonne. Quand le vaillant et puissant duc Savary entendit le vœu et la promesse que Valentin et Orson disaient avoir faite d'aller en Jérusalem, il leur octroya volontiers. Alors le vert chevalier prit congé du duc d'Aquitaine pour aller en France se rendre vers le roi Pépin et tenir sa foi. Et Valentin, avant son départ, lui demanda l'anneau qu'il lui avait promis, lequel il devait porter à sa sœur Esclarmonde. Alors le vert chevalier lui bailla, en disant :

— Franc chevalier, voyez ceci, et sachez que cette pierre, qui est enchâssée dedans, est de telle vertu que celui qui sur lui la porte ne peut être noyé, ou par faux jugement condamné.

Valentin prit l'anneau et le mit à son doigt, et ensuite ils partirent, lui et Orson, pour faire leur voyage, et le vert chevalier partit pour aller en France. Ainsi partirent de la cité les chevaliers et prirent leur chemin chacun vers sa patrie. Valentin et Orson montèrent sur mer, et à force de voiles, bientôt ils eurent fait grand chemin, car la mer fut douce et ils eurent le vent à gré. Ils demandèrent aux mariniers le chemin pour aller vers le château de Ferragus le géant, et les mariniers leur enseignèrent, car ils connaissaient bien le lieu, parce que, pour passer le passage, la coutume était que tous les marchands payassent le tribut, et ils y menèrent Valentin et Orson, lesquels par-dessus toutes choses désiraient fort de trouver le château de Ferragus. Le vert chevalier s'en fut vers le pays de France pour se rendre au roi Pépin ; mais le premier qui arriva devant le roi Pépin fut

Blaudimain, écuyer de la reine Bellissant, duquel j'ai ci-devant parlé, qui par Valentin fut rencontré en habit de pèlerin, salua le roi Pépin, en grand honneur et révérence. Et quand le roi Pépin le vit en tel habit, et la barbe ainsi fleurie, il lui demanda s'il venait du Saint-Sépulcre, ou de quel voyage il était pèlerin.

— Franc roi, dit Blandimain, je ne suis point pèlerin, mais pour faire plus sûrement mon entreprise, je me suis mis en habit de pèlerin ; sachez que je suis messenger d'une haute et puissante dame, qui par trahison a été exilée de son pays et mise piteusement. Hélas ! sire, cette dame, dont je vous parle, est votre sœur, c'est à savoir, Bellissant la franche dame, laquelle à tort par Alexandre, l'empereur de Grèce, a été chassée, et qui languit en pauvreté et misère ; vous avez le cœur bien dur, quand pour sa délivrance vous ne voulez vous employer, car vous êtes le plus puissant roi qui soit en toute chrétienté, et si vous vouliez, vous pourriez montrer votre vaillance contre ce faux et maudit empereur, qui sans nulle cause à la noble dame Bellissant, votre sœur, fait tel déshonneur ; car autrement on ne vous devrait pas tenir pour loyal frère.

Quand le roi Pépin ouït parler de sa sœur Bellissant, il se mit à soupirer et fort le regarda, car il y avait bien vingt ans passés que d'elle il n'avait eu nouvelle.

— Ami, dit le roi Pépin, dites-moi où est ma sœur, car j'ai grand désir de savoir ce qu'elle fait et comment elle se porte.

— Sire, dit Blandimain, je sais bien la vérité, mais je ne puis vous la dire car je lui ai promis de ne pas dire le lieu où elle est ; mais si vous pensez qu'elle soit coupable du fait pour lequel elle est chassée, je vous amènerai devant vous tel homme qui pour sa querelle contre vous veut se combattre et, s'il est vaincu, veut être pendu honteusement, et la dame s'oblige de souffrir la mort.

— Hélas ! dit le roi, je suis informé de la loyauté de ma sœur, et ne veux jamais avoir autre expérience que celle du faux archevêque, qui par le bon marchand a été vaincu et a confessé devant tous sa trahison : je sais bien que ma sœur à tort est en exil, je l'ai longtemps fait chercher, mais je n'ai pu en avoir nouvelle ni connaissance, et ce qui me tient le plus au cœur, c'est que ma sœur que j'aimais tant, au temps de sa douloureuse infortune, qu'elle fut chassée par l'empereur de Grèce, à qui je l'avais donnée, était enceinte ; or, je ne sais de quel enfant elle a pu enfanter, ni de quelle manière elle a pu échapper au danger ; car je sais qu'elle n'a pas eu en son besoin le secours qui lui appartenait.



— Sire, dit Blandimain, pour parler de cette matière, sachez que madame Bellissant, votre sœur, sentit le mal d'enfant en la forêt d'Orléans. Et quand le mal la prit, elle m'envoya en un village quérir une femme qui pût lui prêter secours. Alors je fis la plus grande diligence qu'il me fût possible ; mais je ne pus assez tôt retourner, et la noble dame avait enfanté deux enfants, desquels une ourse sauvage, comme une bête enragée, en emporta un parmi le bois, de manière que la reine Bellissant ne put le sauver et secourir et ne sut ce qu'il devint ; pour elle, qui tant de peine et douleur avait souffert pour son enfant, je la trouvai parmi la forêt, couchée sur l'herbe, qui semblait plus morte que vive, je la levai entre mes bras, je la réconfortai, et quand elle fut revenue et qu'elle put parler, elle me raconta en soupirant comment elle avait perdu son enfant emporté par la bête sauvage, et comment elle avait laissé l'autre dessous un arbre ; quand j'entendis ces paroles, je l'amenai sous l'arbre où je l'avais laissée, mais en cet endroit-là sa douleur redoubla, car elle ne retrouva point l'enfant qu'elle y avait laissé ; ainsi les deux enfants de votre bonne sœur furent perdus dans la forêt et si vous doutez de cette chose, sire, sachez que je suis Blandimain, celui qui fut donné pour accompagner madame Bellissant, quand par l'empereur elle fut envoyée en exil.

— Hélas ! Blandimain, dit le roi, votre parler me met en tristesse, quand je ne puis savoir le lieu où demeure ma sœur, ni avoir connaissance de ses deux enfants ; mais puisque je ne puis savoir autre chose, dites-moi s'il y a longtemps que ma sœur enfanta ces deux enfants en la forêt.

— Sire, dit Blandimain, ce fut le jour même que vous me trouvâtes dans la forêt d'Orléans, et que je vous appris les piteuses nouvelles de l'exil de ma souveraine dame Bellissant votre sœur.

Quand le roi Pépin entendit Blandimain, il fut fort pensif en lui-même. Ainsi il se souvint de Valentin qu'il avait trouvé en la forêt, et pareillement du sauvage Orson, qui par lui avait été conquis en ce bois, et pour cette cause il fut en mélancolie. Quand il eut bien considéré, il reconnut, par le récit de Blandimain, qu'ils étaient fils de sa sœur Bellissant et il manda la reine Berthe sa femme et plusieurs autres dames de la cour pour leur annoncer les nouvelles que Blandimain lui avait apportées.

— Hélas ! dit-il, mesdames, j'ai tenu et nourri longuement en ma maison ainsi que de pauvres enfants étrangers et inconnus, ceux qui sont fils de roi et reine et mes propres neveux, c'est Valentin, que j'ai trouvé en la forêt d'Orléans, qui par ma sœur Bellissant, au temps de son adversité, y fut enfanté. Et je vous fais savoir qu'Orson le sauvage, qui par Valentin a

été conquis, comme je puis entendre, est son propre frère et sont tous deux enfants de l'empereur de Grèce.

De ces nouvelles, la reine Berthe fut joyeuse et tous les seigneurs, barons et chevaliers de la cour. Là furent présents les ennemis mortels de Valentin, c'étaient Hauffroy et Henri qui montraient joyeuse chère, mais qui au cœur étaient tristes et dolents ; car sur toute chose ils désiraient la mort de Valentin, afin que de Charles, leur petit frère, ils pussent faire à leur volonté, auquel ils furent contraires, comme vous ouïrez ci-après. Or, Blandimain, l'écuyer de Bellissant, fut fort émerveillé quand il ouït parler le roi Pépin, du fait, des deux enfants, et il lui demanda :

— Sire, savez-vous en quelle terre ces deux enfants pourraient être trouvés.

— Ami, dit le roi, j'en ai nourri un en ma maison qui est devenu hardi et puissant et qui a conquis l'autre en la forêt d'Orléans, où il vivait comme une bête sauvage et faisait au pays grand dommage. Et quand il l'eut conquis et qu'ils eurent été longtemps en ma cour, ils ont pris congé de moi et sont partis pour aller en Aquitaine combattre contre un chevalier qui se fait appeler le vert chevalier, et depuis leur départ je n'en ai pu avoir aucune nouvelle.

— Sire, dit Blandimain, de ce que vous me dites, je crois qu'auprès de la cité d'Aquitaine, j'ai trouvé ces deux enfants, dont je suis fâché qu'il n'ait plu à Dieu que je les puisse connaître, car de toutes mes douleurs, j'eusse eu allègement.

Après ces choses, le roi commanda que Blandimain fût fêté et servi honorablement en tout ce dont il avait besoin. Alors Blandimain fut mené entre barons et chevaliers de la cour qui en grand honneur et révérence le reçurent et le fêtèrent. Or, ledit jour, le vert chevalier, dont j'ai fait mention, arriva à la cour du roi Pépin, qui était à Paris. Et quand il fut descendu, il alla en la salle royale où était le roi Pépin avec les barons et chevaliers. Il salua le roi et lui fit grande révérence. Quand le roi le vit vêtu d'armes vertes, il fut émerveillé et lui demanda devant tous ses barons et chevaliers :

— Dites-nous qui vous êtes, quelle chose vous amène devant nous et pourquoi vous portez des armes vertes ?

— Noble et honoré roi, dit le vert chevalier, sachez que je suis engendré de père sarrasin et de mère païenne. Il est vrai que, pour avoir pour femme la fille du duc d'Aquitaine, nommée la belle Fezonne, j'ai tenu un an entier

le pays et la terre du duc en ma subjection, et à la fin je lui ai donné six mois de trêves, par tel convenant, que si un bon chevalier pouvait me conquérir et vaincre durant ce temps, je ferais partir mon ost hors de son pays et terre ; mais au cas que je ne fusse pas vaincu, il était tenu de me donner sa fille, la belle Fezonne, pour femme et épouse. Or, j'ai été devant la cité d'Aquitaine longtemps en attendant tous les jours que je me fusse combattu. Plusieurs vaillants chevaliers sont venus de plusieurs pays, contrées et régions, lesquels j'ai mis à mort et pendus à un arbre, hors seulement deux vaillants chevaliers, dont l'un a nom Valentin et l'autre Orson, qui de son propre harnais vêtu, et portant ses armes, entra dans le champ pour me combattre, je croyais bien que c'était Valentin. Et quand Orson fut entré dans le champ, fièrement il me fit signe de défiance. Alors je saillis dehors contre lui, mais peu me valut ma force, car je ne demeurai pas longtemps que par lui je ne fusse conquis et vaincu, et il m'eût oté la vie, si ce n'eût été Valentin qui accourut à nous et me fit promettre de recevoir le baptême et croire en Jésus-Christ. Il me fit jurer que je viendrais me rendre vers vous comme vaincu et soumettre ma vie à votre commandement ; c'est pourquoi en acquittant ma foi et mon serment de par le chevalier Valentin, à vous je viens me rendre comme à celui qui peut faire de moi à sa volonté, à qui après Dieu appartient de disposer de ma mort ou de ma vie. Donc, je me rends devant votre majesté royale, en demandant et espérant votre miséricorde en l'honneur du Dieu de qui j'ai pris la créance ; car sachez que je suis chrétien et que je crois en Jésus-Christ, et dorénavant veux croire de bonne et ferme foi. Et quand je fus sur les fonts de baptême, en l'honneur de votre très haute et puissante renommée, je fus appelé Pépin et Pépin suis maintenant nommé.

Quand le roi entendit les paroles du vert chevalier, il lui répondit doucement devant tous les barons et chevaliers :

— Soyez le bienvenu vers nous, car de votre venue nous sommes plus joyeux que de nulle autre chose, faites bonne chère pour l'amour de celui qui vers nous vous envoie, je vous en donne assurance : je vous dis devant tous qu'en bref temps je vous donnerai en mon royaume de grandes terres et possessions, quand il vous plaira demeurer à mon service ; mais dites-moi où sont les chevaliers qui vous ont conquis ?

— Sire, dit le vert chevalier, ils sont en Aquitaine avec le duc Savary, lequel par-dessus tous les autres les aime et tient chers.

Par les nouvelles de Blandimain et par le vert chevalier, le roi Pépin eut des nouvelles de sa sœur et de ses deux neveux qu'elle enfanta en la forêt

d'Orléans. Pourquoi il a promis à Dieu qu'il ira en Grèce pour dire des nouvelles à l'empereur et pour faire chercher sa sœur Bellissant, de telle manière qu'elle puisse être trouvée, car sur toute créature il désire fort de la voir.

## CHAPITRE XXII

***Comment le roi Pépin partit pour aller vers l'empereur de Grèce porter des nouvelles de sa sœur Bellissant et comment, avant son retour, il fit la guerre au Soudan qui avait assiégé Constantinople.***

AUSSITÔT que le roi Pépin eut des nouvelles de sa sœur Bellissant, il mit son ost sur les champs en grande puissance ; il partit de Paris pour aller à Constantinople vers l'empereur de Grèce, porter les nouvelles de sa sœur Bellissant, comme vous avez ouï. Le roi Pépin fit si grande diligence, que bientôt il arriva à Rome, où il fut reçu du pape en grand honneur et révérence, car de la foi chrétienne, sur tous princes, il était le défenseur. Un jour, au palais apostolique, devisant avec le pape, lequel lui contait des nouvelles du Soudan, qui avait assiégé Constantinople, pendant que de cette matière ensemble ils devisaient, il arriva un chevalier de Grèce, lequel, après qu'il eut salué le pape, le roi Pépin et tous les assistants en grande révérence, lui dit :

— Saint Père, sachez que les sarrasins en grande force et puissance ont assiégé et mis en leur sujétion tout le pays de Constantinople. Ainsi l'empereur de Grèce vous mande par moi, que pour garder et observer sa foi chrétienne, vous lui envoyez du secours ; autrement, vous seriez cause de laisser perdre le pays et beaucoup diminuer la foi chrétienne, car sans votre aide et secours en ce grand besoin, il n'y peut remédier.

Quand le pape ouït les nouvelles, il fut fort décontenancé ; mais le roi Pépin, qui était présent, le réconforta grandement en lui disant :

— Saint Père, prenez courage et réconfort ; si vous voulez me livrer vos gens en nombre suffisant, je les conduirai devant Constantinople et je ferai tant avec l'aide de Dieu que je déferai le Soudan et son armée, car je n'ai d'outre désir que de soutenir la foi de Dieu contre les païens.

Quand le pape ouït parler ainsi le roi Pépin et qu'il connut son courage, il le remercia fort et lui dit :

— Franc roi très chrétien, de Dieu sois béni, car de tous les autres rois, tu es le plus puissant en faits et courage ; puisque tu veux entreprendre cette chose, je ferai venir du pays romain des gens en si grand nombre pour t'accompagner, que tu pourras sûrement arriver en Grèce contre les

infidèles ennemis de la foi.

Alors le pape fit assembler grand nombre de peuples de tout le pays romain et fit crier que tous hommes qui voudraient aller en cette bataille, en l'honneur de la passion de Jésus-Christ, porteraient une croix, prendraient la bénédiction du pape et auraient pardon de tous leurs péchés. En peu de temps s'assembla à Rome une grande multitude de peuples pour passer outre-mer avec le roi Pépin et, au départ, le pape leur donna la bénédiction et l'absolution de tous leurs péchés ; ainsi, le roi Pépin prit congé du pape, en se recommandant aux prières de la sainte église, et avec trente mille Romains et tous ceux de son ost, il monta sur la mer. Le vent leur fut si agréable, qu'en peu de temps ils arrivèrent à Constantinople et virent que Soudan Moradin l'avait de toutes parts environnée et assiégée. Et le Soudan avait amené avec lui vingt rois pour détruire la chrétienté et avec eux deux cents mille païens et le Soudan était tant craint et redouté que l'empereur de Grèce, accompagné de plusieurs chrétiens qui étaient dans Constantinople, s'y enferma et garda si bien la cité que des païens elle ne put être prise. Toujours il regrettait sa femme Bellissant et se souvenait du mépris auquel il l'avait livrée à tort et sans raison ; par ses pleurs et lamentations, il reconnaissait sa faute et pensait qu'elle était trépassée, car il y avait bien vingt ans qu'il n'en avait ouï de nouvelles ; mais bientôt il en ouïra parler par le roi Pépin qui est arrivé à deux lieues de Constantinople et y a fait tendre ses tentes et pavillons dans les champs et mettre ses gens en belle ordonnance. Alors les coureurs de l'ost du Soudan Moradin, épouvantés, retournèrent en grande diligence vers son pavillon et lui dirent tout effrayés :

— Sire Soudan, soyez certain qu'aujourd'hui sur cette terre sont arrivés de Rome plus de deux cents mille bons combattants pour nous chasser de ce pays. Ainsi avisez sur ce fait, car la chose est certaine, et il y a très grand péril.

— Taisez-vous, dit le Soudan, de ce ayez doute, car il n'est pas possible que du pays de Rome tant de gens soient descendus. Nous sommes assez puissants pour les attendre en bataille rangée ; car j'ai encore espérance que dans peu de temps, je mettrai en ma sujétion et obéissance tous les pays romains et celui de France !

Il commanda par ses hérauts que tout son ost fût assemblé, de manière qu'à toute heure ils fussent prêts de recevoir bataille. À ce commandement, païens et sarrasins furent obéissants ; de toutes parts, ils s'assemblèrent et s'arrêtèrent en un champ grand et large pour attendre les chrétiens. Il arriva que le lendemain matin, le roi et toute son armée furent prêts à assaillir

les païens et sarrasins. Alors le roi Pépin manda secrètement par une lettre à l'empereur de Grèce, comme il était venu pour le secourir, qu'en toute diligence il fasse mettre en point ses gens dans la cité et qu'ils saillent sur le champ contre les païens et sarrasins, car en ce jour, des Français et Romains ils seront secourus. L'empereur fut joyeux de la venue du roi Pépin et selon le mandement de la lettre, il fit mettre son ost en point et ses gens d'armes, puis ils saillirent hors de Constantinople pour aller contre les païens et sarrasins qui attendaient bataille, et quand ils furent sur le champ, ils aperçurent les étendards, bannières, enseignes et l'ost du roi Pépin, qui venaient en grand nombre de clairons et trompettes et qui faisaient grand bruit. Les païens virent bien que contre eux venait une grande puissance de gens. Le Soudan appela deux sarrasins des plus vaillants ; il leur commanda qu'ils allassent secrètement regarder le nombre de l'ost des chrétiens qui le venaient assaillir, et quand ils auraient fini, qu'ils retournassent vers lui en rendre des nouvelles. Les deux sarrasins qui avaient nom, l'un Clairon, l'autre Vandu, montèrent à cheval et chevauchèrent vers le roi Pépin, mais ils n'eurent pas longuement chevauché que le vert chevalier les vit sur une petite montagne et incontinent qu'il les aperçut, il reconnut, bien qu'ils étaient sarrasins. Alors il frappa son cheval et tout seul alla droit à eux, la lance sur la cuisse, comme preux chevalier. Et quand les deux sarrasins le virent approcher, malgré qu'il était seul, ils eurent honte de fuir pour lui et dirent :

— Par Mahon, ce serait honte si ce chrétien nous échappait.

Ils ont couché leur lance et contre le vert Chevalier sont venus à puissance en telle manière que les harnais et le cheval de l'un des sarrasins chut à terre et, si ce n'eut été Vandu qui secourut son compagnon, le vert chevalier l'eut occis, mais il se prit au vert chevalier ; alors Clairon se leva, qui fut navré, il monta à cheval et prit la fuite, laissant Vandu qui l'avait secouru. Vandu est demeuré, qui au vert chevalier s'est fièrement combattu, mais peu lui valut sa force, car le vert chevalier lui a donné tel coup qu'il lui a rompu la cuisse et lui a ôté la vie et demeura mort, et son compagnon s'en retourna qui était fort navré. Le roi Pépin vit bien la vaillance du vert chevalier et aussi firent les autres barons, de quoi le prisèrent. À cette heure, le roi Pépin fit dresser ses étendards et bannières, puis il fit sonner trompettes et clairons et, à grande puissance d'honneur, hardis et vaillants de courage, ils ont assailli l'armée du Soudan Moradin. Alors, de toutes parts, le cri fut si grand que nul ne le saurait réciter. Chrétiens et sarrasins saillirent l'un sur l'autre ; maintes lances ils brisèrent, tant que d'une part et d'autre beaucoup sont mis à mort.

Là était Milon d'Angler, lequel entre autres vit le roi d'Aquilée qui faisait grande destruction des chrétiens ; aussitôt qu'il arriva vers lui, d'une hache d'armes jusqu'au menton la tête lui fendit et à deux ou trois à cette heure il ôta la vie ; il fit tant de vaillantes armes, que le Soudan Moradin, qui l'aperçut, cria hautement à ses gens qu'ils assaillissent Milon d'Angler, qui des sarrasins faisait si grand meurtre. Au commandement du Soudan, Milon d'Angler fut de toutes parts assailli par les païens et sarrasins et mis en telle position, qu'à son cheval ils coupèrent une cuisse, pourquoi il fut contraint de tomber à terre, et en cet endroit il fut mort et occis, si ce n'eût été le vert chevalier qui, malgré les sarrasins, se mit en la presse et tant en abattit, qu'il approcha de Milon d'Angler et lui bailla un cheval et le monta dessus. À cette heure, le vert chevalier et Milon d'Angler firent si grande vaillance contre les païens, que ce serait chose trop forte de raconter leurs grandes prouesses, car nul qui se trouvait devant eux ne s'en retournait ; la bataille fut dure et Pépin et ses gens firent ce jour grande destruction des païens. Mais, nonobstant leur vaillance, ils eussent perdu le champ si ce n'eût été l'empereur de Grèce qui, par tout son ost, vaillamment accompagné de l'autre part, fit si fièrement assaillir les païens, que grand nombre à cette fois moururent. Le roi connut bien que l'empereur faisait d'armes fort grand devoir. Il reprit force et courage, et rallia ses gens, puis il entra en bataille plus ardemment que devant, et ainsi les païens furent des deux parts assaillis fort vigoureusement, et aussitôt que le roi Pépin approcha de l'empereur, il lui dit :

— Franc prince, vous vous montrez vaillant, car aujourd'hui de votre femme Bellissant vous aurez des nouvelles.

À ces paroles, l'empereur fut joyeux, et cela redoubla son courage et augmenta sa force ; plus fort que jamais, il cria *Constantinople*, et à ses gens promit grands dons et grandes richesses, pourvu qu'ils soient fort vaillants.

À ces mots, il est entré dans la bataille d'un courage si merveilleux que trop hardi était celui qui l'attendait. Et Pépin d'autre part et vert chevalier, qui entrèrent parmi les païens, en frappant sur eut des coups si merveilleux que partout où ils passaient, ils faisaient le chemin large par la grande prouesse du vert chevalier ; le Soudan Moradin crut bien le reconnaître, car il était frère de Ferragus, mais comme il savait que le vert chevalier était païen, il ne se fut pas douté qu'il fut venu cette part. Or, païens et sarrasins furent de cette heure mis en telles nécessités, que jamais il n'espéraient avoir de mort répit, et ils prirent tous la fuite. Alors le roi d'Esclavonie, qui faisait l'arrière-garde de Soudan, accompagné de cinquante mille hommes, saillit sur les chrétiens, en faisant un si grand cri qu'il sem-



blait que tout dut fondre ; et quand l'empereur et le roi Pépin aperçurent leur venue, ils virent bien que leurs gens étaient travaillés et que les gens du roi d'Esclavonie étaient frais, pourquoi il fut délibéré entre eux de ne les attendre pour cette heure. Et après le conseil pris, l'empereur et le roi Pépin firent sonner trompettes et clairons pour rentrer dans Constantinople eux et leur armée.

Et quand le Soudan vit que les chrétiens étaient entrés et reculés dans Constantinople, il fit assiéger la cité de fort près, et tant il y eut de païens par toute la terre que l'empereur et le roi Pépin étaient dans Constantinople serrés de telle manière qu'il ne leur était pas possible d'en sortir. Ainsi ils demeurèrent longtemps en grande sujétion de leurs ennemis, qui de près les retenaient en désirant leur mort, et pourchassant la destruction de la foi chrétienne. Je vous laisserai à parler de cette matière, et vous parlerai des deux frères Valentin et Orson qui, pour l'amour d'Esclarmonde, sont entrés en mer ; ainsi que vous avez ouï ci-devant.

## CHAPITRE XXIII

### *Comment Valentin et Orson arrivèrent au château où était la belle Esclarmonde et comment par la tête d'airain, ils eurent connaissance de leur génération.*

APRÈS que Valentin et Orson eurent longtemps navigué sur mer, ils avisèrent une île où il y avait un château fort et plein de grande beauté. Ce château était couvert de laiton clair et reluisant, et par sa grande beauté, Valentin pensait bien que c'était le château où le vert chevalier l'avait envoyé pour trouver sa sœur Esclarmonde ; il alla de ce côté et descendit à terre à une des portes de l'île ; quand il fut descendu, il demanda à qui était ce château, qui était si beau, si poli et bien orné et on lui répondit que ce château était en la garde d'Esclar-



monde, sœur de Ferragus, et que par un sarrasin fort riche, il avait été édifié, lequel sarrasin, entre autres nobles excellences qui sont en ce château, fit faire et composer une belle chambre, et surtout riche, dont les richesses vous seront ci-après déclarées ; et en outre, il fut dit à Valentin que dans cette chambre, il y avait un riche pilier, sur lequel était une tête d'airain qui jadis avait été par une fée fort subtilement composée par art de nécromancie, et qui était de telle nature, qu'elle rendait la réponse de toutes les choses qu'on lui demandait.

Quand Valentin entendit la déclaration du château, en son cœur fut joyeux, car il vit bien que c'était le lieu où le vert chevalier lui avait dit qu'il trouverait sa sœur Esclarmonde, qui surpasse toutes les autres en beauté et était de grande vertu et renommée. Il n'en demanda pas plus pour l'heure présente : mais ils se mirent en chemin, lui et Orson, pour aller au château. Ils vinrent devant la porte pour entrer dedans, mais ils trouvèrent dix hommes, forts et hardis, qui, de jour et de nuit, avaient coutume de garder la porte. Et quand ils virent Valentin et Orson qui voulaient entrer, ils leur dirent :

— Seigneurs, reculez-vous en arrière, car dans ce château nul n'y entre sans le congé d'une pucelle à qui la garde en appartient, qui sur toutes celles du monde est de beauté parée.

— Ami, dit Valentin, allez vers la pucelle et lui demandez si c'est son bon plaisir de me donner entrée en son château.

Alors le portier monta au donjon du château et entra en la chambre où était la belle Esclarmonde, puis il mit le genou à terre et lui dit :

— Madame, devant la porte de votre château, il y a deux hommes qui veulent entrer et semblent gens de fier courage et grand orgueil, mais ils semblent à leur manière être gens contraires à notre loi. Or, dites-moi votre volonté et je répondrai aux gardes de la porte qui vers vous m'envoient s'il vous plaît de les laisser entrer ou non.

— Ami, dit la pucelle, descendez en bas, j'irai aux carreaux pour voir quels gens ce sont et faites bien garder les portes car je veux leur parler.

Le portier descendit et dit à ses compagnons de bien garder la porte, tant que la dame serait aux fenêtres pour donner la réponse. Alors Esclarmonde, qui fut sage, parut sur un drap de fin or battu, mit les bras sur une fenêtre, où son beau visage brillait, puis elle dit à Valentin :

— Qui êtes-vous ? Qui par si grande hardiesse voulez entrer dans mon château sans licence demander :

— Dame, dit Valenlin, qui parla hardiment, je suis un chevalier qui passe mon chemin ; je voudrais bien, s'il vous plaisait, parler à la tête d'airain, qui à chacun donne réponse.

— Chevalier, dit la dame, vous n'y pouvez parler si de l'un de mes frères ne m'apportez certaines enseignes, soit du roi Ferragus ou du vert chevalier, qui de Tartarie à la seigneurie ou domination ; mais si de l'un des deux vous m'apportez enseignes ou certificat, je vous laisserai entrer au château à votre volonté, mais autrement vous ne pouvez entrer que par un pont que je vous dirai, c'est que vous preniez congé du châtelain de cette place avec lequel vous jouerez cinq coups de lance avant d'entrer. Ainsi choisissez lequel vous aimez le mieux, ou aller quérir certaines enseignes de l'un de mes frères comme je vous l'ai dit.

— Dame, dit Valentin, faites armer votre châtelain car j'aime mieux combattre contre lui et gagner le champ de bataille, que d'entrer en votre château par prières, requêtes ou flatteries.

Ainsi parla Valentin à la belle Esclarmonde et quoiqu'il portât du vert chevalier enseignes certaines par l'anneau d'or, il aima mieux éprouver son corps à la joute que montrer l'anneau qu'il devait présenter à la belle Esclarmonde. Quand la dame vit la volonté et hardi courage dont il était plein, dès cette heure elle fut éprise d'un ardent amour pour lui. Elle monta en la chambre où était la tête d'airain et lui demanda :

— Qui est ce chevalier et quel est son état ?

— Par moi vous ne saurez rien jusqu'à ce que vous l'ayez amené devant moi.

Cette réponse mit la belle Esclarmonde pour l'amour de Valentin en grand souci et quand elle eut considéré à part le maintien, beau parler et hardiesse de Valentin, elle fut embrasée de son amour, plus que de nul que jamais elle eût vu. « Vrai Dieu, qui peut être ce chevalier ? Car sur tous vivants, il est digne d'être aimé, passant tous les autres en beauté corporelle et si la tête d'airain fait à mon vouloir, jamais autre que lui, ne prendrai. » Quand la belle Esclarmonde eut dit toutes ces choses, elle manda le châtelain et lui dit des nouvelles du chevalier qui veut entrer dans le château.

— De grande folie il est pris, dit le châtelain, car il n'entrera jamais sans éprouver son corps contre le mien et s'il est si hardi de prendre bataille avec moi, je lui montrerai devant tous clairement que pour votre amour il est arrivé trop tard !

— Châtelain, dit la dame, puisque d'entrer au château ne lui donnez

congé, allez vous armer, car je vous fais savoir que de lui vous aurez bataille et j'ai grand doute que trop tard vous vous en repentirez ; je vous conseil-  
lerais que vous ne veuillez mettre votre noble corps en danger.

— Dame, dit le châtelain, fier et orgueilleux, laissez-moi en paix, car avant qu'il entre, il achètera de son corps.

À ces mots partit le châtelain et alla s'armer, il monta à cheval et quand il fut monté, il sortit hors de la porte une lance en son poing, grosse et bien ferrée ; la dame était aux fenêtres pour regarder la bataille des deux champions, qui dans le champ sont entrés pour s'assailir l'un l'autre. Et quand Valentin a vu le châtelain, qui de fier courage est venu contre lui, il a baissé sa lance et frappé des éperons. Alors ils se sont rencontrés l'un contre l'autre, et bien que les deux lances sont volées, ils ont repris de nouvelles lances et si fièrement sont arrivés l'un sur l'autre, que leurs chevaux sont tombés, puis après les champions sont tombés par terre ; mais le cheval de Valentin, qui était fort et puissant sous son maître, se releva. Quand Valentin fut relevé, il dit doucement au châtelain :

— Relevez-vous et montez à cheval à votre aise, car ce serait peu de vaillance, si en ce point je vous combattais.

Le châtelain fut fort joyeux et pris la gracieuseté de Valentin. Il monta derechef sur son cheval, puis prit une lance et vint contre Valentin ; mais Valentin, qui sut à cette heure bien jouer de la lance, lui donna un si grand coup qu'il lui ôta le heaume de la tête et le jeta à terre. Et quand il se vit abattu et en si grand danger, il dit à Valentin :

— Chevalier, je ne sais d'où vous êtes né et de quel pays, mais jamais un jour de ma vie plus vaillant je ne trouvai ; je veux me rendre à vous et je vous laisserai entrer à votre gré dans le château, qui est si beau et somptueux, par tel convenant que sans mon congé vous ne parlerez à la dame Esclarmonde.

— De grande folie vous êtes plein, dit Valentin, de dire telles paroles, car pour l'amour d'elle j'ai passé la mer et suis venu de ce côté ; quoique jamais je ne la vis, je suis amoureux d'elle plus que nul autre dame ; je vous fais savoir que jamais d'ici ne partirai que je n'aie parlé à elle et à la tête d'airain à mon plaisir.

Pendant que Valentin et le châtelain devisaient ensemble, la belle Esclarmonde, qui était aux. fenêtres, fut fort émerveillée de sa curiosité.

— Hélas ! dit-elle à ses pucelles, qui étaient avec elle, regardez comme ce châtelain est fou et malheureux de batailler contre un si vaillant chevalier

qui l'eût déjà occis si par franchise il ne l'eût épargné. Filles, je m'émerveille fort qui peut être celui qui a tant de désir d'entrer en mon château.

Et en grande grande pensée fut la noble Esclarmonde ; elle disait qu'un temps viendrait qu'elle aurait ce chevalier pour ami, car plus elle le voyait, plus son amour était en lui enraciné. Quand Valentin ouït le grand orgueil du châtelain, il frappa des éperons et si grand coup lui donna dans le corps, que tout outre le foie et poumon la lance lui passa et l'abattit mort, dont la belle dame Esclarmonde fut joyeuse. Alors elle commanda aux portiers qu'ils ouvrissent les portes et que Valentin fût amené en la salle parée. Les portiers ont fait le commandement de la dame Esclarmonde et vers elle ont amené Valentin et Orson, son frère. Et quand la belle Esclarmonde vit Valentin, elle alla au-devant de lui et lui dit :

— Chevalier, soyez le bienvenu, car jamais plus vaillant et hardi chevalier en mon château je ne vis entrer ; vous montrez bien par vos faits que de grande noblesse soyez extrait et descendu.

— Dame, dit Valentin, sachez que mon propre nom est Valentin et que je suis un pauvre aventurier, qui de ma génération ni de mon lignage n'ai nulle connaissance ni ne vis jamais le père par qui je fus engendré ni la mère qui m'a porté et aussi ne fit mon noble compagnon que vous voyez ici, car en un bois il fut nourri comme une bête sauvage, là où je l'ai conquis à l'épée vaillamment, et sachez que jamais jour de sa vie n'a parlé plus que vous voyez. Or, j'ai tant fait de chemin à mon avantage, en désirant de bon cœur avoir connaissance de mes parents, que votre grande beauté m'a fait passer la mer et venir en ce pays.

En disant ces paroles, Valentin tira l'anneau que lui avait donné le vert chevalier et, en souriant doucement, le donna à la belle Esclarmonde, laquelle incontinent le reconnut bien. Et alors elle dit :

— Valentin, chevalier beau sire, si vous m'eussiez montré cet anneau quand vous arrivâtes devant mes portes, sans attendre la joute et mettre en danger votre corps, vous fussiez entré aussitôt en mon château sans contredit ; mais vous avez montré la grande noblesse qui est en vous, quand vous avez mieux aimé entrer au château par votre hardiesse et vers moi venir, que de nul autre l'obtenir.

Après que Valentin et la belle Esclarmonde eurent ainsi parlé, les tables furent dressées et la pucelle assise. Et Valentin était devant, qui ne prit d'autre plaisir, excepté seulement à voir celle qui était devant lui assise.

« Hélas ! vrai Dieu, dit-il en son courage, veuillez délivrer brièvement

mon cœur de cette douloureuse détresse, pour l'amour de cette dame, dont je suis au cœur si profondément atteint, que jamais en nul jour de mon vivant, ne fus en telle mélancolie. Hé ! Dieu, elle est pleine de beauté, et remplie de grande bonté, les yeux verts, rians et brillants, le front clair, poli, la face vermeille et tous les autres membres de son corps si bien compassés. Or, je suis si ardemment épris de son amour, que la mort me serait plus agréable que de faillir à accomplir et faire cette chose. »

En cette manière se plaignait Valentin pour l'amour de la belle Esclarmonde, qui d'autre part regardant souvent le chevalier pour sa beauté et changeant de couleur, perdait manière et contenance. En cette grande mélancolie et le plus honnêtement qu'ils purent maintenir leur contenance, le chevalier et la dame passèrent le dîner. Et quand les tables furent ôtées, Esclarmonde prit Valentin par la main, et lui dit :

— Ami, vous avez tant fait que vous allez entrer en ma chambre secrète, en laquelle vous verrez la tête d'airain qui de votre lignage vous dira bonnes nouvelles et certaines. Or, venez-vous-en avec moi et amenez votre compagnon car j'ai grande envie d'ouïr la réponse qui par la tête d'airain vous sera donnée.

Le noble chevalier Valentin fut très joyeux quand il ouït la belle dame Esclarmonde parler ainsi. Ils sortirent de table et s'en allèrent vers la chambre où était la tête d'airain, très richement ornée. Et quand ils furent à la porte pour y entrer, ils trouvèrent à l'une des parts un merveilleux et fort horrible vilain, très grand et bossu, qui sur le col portait une massue de fer, fort pesante, lequel vilain semblait avoir été rebelle et plein de grand courage. Et de l'autre part de la porte, il y avait un très grand lion, fier et orgueilleux ; tous deux étaient en tout temps ordonnés pour empêcher que nul n'entrât en la chambre sans le congé de la dame et sans combattre le vilain et le lion. Quand Valentin aperçut le lion et le vilain, qui se dressèrent contre eux pour défendre la porte, il demanda à la belle Esclarmonde, ce que cette chose voulait dire et signifier.

— Seigneur, dit la belle Esclarmonde, ces deux que vous voyez ici, y sont pour garder la porte, et nul ne peut entrer qui contre eux ne combatte, pourquoi plusieurs sont morts sans passer outre. Et au regard du lion, il est de telle nature, que jamais à fils de roi il ne fera outrage.

— Belle, dit Valentin, je ne sais ce qu'il en arrivera, mais je me mettrai en la garde de Dieu, et m'y confiant je combattrai le lion.

Alors il s'approcha de la bête orgueilleuse et à force de bras l'embrassa par le corps ; mais aussitôt que le lion le sentit, il adora le corps de Valentin,

le laissa aller, et fut courtois et doux sans lui faire outrage. Et Orson de l'autre part assaillit le vilain et avant qu'il eût levé la massue de fer, il le saisit par le corps si rudement que contre le mur il le jeta, puis lui ôta la massue de fer et lui en donna un si grand coup qu'il l'abattit à terre, de telle façon, que si ce n'eût été la belle Esclarmonde, le vilain eût été tué sur la place, et ainsi fut vaincu le vilain et le lion conquis par les deux chevaliers, puis la porte fut ouverte et ils entrèrent dans la chambre qui de toutes richesses mondaines fut parée, car elle était peinte de fin or et azur par dedans, semée et ornée de rubis et saphirs, sans les autres ornements ; partout la tapisserie de drap de fin or fut tendue et couverte de toutes parts d'émeraudes et diamants, grosses perles et de toutes sortes de pierres précieuses ; en cette chambre, il y avait quatre piliers de jaspe fort riches et édifiés de subtil ouvrage, desquels deux étaient jaunes plus que fin or, le troisième plus vert que l'herbe en mai, le quatrième plus rouge que charbon enflammé. Entre les piliers, il y avait une armoire plus riche qu'on ne pourrait dire, en laquelle était la tête d'airain sur un riche pilier richement enclose. Valentin ouvrit l'armoire et regarda la tête en la conjurant de lui dire la vérité sur son fait et son état. Alors parla la tête si hautement, que chacun l'ouït et l'entendit, en disant :

— Chevalier de grande renommée, je te dis que tu as nom Valentin, le plus preux et vaillant qui jamais en nul jour du monde ici entra, et qui est celui à qui la belle Esclarmonde a été donnée et doit appartenir ; jamais autre que toi ne l'aura. Tu es fils de l'empereur de Grèce et de la belle Bellisant, sœur du roi Pépin, qui par lui de sa terre à tort fut chassée ; ta mère est en Portugal, au château de Ferragus, lequel l'a gardée l'espace de vingt ans. Le roi est ton oncle et ce compagnon que tu mènes avec toi est ton propre frère, et vous deux fûtes enfantés de la gracieuse reine Bellissant en la forêt d'Orléans, en douloureuse détresse. Et quand la reine vous eut mis sur la terre, ton compagnon lui fut emporté par une ourse sauvage. Et par elle il a été nourri au bois sans aide ni confort de femme, et toi tu fus ce jour trouvé en la forêt par le roi Pépin qui, sans te connaître, doucement t'a fait nourrir et ainsi je te dis que ton propre frère, qui est ici présent, ne parlera jamais jusqu'à ce que tu lui aies fait couper le filet qu'il a sous la langue. Et quand tu lui auras fait couper, il parlera clairement et pourra être ouï de tous. Or, pense de bien faire comme tu as commencé, et tout bien viendra. Car puisque tu es entré en cette chambre, mon temps est achevé et jamais à nulle créature je ne donnerai réponse.

Quand la tête d'airain eut dit ces paroles, elle s'inclina et perdit le parler,



et jamais depuis par elle parole ne fut proposée. Alors Valentin, qui fut ravi de joie, vint à son frère Orson et en pleurant le baisa tendrement. Et Orson l'embrassa et accola en jetant grand soupir et gémissement.

— Hélas ! dit Esclarmonde à Valentin, franc chevalier courtois, dois-je être joyeuse de votre venue, car par vous je sais mise hors de souci et de fort martyre, ayant depuis plus de dix ans passé mon temps languissant en attendant à qui je devais être donnée. Or, vous êtes celui que je vois clairement, car par nul autre la tête d'airain ne devait perdre son parler, et puisque par votre venue sa raison et éloquence est finie, je me donne et m'abandonne à vous comme à mon parfait et loyal ami, et celui à qui je dois par droite raison être octroyée et donnée. Et dorénavant, je vous promets de cœur, de corps, de bien de ma pauvre puissance vous servir loyalement et faire votre plaisir.

— Belle, dit Valentin, de votre bon vouloir humblement je vous remercie ; c'est bon droit et raison, que sur toutes choses je vous serve et honore, car devant Aquitaine vous me fûtes donnée par le vert chevalier, votre frère, lequel par moi et mon frère Orson fut conquis et vaincu et quand il sera de votre plaisir de prendre la foi et la créance que le vert chevalier a prise, c'est à savoir la loi de Jésus-Christ, sans laquelle nul ne peut avoir durable salvation.

— Sire, dit la pucelle, je le veux bien, car de tout mon courage, je suis prête à toujours vous plaire et obéir à vos commandements plus qu'à nul vivant.

Et ce jour, parmi ses gens fut de grande joie ; ils disaient l'un à l'autre que le chevalier était venu, à qui la belle Esclarmonde devait être donnée et par qui la tête d'airain avait perdu la parole.

La renommée de Valentin fut si grande, que partout le pays d'environ le peuple en fut réjoui ; mais la grande joie de Valentin et de la belle Esclarmonde, par la trahison de Ferragus le géant, fut bientôt changée en pleurs et tristesse, ainsi que je vous le dirai ci-après.

## CHAPITRE XXIV

### **Comment par un enchanteur, nommé Pacolet, le géant Ferragus sut des nouvelles de sa sœur Esclarmonde et de Valentin et de la trahison de Ferragus.**

**E**N ce château de plaisance, Esclarmonde avait un nain qu'elle avait nourri dès son enfance, gardé et mis à l'école ; il avait nom Pacolet



qui était plein de grand sens et subtil, lequel à l'école de Toleda avait tant appris de l'art de nécromancie, que par-dessus tous les autres c'était le plus parfait ; de manière que par son enchantement, il fit et composa un petit cheval de bois, en la tête duquel

il avait mis une cheville artificielle qui était tellement assise que toute fois qu'il montait sur son cheval pour aller quelque part, il tournait la cheville du côté où il devait aller et il se trouvait en la place et sans danger, car le cheval était de telle façon, qu'il s'en allait par l'air aussi vite, et plus légèrement que nul oiseau ; ce Pacolet, qui au château d'Esclarmonde avait été nourri, regarda tout le jour et considéra les manières et façons du noble chevalier Valentin. Alors il résolut d'aller en Portugal conter au roi Ferragus l'entreprise de Valentin et sa venue. Il alla à son cheval de bois et monta dessus, puis tourna la cheville vers le Portugal, et aussitôt le cheval de bois monta en l'air, et tant alla que cette même nuit il arriva en Portugal et conta les nouvelles au roi Ferragus. Quand il entendit parler Pacolet l'enchanteur, il fut triste et dolent de voir Valentin le noble chevalier qui devait avoir sa sœur Esclarmonde et de ce qu'elle devait donner son amour à un chevalier chrétien. Il jura son grand Dieu Mahon qu'il en prendrait vengeance ; mais devant Pacolet, il ne montra pas sa volonté, car un homme qui pense trahison, tient toujours la chose secrète pour mieux parvenir à son intention. Ainsi fit Ferragus, qui dit à Pacolet l'enchanteur :

— Ami, retourne vers ma sœur Esclarmonde et dis au chevalier qui la doit prendre en mariage que je suis joyeux de sa venue et que dans bref temps, j'irai voir ma sœur pour faire ses noces, accompagné de plusieurs nobles barons et je leur donnerai de ma terre et seigneurie si largement qu'elle en sera bien contente.

— Sire, dit Pacolet, je ferai volontiers le message tel que vous me l'avez dit.

Alors il vint à son cheval et monta dessus, puis tourna la cheville, s'éleva en l'air et chevaucha si légèrement qu'il arriva au château d'Esclarmonde, et quand il fut venu, il salua courtoisement la dame, puis lui dit :

— Madame, je viens du Portugal, où j'ai vu votre frère Ferragus, lequel sur toutes choses est fort joyeux du vaillant chevalier Valentin que vous devez avoir pour mari ; sachez qu'en bref il vous viendra voir avec belle compagnie pour faire en grand triomphe vos noces et mariage avec le chevalier Valentin.

— Ah ! Pacolet, je ne sais ce qu'il en viendra, mais je doute en mon cœur que mon frère Ferragus ne pense à quelque trahison, car je sais que jamais il n'aimera chevalier de France, homme qui tient la créance de Jésus-Christ ; d'autre part, je suis fâchée de n'avoir su ton départ car tu te fusses enquis d'une chrétienne qui depuis longtemps demeure avec la femme de mon frère Ferragus.

— Dame, dit Pacolet, tantôt j'y retournerai et demain avant midi vous en saurez des nouvelles.

Alors Valentin dit :

— Vous ne pouvez faire cela que par l'art de l'ennemi.

Esclarmonde dit à Valentin :

— Laissez-le faire son métier car il est si bien appris dans son art qu'il fait plus de cent lieues par jour.

Quand il entendit que Pacolet savait jouer de tel art, il en fut émerveillé et pensa longtemps en lui-même d'où ce pouvoir venir ; après il appela Orson et le fit venir devant Esclarmonde et à cette heure ils lui coupèrent le filet qu'il avait sous la langue. Après cette opération, il se mit à parler fort distinctement. Alors il leur dit comment il avait été longtemps en la forêt nourri par l'ourse sauvage. Ils connurent bien que la tête d'airain leur avait déclaré leur fait et la vérité certaine. En paroles, ils s'entretenirent longuement. Esclarmonde écoutait volontiers parler Orson, qui racontait plusieurs nouvelles. Quand vint le lendemain matin, Pacolet l'enchanteur se trouva dans la salle devant le chevalier Valentin et lui dit :

— Sire, je viens de Portugal, et j'ai vu votre mère qui est chrétienne et croit en Jésus-Christ.

— Ami, dit Valentin, sois le bienvenu, car c'est la chose que je désire le plus d'ouïr parler d'elle et mon plus grand désir est de la connaître, car tout le temps de ma vie en grandes peines et douleurs je l'ai cherchée.

— Ami, dit Esclarmonde, prenez réconfort, et si mon frère vient ici, vous et moi nous irons en Portugal ; là vous verrez votre mère que vous avez tant désirée.

— Dame, dit Pacolet, sachez de certain que votre frère le roi Ferragus en peu de temps viendra vers vous, car je l'ai ouï dire.

— Hélas ! dit la dame Esclarmonde, je crains bien en mon cœur que mon frère Ferragus ne fasse une chose qui soit tournée contre notre joyeuse entreprise, car j'ai fait un songe fort merveilleux qui me donne du souci et de la crainte. La nuit, quand je devais reposer, j'ai songé que j'étais en une eau profonde en laquelle j'eusse été noyée si ce n'eût été une fée qui me retira hors de l'eau, puis il me fut avis que je vis un griffon sortir d'une nuée, lequel de ses ongles aigus et poignants me prit et m'emporta si loin que je ne savais où j'étais arrivée.

— Ah ! ma mie, dit Valentin, pour ce songe ne prenez mélancolie ; qui voudrait en son songe croire, aurait trop à souffrir !

— Il est vrai, dit la dame Esclarmonde, mais je m'en puis garder.

À ces mots, la belle Esclarmonde et Valentin entrèrent en un beau verger, lequel de toutes herbes et de toutes fleurs était bien garni. En ce verger, ils furent longuement à parler de leurs amours. Il arriva que ce même jour, le géant Ferragus, plein de trahison, était arrivé au château de la belle Esclarmonde. Quand la dame sut qu'il était arrivé, elle s'en alla vers lui pour lui faire la révérence. Il lui dit doucement :

— Ma sœur, sur toutes créatures vivantes, j'avais désir de vous voir. Or, dites-moi, je vous prie, quel est le chevalier qui doit vous épouser ?

— Beau frère, ici vous pouvez le voir.

Alors s'approcha Valentin et se saluèrent l'un l'autre courtoisement.

— Chevalier, dit Ferragus, soyez bienvenu par-deçà, pour prendre ma sœur en mariage ; car ainsi que mon frère le vert chevalier vous a envoyé par-deçà après que par vous il a été conquis, et qu'il a pris la créance de Jésus-Christ, aussi ai-je la volonté et singulier désir de recevoir le baptême et prendre votre créance.

— Sire, dit Valentin, de votre vouloir Jésus soit remercié, car pour faire le sauvement de votre âme et acquérir gloire éternelle, c'est le principal chemin.

Hélas, Valentin pensait que le traître Ferragus disait vrai et que, sous de telles paroles, il avait quelque sainteté et loyauté pour la foi chrétienne ; mais au contraire, il lui préparait une trahison mortelle.

Quand le géant Ferragus eut ainsi parlé, Valentin lui dit :

— Sire, on m'a raconté que dans votre maison, depuis l'espace de vingt

ans environ, vous tenez une chrétienne que de tout mon cœur je désire voir : c'est ma mère et se nomme Bellissant, sœur du roi Pépin et femme de l'empereur de Grèce.

Vous dites vrai, dit Ferragus, mais afin que vous soyez mieux informé d'elle, vous viendrez en Portugal pour la voir, et quand vous lui aurez parlé, vous pourrez savoir si c'est elle que vous demandez.

— Grand merci, dit Valentin, car si tel plaisir vous me faites, de ma puissance je ne vous desservirai.

Alors Ferragus cessa de parler et, pour accomplir sa trahison, il alla en la chambre de sa sœur Esclarmonde, et avec l'air de bon amour, il lui dit :

— Ma sœur et ma seule espérance, je désire sur toute chose votre honneur, je suis fort joyeux en mon cœur de ce que vous avez trouvé si puissant chevalier pour époux ; et pour sa grande vaillance, je veux que vous et lui veniez avec moi en Portugal, afin que de toute ma puissance, je puisse en triomphe et réjouissance faire le jour de vos noces, ainsi qu'il appartient.

Quand Ferragus eut ainsi parlé à sa sœur Esclarmonde, il fit appareiller ses vaisseaux et navires et monter ses gens sur mer ; puis il manda Valentin, lequel fut bien joyeux d'aller en Portugal avec sa mie la belle Esclarmonde, car ils pensaient bien que le géant Ferragus les menait tous par-delà pour leur faire honneur, car il avait promis de se faire chrétien, lui et tous ceux de sa cour. C'est pourquoi Valentin et Orson, son frère, furent trahis ; car aussitôt que le maudit sarrasin fut en pleine mer et qu'il eut Valentin en sa sujétion, il pensa que jamais il ne lui échapperaient sans recevoir la mort ; mais à l'entrée de la mer, il leur montra beau semblant et par fausses paroles et promesses, il les fit venir avec lui. Mais, quand ce vint vers la nuit, que ces chevaliers devaient aller se reposer, le traître Ferragus les fit secrètement et par trahison prendre dans leurs lits et lier étroitement et il leur fit bander les yeux, comme à des gens qui sont condamnés à mort. Quand la belle Esclarmonde vit son mari Valentin pris et lié, elle en eut grand deuil et se mit à pleurer, disant :

— Hélas ! chevalier Valentin, notre joie est en peu de temps tournée en deuil et tristesse ; vous avez acheté mon amour trop chèrement ; s'il faut que pour moi vous deviez souffrir la mort, mieux aimerait que pour vous je n'eusse été née ; car en peines et travail vous m'avez conquise et en deuil et tristesse je vous serai ôtée ; c'est acheter l'amour trop cher, quand il faut que pour aimer loyalement, vous enduriez la mort sans l'avoir méritée. Hélas ! je dois bien soupirer et pleurer, quand il faut que pour

mon amour, le plus vaillant, le plus hardi et le plus noble du monde soit honteusement livré. Ah ! Ferragus, mon beau frère, trop mal vous agissez ; car vous avez trahi et déçu le plus vaillant chevalier. S'il faut que pour moi à mort il soit livré, jamais jour de ma vie ne soit et mes jours j'abrègerai et y mettrai fin ; je vous fais savoir, que si vous faites mourir les deux chevaliers, vous en aurez un vilain reproche, pourtant laissez-les, car à leur mort vous ne pouvez avoir profit et si vous voulez leur donner la mort, faites-moi premier jeter dans la mer car je ne pourrais vivre et voir devant mes yeux si vaillants et preux chevaliers, sans avoir fait offense, être mortellement punis.

La dame Esclarmonde fut au cœur si profondément atteinte et navrée, qu'elle se fût de ses mains donné la mort et en la mer jetée pour se noyer. Alors Ferragus, son frère, la fit garder par ses barons et commanda qu'on la gardât en telle manière qu'un seul mot elle ne pût dire aux prisonniers. Et ainsi demeura Esclarmonde en pleurs et piteux soupirs. Valentin et Orson furent tenus étroitement liés par les sarrasins. Ils réclamèrent Dieu dévotement, que de ce danger ils pussent échapper.

— Hélas ! dit Valentin, la fortune m'est bien contraire et à mon besoin perverse et déloyale ; j'ai toute ma vie usé ma jeunesse en peines et travail pour trouver et acquérir la connaissance dont je suis extrait, et des père et mère qui m'ont mis au monde ; et maintenant, quand je suis prêt de sortir de la douleur et la convertir en joie, que de ma chère mère que j'ai tant désirée, j'espérais avoir des nouvelles et certaine connaissance, en pensant être assuré de ma parfaite entreprise ; mais je suis malheureusement tombé entre les mains de mes ennemis, qui sont envieux de ma vie et désirent ma mort. Hélas ! bon frère Orson, notre pensée et intention est bien changée et renversée en peu de temps, car jamais nous ne verrons parents ni amis !

Ainsi se plaignaient Valentin et Orson. Les sarrasins démenaient fête et joie et ils naviguèrent tant qu'ils arrivèrent en Portugal au château de Ferragus. Quand la reine Bellissant ouït dire que Ferragus avait amené deux chrétiens prisonniers, elle sortit hors de sa chambre pour aller les voir. Quand elle vit Valentin et Orson, qu'elle ne connaissait pas, elle leur demanda :

— Enfants, de quels pays êtes-vous et en quelle terre êtes-vous nés ?

— Dame, dit Valentin, nous sommes du pays de France, près de Paris.

Quand Ferragus vit la reine Bellissant qui parlait aux enfants, il lui dit fièrement :

— Madame, cessez ce langage et vous en allez en votre chambre, car jamais ils ne verront homme de leur langage ; je les ferai mourir dans ma prison s'ils ne croient en Mahomet, mon Dieu tout-puissant.

Il appela le geôlier, lui commanda que les deux prisonniers fussent mis au plus profond de la prison et qu'on ne leur donnât à boire ni à manger sinon du pain et de l'eau. Là furent des sarrasins qui frappèrent les deux enfants de gros bâtons et des poings, sans en avoir pitié pas plus que des chiens et ils les descendirent en une fosse pleine d'ordures. Quand ils furent en prison, ils se mirent à genoux criant Dieu merci, en le priant que de leurs péchés, Il leur voulut faire pardon, car jamais ils ne pensaient sortir de ce lieu. Après que Ferragus eut fait ainsi emprisonner Valentin et Orson, il monta en son palais et fit amener devant lui la belle Esclarmonde, qui tendrement pleurait et dont la face était toute arrosée des larmes qui tombaient de ses yeux.

— Ma sœur, dit Ferragus, laissez vos pleurs et prenez courage, car par mon Dieu Manon, trop longuement vous avez cru la tête d'airain, quand vous voulez épouser et prendre en mariage un étranger hors de notre créance ; vous avez le cœur trop variable quand vous voulez aimer celui qui de votre frère le vert chevalier s'est montré l'ennemi mortel ; il vous appartient d'avoir un homme plus digne et de plus haut lignage. Si vous voulez me croire et faire ma volonté, je vous donnerai pour mari le puissant roi Trompart, et par lequel vous pourrez être tout le temps de votre vie chèrement honorée, c'est pourquoi oubliez les deux chevaliers français et n'y ayez plus de foi, car je les ferai pendre et étrangler.

— Frère, dit Esclarmonde, il me convient d'obéir à votre commandement, car il faut abandonner la chose qu'on ne peut avoir.

Après ces paroles, Ferragus s'en alla ; la reine, sa femme, entra dans la salle et reçut en grand honneur et révérence la belle Esclarmonde, en lui disant :

— Ma sœur, soyez bienvenue ici, car j'avais grand désir de vous voir !

— Dame, dit Esclarmonde, cent fois je vous remercie, mais sachez combien je suis dolente des deux chevaliers chrétiens que mon frère Ferragus, sous l'ombre d'assurance et loyauté, a fait passer la mer, puis les a mis dans une prison obscure et par grand dépit leur a juré la mort, s'ils ne veulent renoncer à leur loi. Hélas ! ma chère sœur, il est vrai que des deux chevaliers j'en devais avoir un en mariage, qui sur tous les hommes vivants est le plus beau, le plus vaillant et le plus hardi, qui par force d'armes conquit mon amour. Veuillez me conseiller, madame, je vous en prie, car



j'en ai bon besoin, et qu'il vous plaise me montrer la chrétienne que vous avez en cette maison si longuement gardée.

— Belle-sœur, dit la reine, ici vous pouvez la voir.

Alors parla la reine Bellissant et dit :

— Madame que vous plaît-il ? Dites votre volonté, car j'ai grand désir de vous ouïr parler.

— Hélas ! amie, je vous apporte des nouvelles dont vous serez fort joyeuse, et bientôt après dolente : sachez que de votre état et de votre vie, je connais la vérité certaine car vous êtes sœur du roi Pépin et femme de l'empereur de Grèce, qui à tort et sans raison vous a bannie et chassée de son royaume, puis après en une forêt vous enfantâtes deux fils, dont l'un vous fut ôté par une ourse sauvage et l'autre vous ne savez comment il fut perdu. Or, vos enfants sont encore en vie et je sais où vous pourrez les trouver.

À ces mots, la reine Bellissant tomba à terre pâmée de joie et de sensibilité. Esclarmonde la releva doucement entre ses bras. Et quand elle fut relevée, elle demanda à la pucelle comment elle pouvait savoir cette nouvelle. Alors Esclarmonde lui conta le fait et de la manière comment Ferragus son frère, par maudite trahison, les avait mis en prison. Quand Bellissant lui entendit dire que ses deux enfants étaient détenus en prison, il ne faut pas demander si elle en eut grand deuil ; car piteusement elle se mit à pleurer. La femme de Ferragus étant entrée dans la salle, elle lui demanda pourquoi elle était en si grand deuil ; la belle Esclarmonde lui en conta de point en point la cause.

— Apaisez-vous, dit la femme de Ferragus, et ne faites de telle chose nul semblant car si le roi Ferragus le savait, la chose pourrait plutôôt empirer qu'amender.

Pendant que les trois dames portaient de cette matière, l'enchanteur Pacolet entra dans la salle, lequel n'était pas venu par mer avec Ferragus mais était venu par l'air sur son cheval de bois. Et quand la belle Esclarmonde le vit dans la salle, elle s'écria piteusement :

— Hélas ! Pacolet, qu'as-tu en pensée ? Quel mal t'ai-je fait pour vouloir m'enlever si honteusement mon bonheur et ma joie ? Hélas ! je t'ai si doucement nourri et tenu à l'école, je t'ai fait apprendre tout le bien et la science que j'ai pu, pourquoi tu m'as bien pénalisée, quand de mon frère Ferragus tu ne m'as pas voulu déclarer la cruelle entreprise ; mon cœur me disait bien que j'en serais dolente car il y avait bien cause et j'y devais

bien penser, quand sans mon congé et licence, tu fus en Portugal porter les nouvelles.

— Dame, dit Pacolet, ne soyez pas courroucée contre moi, car, par le Dieu en qui je crois, de votre frère Ferragus je ne savais point la trahison, ni son dessein, sinon qu'il me dit que pour votre bien et honneur, il vous ferait épouser au noble chevalier Valentin et qu'il devait venir avec belle compagnie ; mais puisqu'il est ainsi que par fausse et maudite trahison il veut agir, je vous promets pour certain que je mettrai si bon remède, qu'en peu de temps vous serez satisfaite, et je vous jure à cette heure, que je vous servirai fidèlement, vous et Valentin toute ma vie.

— Ami, dit la dame Bellissant, si tu pouvais tant faire que tu pusses mettre dehors mes deux enfants, jamais jour de ma vie je ne te voudrais faillir ; et je te promets qu'ils sont assez puissants pour te bien payer et récompenser ta peine et labeur.

— Dame, dit Pacolet, soyez joyeuse et prenez-en vous bon confort, car en peu de temps j'userai si bien de mon art que de ma personne vous serez bien contente.

## CHAPITRE XXV

### ***Comment Pacolet, par son art, délivra Valentin et Orson des prisons de Ferragus et les mit hors de sa terre avec leur mère Bellissant et la belle Escarmonde.***

PAR Pacolet l'enchanteur, la belle Escarmonde et la reine Bellissant furent réconfortées de leur grand deuil. Car quand Pacolet vit que par Ferragus il avait été trahi, il prit ses tablettes et fit grande diligence. Quand le roi et ceux de sa cour furent bien las de danser et



jouer, ils s'en furent dormir et reposer, mais Pacolet ne s'endormit pas et fut très éveillé. Alors il appliqua son sort pour jouer son métier et puis il vint en une autre grosse tour, dont les portes étaient d'un fin acier et qui étaient merveilleusement grosses et épaisses et fortement fermées ; mais

tout aussitôt qu'il eût jeté son sort, les portes se sont ouvertes et toutes les serrures rompues ; puis il entra dedans jusqu'à l'huis de la fosse où étaient les deux frères Valentin et Orson et aussitôt qu'il toucha l'huis, il ouvrit et rompit comme l'autre porte. Quand les enfants, qui étaient en la fosse obscure en grande détresse, ouïrent ouvrir les portes, à jointes mains et à deux genoux, ils se mirent à terre dévotement à crier à Dieu merci, car ils pensaient que le géant Ferragus les envoyait quérir à cette heure pour les faire mourir. Valentin se mit à pleurer très tendrement et Orson lui dit :

— Prenez courage et patience, il nous convient de mourir et finir nos jours, ainsi que je le vois clairement, et je n'y vois aucun remède ; mais je pense à me venger avant que je meure, du premier qui mettra la main sur moi.

Alors il prit une grosse barre qui était auprès de lui. Et quand Pacolet le avisa, il leur dit :

— Seigneurs, n'ayez pour moi de doute, car je suis venu pour votre délivrance ; venez après moi, car avant que le jour paraisse, je vous montrerai la mère qui vous a porté.

Valentin fut joyeux quand il ouït ainsi parler Pacolet, mais Orson le regardait fièrement et il se retira de lui de la grande peur qu'il eut ; mais Valentin le rassura et lui donna assurance de son frère Orson. Alors Pacolet les conduisit jusqu'à la chambre où étaient les dames tristes et épouvantées. Les portes étaient closes, mais il les sut bien ouvrir, puis ils sont entrés dans la maison où Pacolet jeta son sort, qui a fait dormir tous ceux de la maison si fort que nul ne sut nouvelle de leur venue. Et quand ils furent entrés dans la salle, les dames qui étaient là coururent vers la reine Bellissant, qui regardait ses enfants sans dire un seul mot et qui tomba à terre pâmée, et la belle Esclarmonde dit au noble Valentin fort piteusement :

— Hélas ! noble chevalier, c'est votre mère qui pour l'amour de vous à terre est pâmée.

Alors Valentin la releva et l'embrassa. Orson humblement entre ses bras l'acolla en disant :

— Douce mère, hélas ! parlez-moi !

Puis il la baisa et ne sut dire mot et ils lui furent tous les trois tellement frappés au cœur, qu'à terre ils tombèrent pâmés ; et pour leur pitié, la belle Esclarmonde pleurait tendrement ; puis quand la dame Bellissant et ses enfants furent relevés, elle leur dit en pleurant :

— Hélas ! enfants, pour l'amour de vous j'ai enduré plus de peines et de douleurs que jamais pauvre femme pourrait soutenir, et de tous mes regrets vous êtes le seul souvenir. Et puisque Dieu vous a par sa divine grâce et puissance de telle manière sauvés, qu'une fois en ma vie je vous vois entre mes bras, je suis soulagée de toutes mes douleurs ; mais dites-moi comment, depuis le temps que je vous ai enfantés, vous avez été nourris et gouvernés, et en quel pays et par quels gens vous avez été entretenus ; car j'ai grand désir en mon cœur d'en savoir la vérité.

Alors Valentin regarda sa mère, la reine Bellissant, et en piteuses paroles lui raconta la vérité de leurs faits, comment en une forêt ils furent trouvés, et il lui fit le récit des infortunes et périlleuses aventures de leur vie, jusqu'à l'heure présente. Quand Valentin eut achevé son discours, la reine Bellissant, qui reconnut clairement qu'ils étaient ses propres enfants, fut profondément éprise d'amour et versa tant de larmes qu'elle en tomba pâmée. Alors Pacolet, qui était dans la chambre, lui dit :

— Madame, cessez de pleurer et pensez à partir de ce lieu, car il est temps de nous en aller de Portugal, si vous voulez être délivrée du géant Ferragus et de sa sujétion.

— Hélas ! dit Esclarmonde, mon ami Valentin, il vous doit bien souvenir maintenant du serment et de la promesse que vous m'avez faite, tenez votre parole et me prenez pour femme, ainsi que vous m'avez promis.

— Dame, dit Valentin, de ma loyauté n'ayez doute, car ce que je vous ai promis de bon cœur, je le veux fidèlement tenir ; mais pour le présent, l'amour de ma mère, que j'ai tant cherchée me touche plus au cœur que tous les plaisirs du monde. Pourtant, ma mie, ne me doutez, car j'espère n'avoir jamais autre que vous pour épouse.

Sur ces entrefaites, vint Orson qui dit à Pacolet qu'il allât ouvrir la chambre à Ferragus et que de ses mains il l'occirait et prendrait de lui vengeance.

— Orson, dit Pacolet, à cela je ne vous veux faillir. Or, venez avec moi et vous comporter vaillamment ; car tout à votre volonté en sa chambre je vous ferai entrer.

— Seigneur, dit Esclamonde, laissez votre entreprise, car jamais de ma vie, à la mort de mon frère je ne consentirai et je vous dis assurément que quand vous l'auriez fait mourir, vous auriez perdu l'amitié de mon frère le vert chevalier, lequel en plusieurs choses peut bien vous aider et secourir.

— Vous dites vrai, dit Valentin, et vous parlez plus sagement que nous, car de la mort de votre frère vous ne devez pas être coupable.

Alors ils partirent de la cité. Pacolet alla devant, qui leur ouvrit les portes si doucement que nul n'en sut rien, puis il les mena hors ladite cité et tout droit les conduisit sur le bord de la mer, où ils montèrent sur une galère qui était prête pour les recevoir. Ils eurent vent à gré et la mer si calme, qu'incontinent ils arrivèrent au château d'Esclarmonde. Alors ils prirent terre pour se rafraîchir, mais le chevalier Valentin, comme sage, se méfiant toujours de Ferragus, dans le château ne voulut longtemps demeurer ; et il est retourné vers le port et dit aux marins que les galères fussent prêtes, que de ce lieu il voulait partir ; puis il est retourné au château sans faire semblant de rien et dit à Bellissant et Esclarmonde qu'il voulait aller en Grèce vers Constantinople pour voir son père Alexandre qui a tort et sans cause avait banni sa mère d'avec lui. Les deux dames, Orson et Pacolet firent à sa volonté. Alors, ils montèrent sur la mer pour accomplir leur voyage.

Le jour approcha et l'heure que le châtelain du roi Ferragus avait coutume d'aller voir les prisonniers, il alla vers la grosse tour et porta pain et eau pour leur donner à boire et à manger. Quand il fut aux portes de la prison, qui étaient toutes ouvertes, il vit que les prisonniers s'en étaient allés. Il retourna promptement vers le roi Ferragus et lui dit en grand effroi :

— Sire, je vous demande merci, car j'ai perdu cette nuit les deux chevaliers chrétiens que vous m'avez donné en garde.

En disant ces paroles, il vint un autre messager qui dit hautement :

— Puissant roi, trop grand malheur est advenu ici cette nuit ; car vous avez perdu votre chrétienne que vous avez gardée et nourrie si longtemps en votre maison ; et ce qui doit vous déplaire le plus c'est qu'elle a emmené avec elle votre sœur, la belle Esclarmonde.

Quand Ferragus entendit ces nouvelles, comme un enragé il se mit à crier et rompre ses habits, puis tout furieux et en grande hâte, il fit armer ses gens et saillit hors des portes. Alors il prit une grosse massue et devant tous les autres est sailli hors des portes sans cheval, car il était si grand et pesant, qu'à peine pouvait-il trouver un cheval qui le pût porter ; il avait la tête grosse et les cheveux noirs et roides, ainsi que portent les sauvages, les bras gros, et les épaules larges de six empan, et son corps avait treize pieds de long. Quand il fut hors de la ville, il appela ses gens pour l'accompagner et il se mit en chemin pour trouver sa sœur ; à ceux qu'il rencontra par le chemin, il en demandait nouvelle, mais nul ne lui en savait rien dire, car Pacolet savait si bien jouer de son art, que quand il voulait,

partout où il passait, il faisait dormir les gens. Et quand Ferragus vit qu'il n'en pouvait avoir des nouvelles, il jura par Mahou qu'il assiégerait le château de sa sœur Esclarmonde, car il pensait bien les trouver dedans. Alors il fit telle diligence que le lendemain à l'aube du jour, il arriva au château d'Esclarmonde, pensant y trouver Valentin et Orson avec les dames qui de son château étaient échappées ; mais quand il ouït qu'ils étaient partis et montés sur mer, il fut enragé et plein d'ire ; il jura par ses dieux qu'il trouverait Esclarmonde et toute sa compagnie ou toute la chrétienté en souffrirait.

## CHAPITRE XXVI

***Comment le géant Ferragus, pour avoir vengeance de Valentin et de sa sœur Esclarmonde, fit assembler tous ses sujets et fut en Aquitaine.***

QUAND Ferragus le géant vit qu'il ne pouvait trouver Valentin ni Orson, qui lui avaient enlevé sa sœur et leur mère, il jura et promit à ses dieux qu'il en prendrait vengeance sur les chrétiens ; et pour cette cause, il manda par toute sa terre, que tous ceux qui étaient tenus de lui obéir, fussent incontinent prêts et appareillés en armes devant lui pour monter sur la mer et aller contre les chrétiens. Le cri fut fait par toute la terre de Ferragus par ses hérauts et messagers et grand nombre de gens d'armes furent assemblés.

Ils montèrent sur mer et mirent les voiles au vent ; lorsqu'ils furent embarqués, le géant Ferragus commanda aux gouverneurs des navires qu'ils tirassent vers la cité d'Aquitaine, car il pensait y trouver ceux qu'il cherchait, ainsi firent les patrons, et ils arrivèrent sur la terre d'Aquitaine.

Valentin et Orson, qui étaient sur mer, comme vous avez ouï, entrèrent en la cité d'Aquitaine et, sans faire mention de leur état à nul homme vivant, ainsi que des gens puissants se logèrent en l'hôtel d'un riche bourgeois. Valentin voulait bien aller au palais du duc Savary, mais Orson, qui était fin et subtil, pensa un peu, puis dit à Valentin :

— Frère, je me suis avisé et j'ai réfléchi à une chose : qu'une femme est légère et variable ; et pour cette cause, je suis délibéré que nulle mention ne soit faite de notre venue, jusqu'à ce que je puisse connaître par signe évident de la belle Fezonne, qui tant me réclamait son ami, si elle aura changé de sentiment.

— Frère, dit Valentin, vous dites bien ; et si faire se peut, ce sera subtilement œuvré.

Alors Orson s'habilla en chevalier qui cherche aventure et mena avec lui le petit Pacolet comme son écuyer, puis il alla vers le palais et entra en la salle du duc d'Aquitaine par la licence des gardes.

Quand il fut devant lui, il se leva et lui fit la révérence qui lui appartenait ; car pour telle chose, il était bien appris. Et quand il l'eut salué, le duc le regarda fort et lui sembla être Orson ; mais parce qu'il parlait, il ne le reconnut pas et n'y pensa plus ; mais il lui dit :

— Chevalier, dites-moi qui vous amène :

— Franc duc, dit Orson, je suis un chevalier aventurier qui voudrais trouver moyen de rendre bon service.

— Chevalier, dit le duc, vous êtes grand et il me semble que vous devez être vaillant et hardi et si vous voulez me servir, je vous donnerai tels gages que vous serez content, et si vous pouvez faire à mon gré, avant que vous partiez, je vous ferai riche et serez en grand honneur.

— Grand merci, dit Orson, je l'accepte et je ferai tant que vous pourrez connaître ma loyauté.

— Chevalier, dit le duc, en ma cour je vous retiens et pour la grande confiance que j'ai en vous, je vous ferai délivrer cent livres parisis avant que vous me serviez.

Orson fut si sage en manière et contenance, que le duc le retint à dîner avec les barons et chevaliers. Et quand il fut à table, sa manière fut si agréable à tous, qu'il en fut admiré, et principalement des dames et demoiselles. Là fut la noble Fezonne, qui était sa femme jurée, qui pour sa grande beauté fut en grande mélancolie, mais jamais elle ne pensa que ce fût Orson, car il était changé d'habit et de langage. En cette manière, dîna Orson en la cour du duc Savary. Après le dîner, le duc appela son trésorier et lui fit délivrer cent livres parisis, comme il avait promis. Ensuite, Orson prit congé de lui, en le remerciant de ses largesses et lui promit de le servir fidèlement ; puis il s'en retourna où les nobles dames l'attendaient. Quand il fut venu, il leur raconta comment le duc d'Aquitaine l'avait reçu en grand honneur et retenu à ses gages, dont elles se mirent à rire et eurent grande joie. Or, il arriva en cette semaine que le duc d'Aquitaine eut nouvelle du géant Ferragus, qui était descendu pour lui faire la guerre. Il manda ses barons et chevaliers, qui pour le secourir furent bientôt prêts et appareillés pour donner bataille si besoin en était ; puis de chair et de blé, il fit garnir la cité en grande abondance et fit assembler les gens d'armes de tout le pays pour défendre son pays et la cité d'Aquitaine contre Ferragus qui



cette semaine mit le siège devant la cité au même champ où le vert chevalier, son frère, avait assis son pavillon, quand il fut vaincu par Orson. Grand et large fut le siège des païens et sarrasins et ils firent grands dommages en la terre d'Aquitaine à leur arrivée et tinrent le pays en grande sujétion, et partout où ils purent, ils avaient domination et ils pensaient bien conquérir tout le pays et détruire les chrétiens, mais le duc d'Aquitaine, qui était très hardi et vaillant, fit armer ses gens en grand nombre, puis sortit d'Aquitaine pour combattre les païens et faire lever le siège. Et Valentin et Orson, avec le petit Pacolet, sans bruit ni nulle connaissance, entrèrent en l'ost d'Aquitaine. Or, plusieurs nobles chevaliers chrétiens de la cité furent ce jour sur les champs, en armes, pour combattre le géant Ferragus. Et quand le duc d'Aquitaine vit l'ost des païens, qui était fort grand et large, à Dieu il se recommanda de tout son cœur, qu'à cette journée il lui voulût aider ; puis il fit ordonner ses batailles et sonner trompettes et clairons, puis sur les sarrasins, il est allé fondre, lesquels marchèrent fièrement contre eux. En ce jour, devant Aquitaine se livra une bataille où y mourut de vaillants chevaliers et gens de tous états, tant que le sang coulait parmi le champ comme une rivière. Le géant Ferragus entra en bataille près de son neveu Dromadin, qui portait sa bannière, et autour de lui étaient des sarrasins de grande puissance pour défendre le géant, lesquels frappèrent sur les chrétiens si grands assauts, qu'à cette heure, ils tuèrent six vaillants chevaliers ; savoir : Bandiani, Brandi, Gauthier, Galleran, Antoine le Maréchal et le hardi Gloriam, qui était près du duc d'Aquitaine.

Les chrétiens furent assaillis de si merveilleux assauts, qu'ils furent obligés de reculer, et le duc d'Aquitaine fut entouré d'ennemis et demeura tout seul, sans secours ni aide ; lequel fit telle vaillance d'armes que nul n'osait arrêter devant lui, et il cria *Aquitaine* contre les sarrasins, mais rien ne lui valut sa prouesse ; car aussitôt que Ferragus le reconnut, il alla vers lui, le prit et l'emmena. Et quand il l'eut en sa sujétion, il le fit lier bien étroitement et mener en son pavillon, qui était fort riche, et le fit bien garder ; puis Ferragus retourna contre les chrétiens ; mais la journée fut si funeste pour les chrétiens, que pour la perte de leur bon maître, ils voulurent tous prendre la fuite. Alors, Valentin et Orson vinrent au-devant, en criant hautement :

— Vaillants chevaliers, dites *Aquitaine*, et montrez votre chevalerie, car il vous serait reproché de faillir à ce besoin ; ayez cœur et courage et Dieu vous aidera !

Ainsi les deux chevaliers réconfortèrent le peuple d'Aquitaine qui était

prêt à fuir, de manière que les chrétiens sont retournés contre les sarrasins et recommencèrent la bataille plus fort que devant. Les nouvelles vinrent dans Aquitaine que le duc était prisonnier ; grand et petits pleurèrent la prise du duc, mais sur toutes autres douleurs, celle de la belle Fezonne était incomparable, qui en tordant ses mains et tirant ses cheveux, disait en soupirant :

— Hélas ! qu'est-il devenu ? Je suis la plus infortunée qui soit sur terre ! Hélas ! mon très cher père, il vous faudra mourir, car des mains des sarrasins vous ne pourrez échapper. Je vous dis adieu, mon doux père, car jamais je ne vous reverrai ; mais je demeurerai ici seule et pauvre orpheline, loin de toute joie, et pleine de tristesse et de douleurs. Hélas ! Orson, mon fidèle ami, votre longue absence me doit bien ennuyer ; car si vous fussiez ici présent, par vous mon père fut délivré.

Pendant que la belle Fezonne pleurait, les chrétiens et sarrasins se battaient courageusement. Tant dura la bataille, que la terre était couverte de corps morts. Or, là fut le vaillant Valentin, qui des sarrasins faisait si grand carnage, que nul, tant fut-il hardi, n'osait demeurer devant lui. Orson fut de l'autre part et jura que dans la bataille il finirait ses jours ou il ramènerait le duc d'Aquitaine en sa terre. Pacolet était auprès de lui, qui lui promit bon secours et lui jura qu'à son besoin il ne manquera pas. Alors Orson frappa des éperons et entra parmi les sarrasins avec si grande fureur, qu'il rompit la bataille et passa outre. Après que lui et Pacolet eurent outrepassé la bataille, ils jetèrent leurs armes à terre et mirent à leurs cols des écus de sarrasins où l'image de Mahon était empreinte, puis ils allèrent au pavillon du géant Ferragus, sans nul contredit ; car Pacolet savait bien parler leur langage. Ils entrèrent aux tentes pour avoir le duc ; mais Pacolet voyant qu'il y avait trop de païens qui le gardaient, il fit jouer son sort si bien et si habillement, que tous les a fait dormir. Quand ils furent tous endormis, Orson vint au duc d'Aquitaine et lui dit :

— Grand duc, venez avec moi et montez sur ce cheval sans tarder car je vous délivrerai des mains de Ferragus ; je suis un chevalier qui dans votre salle vous demandai gage le jour que vous me donnâtes cent livres ; n'ayez nul doute des païens, car sans danger en votre ost je vous mènerai.

— Chevalier, dit le duc, soyez le bienvenu, qui hors de servitude me délivrez et de mes ennemis mortels ; et pour le bon service que vous me faites aujourd'hui, je vous donnerai ma fille, la belle Fezonne, en mariage : je l'avais donnée il n'y a pas longtemps à un chevalier qui était sauvage, lequel ne savait parler nul langage, mais puisqu'il n'est pas revenu vers moi,

sa longue absence lui portera dommage. Je vous la donnerai, car vous l'avez bien gagnée et vous aurez avec elle pour mariage la moitié de ma terre d'Aquitaine.

— Je vous remercie, dit le chevalier, tel don n'est pas à refuser, mais faisons diligence pour échapper de ce lieu et retournons en notre ost.

Les trois champions, le duc d'Aquitaine, Orson et Pacolet ont pris des armes de sarrasins et ont passé parmi l'ost, sans qu'ils aient été aperçus d'aucun d'eux.

Pendant qu'Orson alla vers le duc d'Aquitaine, Valentin, qui était parmi la bataille, demanda à plusieurs où était son frère Orson, mais nul ne lui en savait dire des nouvelles, ce dont Valentin fut fort dolent, car il craignait qu'il ne fût demeuré parmi la bataille, de quoi il jeta maints piteux cris en disant :

— Hélas ! je ne suis point surpris de mes infortunes, quand mes joies se changent en tristesse, puisque j'ai perdu mon principal ami, l'espoir de toute ma vie ! Hélas ! cher frère Orson, je vous ai perdu par les sarrasins, car je sais bien que votre vaillance et hardiesse a été cause de votre mort. Car, comme je vous connais, vous avez plutôt aimé mourir par vaillance que de vivre en vergogne. Ah ! vaillant frère Orson, avec beaucoup de peine je vous conquis dans le bois et depuis, je vous ai gardé de péril et danger et lorsque de vous je pensais avoir joie et secours, vous êtes séparé de moi, mais puisque de vous je ne puis avoir nulle nouvelle, je promets à Dieu qu'en bref je saurai où vous êtes et vous trouverai mort ou vif, ou je mourrai dans la peine.

Après ces paroles, Valentin entra en bataille comme un homme désespéré, tenant en sa main l'épée de fin acier et de son corps montra telle chevalerie que sans arrêter il jeta par terre cinq ou six sarrasins et, en faisant cette prouesse, le géant Ferragus le reconnut et il alla auprès de Valentin et le serra de si près, que devant tous il l'emporta, car son cheval fut tué sous lui. Alors le géant Ferragus fit étroitement lier Valentin et jura sur tous ses dieux qu'il en prendrait vengeance ; mais il ne fit pas du tout à sa volonté car, pendant qu'il emportait Valentin par les champs, Orson, Pacolet et le duc de Savary le rencontrèrent. Alors le duc dit :

— Voyez le faux païen qui veut détruire nos gens et notre loi, il emporte avec lui un de nos chevaliers bien étroitement lié.

— Si nous sommes vaillants, dit Orson, il ne nous peut échapper.

Alors il frappa des éperons et alla vers le géant auquel il donna un tel

coup de lance que lui et Valentin furent jetés par terre ; mais le géant qui était fort et puissant se releva sur ses pieds et laissa là Valentin qui de peur commença à fuir ; mais Orson lui cria :

— Frère, retournez en arrière, et n'ayez doute !

Alors, Valentin retourna vers lui, s'empara d'un cheval et monta dessus et Pacolet, qui fut parmi l'ost, cria hautement, en langage sarrasin : *Portugal, le meilleur*. Et ce faisait, il passa la bataille et vint à l'ost des chrétiens, et ainsi ils furent tous mis hors des mains de leurs ennemis. Quand les chrétiens virent que le duc était délivré, leur courage redoubla et leur force augmenta. Ils furent si joyeux que tous d'une même voix crièrent *Aquitaine*, puis ils coururent sur les païens et les assaillirent de si grande force et vigueur, que le géant Ferragus, après avoir perdu grand nombre de ses gens, fut contraint de lever le siège et de se retirer. On fit sonner trompettes et clairons, puis les gens d'armes retournèrent en Aquitaine pour se rafraîchir. Au retour de la bataille, Valentin et Pacolet retournèrent en leur logis et Orson s'en alla au palais avec le duc Savary et autres barons et chevaliers. Quand le duc d'Aquitaine fut de retour en son palais, il manda tous les princes et seigneurs de la cour et sa fille la belle Fezonne ; puis il appela Orson et lui demanda comment il avait nom ; mais Orson fut très subtil et lui dit :

— Sire, j'ai nom Richard.

Alors le duc dit en présence des seigneurs :

— Sachez que sur tous chevaliers, je veux que l'honneur soit fait à celui que vous voyez ici, car par lui je suis retourné en Aquitaine et j'ai été délivré de mon adversaire et mortel ennemi ; et vous ma fille, c'est ma volonté qu'ayez en mariage ce vaillant chevalier, car sur tous autres, je le tiens le plus brave qui soit au monde ; et pour la grande prouesse qu'il a montrée envers moi, je lui ai promis en récompense d'avoir votre gentil corps et de vous donner à lui pour épouse. Vous le devez bien aimer car il a sauvé la vie à votre père.

À l'opinion du duc furent consentants tous les chevaliers et ils disaient de voix unanime que ce chevalier était bien digne d'avoir la belle en mariage, mais Orson, qui était là présent, ne voulut sur ce fait déclarer sa pensée jusqu'à ce qu'il eût essayé le courage et la volonté de la belle Fezonne, ainsi qu'il l'avait entrepris de faire.

## CHAPITRE XXVII

### *Comment Orson voulut essayer la volonté de la belle Fezonne avant de l'épouser.*



ORSON fut sage, car avant que d'épouser Fezonne, il voulut savoir si elle était ferme pour garder sa foi ; car bien souvent il avait ouï dire que les femmes, pour peu de choses rompent et faussent leurs promesses ; mais quoique plusieurs soient de cette nature, le vice

des mauvaises ne doit point faire tort à la fidélité des bonnes ; car parmi un buisson d'épine, on trouve bien une rose fleurie et aussi entre plusieurs femmes mauvaises, on peut bien en trouver une bonne, ainsi que fut Fezonne qu'Orson trouva loyale, car pour l'essayer, il dit au duc :

— Sire, de l'honneur que vous me faites, je vous rends grâces ; mais à l'égard de votre fille, je voudrais bien savoir sa volonté, car il lui appartient bien d'avoir un homme de plus haut lieu que moi ; c'est pourquoi, avant que je la prenne, je désire la consulter, car un mariage fait contre sa volonté ne vient pas volontiers à sa perfection.

— Chevalier, dit le duc, vous avez raison et je vous l'accorde. Or, allez en sa chambre et parlez-lui afin que vous soyez mieux de son fait.

Alors Orson entra en la chambre de la belle Fezonne et alla auprès d'elle, puis la prit par la main et lui dit doucement :

— Madame, votre grande beauté m'a si épris d'amour, que sans vous je ne puis avoir de repos. Or, Dieu soit loué quand il lui a plu me faire telle grâce que vous me soyez donnée pour femme, car bien me pourrai vanter que de toutes j'aurai la plus belle amie ; et, puisqu'il plaît au bon duc votre père que vous m'ayez pour mari, vous devez être bien contente car je vous servirai et tiendrai parfaite loyauté tout le temps de ma vie.

— Chevalier, répondit la belle, qui était bien apprise, cessez de requérir cette chose, car vous perdez votre peine. J'aime tous chevaliers en bien et honneur. Mais sur tous autres, j'en aime un et veux lui tenir foi et

loyauté, ainsi que je lui ai jurée ; jamais pour autres je ne le dois changer ni oublier.

— Belle, dit Orson, quand il plaira à votre père, c'est bien raison et droit qu'il vous plaise.

— Sire, dit la pucelle, c'est bien droit et raison que j'obéisse à monseigneur mon père, mais s'il advient qu'à telle chose il me contraigne et qu'il me veuille donner à un autre qu'à celui qui conquiert le vert chevalier, je partirais plutôt sans rien emporter que de fausser ma foi.

— Dame, dit Orson, je suis très émerveillé de ce que vous êtes amoureuse de ce chevalier, car vous savez qu'il est de nature sauvage et ne sait parler.

— Sire, dit la dame, un vrai amour me porte à l'aimer naturellement, car on dit souvent que chose qui plaît est à demi vendue ; pour cette cause, noble chevalier, n'ayez point d'espérance en moi, car jamais je ne changerai l'amour que j'ai pour ce chevalier.

Orson fut bien joyeux de la sagesse de Fezonne qui lui fit cette réponse ; cependant, il feignit d'en être fâché et s'en fut de la chambre sans prendre congé d'elle ; il alla vers le duc, et lui dit :

— Franc duc, sachez que je viens de voir votre fille mais elle m'a donné pour réponse que jamais de sa vie autre ne prendra pour ami que celui qui conquiert le vert chevalier.

— Chevalier, dit le duc, que sa réponse ne vous étonne car elle n'est pas libre de ses volontés ; ayez un peu de patience, je parlerai à ma fille.

— Grand merci, dit Orson.

Alors il sortit du palais et alla au logis de son frère, auquel il raconta la réponse que lui avait faite la belle Fezonne.

— Frère, dit Valentin, vous avez bien fait et cela vous doit suffire, car vous pouvez bien connaître le grand amour qu'elle vous porte ; mais je veux que nous allions ensemble vers le palais car incontinent que le duc me verra, je suis assuré que nous serons bien reçus.

— Frère, dit Orson, votre vouloir soit fait.

Alors Valentin se para richement et Orson prit la chemise de mailles dont il était vêtu quand il vint en Aquitaine et ils allèrent au palais avec Pacolet qui partout les suivait. Ils entrèrent dans la salle où était le duc, parlant à sa fille devant plusieurs barons et chevaliers :

— Ma fille, dit le duc, d'où vous vient ce courage que ma volonté ne

voulez accomplir et prendre ce noble chevalier en mariage qui, par ses vaillances, a tant de renommée ? Par lui, j'ai été délivré et il m'a sauvé la vie.

— Hélas ! mon père, dit la pucelle, pourquoi m'en parlez-vous ? Car vous savez bien que j'ai donné ma foi à celui qui vous délivra du vert chevalier. Or, est-il plus vilain reproche que de rompre sa foi ou briser son serment ? Et s'il advient que par vous je sois contrainte, vous serez cause de mettre mon âme en danger, ce qui vous serait reproché devant le monde.

Et tandis que le duc d'Aquitaine parlait à sa fille, Valentin et Orson entrèrent, lesquels en grande humilité, comme chevaliers courtois, saluèrent le duc qui les reçut en grande joie. Puis Orson alla vers Fezonne, qui de grande joie se sourit.

— Hélas ! dit-elle, soyez le bienvenu, car votre retard m'a causé trop d'ennuis, et si vous ne fussiez venu, mon père voulait me donner à un autre chevalier qui pour mon amour a pris grande peine, lequel vous ressemblait bien de nez et de bouche.

— Madame, dit Orson, depuis que je vous vis, j'ai appris à parler et c'est moi qui aujourd'hui en votre chambre d'amour vous priais.

Alors la dame fut si joyeuse qu'on ne peut le dire. Et Orson entra en une chambre et changea d'habit ; il prit robes et vêtements très précieux qu'il avait fait apporter par Pacolet, puis il entra en la salle ; et quand le duc le reconnut, il l'alla embrasser et lui dit :

— Beau-fils, veuillez me pardonner de ce que je voulais donner ma fille à un autre qu'à vous, car je pensais que vous ne deviez jamais revenir.

— Sire, dit Orson, de bon cœur je vous pardonne.

Et alors le duc demanda comment ils s'étaient portés depuis leur départ ; et Orson a conté devant tous les fortunes et aventures où ils ont été et comment ils sont fils de l'empereur de Grèce nommé Alexandre et de la sœur du roi Pépin, nommée Bellissant, laquelle ils trouvèrent en Portugal. Quand le duc entendit que les deux vaillants chevaliers étaient de si haute maison et de si noble génération, il en eut au cœur une grande joie et dit :

— Chevaliers, très dignes d'avoir grand honneur et révérence, quand de tous les chrétiens vous êtes les plus nobles ; mais d'une chose je suis dolent, c'est de votre père l'empereur de Grèce et votre oncle le roi Pépin, que les païens et sarrasins assiégèrent dans Constantinople, et tant a duré



leur guerre, que si Dieu ne leur donne secours, par famine il conviendra se rendre aux ennemis, qui est chose fort piteuse.

Quand Valentin ouït que son père et son oncle étaient en danger, il en eut si grand deuil que nul ne le put apaiser et sur toutes choses il plaignait le roi Pépin, lequel l'avait nourri, plus fort que l'empereur. Alors Pacolet lui dit :

— Sire, laissez ce deuil, car si vous me voulez croire, avant qu'il soit demain soir, je vous mettrai dans la cité de Constantinople.

— Je crois qu'il est fol, dit Valentin, ou il faudrait que le diable l'y portât.

— Sire, dit Pacolet, si vous voulez monter sur mon cheval et faire ce que je vous dirai, nous serons en Grèce avant la fin du jour.

— Pacolet, dit Valentin, à ces mots je m'accorde, car nulle autre chose mon cœur ne désire tant que de voir mon père que jamais je n'ai vu !

À cette heure, Valentin fut délibéré de partir dès le lendemain pour aller à Constantinople. Le duc d'Aquitaine fit épouser Orson à sa fille Fezonne et fit faire les noces qui furent richement servies ; il y eut des divertissements de toutes sortes d'instruments dont le bruit retentissait jusqu'en l'ost des sarrasins. Le duc d'Aquitaine fit amener en grand honneur au palais les deux dames Bellissant et Esclarmonde. Alors il y eut un espion qui vit l'assemblée et qui alla vers Ferragus et lui dit :

— Sire, je viens de la cité d'Aquitaine, où j'ai vu la reine Bellissant que vous avez gardée et votre sœur la belle Esclarmonde et les chevaliers qui de vos prisons sont sortis et le petit Pacolet qui vous a trahi.

— Par Mahon, dit Ferragus, je dois bien être dolent du traître garnement Pacolet qui m'a trompé, et ma sœur Esclarmonde que j'aimais tant, que les chrétiens emmenèrent, mais je jure Mahon que j'en prendrai vengeance, car je les ferai tous mourir en peu de temps.

## CHAPITRE XXVIII

***Comment Ferragus, pour avoir du secours, manda le roi Trompart et l'enchanteur Adramain. Et comment Valentin partit d'Aquitaine pour aller à Constantinople voir son père, l'empereur de Grèce.***

FERRAGUS fut fort courroucé quand il vit que de sa sœur et des chevaliers il ne put prendre vengeance. Il appela un héraut à qui il donna une lettre par laquelle il mandait au roi Trompart, qu'incontinent et sans

arrêter, il voulût venir devant lui bien accompagné et armé le mieux qu'il pourrait et s'il lui voulait donner secours, il lui donnerait pour femme la belle Esclarmonde, sa sœur, et il lui manda de plus qu'il amenât l'enchanteur Adramain, qui avait appris à bien jouer de l'art



de nécromancie dans Tolède et était passé maître de cet art. Les lettres furent faites et données au messenger, qui se mit en chemin pour faire sa commission. Je laisserai à parler de Valentin, qui prit congé des seigneurs, des dames et de la belle Esclarmonde, laquelle de bon départ fut fort triste elle lui demanda :

— Ami, quand m'épouserez-vous ? Tenez-moi loyalement votre parole, car en vous j'ai mis ma confiance.

— Belle, dit Valentin, de moi ne vous doutez, car je vous serai loyal et vous promets ma foi que dès qu'il plaira à Dieu le tout-puissant que je revienne de Constantinople, sans nul délai je vous épouserai.

Alors il dit au duc d'Aquitaine et à son frère Orson :

— Seigneurs, je vous laisse ma mie Esclarmonde en garde, comme à mes principaux amis auxquels je me confie, en vous suppliant que le plus tôt possible, vous lui fassiez administrer le sacrement de baptême, et ne changez pas son nom pour lui en donner un autre ; car c'est ma volonté que tel nom elle porte.

— Valentin, dit le duc, n'ayez nul souci car Esclarmonde sera gardée aussi chère que ma propre fille.

Valentin prit congé du duc d'Aquitaine, qui de son départ avait le cœur dolent, puis il embrassa la belle Esclarmonde, et en prenant congé la baisa tendrement ; mais la dame était si dolente que parole ne lui put dire. Valentin la laissa et se mit à pleurer et Orson prit congé de lui et dit :

— Frère, je prie notre Seigneur qu'il vous veuille garder et conduire, mais sur toutes choses je vous prie humblement que vous me recommandiez à mon père l'empereur de Grèce et mon oncle le roi Pépin, car s'il plaît à Dieu, dans peu de temps je les irai voir.

— Frère, dit Valentin, je ferai le message pour vous ainsi que pour moi.

À ces mots partirent les deux frères qui, pour se séparer l'un de l'autre, avaient le cœur dolent. Orson demeura au palais et Valentin retourna en son logis vers la reine Bellissant, qui était sensible à son départ. Et quand elle vit qu'il était prêt de partir, elle l'embrassa pour prendre congé de lui, mais elle avait le cœur si dolent, qu'elle ne sut dire un seul mot. Valentin la prit entre ses bras en la réconfortant, car quoiqu'il en fût fort dolent, il se faisait une grande violence pour réconforter sa mère, à laquelle il dit avec douceur :

— Ma mère, n'ayez peur ni souci de moi car s'il plaît à Dieu mon créateur, dans peu vous me reverrez. Pensez et ayez toujours votre cœur en Dieu et priez pour moi, car en toutes mes prières et faits je m'en souviendrai et surtout je vous recommande tant que je puis ma mie la belle Esclarmonde qui se confie en moi et me veut garder loyauté.

— Hélas ! mon fils, dit la reine Bellissant, je dois bien en mon cœur soupirer et avoir douleur, mais par ta prouesse et hardiesse, tu as tant fait, que le jour viendra, au plaisir de Dieu, que je serai trouvée innocente et pure. Et quand vous serez en la cité de Constantinople, saluez de ma part votre père l'empereur Alexandre et votre oncle le roi Pépin, mon frère et leur dites que, sur la damnation de mon âme, jamais jour de ma vie, du grand blâme dont j'ai été accusée, je ne fus coupable. Et si quelqu'un veut entreprendre le champ de bataille et dit le contraire, combattez pour moi et prenez la querelle, car si vous êtes vaincu, je veux offrir mon corps à être brûlé devant tout le monde.

— Ma mère, dit Valentin, ne vous désunissez point, car s'il plaît à Dieu, en qui j'ai confiance, je ferai tant pour vous qu'en bref vous serez rendue et accordée à l'empereur Alexandre, mon père, et que du tort qu'il vous a fait il vous demandera pardon.

À ces paroles, ils se quittèrent. Au départ, la dame Bellissant requit Valentin, son fils, que le plus tôt qu'il pourrait, il lui renvoyât Pacolet pour savoir des nouvelles et Valentin le lui promit, puis il entra dans la chambre où il trouva Pacolet, lequel en attendant avait appareillé son cheval de bois.

— Allons, dit Pacolet, montez derrière moi fermement.

Alors ils montèrent sur le cheval et Pacolet tourna la cheville si bien que le cheval en l'air s'enleva et cette nuit fit tant de chemin qu'il passa outre la mer par-dessus plusieurs bois, rochers, villes, châteaux et grandes

cités et le lendemain avant midi ils aperçurent Constantinople. Alors Valentin demanda à Pacolet quelle place c'était ; il lui répondit que c'était la cité de Constantinople en laquelle il avait un si grand désir d'être. Valentin fut bien joyeux quand il se vit si près, car Pacolet l'avait si bien conduit qu'avant l'heure des vêpres, il fut en la cité, à l'heure que l'empereur et le roi Pépin étaient dans la salle pour souper. Valentin fut émerveillé quand il se vit devant telle compagnie. Alors le vert chevalier, qui en la salle était, reconnut bien Valentin et lui fit grande fête. Le roi Pépin, qui avisa Valentin, dit à l'empereur Alexandre :

— Sire, votre lignage n'est pas encore failli, car voici un vaillant chevalier qui est votre propre fils.

Quand l'empereur ouït ces paroles, il se leva de table pour venir embrasser son fils, mais le vert chevalier fut si joyeux de la venue de Valentin, que ce fut le premier qui l'accola. Après vint le roi Pépin son oncle, qui embrassa Valentin, ensuite vint l'empereur, son père, qui de joie et de pitié, pour souvenance de sa femme, prit son enfant entre ses bras et tendrement le baisa. Puis le vieillard Blandimain à la barbe fleurie reconnut Pacolet, car il l'avait vu en Portugal, il vint auprès de lui et lui demanda des nouvelles de la bonne dame Bellissant et il lui raconta comment tout avait été fait et comment Valentin avait été en plusieurs dangers pour avoir connaissance de l'empereur et de sa mère. Grandes joies et fêtes furent par tout le pays pour la venue de Valentin, fils de l'empereur Alexandre.

Chevaliers et barons arrivèrent de toutes parts pour voir Valentin et lui faire révérence. Et lorsque dans la salle de l'empereur arrivèrent plusieurs grands seigneurs, barons et chevaliers, Valentin, qui de grande hardiesse fut plein, parla en cette manière devant toute la compagnie :

— Seigneurs et chevaliers qui êtes ici présents, de l'honneur qu'il vous plaît me faire je vous en remercie humblement et sur tous autres je rends grâces à mon oncle le roi Pépin, qui jusqu'à cette heure m'a nourri, car je lui ai plus d'obligations qu'à nul homme qui soit sur terre puisque c'est mon oncle le bon roi Pépin qui, comme son enfant sans avoir de moi nulle connaissance, a tellement été inspiré de Dieu, qu'il m'a doucement nourri et si ce n'eût été lui, je devais bien misérablement mourir sans jamais avoir connaissance de mes parents et amis et sans recevoir le sacrement de baptême le jour que de ma mère je naquis ; car de mon père je n'avais confort ni aide et c'était chose difficile, quand, par un faux rapport, il avait à grande honte banni celle qui en ses flancs très doucement neuf mois me porta ; c'est la noble reine Bellissant, qui par le traître archevêque a été fausement

trahie, tant que par douloureuse infortune durant l'espace de vingt ans, elle a été contrainte de passer ses jours en pleurs et gémissements et pour montrer qu'elle est tout à fait innocente, moi, comme son fils légitime, je veux contre le maudit archevêque qui l'a fausement accusée, en champ de bataille offrir mon corps jusqu'à la mort et aussi contre tous autres qui, pour accuser ma mère, voudraient se présenter en quelque manière.

Quand l'empereur Alexandre ouït son fils le chevalier Valentin qui, pour le déshonneur de sa mère, voulait se combattre, il se mit à pleurer et dit à son fils Valentin :

— Hélas ! mon cher enfant, je sais et connais clairement que tu es mon fils légitime et qu'à bon droit tu veux pour ta mère combattre, laquelle par un faux rapport j'ai envoyée en exil. Mais du champ de bataille, il n'est nul besoin, car le traître et maudit archevêque qui l'avait accusée a été combattu et honteusement vaincu et mis à mort par un vaillant marchand, lequel, en présence du roi Pépin, ton oncle, et devant toute la noblesse, a dit et confessé comment à tort et mauvaise cause, par envie et diabolique tentation, il avait accusé la bonne dame. Quand j'entendis sa confession, je fus au cœur si amèrement navré que ma douleur serait chose trop forte à raconter. Depuis ce temps, j'ai employé plusieurs messagers en grande diligence, en divers contrées et régions, en espérance d'avoir quelques nouvelles certaines de ma femme, mais je n'ai eu à ce sujet aucune satisfaction, et pour ce, mon fils, ma seule espérance, si tu sais quelque chose de ta mère, ne me cache rien, car tous mes désirs sont d'en avoir des nouvelles.

— Sire, dit Valentin, pour parler de ma mère, sachez qu'hier soir vers minuit, je la vis et lui ai parlé dans la cité d'Aquitaine.

— Beau fils, dit l'empereur, comment est-il possible qu'en si peu de temps vous ayez fait tant de chemin ?

Alors Valentin lui conta comment Pacolet, par science et art subtil, l'avait en si peu de temps amené, de laquelle chose l'empereur Alexandre fut émerveillé.

De la venue de Valentin, grande joie fut dans Constantinople, et tant en fut réjoui l'empereur qu'il en fit sonner toutes les cloches. Quand les sarrasins ouïrent la grande joie que ceux de la cité faisaient, ils coururent aux armes et en grande diligence furent en bon point.

Lorsqu'ils furent tous prêts, le Soudan Moradin, accompagné de trente rois forts et puissants, fit assaillir la cité de Constantinople, laquelle était si pleine de peuple, que, faute de vivres, moururent quantité de personnes

de tout âge et des bestiaux de toute espèce. Quand le noble Valentin vit la grande multitude des païens et la nécessité de Constantinople, il parla devant tous les seigneurs et capitaines, disant :

— Seigneurs et chevaliers, vous savez que dans cette ville, vous êtes en grande disette de provisions et n'en pouvez avoir que par votre vaillance vous n'alliez les conquérir sur vos ennemis. Je serais d'avis qu'on fit sortir grand nombre de gens pour avoir des vivres et moi tout le premier je suis prêt de conduire de mon petit pouvoir et le mieux que je pourrai, tous ceux qui voudront sortir de la cité avec moi.

À ce propos furent consentants tous les capitaines et gouverneurs de toute l'armée, qui sortirent hors la cité avec Valentin et mille combattants, et il y avait grande multitude de menu peuple, qui par la grande nécessité où ils étaient, volontiers les suivaient. Quand ils furent hors des portes, ils coururent sur les sarrasins si vaillamment, qu'en peu de temps ils gagnèrent trois cents charriots de vivres ; mais comme ils les amenaient vers la cité, le Soudan, qui de cette perte fut dolent, s'en vint avec grande multitude de païens et sarrasins, entre les chrétiens et la cité, pour recouvrer les vivres. Et quand le roi Pépin vit qu'ils avaient serré le passage, il frappa des éperons et, la lance en arrêt, si vaillamment fit que devant le Soudan il abattit à terre le fier Miragnon, qui était roi de Capharnaüm, puis il tira l'épée et en frappa Aquillon, qui était fort et puissant, tellement que de l'arçon de la selle le jeta à terre. Lorsque Valentin et le vert chevalier virent les armes et vaillances que le roi Pépin faisait, ils entrèrent en la bataille et firent tant que devant le Soudan, ils abattirent par terre l'étendard des païens ; et quand l'étendard fut bas, Valentin passa outre contre le Soudan et si grand coup de sa lance lui donna, que de dessus l'éléphant où il était monté il l'abattit à terre vaillamment.

À cette heure, tant de vaillances furent faites par Valentin et le vert chevalier que Marados fut tué et l'amiral pris par le vert chevalier. Valentin, malgré tous les païens et sarrasins, abattit par terre quatre rois sarrasins et ôta les deux bras à l'amiral d'Ombrie ; mais les deux vaillants chevaliers, pour conquérir l'honneur en ce jour, furent trop ardents et se mirent trop avant en l'ost des païens car, quand ils voulurent retourner, ils furent enclos et pris si étroitement par les sarrasins, qu'ils furent menés prisonniers devant le Soudan, lequel, aussitôt qu'il les vit, jura son Dieu que jamais vers les chrétiens ils ne retourneraient, mais il fera un gibet devant sa cité de Constantinople et si haut les fera pendre et étrangler, que de tous les parents et amis ils pourront être vus.

Ainsi Valentin et le vert chevalier n'ont plus espérance de sauver leur vie. Et les chrétiens s'en sont retournés, malgré les païens et sarrasins, emmenant des vivres en grande abondance, tant que tout le peuple de la cité fut repu et conforté, mais avant qu'ils arrivassent dedans, ils eurent une si grande bataille contre les sarrasins que les chrétiens crurent bien ne jamais retourner à Constantinople. Alors ceux de la cité, qui virent bien la nécessité de leurs gens, firent crier dans la ville, sous peine de perdre la vie, que tous hommes, femmes et enfants, prêtres, clercs, chanoines, moines, réguliers et irréguliers, portassent la croix devant eux, en l'honneur de la passion de Jésus-Christ, pour saillir hors sur les païens. Alors il sortit un si grand nombre de peuple de la cité, qu'ils étaient quarante mille. Quand les païens et sarrasins virent le grand nombre de gens qui étaient sortis de la cité, ils se retirèrent promptement en leur ost et laissèrent les chrétiens prendre et emporter les vivres ; mais avant que les païens retournassent en leurs tentes, la bataille fut si grande de part et d'autre, que quatre mille chrétiens y périrent ; l'empereur de Grèce fut fort dolent pour la perte de plusieurs vaillants barons et chevaliers qui étaient demeurés sur le champ de bataille ; mais sur tous les autres, en son cœur il regrettait son fils Valentin et le vert chevalier qui avaient fait tant de prouesses. Ils en eurent grand deuil entre eux, faisant de grandes lamentations pour Valentin, que sitôt ils avaient perdu. Mais Pacolet les réconforta, disant :

— Seigneurs, cessez de pleurer, car de Valentin vous serez joyeux et de lui aurez bonne nouvelle plus tôt que vous ne pensez.

— Ami, dit l'empereur, Dieu te veuille ouïr et donner la puissance, car si tu peux l'amener vers moi, et l'ôter des mains du Soudan, qui a juré sa mort, tu peux sûrement dire que sur les autres à honneur je te mettrai.

— Sire, dit Pacolet, soyez sûr de moi, car derechef vous connaîtrez de quel amour je vous aime et votre fils Valentin.

Alors Pacolet prit son cheval de bois, et sans rien dire, partit pour aller vers l'ost des païens ; le Soudan était dans son pavillon, lequel, pour faire juger à mort Valentin et le vert chevalier, avait fait venir tous les plus grands seigneurs de son ost, mais son entreprise fut manquée, comme vous ouïrez ci-après.

## CHAPITRE XXIX

### ***Comment Pacolet délivra Valentin et le vert chevalier de la prison du Soudan Moradin, et comment il déçut le Soudan.***



QUAND le Soudan Moradin fut dans son pavillon, il fit venir devant lui Valentin et le vert chevalier, en présence des barons et chevaliers de la cour, et leur dit :

— Seigneurs, à cette heure vous voyez les deux du monde qui nous portent outrage, ainsi qu'au roi Ferragus et entre autres ce chevalier qui a renoncé notre loi pour se faire chrétien afin de nous porter plus dommage ; il me semble qu'il serait bon de les envoyer au roi Ferragus, car je sais bien qu'il prendra d'eux vengeance et qu'il les fera mourir, ainsi qu'ils l'ont mérité.

— Sire, dirent les païens et sarrasins, qui de la mort des chrétiens avaient grande envie, il n'est pas besoin de tant sermonner : faites faire une fourche sur les champs pour faire pendre et étrangler ces deux garnements qui vous ont tant porté dommage.

— Seigneurs, dit le Soudan Moradin, votre conseil est bon et je veux en user, car à mon Dieu Mahon je jure et promets que demain dès le matin je les ferai pendre si haut que tous ceux de la cité de Constantinople pourront bien les voir et qu'ils leur servent d'exemple.

Ces paroles dites, comme le Soudan entra dans sa tente pour souper, le petit Pacolet se trouva devant lui, qui de par Mahon le salua fort honnêtement :

— Pacolet, dit le païen, sois bienvenu. Or, dis-moi comment se porte le roi Ferragus, qui est par-dessus tous autres mon parfait ami.

— Sire, dit Pacolet, il se porte très bien et surtout par moi à vous il se recommande et vous envoie des nouvelles secrètes, que je vous dirai, s'il vous plaît les entendre.

— Ami, dit le Soudan, très volontiers j'écouterai votre message.

Alors il se retira à part pour lui dire son secret. Pacolet lui dit tout bas :

— Sire, sachez que je viens de Portugal et suis envoyé par la femme de Ferragus, qui de tout son cœur à vous se recommande et vous fait savoir que de tous les hommes du monde, elle est de vous si amoureuse, que pour votre amour, elle ne peut reposer ni nuit ni jour, tant elle en est éprise. Or, rien de si vrai que ladite dame, qui en moi se confie, m'a vers vous envoyé et vous mande expressément par l'amour que peuvent avoir deux loyaux amants, que dans ce jour vous ne différiez de la venir voir, car le roi Ferragus est pour le présent allé vers Aquitaine et vous pouvez jouir de la belle dame qui passe toutes les autres en beauté. Sire, venez-vous-en avec moi sur mon cheval, je vous conduirai de telle manière que demain

je vous rendrai près la noble dame.

— Ah ! Pacolet, dit le Soudan Moradin, tu donnes à mon cœur joie et liesse ; car de toutes les femmes du monde, il n'y en a pas de qui je sois plus amoureux que de la femme de Ferragus ; mais jamais nul jour vers elle je ne me pus trouver pour accomplir ma volonté et dire ma pensée ; alors je profiterai de cette occasion pour accomplir le désir de mon cœur, car je te promets que demain matin avec toi je m'en irai et accomplirai mon désir.

Pour cette heure, le Soudan Moradin s'assit à table et fit servir le petit Pacolet le plus honnêtement qu'il put ; car il était si joyeux des nouvelles qu'il lui avait apportées, que son cœur tressaillait de joie. Mais Pacolet, qui vit bien que le Soudan était en grande joie, dit tout bas : « Je suis bien festoyé aujourd'hui, mais avant qu'il soit demain vêpres, tel me donne de son pain à manger, qui maudira l'heure que je suis né. »

Or Valentin et le vert chevalier étaient en la tente du Soudan, bien étroitement liés ; ils reconnurent bien Pacolet, dont ils furent fort joyeux, pensant en eux-mêmes que pour leur délivrance il était arrivé là, mais ils n'en firent nul semblant. Alors, Pacolet, en regardant les prisonniers, dit au Soudan :

— Sire, comment êtes-vous si courtois de garder le vert chevalier en vos prisons sans le faire mourir, car sur tous les vivants il a porté dommage à son frère Ferragus, et pour lui plus nuire il a renoncé Mahon et trouvé moyen de lui enlever sa sœur la belle Esclarmonde pour la donner à un chrétien ; il me semble que vous êtes trop indulgent quand lui et tous autres de la sorte vous ne faites mourir sans pitié.

— Ami, dit le Soudan Moradin, c'est bien mon intention, car je suis délibéré de les faire pendre demain au matin et à une haute fourche.

Pacolet fut prudent et entretint le Soudan jusqu'à l'heure de dormir et quand l'heure fut venue d'aller reposer, le Soudan commanda que les prisonniers fussent bien gardés et étroitement tenus ; sur peine de la vie, on devait lui en rendre compte. Ainsi il se retira en sa chambre et laissa en garde Valentin et le vert chevalier à grand nombre de sarrasins qui sur tous les autres étaient convoiteux de leur mort. Or, l'heure venue que chacun fût retiré, excepté le petit Pacolet qui ne dormait pas, mais qui jeta tellement son sort parmi le pavillon, que tous ceux qui étaient dedans pour garder les prisonniers furent tous endormis, si bien que si les tentes eussent été abattues, pas un ne se fût éveillé. Alors Pacolet vint à Valentin et au vert chevalier et leur dit :

— Seigneurs, à cette heure je vous délivrerai des mains du Soudan Moradin.

Il ne faut pas demander s'ils furent joyeux, car de tous maux ils étaient consolés. Ils sortirent de la salle sans faire aucun bruit, car Pacolet les hâta le plus qu'il put, car il voyait que l'heure approchait et il redoutait fort le Soudan ; il les fit sortir en grande diligence et si bien les enseigna, que sans nul empêchement des sarrasins ils passèrent tentes et pavillons et vinrent à leur ost. Ensuite Pacolet, quand vint l'aube du jour, entra en la tente du Soudan, et s'écria :

— Ah ! sire, très mal va notre fait et vous montrez mal pour la femme de Ferragus que vous désirez tant avoir, quand vous tardez tant à accomplir sa volonté ! Levez-vous promptement, car un cœur qui aime passionnément ne doit point rester au lit si longtemps.

Quand le Soudan ouït Pacolet, il s'éveilla en sursaut tout émerveillé, puis dit :

— Ami Pacolet, par Mahon le tout-puissant, tu as bien fait de m'éveiller, car tu m'as ôté de grande peine, je faisais un songe merveilleux, il m'était avis qu'une corneille m'emportait et me faisait voler en l'air bien loin, et en volant parmi l'air, il venait à moi un grand oiseau, qui de son bec me frappait si fort, que le sang en coulait sur la terre en grande abondance ; je ne sais ce que veut dire ce songe et je suis en grand doute que le roi Ferragus ne sache cette entreprise.

— Sire, dit Pacolet, vous avez trop lâche courage, quand pour un songe vous voulez laisser l'amoureuse entreprise pour laquelle vous avez tant languï et soupiré.

— Par Mahon, dit le Soudan, tu dis vrai.

Il appela son chambellan pour se faire mettre en point, puis lui dit :

— Ami, sois secret et loyal et si mon oncle Brutaut me demande, tu lui diras que je suis allé un peu m'ébattre avec Pacolet.

— Sire, dit le chambellan, allez où vous voudrez, car de votre fait je ne veux enquérir, mais je le veux cacher.

Alors Pacolet monta à cheval et fit monter le Soudan derrière lui ; puis, quand ils furent montés, Pacolet tourna la cheville et le cheval s'éleva en l'air si haut, qu'aussitôt ils furent à Constantinople au palais de l'empereur Alexandre. Quand Moradin vit que Pacolet était arrêté, il lui dit :

— Ami, devons-nous loger ici ?

— Oui, dit Pacolet, n'ayez doute, car nous sommes en Portugal, au palais du roi Ferragus.

— Mais par Manon, dit le Soudan, je suis fort émerveillé comme le diable t'y a aussitôt apporté.

— Or, avancez-vous, dit Pacolet, d'entrer en cette salle, je vais en la chambre de la belle dame, la femme de Ferragus, et tout à l'heure je vous ferai ouvrir sa chambre pour coucher avec elle.

— Ami, dit le Soudan, tu me fais rire de joie. Or, va de par Mahon qui te veuille conduire.

Alors Pacolet laissa le Soudan dans la salle, laquelle de toutes parts fut bien fermée ; de sorte qu'il ne pouvait sortir dehors ; puis il alla vers la chambre de l'empereur et donna un si grand coup contre la porte que le chambellan l'ouït et cria :

— Qui êtes-vous qui en cette heure à la chambre impériale venez frapper et faire si grand bruit ?

— Ami, dit Pacolet, je suis Pacolet, qui viens de l'ost du Soudan pour délivrer Valentin et le vert chevalier des mains des sarrasins qui les avaient jugés et condamnés à mort ; de plus, dites à l'empereur que j'ai amené avec moi en ce palais le Soudan Moradin, lequel croit être en Portugal ; or, le faut-il prendre et écorcher tout vif, car il le mérite bien.

Quand le chambellan ouït les nouvelles, il alla vers l'empereur et le roi Pépin, lesquels pour voir le Soudan avec grand nombre de barons et chevaliers s'habillèrent et le Soudan était en la salle, lequel, en criant hideusement, commença à dire :

— Ah ! traître Pacolet, que Mahon te punisse, je t'ai entendu parler, tu m'as trahi ; mais par ma foi, je t'en ferai repentir.

Alors il tira son épée et comme un enragé il se mit à courir dans la salle, en frappant les murs et les pierres si rudement, qu'il en faisait sortir le feu, et il se combattait ainsi lorsque l'empereur et le roi Pépin, avec torches et falots, y accompagnés de plusieurs, sont venus vers lui ; lorsqu'il les aperçut, il se mit en telle manière devant le roi Pépin, qu'il tua un écuyer qui le voulait prendre ; le roi, qui en fut fort courroucé, s'avança contre le Soudan et lui donna si grand coup, qu'à terre il l'abattit, puis il fut pris et lié. Quand le jour fut venu, Valentin et le vert chevalier, qui de l'ost du Soudan venaient par l'aide de Pacolet, furent au Palais, où ils trouvèrent le Soudan, dont ils furent joyeux. Alors l'empereur et le roi Pépin firent des fêtes pour la délivrance de Valentin et du vert chevalier, car ils étaient

prisés et aimés.

L'empereur remercia grandement Pacolet pour son fils Valentin qu'il avait délivré, et le roi Pépin lui dit :

— Pacolet, il faut que tu me montes un jour sur ton cheval.

— Sire, dit-il, montez derrière et je vous porterai sans arrêter jusque dans l'enfer.

— Ami, dit le roi, Dieu m'en garde.

Alors Pacolet dit :

— Seigneurs, faites diligence pour faire mourir le Soudan, car si vous le laissez échapper, pensez que mal vous en viendra.

À cette heure furent assemblés dans le palais plusieurs grands seigneurs pour voir le Soudan et par le conseil et délibération desquels il fut jugé et condamné à être pendu aux créneaux du Palais, afin que des païens et sarrasins il pût être vu ; ainsi le jugement fut rendu et exécuté.

Quand les païens et sarrasins virent le Soudan qui était pendu là, ils furent fort émerveillés de la manière dont il avait été mené en la cité : Brutaut leur raconta comment il avait été déçu par Pacolet. Alors il y eut de grands cris et doléances parmi l'ost des païens et sarrasins pour l'amour de leur Soudan qu'ils avaient perdu, et ils ne savaient par quelle manière, car il était vaillant et des chrétiens grand persécuteur. Après leurs lamentations, ils assemblèrent leur conseil et élurent pour leur Soudan, Brutaut, qui était oncle de Moradin. Ce jour-là, les païens et sarrasins furent dolents et les chrétiens firent grande joie parmi la cité pour la mort du Soudan et pour les vivres qu'ils avaient gagnés ; puis après toutes ces choses, Pacolet prit congé de l'empereur et de toute la cour pour retourner en Aquitaine vers la belle Esclarmonde, comme il lui avait promis. Alors Valentin lui dit :

— Ami Pacolet, puisque vous allez en Aquitaine, saluez de ma part ma mère la reine Bellissant et ma mie Esclarmonde, mon frère Orson et le duc d'Aquitaine, ainsi que tous les autres barons et chevaliers et donnez cette lettre à madame ma mère, par laquelle elle pourra savoir clairement de nos nouvelles.

— Sire, dit Pacolet, je ferai votre message avec plaisir.

Alors il prit son cheval et monta sur une fenêtre, puis il tourna la cheville et s'en alla par l'air comme il avait fait ci-devant. L'empereur et le roi Pépin étaient aux fenêtres qui le regardaient.

— Pour tout l'or du monde, dit le roi Pépin, je ne voudrais être là.

Or, Pacolet s'en va en si grande diligence, que le lendemain matin il arriva en Aquitaine où il trouva le bon duc qui gardait Bellissant en la cité, Orson et la belle Esclarmonde ; il les salua tous de la part du noble Valentin fort honorablement.

— Ami, dit Orson, comment se porte mon père ?

— Sire dit Pacolet, il se porte bien ; mais pour savoir des nouvelles, voici une lettre pour madame Bellissant, de par votre frère Valentin.

La dame reçut la lettre bien joyeusement, puis elle appela son secrétaire pour la faire lire.

— Dame, dit le secrétaire, sachez que le vaillant chevalier votre fils Valentin vous mande par cette lettre que le puissant empereur, qui vous verrait volontiers de tout son cœur, vous salue, qui depuis votre départ en grande peine et travail vous a fait chercher longtemps, et vous mande qu'incontinent après qu'il vous eut chassée, il eut claire connaissance de votre loyauté et de la trahison du faux archevêque, lequel par un marchand a été combattu et mis en telle sujétion, qu'avant sa mort, il a confessé publiquement sa faute et damnable déception. Pour lesquelles choses, le bon empereur votre mari, de jour en jour, désire vous voir et vous avoir avec lui, et jusqu'à ce qu'il vous revoie, jamais au cœur il n'aura joie. Et sachez que dès qu'il sera défait des ennemis de la foi chrétienne, lesquels par grande puissance ont assiégé la cité de Constantinople, il viendra vers vous et amènera le vert chevalier, qui par Orson votre fils a été vaincu devant Aquitaine. Ainsi vous le mande et écrit votre loyal fils Valentin dans cette lettre.

Quand la dame ouït ces nouvelles, elle en eut au cœur si grande joie qu'elle se pâma et Orson la reçut entre ses bras.

— Mon cher enfant, dit la reine Bellissant, je dois bien remercier Dieu et être joyeuse quand l'empereur de Grèce a des nouvelles certaines de mon innocence et que par trahison ce crime abominable m'avait été imputé. Or, je dois bien rendre grâces à Dieu, puisque je dois me trouver bientôt devant l'empereur ; car si une fois en ma vie je le puis voir, je ne demande plus à Dieu de demeurer au monde, quand pour l'honneur de moi et de tout le sang de France, il a fait connaître la trahison de l'archevêque, qui a déclaré son maléfice.

## CHAPITRE XXX

*Comment le roi Trompart vint devant Aquitaine pour secourir Ferragus et amena avec lui l'enchanteur Adramin par qui Pacolet fut trahi et déçu.*



LE même jour que Pacolet arriva dans Aquitaine, le roi Trompart vint dans l'ost du roi Ferragus avec grand nombre de combattants pour lui donner secours contre les chrétiens. Ferragus le reçut en grand honneur et pour l'amour de sa venue, il fit faire grande fête par tout son ost.

— Franc roi, dit le géant Ferragus, de votre venue je dois être joyeux, car j'espère que par vous j'aurai vengeance de ceux qui ont déçu ma sœur Esclarmonde. Je sais qu'elle est dans Aquitaine et je prise peu ma puissance si je ne la puis avoir ; mais s'il est possible que par votre aide elle puisse être conquise, dès cette heure, je vous la donne pour femme.

— Ferragus, dit le roi Trompart, de ce ne doutez, car j'ai amené avec moi l'enchanteur Adramin, lequel sait l'art de nécromancie plus que tous vivants.

— Par Mahon, dit Ferragus, je suis joyeux de sa venue et s'il peut me rendre Pacolet, je le ferai le plus riche et le plus puissant.

— Sire, dit Adramin, ayez confiance en moi, car je vous servirai si bien



qu'en bref vous le connaîtrez.

Alors Adramin partit et habilla son sort pour jouer de son métier, puis il s'en alla vers Aquitaine, et afin d'entrer plus sûrement dedans, il fit charger des vivres et a tant fait par son engin et art, qu'il est venu devant les portes pour vendre ses vivres. On lui ouvrit les portes pour l'amour des vivres qu'il portait. Il entra en la cité et y vendit ses vivres, puis il trouva moyen d'aller vers le palais où il trouva Pacolet, qui le connut bien car autrefois il l'avait vu.

— Adramin, dit Pacolet, soyez bienvenu. Dites-moi, je vous prie de quel lieu venez-vous et qui vous amène ?

— Pacolet, dit Adramin, vous savez que j'ai servi longtemps le roi Trompart ; il advint un jour que je fus outragé par ceux de sa cour parce que je ne voulus leur appendre le secret de mon métier ; quand je me vis opprimé, j'eus dépit en mon cœur, et d'un couteau j'en frappai un à mort. Quand j'eus fait le coup, crainte de mourir, j'ai quitté la cour et le service du roi Trompart et suis venu vers vous pour la confiance que je pense y trouver. Et dorénavant, je veux être avec vous comme loyal compagnon, s'il vous plaît.

— Adramin, dit Pacolet, j'en suis content, faites bonne chère et ne craignez rien.

Alors Pacolet fit honnêtement servir ce compagnon qui fut joyeux de sa venue. Et en faisant chère ensemble, Adramin vit passer la belle Esclarmonde par le palais. Il demanda à Pacolet qui était cette dame si belle.

— Ami, dit Pacolet, c'est la belle Esclarmonde, sœur du roi Ferragus, laquelle doit être mariée à un vaillant chevalier.

Alors arriva Orson vers les deux compagnons, qui leur dit :

— Seigneurs, jouez un peu entre vous deux de votre métier, afin de réjouir la compagnie.

Adramin leva une chape par-dessus un pilier, de sorte qu'il sembla à ceux qui étaient présents que dans la salle coulait une rivière rapide où on semblait voir des poissons en abondance ; et quand ceux du palais virent l'eau si grande, ils levèrent tous leurs robes comme s'ils eussent eu peur d'être noyés. Pacolet, qui regarda l'enchantement, se mit à chanter et fit un sort si subtil en son chant, qu'il semblait à ceux du lieu que parmi la rivière courait un grand cerf, qui abattait à terre tout ce qu'il rencontrait ; il leur semblait aussi voir des chasseurs courir après ce cerf avec grand nombre de chiens. Alors il y eut plusieurs de la compagnie qui coururent au-

devant, croyant attraper ledit cerf ; mais aussitôt le cerf faillit.

— Vous avez bien joué, dit Orson et vous savez user de votre art.

À ces mots se levèrent les deux enchanteurs ; et Pacolet, qui tout bien y pensait, mena Adramin en sa chambre pour reposer cette nuit dont depuis il fut dolent, car quand vint minuit, Adramin jeta un sort sur le palais et tous furent si fort endormis, que pour cris ni bruit ils ne purent s'éveiller, et jusqu'au soleil levant, il fit dormir Pacolet comme les autres ; puis il alla vers le chevalet qu'il avait bien vu en sa chambre, mais n'en avait fait semblant, et quand il eut le chevalet, il alla en la chambre de la belle Esclarmonde, la fit habiller, puis l'amena avec lui sur le chevalet et vint à une fenêtre et tourna la cheville, car il en savait bien le tour et il a tant fait que sans séjourner il est arrivé au pavillon du roi Trompart avec la belle Esclarmonde. Alors Adramin s'écria :

— Sire, roi Trompart, levez-vous, car voici la belle dame Esclarmonde que j'ai dérobée dans Aquitaine, et j'ai si bien fait que j'ai aussi dérobé le cheval de Pacolet.

— Adramin, dit Trompart, je reconnais que tu es un ami loyal. N'est-ce pas la fille au grand roi Justemont, qui est sœur du roi Ferragus ?

— Oui, dit-il, j'ai bien su l'avoir subtilement et trahir l'enchanteur, car il n'aura jamais son cheval.

— Adramin, dit le roi Trompart, en sais-tu aussi bien jouer que lui ?

— Oui, dit Adramin, depuis longtemps je l'ai appris.

Alors il lui apprit la façon de tourner la chevillette. Le roi Trompart vit la subtilité et il pensa en lui-même que sur le chevalet il emportera en son pays la belle Esclarmonde et l'épousera.

Alors il embrassa la belle Esclarmonde qui dormait encore et la mit avec lui sur le chevalet de bois et Adramin le regarda en lui disant :

— Monseigneur, si vous ne savez jouer du chevalet, vous vous mettez en danger, vous et la dame.

— Nenni, dit Trompart !

Alors il tourna la cheville adroitement, en son jour, et s'en alla si loin qu'il fit plus de cent lieues avant le jour. Pour lors, la belle Esclarmonde s'éveilla, qui fut bien dolente de se voir en cet état ; elle se pâma de douleur, dont le roi Trompart fut effrayé, car il croyait qu'elle était morte ; il tourna la cheville et arrêta le cheval dans un pré, auprès d'une belle fontaine. Quand il eut descendu la dame sur l'herbe, il prit de l'eau et lui en jeta sur

le visage pour la faire revenir et alors l'eau la fit un peu remuer, elle ouvrit les yeux, en jetant un cri si pitoyable, que le roi Trompart crut qu'elle rendait l'âme, dont il eut grande pitié, ne trouvant moyen de lui donner secours, hors un pasteur qui était auprès d'eux, auquel il demanda du pain et le pasteur lui en donna un quartier qu'il porta à la belle Esclarmonde ; la pucelle en mangea un petit morceau et but de l'eau de la fontaine. Quand le cœur lui fut un peu revenu, elle se mit à pleurer, en disant :

— Hélas ! pauvre infortunée, que m'est-il advenu ? J'ai perdu toute ma joie par fraude et maudite trahison. Hélas ! mon ami Valentin, je vous ai perdu ; maudit soit de Dieu celui qui ainsi nous sépare !

Quand le roi Trompart ouït les regrets que la belle Esclarmonde faisait pour son ami Valentin, il lui dit fort rudement :

— Dame, laissez ces paroles et de ce chrétien jamais ne parlez devant moi, car par mon Dieu Mahon, je vous ôterai la vie ; c'est bien raison plutôt que je vous épouse, moi qui ai mon royaume sous ma domination, que de prendre ce malheureux qui n'a ni rentes ni seigneuries.

En disant ces paroles, il s'inclina vers la dame et la voulut baiser mais elle, qui de son amour était peu curieuse, lui donna du poing sur les dents, tant que le sang en sortit, dont le roi Trompart fut dolent, de sorte que par grande colère, il la mit sur son chevalet pour partir de la place et aller en son pays ; mais on dit communément qu'il arrive mal d'être maître d'un métier dont on ne sait rien ; ainsi en arriva-t-il au roi Trompart qui dudit chevalet de Pacolet croyait bien savoir jouer, car il tourna si mal à point la cheville, que de son chemin il s'éloigna de plus de cent lieues et lorsqu'il pensait arriver sur sa terre, il arriva en Inde-la-Majeure où est une grande place, en laquelle ce jour on tenait marché et voyant tous ces gens de dessus son chevalet avec la belle Esclarmonde, il descendit à terre, dont furent émerveillés tous ceux qui étaient présents. À cette heure, la belle Esclarmonde reconnut le chevalet, car la douleur qu'elle avait eue la nuit de devant, l'en avait empêchée.

— Hélas ! Pacolet, dit la belle Esclarmonde, je suis trahie, et vous dérobé. Hélas ! je puis bien recommander à Dieu mon ami Valentin.

— De par Mahon, dit le roi Trompart, qui croyait bien être dans son palais, si jamais vous me parlez de ce chrétien, vous connaîtrez bientôt de quel amour je l'aime ; car de mon épée je vous ferai voler la tête de dessus les épaules.

Or, Trompart, qui croyait être en son palais et qui pour la belle Esclar-

monde avait voulu jouer de l'art de nécromancie, est arrivé au lieu où il faudra finir ses jours, car après avoir été regardé de plusieurs, aucuns disaient entre eux que c'était le grand Dieu Mahon qui en chair et sang était descendu du ciel pour visiter son peuple. Les nouvelles de cette vision vinrent au roi de l'Inde qui commanda que devant lui ils fussent amenés, or le roi Trompart était mal arrivé, car aussitôt que le roi de l'Inde le vit, il le reconnut bien et lui dit :

— Trompart, soyez le bienvenu, car maintenant je peux prendre vengeance de la mort de mon frère auquel par votre fier courage vous avez pendant sept ans fait la guerre, et puis à la fin vous l'avez honteusement fait mourir ; pourquoi je veux montrer à mon frère, que toute ma vie j'ai aimé, qu'après sa mort je l'ai vengé de ses ennemis.

Alors le roi d'Inde, sans autre délibération, fit trancher la tête au roi Trompart et, après justice faite, il fit prendre la belle Esclarmonde avec le chevalet de bois et la fit mener dans son palais et honorablement servir, puis il entra en son palais et devant lui la fit amener, et quand elle fut devant lui, il l'a regarda attentivement, car elle surpassait en beauté toutes les autres.

— Dame, je ne sais qui vous êtes, ni de quel lieu vous venez, mais votre beauté m'a si fort épris d'amour pour vous, que je suis délibéré de vous prendre pour femme et je vous ferai reine et maîtresse de toute ma terre de l'Inde-la-Majeure.

— Sire, dit la belle Esclarmonde, vous parlez gracieusement et me promettez plus de biens que je ne suis digne d'avoir, mais, quant à vous prendre pour mari, je vous prie, s'il vous plaît, de m'en dispenser, car depuis peu de temps j'ai fait serment devant l'image du Dieu Mahon, pour certaines nécessités où je me suis trouvée, que d'ici à un an nul homme je ne prendrai pour époux ; cependant, sire, s'il vous plaît, me laisser tenir ma promesse jusqu'au terme d'un an, lorsque ce terme sera fini, vous me prendrez pour épouse pour faire de moi à votre volonté.

— Par Mahon, dit le roi, vous ne dites que bien, et puisque vous l'avez ainsi voué à notre Dieu Mahon, je suis d'accord d'attendre jusqu'à la fin de votre serment.

Ainsi demeura la noble dame au palais du roi d'Inde, lequel pensait bien qu'au bout de l'an, il accomplirait sa volonté, et il commanda que la belle dame Esclarmonde fût sur toutes les autres bien servie et chèrement tenue. Il lui fit donner une chambre richement ornée, en laquelle la dame fit apporter le chevalet de bois et le mit au lieu le plus sûr. Quand la dame Es-

clarmonde vit le chevalet, en regrettant Pacolet, elle se mit à pleurer tendrement, priant Dieu que de ce danger il la voulût délivrer.

— Hélas ! dit la noble dame, vrai Dieu tout-puissant, en qui est mon espérance, veuillez étendre votre bénigne grâce sur cette pauvre femme, autrement je demeurerai dolente et égarée, séparée de tous mes amis, et aux mains de mes ennemis mortels il me faudra passer le reste de ma vie. Hélas ! vrai rédempteur, qui pour tous a souffert mort et passion, veuillez me délivrer de cette tribulation et faites par votre puissance que je puisse voir mon ami Valentin, ou il me faudra plutôt mourir que de m'abandonner à un autre qu'à lui.

La dame est en l'Inde-la-Majeure, laquelle nuit et jour en gémissant prie Dieu qu'il la veuille mettre hors de ce danger et la rende saine au noble chevalier Valentin, auquel elle avait promis foi et loyauté. Or, je laisserai à parler d'elle et du roi d'Inde et reviendrai à Pacolet et au grand deuil qui fut en Aquitaine pour Esclarmonde.

## CHAPITRE XXXI

### *Comment Pacolet se vengea de l'enchanteur Adramin, lequel l'avait trahi et enlevé la belle Esclarmonde.*

APRÈS que la nuit fut passée, en laquelle Adramin avait trahi et emmené Esclarmonde, ce fut grand cri dans la cité d'Aquitaine pour la perte de la dame ; car les gardes du palais, qui se trouvèrent endormis au matin, jetèrent de grands cris et lamentations et firent si grand bruit que les nouvelles en furent à la cité. Quand Pacolet sut qu'il était parti, il se douta de la trahison ; alors il regarda dans la chambre et vit que son chevalet était perdu ; il se tordit les bras en criant :

— Ah ! faux Adramin, par toi je suis déçu, et tu as dérobé mon chevalet pour enlever madame Esclarmonde.

Pacolet fut si dolent de la belle Esclarmonde, que si ce n'eût été Orson qui arriva vers lui, d'un couteau il se fut tué ; de toutes parts, on ouït des cris et soupirs douloureux. La reine Bellissant cria et pleura et la belle Fezonne déchira ses habits pour l'amour d'Esclarmonde ; et toute la cité d'Aquitaine fit grand deuil, mais, entre tous les autres fut piteuse la complainte du duc d'Aquitaine. Quand Pacolet vit le grand deuil de chacun, il dit :

— Seigneurs, je jure à Dieu, qui a fait tout le monde, que jamais de ma vie je n'aurai joie jusqu'à ce que j'aie pris vengeance du traître Adramin,

par qui nous sommes trahis.

Alors il partit dolent et courroucé, il ôta sa robe, prit un habillement de femme, et comme une jeune pucelle joliment se para ; puis il partit de la cité d'Aquitaine et s'en alla en l'ost du roi Ferragus et incontinent qu'il y fut arrivé, un des païens vint vers lui qui fort le pria d'amour et lui sembla bien belle pucelle, parce que Pacolet par son sort avait lavé sa face d'un eau très subtile, tellement que ceux qui le regardaient, disaient entre eux que jamais ils n'avaient vu plus belle fille ni plus gracieuse. De plusieurs païens et sarrasins, il fut regardé ; mais il s'excusa, en disant :

— Seigneurs, pardonnez-moi, car je suis promise à l'enchanteur Adramin, qui m'a retenue.

— Belle, dirent-ils, allez votre voie.

Et ainsi Pacolet prit le chemin pour aller vers l'enchanteur Adramin qui était en sa tente. Quand Adramin le vit, il fut si enchanté que Pacolet lui sembla être la plus belle femme que jamais Dieu créa et il en fut si amoureux que cette nuit il le retint avec lui et Pacolet s'y accorda et lui dit :

— Monseigneur, sachez que de plusieurs j'ai été requise ; mais sur tous les autres, vous me semblez être le plus digne d'être servi.

— Fille, dit Adramin, faites bonne chère, car j'ai volonté de vous payer largement.

Alors Adramin commanda à un serviteur de bien garder la fille et qu'elle fût servie au souper de toutes les viandes et du vin à sa puissance.

Or, Pacolet est au logis d'Adramin bien servi et Adramin est à servir l'ost de Ferragus.

— Ami, dit Pacolet au valet d'Adramin, où est le roi Trompart qui est si renommé ?

— Madame, lui dit-il, je crois qu'il a retourné en son pays et emmené avec lui la belle Esclarmonde sur son cheval de bois que mon maître lui a donné.

Quand Pacolet ouït ceci, il fut dolent mais n'en montra nul semblant. Alors Adramin entra en sa tente et présenta des épices à Pacolet, puis lui dit :

— Ma fille, il est temps d'aller reposer ; voici le lieu où vous et moi nous dormirons et ferons notre volonté.

— Seigneur, dit Pacolet, votre volonté soit faite.

Alors Adramin se dévêtit et entra en la couche, pensant que la fille se

coucherait auprès de lui ; mais aussitôt qu'il fut dans le lit, Pacolet l'enchantait tellement et si fort le fit dormir, que tel bruit qu'on pût faire, jusqu'au lendemain n'eût pu l'éveiller. Quand il fut endormi, il jeta son sort parmi la tente et tous ceux de l'environ dormirent, ainsi qu'Adramin. Lorsqu'ils furent tous endormis, Pacolet défit ses habits de femme et se vêtit des plus riches habillements d'Adramin, puis il prit une épée et trancha la tête d'Adramin et l'emporta sur la pointe de l'épée. Ensuite, il vint au chapiteau de Ferragus, qui ne se doutait de rien et n'était gardé de nul sarrasin, et il sut si bien jouer de son art, que tous à terre les fit choir, puis il entra en la tente de Ferragus, qui dormait, et l'a tant enchanté que de son lit l'a fait saillir en la place. Alors Pacolet prit sa ceinture et lui attacha au col, de manière qu'il le menât comme une bête et le fit courir après lui jusqu'aux portes d'Aquitaine, où il trouva le duc Savary, accompagné de plusieurs grands seigneurs et barons, qui avaient grand désir d'avoir nouvelle de cette entreprise.

Aussitôt qu'ils virent Pacolet, ils lui demandèrent :

— Ami, où est Esclarmonde, que vous ne la ramenez pas ?

— Seigneurs, dit Pacolet, ayez un peu de patience, car du premier coup de hache l'arbre n'est abattu ; sachez que d'Adramin je suis vengé, car en voici la tête ; et j'ai fait par mon art, que j'ai amené avec moi le roi Ferragus, que tout en dormant j'ai fait courir après moi dans les prés.

— Vous avez bien, travaillé, dit Orson.

— Seigneur, dit Pacolet, j'ai encore fait plus car en tout l'ost de Ferragus il n'y a plus de sarrasins qui ne soient sous les tentes endormis et si vous voulez avoir victoire à cette heure, nous les pouvons tous mettre à mort.

— Messieurs, dit Orson, Pacolet, bonnes nouvelles, il me semble qu'il serait bon de les aller mettre à mort.

Ainsi fut le conseil ordonné et la chose exécutée. Alors ils firent mettre Ferragus en une chambre obscure jusqu'à leur retour, puis quinze ou seize mille combattants sortirent de la cité d'Aquitaine et furent si secrètement en l'ost des sarrasins que, avant le lever du soleil, ils les ont tous mis à mort. À cette heure fut telle occision des païens, que de leurs corps la terre fut toute couverte, et après leur déroute, les chrétiens coururent dans leurs tentes et prirent tous les joyaux de l'ost des sarrasins, puis ils retournèrent vers Aquitaine, et quand le duc fut en son palais avec les barons, il fit amener devant lui le géant Ferragus. Alors Ferragus, qui était éveillé, fut si dolent que des cris qu'il faisait il semblait enragé.



Alors le duc d'Aquitaine lui dit :

— Le désespoir ne vous sert de rien ; mais si vous voulez être baptisé et prendre la loi de Jésus-Christ, je vous sauverai la vie et vous ferai honneur en mon palais.

— Par Mahon, dit Ferragus, j'aime mieux mourir que de renoncer mon Dieu Mahon que j'ai longtemps servi.

Alors le duc commanda qu'on lui tranchât la tête ; ainsi mourut Ferragus, dont tous ceux de la cité furent joyeux ! Orson pensa bien comment Pacolet pouvait avoir tant de science, et lui dit :

— Je reconnais que tu es un serviteur loyal et que pour moi tu t'es mis en plusieurs dangers ; cependant, si c'est ton vouloir, toute ma vie tu seras avec moi et de toute ma puissance je te tiendrai bonne récompense.

— Sire, dit Pacolet, je vous remercie et vous promets qu'en tous lieux où je serai, vous me trouverez toujours loyal.

Après ces choses, Orson voulut prendre congé du duc d'Aquitaine pour aller à Constantinople secourir l'empereur son père et le roi Pépin son oncle ; il vint devant le duc et lui dit :

— Sire, puisque Dieu vous a fait la grâce d'être vengé de vos ennemis et que votre terre est délivrée, s'il vous plaît me donner congé pour aller à Constantinople, car j'ai volonté de voir mon père et de lui mener la reine Bellissant ma mère, qui par envie a été si longtemps séparée de lui, et de plus vous savez qu'en la cité de Constantinople, les chrétiens souffrent trop de douleurs des Indes, qui l'ont assiégée il y a longtemps.

— Orson, dit le duc, vous parlez sagement ; et puisque vous êtes délibéré d'y aller, je veux vous y accompagner et entrer sur mer à force et puissance d'armes pour aller secourir votre père l'empereur de Grèce et votre oncle le roi Pépin.

Orson fut bien joyeux et remercia le duc. Alors le duc fit assembler ses gens et après qu'il eut donné sa cité en garde à un noble chevalier, ils montèrent sur mer pour accompagner Orson qui y mena sa femme.

Ils furent bien garnis d'argent et de vivres et nagèrent tant, qu'en bref ils virent Constantinople, dont ils furent bien réjouis ; mais la reine Bellissant commença à pleurer piteusement par le souvenir de son mari et de son infortune.

— Ma mère, dit Orson, prenez réconfort, car s'il plaît à Dieu en bref vous verrez celui que vous désirez et de la trahison dont vous fûtes accu-

sée, vous aurez nouvelles à votre honneur ; mais je suis pensif comment nous pourrons entrer dans Constantinople.

— Sire, dit Pacolet, de ce n'ayez doute, car en bref je trouverai moyen de vous y faire entrer, car j'irai dans la ville et leur conterai votre venue.

— Ami, dit Orson, je vous en prie et vous direz à Valentin la piteuse infortune d'Esclarmonde.

— De ce vous me dispenserez, dit Pacolet, car trop tôt vient qui mauvaises nouvelles apporte.

Après ces mots, Pacolet sortit de la nef pour aller à Constantinople. Mais avant qu'il y arrivât, il entra en l'ost des païens pour délivrer des prisons du Soudan, Valentin et le vert chevalier qui en ce jour avaient été pris des sarrasins.

## CHAPITRE XXXII

***Comment les chrétiens sortirent de Constantinople pour avoir des vivres, et comment Valentin et le vert chevalier furent pris par les sarrasins.***



L'EMPEREUR de Grèce et le roi Pépin, qui dans la cité de Constantinople étaient assiégés par les ennemis de la foi, ne savaient rien de la venue du duc d'Aquitaine avec Orson, qui pour les secourir étaient sur la mer avec grand nombre de gens et de navires ; mais ceux de la ville, chrétiens et gens de tous états, manquaient de vivres. Alors

Valentin reconnut leur grande nécessité et, accompagné du vert chevalier et de vingt mille combattants, ils sortirent de Constantinople pour avoir des vivres et ils chargèrent trois cents charrettes des vivres des sarrasins et mirent à mort tous ceux qui les conduisaient ; mais quand vers la ville ils voulurent retourner pour emmener les vivres, contre les chrétiens vinrent d'une part le Soudan, et d'autre le roi Ossiejant. La destruction des

païens et sarrasins fut grande et piteuse fut l'occision des chrétiens ; de la prouesse de Valentin, il n'en faut pas parler, car à cet assaut il tua le roi Dragmans, avec le chevalier Charion et plusieurs autres, dont les noms sont inconnus ; le vert chevalier abattit le bras et l'écu au roi de Morienne, et devant lui tua son frère Arbillon, avec dix chevaliers forts et puissants ; mais, nonobstant leur force et puissance, ils furent mal secourus, et eurent mauvaise aventure, car leurs mortels ennemis les firent prisonniers et ils furent menés au Soudan pour les faire mourir honteusement ; il fit assembler quinze rois païens qui étaient venus le secourir. Le courroux en fut très grand dans Constantinople, auprès de l'empereur et du roi Pépin, pour la perte de Valentin et du vert chevalier, car ceux qui retournèrent en fuyant, rapportèrent les nouvelles qu'ils étaient morts en la bataille.

Or, Valentin et le vert chevalier furent dans les tentes du Soudan, étroitement liés et tenus, dont Valentin se lamentait en disant :

— Hélas ! belle Esclarmonde, jamais je ne vous reverrai, dont j'ai le cœur dolent ; fort longtemps vous m'avez attendu et avec travail de mon corps je vous ai acquise, comme celle qui du vouloir de Dieu était destinée à m'épouser, quand le temps était venu que de tous maux je devais avoir allégeance, je suis de mon plaisir déçu, séparé de mes amis et aux mains de mes ennemis. Adieu, mon cher père, noble empereur de Grèce, car vous n'aurez plus d'enfant. Adieu, noble Bellissant ma mère. Adieu, mon vaillant frère Orson, qui m'avez aimé de si bon cœur, car l'espérance que j'avais de passer mes jours avec père et mère le reste de ma vie est perdu pour moi.

Quand le vert chevalier vit que Valentin se plaignait en regrettant ses amis, il lui dit :

— Sire, pour Dieu oublions père et mère, parents et amis ; prions Dieu que de nous il veuille avoir merci et recevoir nos âmes en paradis ; prenons la mort en gré pour soutenir la foi et ayons confiance en Dieu, qui pour nous voulut souffrir la mort.

Or, le Soudan, assis dans une chaise parée en grand orgueil et richement vêtu, dit :

— Seigneurs, j'ai fait serment au Dieu Mahon que ces deux chevaliers chrétiens, qui se sont efforcés de nous porter dommage, mourront vilainement ; ainsi veuillez aviser entre vous de quelle mort je les ferai mourir.

En disant ces paroles, Pacolet se mit dans la presse et jeta un sort tel que, quoi qu'autrefois on l'eusse vu, lorsque par lui le Soudan Moradin

fut pris, pourtant à cette heure il ne fut reconnu d'eux ; il entra en la tente où se faisait le jugement des deux chevaliers chrétiens, et sitôt qu'il aperçut Valentin et le vert chevalier, il se mit à genoux et en langage de sarrasin, de par Mahon salua le Soudan et lui dit :

— Très puissant sire, entendez mon message. Sachez que je suis messager de votre frère Groart, le roi d'Angler, lequel pour votre secours et pour confondre les chrétiens, vient vers vous accompagné de quatre rois fort puissants qui ont quantité de chevaliers qui vous feront aide et il vous mande que vous lui fassiez savoir la place où vous voulez que le siège soit mis. Et si vous avez des prisonniers chrétiens, que vous les lui envoyez et il les fera mener dans son pays pour tirer la charrue : il me semble que j'en vois ici deux qui y seront propres, desquels votre frère sera joyeux.

En disant ces paroles, Pacolet souffla contre le Soudan et fit un sort si subtil que tout ce qu'il disait était cru. Bien joyeux fut le Soudan des nouvelles de Pacolet, car il pensait qu'il disait la vérité. Il le fit richement servir au dîner et commanda qu'il fût retenu pour cette nuit, et que de sa peine il fût récompensé. Grande joie eurent Valentin et le vert chevalier quand ils virent Pacolet, mais ils n'en firent nul semblant.

Or, la nuit venue, chacun fut retiré, hors deux cents sarrasins, qui furent laissés à garder les prisonniers, mais ils en firent mauvaise garde car vers minuit, Pacolet vint vers eux et les salua de par Mahon, puis il jeta un sort si habile que tous à terre s'endormirent, ainsi que les autres dont est fait mention. Puis il prit deux bons chevaux et vint aux prisonniers, qui étaient liés à un gros pilier, et après qu'il les eut détachés, ils les fit promptement monter à cheval et les délivra des mains de leurs cruels ennemis, sans qu'ils pussent avoir été connus. Quand ils furent aux champs, Pacolet leur dit :

— Seigneurs, réjouissez-vous, et prenez courage, car vous saurez que sur cette terre sont venus le duc d'Aquitaine et le chevalier Orson pour vous secourir, avec grand nombre de combattants et en leur compagnie sont là noble reine Bellissant et la belle Fezonne.

— Ami, dit Valentin, pourquoi pas la belle Escarmonde ?

— Volontiers elle y fut venue, dit Pacolet, et grand désir elle en avait ; mais incontinent qu'elle fut sur mer, un si grand mal au cœur lui prit qu'on fut forcé de la ramener en Aquitaine.

Valentin n'en fit autre enquête pour cette heure, car Valentin croyait bien qu'il disait la vérité. Alors Pacolet dit :

— Seigneurs, allez à Constantinople et faites en sorte que demain matin

vous sortiez hors la ville en grande puissance, comme il vous sera possible, pour aller contre vos ennemis et je ferai en sorte que toute l'armée du duc d'Aquitaine les assaillisse ; et à cette heure, le Soudan croira que c'est du secours qui lui vient, car je lui ai fait entendre que le roi d'Angler, son frère est arrivé et accompagné de quatre rois, qui doivent se trouver demain en son ost.

— Pacolet, dit Valentin, tu parles sagement et ainsi sera fait.

À ces mots, ils prirent congé les uns des autres. Pacolet retourna vers le duc d'Aquitaine qui était sur le bord de la mer avec son armée ; il lui conta comment il avait été dans l'ost du Soudan et avait délivré Valentin et le vert chevalier, puis il leur dit comment il avait par son sort fait croire au Soudan que son frère Groart le devait venir secourir.

— Pacolet, dit Orson, vous êtes à priser quand telle chose savez faire.

— Sire, dit Pacolet, il y a autre chose : c'est que demain de grand matin nous allions contre les païens frapper sur leur ost ; car ceux de Constantinople de leur côté doivent les assaillir et ainsi ils seront tous déconfits, car l'armée du Soudan, par mon subtil langage, croira que nous sommes païens, de quoi je l'ai enchanté.

De cette entreprise, le duc fut joyeux et vint appointer ses gens pour faire la chose et toute la nuit autour de lui il fit mettre bonne garde.

Dans Constantinople furent les nouvelles de la délivrance de Valentin et du vert chevalier, qui le même jour y arrivèrent. Valentin vint vers les deux princes qui l'embrassèrent tendrement puis Valentin leur conta comment la chose s'était passée et comment ils avaient été délivrés par Pacolet des mains du Soudan ; ensuite, la venue du duc d'Aquitaine et de son frère Orson, qui pour venir les secourir avaient passé la mer, et enfin il leur dit toute l'entreprise qui était faite d'assaillir l'ost des païens, ainsi que Pacolet avait délibéré. Quand l'empereur et le roi Pépin ouïrent ces nouvelles, diligemment toute la nuit, ils firent armer leurs gens et divisèrent leur armée en cinq batailles. La première fut donnée à Valentin ; la seconde au vert chevalier ; la troisième au roi Pépin ; la quatrième à Milon d'Angler ; la cinquième fut donnée à Samson d'Orléans, qui portait en sa bannière un ours d'argent. Ainsi l'empereur de Grèce ordonna ses batailles.

Et quand vint l'aube du jour, ils sortirent de la cité pour aller assaillir les sarrasins ; puis quand ils furent aux champs, chacun fit sonner ses trompettes dont le bruit fut si grand que les sarrasins crièrent alarme et sortirent de leurs tentes. Alors les païens furent assaillis par l'empereur et le roi

Pépin ; la bataille fut piteuse pour les chrétiens ce jour, et il y eut pour les païens et sarrasins cruelle déconfiture ; car dans cet assaut moururent plus de cinquante mille sarrasins. Le roi Pépin était là, qui, en donnant courage à ses gens, criait à haute voix : *Mont-joie Saint-Denis*. Alors, il y eut un sarrasin qui cria *au Soudan* :

— Ah ! Sire, reculons et pensons à sauver nos vies, car en cette nuit vous avez perdu les deux prisonniers qui étaient si étroitement liés. De l'autre part, nous avons vu une bannière, sous laquelle il y a grande multitude de gens qui contre nous courent fièrement.

— Par Mahon, dit le Soudan, je reconnais clairement que nous sommes trahis ; mais pourtant ayons bonne confiance aux dieux et pensons à nous défendre.

À cette heure, les païens prirent si grand courage qu'ils contraignirent les chrétiens à reculer mais peu leur valut leur orgueil, car le duc d'Aquitaine et Orson vinrent fondre sur eux, qui de près les suivirent et assaillirent de toutes parts, tant que sans nulle rémission un grand nombre finirent leurs jours et il n'en échappa que trente-deux ; ainsi par le vouloir de Jésus-Christ et la vaillance des princes, en ce jour, les païens et sarrasins furent déconfits. Lorsque la bataille eut pris fin et que les chrétiens furent ralliés, Valentin et Orson, son frère, vinrent devant l'empereur et Valentin dit :

— Père, voici mon frère Orson que vous n'avez jamais vu et par lequel nous avons été secourus cette journée.

Alors l'empereur embrassa son fils Orson, ce que fit aussi le roi Pépin.

— Mon fils, dit l'empereur, soyez le bienvenu car ma joie est doublée par vous et mon espoir fortifié.

— Orson, dit le roi Pépin, ne vous souvient-il pas quand vous m'abattîtes de dessus mon cheval au bois où je vous chassais ?

— Bel oncle, de ce je me dois bien souvenir et d'autres choses aussi que j'ai faites, mais pour le présent nous ne devons penser qu'à remercier Dieu de la victoire qu'il nous a donnée contre les ennemis de la foi ; car de toute notre puissance nous devons ranger la loi de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

De ce discours furent joyeux tous ceux qui étaient présents et ils prisèrent fort Orson qui avait si bien parlé.

Alors s'assemblèrent l'empereur et le roi Pépin, Valentin, Orson et le vert chevalier, Blandimain et Guidard marchand, par lequel le faux arche-

vêque avait été combattu et en grand triomphe ils sont allés voir les tentes de la noble reine Bellissant et de la belle Fezonne, lesquelles, en attendant la défaite des sarrasins, étaient en un pavillon bien accompagnées, et priaient Dieu dévotement qu'il lui plût préserver l'empereur et tous ses gens des païens. Quand Bellissant sut que la bataille était gagnée, elle dit :

— Fezonne, ma mie, faites bonne chère, car vous verrez tantôt l'empereur mon ami, le père d'Orson, qui vous a prise pour femme.

— Dame, dit Fezonne, Dieu en soit remercié car j'ai grand désir de le voir.

En disant ces paroles, l'empereur et sa compagnie arriva devant le pavillon. Quand l'empereur aperçut Bellissant, il descendit de son cheval en pleurant et gémissant et, sans pouvoir rien dire, il vint embrasser la dame, qui se jeta à genoux. En cet endroit se réunirent l'empereur et la belle dame, qui pendant vingt ans avaient été séparés. Il ne faut pas demander si une pareille rencontre leur fut gracieuse et ils en eurent le cœur si serré, qu'ils tombèrent pâmes entre les bras l'un de l'autre. Et quand Valentin et Orson virent la grande pitié de leur mère, ils se mirent à pleurer et près d'eux tombèrent évanouis. Le roi Pépin et plusieurs barons et chevaliers se prirent aussi à pleurer. Après que l'empereur et sa femme Bellissant eurent modéré leurs douleurs, l'empereur parla à la reine en cette manière :

— Hélas, ma mie, combien j'ai de regret de la douleur et peine où votre corps a été livré, à cause de l'exil où je vous ai mise par ma légère crédulité ; je sais qu'à tort vous fûtes chassée par moi, dont depuis j'ai été en peine et soucis, regrettant et pleurant ma douloureuse faute. Mais sur toutes choses, s'il vous plaît me pardonner, car nul ne se peut garder de la trahison en laquelle j'ai été.

— N'en parlons plus, lui dit la reine, car dès que je vous ai vu, toutes mes douleurs se sont dissipées ; mais je vous prie de me montrer le bon marchand par lequel la trahison a été connue et qui a combattu l'archevêque.

— Ma mie, dit l'empereur, ici vous pouvez le voir, c'est le brave Guillard, par lequel la chose a été connue et votre honneur rétabli.

— Ami, dit la dame au marchand, vous êtes digne d'être aimé et pour le grand profit qu'avez fait à l'empereur de Grèce et au noble sang de France, je vous retiens mon chambellan et je veux que vous ayez pour vos peines mille marcs d'or fin.

— Dame, dit le marchand, je vous remercie et toute ma vie je vous ser-



virai fidèlement.

Alors Valentin dit à sa mère :

— Madame, qu'il vous plaise me parler et me dire des nouvelles de ma bonne mie Esclarmonde.

— Ah ! mon fils, dit la dame, prenez en vous confort car Esclarmonde a été par trahison enlevée d'Aquitaine et livrée au roi Trompart, qui pour secourir les païens était venu devant la cité.

Quand Valentin ouït ces paroles, il regarda Pacolet, croyant que par lui il avait été déçu et par colère le voulut frapper d'un glaive. Alors Pacolet se jeta à deux genoux et lui dit :

— Ah ! pour Dieu, ne veuillez être courroucé contre moi, car il n'y a pas de ma faute, puisque moi-même j'ai été trahi par cet enchanteur, qui déroba mon chevalet ; mais nonobstant je lui ai coupé la tête.

Quand Valentin entendit que par trahison il avait perdu la belle Esclarmonde et que Pacolet et les autres étaient innocents, il jeta un si grand cri que tous ceux qui le regardaient étaient contraints de pleurer. À cette heure, les princes et barons prirent le chemin de Constantinople et les prêtres et clercs en grande dévotion furent en procession générale avec femmes et enfants, à l'encontre des vaillants princes qui avaient détruit les païens et sarrasins, chantant hymnes et louanges à Dieu, et les accompagnèrent jusqu'à la grande église ; et après qu'ils eurent fait leurs prières et dévotions et rendu grâces à Dieu, l'empereur et le roi Pépin allèrent au palais, lesquels firent si grande fête, que six jours entiers ils firent tenir table ronde. Il ne faut pas demander les pompes et triomphes qui furent faits, car tous furent joyeux et contents pour la grande grâce que Dieu leur avait donnée contre leurs ennemis ; et après plusieurs jours, les princes et chevaliers prirent congé de l'empereur pour retourner en leurs pays, desquels je ne ferai plus mention hors du roi Pépin.

### CHAPITRE XXXIII

***Comment le roi Pépin prit congé de l'empereur de Grèce pour retourner en France, et de la trahison de Hauffroy et Henry contre Orson.***

APRÈS la destruction des ennemis de la foi chrétienne, lesquels pour la détruire ainsi que les chrétiens, avaient assiégé Constantinople, le roi Pépin prit congé de l'empereur pour retourner en France. Quand Orson vit que le roi s'en retournait, il lui dit :

— Sire, j'ai grand désir d'aller avec vous en France et de passer mes jours à être à votre service.

— Orson, dit le roi, j'en suis bien content et puisque vous avez si bonne volonté de me servir, je veux vous emmener en France et je vous ferai gouverneur de mon royaume. De plus, je vous ferai mon connétable, et s'il arrivait que mon petit fils Charlot vint à décéder avant moi, je vous ferai roi de France.

— Sire, dit Orson, je vous rends mille merci, car puisque votre volonté est de me recevoir, j'emmènerai ma femme Fezonne et en tout je veux être loyal et par l'épée défendre votre droit.

Alors le roi Pépin et Orson, son neveu, partirent de Constantinople avec grande chevalerie ; et le départ du roi Pépin faisait pleurer l'empereur, la bonne dame Bellissant et les autres ; Orson baisa son frère Valentin et le recommanda à Dieu en pleurant et soupirant. Il ne put prendre congé de sa mère Bellissant pour le grand deuil qu'il avait de la laisser, si ce n'est seulement qu'il l'embrassa tendrement. Après avoir pris congé des grands et des petits, le roi monta sur la mer avec sa compagnie. L'empereur et ceux de la cour qui les avaient conduits au port, s'en retournèrent à Constantinople en pleurant ; mais la douleur du départ du roi Pépin fut plus qu'à nul autre sensible à Valentin pour l'amour d'Esclarmonde qu'il avait perdue.

Il dit à l'empereur en pleurant :

— Cher et redouté père, veuillez me pardonner le congé que je prends de vous car jamais je n'aurai joie ni repos que je ne sache ce que ma mie est devenue, car je l'ai conquise au péril de ma vie, pourquoi je la dois bien désirer et regretter.

Quand la reine sa mère entendit que son enfant voulait s'en aller, elle tomba pâmée.

— Ma mère, dit Valentin, cessez vos pleurs, car jusqu'à la mort je veux chercher celle que je chéris le plus et, s'il arrive que je ne la puisse trouver, jour de ma vie je n'aurai liesse ; mais je désirerai la mort pour abrégier mes jours.

Alors il appela Pacolet, et lui dit :

— Ami, s'il te plaît de me servir en cette nécessité, viens avec moi ; jamais pis que moi tu n'auras.

— Sire, dit Pacolet, je suis tout prêt à vous rendre service, et vous suivre partout.

Ainsi Pacolet fut délibéré d'aller avec Valentin, qui faisait cela pour l'amour d'Esclarmonde et délaissait père et mère ; sans nul retard, Pacolet fit appareiller et ils partirent de Constantinople pour trouver celle dont son cœur était triste et dolent. Valentin, qui avait formé son entreprise, monta à cheval pour s'en aller vers le port et entra en mer avec sa compagnie. Or, je me tairai de lui et parlerai du roi Pépin, qui arriva à Paris et fut reçu fort honorablement, car de toutes les églises saillirent processions de prêtres, de clercs et de gens de tous états qui allèrent au-devant de lui hors la ville, entre autres y fut la reine Berthe avec son petit fils Charlot qui fut sage et bien appris et fit à son père la révérence, lequel entre ses bras le prit et le baisa, puis entra au palais en grand honneur, et pour fêter sa venue, on fit une grande fête et plusieurs grandes assises furent données ; mais sur les autres fut en honneur monté et élevé le vaillant chevalier Orson, au point que tout ce qu'il ordonnait était exécuté. Il fut de sens et de savoir si rempli, que par lui toute la cour était gouvernée, les malfaiteurs punis et les bons élevés en honneur : nul qui vers le roi eût affaire, ne demandait qu'Orson, pourquoi Hauffroy et Henri, dont j'ai ci-devant fait mention, eurent si grande envie contre le bon Orson, que contre lui ils machinèrent une trahison mortelle et se dirent l'un à l'autre que la chose leur était trop dommageable quand Orson était prisé au-dessus d'eux.

— Certes, dit Hauffroy à son frère Henri, nous devons bien peu priser notre puissance, si d'Orson nous ne savons prendre vengeance ; car s'il règne plus longtemps, nous serons jetés par lui hors du royaume de France.

— Frère, dit Henri, vous dites vrai, nous ne sommes que deux frères germains et nous devons nous aider l'un l'autre contre nos ennemis ; mais sur cette matière, je ne sais que penser.

— Henri, dit Hauffroy, entendez ma raison, nous avons deux fils de notre sœur aînée, savoir Florent et Guernier, qui sont très hardis et il me semble que par eux pourra être faite une trahison plutôt que par nous.

Car ils savaient bien que le roi ne les aimait point et croirait plutôt au parler d'autrui qu'au leur ; et d'autre part, l'un est bouteiller du roi, l'autre est huissier de sa chambre, où il dort et par leur moyen ils pourront entrer en la chambre du roi Pépin notre père et le tuer en son lit ; puis on dira que c'aura été Orson, car il est garde du corps du roi et ainsi ledit Orson serait condamné à mourir, et le royaume demeurerait à notre délibération, car Chariot notre frère n'est pas encore assez puissant pour nous contredire.

— Hauffroy, dit Henri, vous avez bien pensé ; mais pour faire cette

chose, il convient faire diligence.

De cette manière, les deux mauvais traîtres machinèrent la mort du noble roi Pépin, qui était leur père, et à malheur les avait engendrés. Ils mandèrent les deux autres maudits traîtres, c'est à savoir, Florent et Guernier, qui étaient vaillants et hardis. Alors étant venus devant eux, Hauffroy prit la parole et dit :

— Seigneurs, entendez notre intention, car nous sommes délibérés mon frère et moi de faire une chose par laquelle nous auront profit, et nous vous élèverons en honneur plus que vous n'êtes, ce que je désire comme étant mes propres neveux, car je dois plus désirer votre bien que nul autre, et enfin je vous dirai mon intention. Vous savez que le roi Pépin, quoiqu'il soit notre père, jamais de sa vie ne nous a aimés. Toujours il a élevé et mis à honneur des étrangers et les a avancés en toutes dignités, préférablement à nous ; pourquoi, toutes ces choses considérées, mon frère Henri et moi, vos oncles légitimes, voulons et sommes délibérés de faire mourir le roi Pépin, puis, après sa mort, nous quatre gouvernerons le royaume à notre volonté ; il convient que la chose soit accomplie par l'un de vous deux. Mais il me semble que vous Guernier, êtes le plus propre à entreprendre cette chose ; car vous êtes maître huissier et garde de la chambre du roi et vous pouvez connaître le jour et la nuit qui entre en ladite chambre ou en quelque lieu secret et, quand le roi sera endormi dans son lit, sans faire de bruit, vous viendrez en sa chambre et l'occirez ; et le lendemain matin, quand les nouvelles viendront que le roi sera mort, la charge et la coulpe en seront donnés à Orson, à cause qu'il repose toute la nuit auprès de son corps et il sera jugé et condamné à mort ; après cela nous ôterons la vie au petit Charlot et ainsi nous demeurera les royaumes et la succession à répartir à notre volonté.

— Oncle, dit Guernier, soyez tranquille, car votre père le roi Pépin perdra la vie.

Or, la trahison fut ordonnée contre le bon roi Pépin qui ne pensait nul mal de ces deux mauvais enfants, lesquels n'avaient point de pitié de faire mourir leur père. Mais malheur à l'enfant qui médite contre son père telle mort, et de malheur furent engendrés Hauffroy et Henri quand par eux la trahison fut faite. Leur neveu Guernier fut plein de si mauvaise volonté, qu'après la trahison devisée, il épia une nuit que le roi soupait, prit un couteau bien pointu et adroitement entra en la chambre royale et se cacha derrière une tente si secrètement que de nul ne fut aperçu. Quand l'heure fut venue que le roi devait reposer, il fut mené par ses gardes en son lit,

lequel à Dieu se recommanda dévotement, puis tous sortirent de sa chambre, excepté Orson qui pour lui faire passer le temps, de plusieurs choses lui parla jusqu'au dormir. Et quand Orson vit que le roi voulait reposer, sans faire de bruit il le laissa, et auprès de lui en une couchette il se coucha. Quand minuit vint, le traître Guernier sortit de sa cachette, portant le couteau en sa main, il alla au lit du roi pour exécuter son entreprise ; mais quand il fut auprès de lui et qu'il leva le bras pour lui donner la mort, il lui sembla que le roi voulait s'éveiller et il eut si grande peur qu'il tomba de côté, où il fut longtemps sans oser se remuer, puis derechef il le voulut frapper, mais il eut encore une si grande peur que le cœur lui faillit et il commença à trembler si fort qu'il ne put achever son entreprise. Il mit le couteau dans le lit, puis s'en retourna coucher en son lit tout tremblant, en attendant le jour ; il était si fort effrayé qu'il eût voulu être à cent lieues de là. Orson était en son lit, qui ne se doutait de rien et fit un songe merveilleux, car il lui semblait qu'on voulait lui ôter l'honneur de sa femme Fezonne et qu'auprès d'elle étaient deux larrons, qui machinaient une trahison contre lui ; puis il lui sembla que sur un étang il voyait deux grands hérons qui se combattaient contre un épervier et de toute leur puissance s'efforçaient de l'occir ; mais l'épervier se défendait si vaillamment, que les deux hérons travaillèrent tant, que tous deux fussent morts si ce n'eût été une grande multitude de petits oiseaux qui descendirent sur l'épervier et qui l'eussent tué, sans un aigle qui vint secourir l'épervier. En ce songe s'éveilla Orson, qui en fut émerveillé et commença à dire : « Vrai Dieu, veuillez me garder de trahison et conforter mon frère Valentin, en telle manière que d'Esclarmonde il puisse avoir bonnes nouvelles. »

Alors le jour parut et Orson se leva, qui sortit secrètement de la chambre, de peur d'éveiller le roi. Quand Guernier vit qu'Orson était sorti de sa chambre, il sortit le plus tôt qu'il put et s'en alla en son hôtel très promptement où il trouva les deux frères Hauffroy et Henri et Florent avec eux, qui avaient grand désir de savoir des nouvelles de leur maudite trahison et dirent :

— Guernier, comment va notre malheureuse entreprise ?

— Seigneurs, dit Guernier, par le Dieu tout-puissant, qui tout le monde a créé, pour tout l'avoir de France je n'en ferais pas encore autant que j'ai fait et à l'égard du roi, sachez qu'il est encore en vie ; car, comme je voulais frapper, je fus si effrayé que le cœur me faillit et je n'eus pas le courage de le tuer ; mais d'un autre trahison, je me suis avisé, car le couteau que j'avais, je l'ai mis dans le lit du roi, et j'ai pensé que nous pourrions accuser Orson

de ma trahison et nous dirons au roi qu'ils sont quatre d'un commun accord qui ont délibéré de le faire mourir, desquels Orson est le principal, et dirons aussi qu'ils veulent faire mourir Charlot, pour avoir entre eux quatre le royaume de France ; et pour mieux prouver le fait, nous dirons comment Orson a fait son apprêt et mis son couteau en état, qu'il a caché dans son lit et il demandera comment nous le savons, nous dirons qu'étant dans une chambre, dans le temps qu'il en parlait, que l'un de nous était auprès de la porte et a entendu le secret.

— Guernier, dit Hauffroy, vous êtes très subtil et parlez sagement ; car s'il arrivait qu'Orson voulût dire le contraire, vous et votre frère prendrez contre lui champ de bataille, et je suis certain que de vous déconfire il n'aura puissance ; et si d'aventure il arrivait qu'il eût le dessus, nous serons, mon frère Henri et moi, bien pourvus de gens pour vous secourir.

— Seigneurs, dirent Guernier et Florent, votre délibération est très bonne et nous avons bon courage pour faire la chose.

Ainsi fut derechef la trahison faite contre le noble chevalier Orson qui était de tout ce fait bien innocent.

Le jour clair et l'heure venue, le roi, après qu'il eut ouï la messe, entra en la salle royale et au dîner fut assis. Là furent Hauffroy et Henri, qui montraient bon semblant à Orson, mais de cœur lui tramaient une trahison mortelle. Lorsque Guernier vit qu'il était temps de parler, il entra en la salle et vint vers le roi, en grande révérence le salua ; puis lui dit :

— Très redouté sire, il est vrai que de votre bénigne grâce vous m'avez fait chevalier et donné office en votre palais plus qu'il ne m'appartient, et à cause que vous m'avez fait tant d'honneur de m'entretenir en votre service, je dois par raison veiller à votre conservation, pourquoi je suis venu vous dire une trahison qui a été faite contre vous, afin que du danger vous puissiez vous garder et punir vos ennemis.

— Guernier, dit le roi, dites-moi ce que vous savez car très volontiers je vous écouterai.

— Sire, dit Guernier, faites tenir Orson, afin qu'il ne s'enfuie, car sur lui tournera le dommage : c'est le maître par qui la chose est commencée et doit être finie. Et si vous voulez savoir la manière, la voici : sachez qu'ils sont quatre des plus grands de votre cour, dont Orson est le principal, qui dans votre lit doit vous faire mourir et d'un couteau vous frapper au cœur quand vous serez endormi ; et afin que mieux vous y croyez, pendant qu'ils faisaient leur complot, j'étais en certain lieu d'où j'ai entendu comment

Orson disait aux autres, que le couteau dont vous devez être occis, est dans votre lit caché et, s'il vous plaît d'y aller ou y envoyer quelqu'un, vous trouverez la chose véritable.

— Sire, dit Florent, qui était de l'autre part, mon frère dit la vérité, dont je suis fort triste et dolent, que ceux à qui vous avez fait tant de bien veulent vous donner la mort.

Le roi fut bien surpris de ce rapport et regarda Orson en disant :

— Faux et déloyal homme, avez-vous pu désirer ma mort, moi, qui tout le temps de ma vie vous ai tenu si cher et plus que les enfants que j'ai engendré, prisé et honoré ?

— Ah ! Sire, ne veuillez pas croire si légèrement car jour de ma vie je ne pensai trahison ; mais je suis accusé de ce fait par leur envie.

— Or, n'en parlons plus, dit le roi, car si le couteau est trouvé au lit, je vous tiens pour coupable et n'en demande autre preuve.

Alors il appela ses barons et leur dit :

— Seigneurs, par Jésus-Christ, je ne fus jamais plus surpris que de cette trahison.

— Sire, dit Milon d'Angler, je ne sais ce qu'il en est, mais avec peine pourrais-je croire qu'Orson eût voulu entreprendre telle chose contre votre majesté.

— Mais, dit le roi, si nous trouvons un couteau dans le lit, il est évident que la chose doit être crue.

— Or, pour Dieu, dit Milon, allons voir cette expérience.

Alors le roi alla en sa chambre avec plusieurs barons et chevaliers et ils ont trouvé le couteau, ainsi que Guernier le traître avait dit.

— Hélas ! dit le roi, en qui peut-on avoir confiance, quand mon propre neveu, que j'ai tant chéri, est envieux de ma vie ? Mais puisque le fait est tel, je jure et promets à Dieu que jamais il n'aura de répit que je ne le fasse pendre.

Alors un chevalier, nommé Simon, courut vers Orson et lui dit :

— Hélas ! ami, fuyez d'ici, et pensez à échapper, car le roi a trouvé le couteau dans le lit, ainsi que Guernier lui avait dit, et le roi a juré de vous faire pendre dès qu'il sera venu.

— Ne vous chagrinez pas, dit Orson, car j'ai confiance en Dieu qui gardera mon droit.



Alors le roi entra en la salle où Orson était gardé par quinze hommes, puis il fit appeler plusieurs chevaliers et avocats de son palais pour juger et condamner Orson ; mais Dieu, qui n'oublie point ses serviteurs, contre les maudits traîtres le garda et défendit tellement qu'ils finiront leur vie honteusement et que leur trahison sera découverte.

## CHAPITRE XXXIV

### ***Comment Orson mit opposition au jugement et demanda champ de bataille contre ses accusateurs, ce qui lui fut accordé.***

QUAND Orson fut devant le roi et les juges de son palais, qui étaient assemblés pour le condamner, il dit :

— Très redouté sire et vous seigneurs, docteurs, barons et chevaliers, vous savez qu'il n'est homme qui se puisse garder de trahison ou fuir la fortune quand elle vient, puisque je suis accusé de crime contre la majesté royale, et que vous êtes tous assemblés pour faire mon jugement, je demande devant tous le droit de la loi de notre palais qui veut que, quand un chevalier est accusé de meurtre ou de trahison contre la maison royale et veut se défendre en champ de bataille, il doit être reçu ; or, je suis chevalier sans reproche et du cas innocent, je veux par ordonnance être reçu en mes défenses, si par votre cour est ainsi jugé et ordonné et afin que nul ne pense que je ne veuille poursuivre et offrir mon corps en bataille, voici le gage que je baille et délivre devant votre toute puissance, et si je suis vaincu, faites de mon corps justice comme le droit le requiert.

— Orson, dit Guernier, vous pouvez bien vous taire, car à Dieu ne plaise que de telle chose prouver comme vous je prenne bataille.

Sur ces paroles, les douze pairs de France firent sortir de ce lieu Orson et ses deux adversaires, pour consulter les raisons des parties ; ainsi la chose fut jugée, car la demande d'Orson était raisonnable et il devait être reçu à ouïr ses raisons. Alors ils firent venir Guernier et son frère en présence du roi et le duc Milon d'Angler demanda à Guernier qui étaient les quatre qui de la mort du roi étaient consentants ?

— Seigneurs, dit Guernier, pour tout l'or de France, je ne vous le dirais pas.

— Guernier, dit le juge, partant je vous condamne à recevoir le gage qu'Orson vous livre et à votre frère et à combattre contre lui ; car, puisque vous ne voulez déclarer ceux qui sont coupables de son parti, il est à croire qu'en votre fait il y a malice.

Orson fut joyeux de cet appointment et aux deux traîtres, il jeta son gage, disant :

— Seigneurs, voilà mon gage que je vous livre par tel convenant que si je ne puis vaincre les traîtres Guernier et Florent, j'abandonne mon corps pour être pendu honteusement devant tous.

— Orson, dit le roi, la chose est accordée et le jugement fait ; mais pour mettre à fin l'entreprise, il vous convient de fournir gage pour vous et pour aucuns, pour présenter votre corps le jour qui vous sera assigné.

Alors Hauffroy et Henri offrirent leurs corps pour Florent et Guernier ; Milon d'Angler, Samson, Galeran et Gervais offrirent les leurs pour Orson et promirent le rendre au jour qui fut assigné au mois suivant. Au bout dudit temps et le jour qu'on devait combattre, le duc Milon, Samson, Galeran et Gervais amenèrent Orson, car il était fort aimé d'eux ; et étant monté à cheval, en son col il mit l'écu, qui richement l'armait, puis chevaucha dans la ville noblement accompagné et alla droit au champ qu'on avait ordonné hors la ville ; et là, attendant ses ennemis, il mit le fer de sa lance en terre, et s'appuya dessus. Il ne resta pas longtemps sans que Hauffroy et Henri entrassent au champ, qui amenèrent leurs deux neveux, armés ; Guernier et Florent redoutaient leur adversaire Orson, mais Henri et Hauffroy les réconfortaient toujours et promettaient de les secourir ; quand ils furent entrés dans le champ, l'évêque de Paris alla vers eux et leur fit faire le serment accoutumé, puis vinrent les hérauts et gardes du champ, qui firent sortir tous ceux qui étaient dedans, excepté les trois combattants. Or, Hauffroy avait appointé trois hommes, qu'il avait mis dans une maison auprès de la place et leur avait dit qu'aussitôt qu'ils entendraient sonner son cor qu'ils vinssent vers lui. Les traîtres pensaient bien être secourus et défendus si besoin en était ; mais peu leur valut toute leur entreprise, car aussitôt que le champ fut vidé et que les gardes commandèrent aux champions de faire leur devoir, Orson baissa sa lance et à la pointe des éperons vint contrer ses ennemis ; il vint frapper premier Guernier et lui donna si grand coup que l'écu et le harnais lui passa outre, et Florent, de l'autre part, frappa fort rudement Orson mais il n'en tint pas plus compte que s'il eût frappé sur un mur.

— Traîtres et déloyaux, à tort et sans cause vous m'avez accusé, mais aujourd'hui je vous montrerai où repose la loyauté.

À ces mots, l'épée flamboyante a tellement frappé Guernier, que de l'arçon de la selle il l'abattit à terre ; et aussitôt lui ôta le heaume de la tête, qu'il lui eût coupée si ce n'eût été son frère Florent qui frappa rudement

Orson. Alors Orson s'en retourna et frappa tellement Guernier, qu'il lui abattit l'oreille gauche. Puis il lui dit :

— Beau maître, celui qui fait trahison ne doit point gagner à ce marché.

Là commença une forte bataille entre les trois champions. Guernier reconquit son heaume et le mit en sa tête ; puis il vint vers Orson de toute sa force pour le dommager. Bientôt il eût été déconfit sans Florent, qui le secourut plusieurs fois. Il eut bien de la peine pour combattre les deux maudits traîtres car ils étaient forts armés et prenaient courage parce que Hauffroy et Henri leur avaient promis secours, et Orson fit tant autour de Guernier, que durement il le navra. Quand il se sentit ainsi blessé, il descendit de cheval, puis il vint contre Orson et frappa son cheval de telle façon qu'il lui coupa la jambe et l'abattit à terre. Mais Orson fut diligent : quand son cheval faillit des deux pieds, il sauta à terre, puis il vint à Guernier et le serra si étroitement entre ses bras que l'écu et le blason lui ôta et à terre l'abattit. Mais comme il lui voulut donner un estoc au ventre, Florent frappa des éperons pour secourir son frère et tel coup porta sur le heaume d'Orson, qu'il le fit chanceler. Orson alla vers lui avec grand dépit et le frappa si fort que le cheval il abattit mort, et ôta à Florent son heaume de la tête dont il fut émerveillé, et il ne trouva d'autre remède que de fuir et courir parmi le champ en se couvrant la tête de son écu, mais Orson courut après d'un si grand courage, qu'à le voir on prenait plaisir.

— Ah ! Florent, dit Guernier, pourquoi fuyez-vous ? Retournez arrière et pensez à vous défendre, car si vous avez du courage aujourd'hui, par nous il sera vaincu.

À ces mots, les deux traîtres assaillirent Orson très rudement et de leurs épées lui donnèrent tant de coups, que les coups entrèrent dans son harnais et firent jaillir le sang abondamment. Orson se sentant ainsi frappé, il réclama dévotement Dieu et la Vierge Marie, puis sur Florent frappa de si grands coups que l'épée et le poing lui abattit. À cette heure, la bataille fut grande. Durant ce temps-là, Fezonne était en une église, qui tendrement pleurait, en priant Dieu dévotement qu'il lui plût garder Orson, son bon ami, et lui donner victoire sur ses ennemis. Le peuple fut émerveillé de la force d'Orson et des armes qu'il faisait. Florent fut dolent quand il eut perdu le bras ; cependant il ne laissait pas que d'assaillir Orson de toute sa puissance. Et quand Orson le vit venir, il fit semblant de frapper Guernier, puis soudain il tira son coup et frappa Florent en telle manière, qu'il l'abattit mort. Puis il dit à Guernier :

— Traître, après il vous faut passer, ou vous reconnaîtrez devant tous la trahison que vous avez formée.

— Orson, dit Guernier, autrement en ira ; car si vous avez occis mon frère, aujourd'hui j'en prendrai vengeance.

— Hauffroy, dit Henri, notre fait va mal. Orson a tué Florent, notre neveu, et nous verrons en bref qu'il vaincra Guernier et lui fera avouer la trahison, pourquoi nous serons à jamais déshonorés et en grand danger de mort si nous ne trouvons moyen de fuir et échapper.

— Frère, dit Hauffroy, je vous dirai ce que nous ferons ; aussitôt que nous verrons Guernier vaincu, avant qu'il confesse la trahison, nous entrerons dans le champ, en faisant signe de maintenir Orson et nous couperons la tête à notre neveu. Par ce moyen, la trahison ne pourra être révélée.

— On ne peut mieux penser, dit Henri.

Ainsi se consultaient les deux maudits traîtres pour pouvoir couvrir leur trahison. Et les deux champions sont dans le champ qui saillaient durement l'un contre l'autre.

— Guernier, dit Orson, vous voyez bien que contre moi on ne vous fait point défendre, pensez plutôt à vous rendre et confesser votre trahison et je vous promets de vous sauver la vie ; faites votre paix avec le roi Pépin et je vous enverrai vers l'empereur de Grèce, mon père, qui pour l'amour de moi vous gardera dans sa cour et vous donnera grand gage.

— Orson, dit Guernier, de rien ne me sert ta promesse car, puisque j'ai perdu une oreille, jamais en nul lieu je ne serai prisé, j'aime mieux contre toi vaillamment mourir ou conquérir ton corps et te livrer à mort honteuse, que de ternir mon honneur.

— Ma foi, dit Orson, je vous l'accorde et, puisque vous avez envie de mourir, en moi vous avez trouvé bon maître ; pensez à vous défendre, car voici votre dernier jour.

Alors il est allé vers Guernier, et à force de bras sur lui se jeta et lui ôta le heaume. Lorsque Hauffroy vit qu'il n'y avait plus de remède, il cria tout haut :

— Orson ne le veuillez tuer, car nous connaissons bien qu'à grand tort on vous a accusé, et nous en voulons faire justice, ainsi qu'appartient aux traîtres et jamais nous ne voulons le laisser vivre ni reconnaître pour parent.

Il entra dans le champ et dit à Guernier :

— Beau neveu, confessez votre cas et la trahison et nous ferons tant auprès du roi que vous aurez pardon de votre faute.

— Seigneur, dit le traître Guernier, j'ai fait la trahison, et mis le cou-teau dans le lit.

En disant ces paroles, Hauffroy tira son épée et, afin que plus avant il ne parlât, il le frappa et l'abattit mort, puis il dit :

— Seigneurs, que ce traître soit mené au gibet, car il l'a mérité.

Puis il vint à Orson et lui dit :

— Cousin, je suis bien joyeux de la victoire que vous avez eue, car Dieu vous montre que vous êtes prud'homme et voulez garder loyauté, pourtant si Guernier n'était mort, je ne voudrais le réclamer pour parent, puisqu'il voulut faire trahison.

Incontinent vint la belle Fezonne, qui doucement accola Orson et alors le roi Pépin lui demanda :

— Beau neveu, avez-vous plaie dangereuse sur votre corps ?

— Oncle, dit Orson, non, grâces à Dieu, j'ai vaincu les deux mauvais monstres, dont Hauffroy a fait confesser la trahison à Guernier, et comme bon prud'homme devant tous lui a ôté la vie.

— Ah ! beau neveu, ne le crois pas trop, car quelque semblant qu'il te fasse, il est participant de la trahison ; mais je m'en veux tenir là pour l'heure présente.

Le roi et ses barons retournèrent à Paris, lesquels furent joyeux de la victoire et de l'honneur qu'Orson avait acquis. Hauffroy et Henri en disaient du bien de bouche, et de cœur désiraient sa mort. Mais après vint le temps que leur trahison fut aperçue et qu'ils furent punis comme ils l'avaient mérité. Je laisserai à parler sur cette matière, et parlerai de notre chevalier Valentin, qui par le pays chevauche dolent et déconforté pour recouvrer sa douce amie, la belle Esclarmonde qui était en Inde-la-Majeure où le roi la fait garder pour l'épouser, ainsi qu'avez ouï faire mention.

## CHAPITRE XXXV

### *Comment Valentin, en cherchant Esclarmonde, arriva à Antioche, et comment il se battit contre un serpent.*

VALENTIN, qui était monté sur mer pour recouvrer Esclarmonde, fit tant qu'il arriva à Antioche, et quand il y fut, Pacolet, qui savait bien parler, prit pour lui logis dans un riche hôtel ; mais leur hôte fut canteleux ; quand ils furent retirés en leur chambre, il alla les écouter et il entendit Valentin



parler de Dieu et de la Vierge Marie, pourquoi il se douta qu'ils étaient chrétiens et aussitôt il alla vers le roi d'Antioche, et lui dit :

— Cher sire, sachez qu'en ma maison sont logés quatre chrétiens qui sans payer nul tribut sont entrés sur vos terres, et afin que vous ne m'en puissiez faire nul reproche, je viens vous le dire.

— Ami, dit le roi d'Antioche, va-t'en les quérir et me les amène.

Alors plusieurs sergents et officiers furent avec l'hôte quérir Valentin et toute sa compagnie, lesquels furent amenés au palais devant le roi. Quand le chevalier Valentin le vit, il le salua en disant :

— Sire roi, Mahomet, auquel vous croyez, veuille vous garder et défendre, et Dieu, qui pour nous souffrit en la croix, en mon adversité veuille me donner bon confort pour la chose que je requiers.

— Chrétien, dit le roi, tu es bien hardi, quand en ma présence tu fais mémoire de ton Jésus, que je n'ai jamais aimé. Je te fais savoir que de deux choses il te convient faire l'une ou recevoir la mort.

— Roi, dit Valentin, dites-moi votre volonté, car je voudrais bien faire plusieurs choses plutôt que d'endurer la mort, quoique j'avais ouï dire que dans votre royaume il y avait répit pour les chrétiens de payer le tribut.

— Ma foi, dit le roi, cela est vrai, mais puisque sans mon congé vous y êtes entrés, pour éviter la mort il faut renier votre Dieu et si vous ne le voulez, il faut combattre contre un serpent horrible qui depuis sept ans

vient devant cette ville et a dévoré tant de gens que le nombre en est inconnu. Voyez des deux choses laquelle vous voulez accepter ou vous ne pouvez sauver votre vie.

Valentin lui dit :

— Quand par force il le faut faire, je ne puis m'en parer ; cependant dites-moi, s'il vous plaît, si vous avez vu la bête, de quelle forme elle est et quelles sont ses manières.

— Chrétien, dit le roi, je te dis que j'ai vu la bête et qu'elle est hideuse et plus grande de corps qu'un cheval, les ailes fort grandes comme celles d'un griffon, elle porte la tête d'un serpent, le regard très ardent, la peau couverte d'écailles fort dures et épaisses comme un poisson, portant pied de lion très poignants et aigus.

— Par mon Dieu, dit Valentin, à ce que vous contez, elle paraît bien horrible, mais nonobstant toute sa force, si vous voulez croire en Jésus-Christ et me promettre de recevoir le baptême au cas que je puisse mettre la bête à mort, j'irai m'essayer contre elle en la garde de Dieu, sans mener nul homme avec moi.

— Chrétien, dit le roi, je te jure sur ma foi que si tu peux la détruire, moi et tous mes gens renoncerons à Mahomet et ferons toute ta volonté ; mais tu peux dire que tu seras en grand danger, car jamais nul n'y alla, qui par elle ne fût dévoré.

— Sire, dit Valentin, laissez-moi faire, car je me fie tant au doux sauveur Jésus, qu'il me gardera contre la mauvaise bête à condition que vous me tiendrez promesse.

— Oui, dit le roi, pensez de bien œuvrer, car si de la bête tu nous peux délivrer, je te jure mon Dieu Manon, que ta loi nous prendrons et laisserons la nôtre.

— Et bien, dit Valentin, j'y mettrai peine.

Alors il demanda ses ouvriers, fit faire un écu artistement composé et y fit attacher plusieurs broches de fin acier, fortes, solidement assises et qui étaient d'un pied de long ; quand l'écu fut fait, Valentin vêtit son harnais et mit son heaume en sa tête, puis il prit son épée et en l'honneur de Dieu la baisa, puis il monta à cheval pour aller combattre la bête ; grands et petits montèrent sur les murs et regardaient Valentin. Après qu'il fut hors de la ville, ils fermèrent les portes car ils pensaient bien que jamais il ne devait retourner. Or, la bête était de telle condition, que tous les jours il fallait lui délivrer quelques bêtes ou personnes, et si on manquait à lui



en donner, il n'était homme qui osât sortir de la cité ; mais sitôt qu'on lui avait donné sa proie, elle s'en retournait en son lieu et ne faisait nul mal à personne ; cependant il était de coutume dans la cité et les environs que tous larrons, meurtriers et autres mauvaises gens, qui par jugements étaient condamnés à mourir, on les livrait au maudit serpent ; de plus, il y avait des gens qui allaient dans les ports de mer chercher les chrétiens et les menaient à Antioche pour les faire dévorer au serpent. Quand le serpent aperçut Valentin venir vers lui, il commença à baisser ses ailes très fièrement, en jetant feu et fumée par la gueule.

— Ah ! Dieu ! dit Valentin, veuillez me secourir et me donner force et puissance pour que je puisse accroître votre loi !

Alors il descendit de cheval et laissa sa hache à l'arçon de sa selle, puis il alla vers le serpent qui fut fort orgueilleux, et dès qu'il approcha de lui pour le frapper, le serpent leva sa grosse et large patte pour frapper Valentin, mais il jeta son écu au-devant, tellement que la bête frappa sur les broches qui étaient pointues et se fit grand mal ; il jeta un cri effroyable en se retirant en arrière, et Valentin armé de courage le suivit ; mais quand la bête le vit approcher, elle se leva toute droite sur les pieds de derrière et, avec les pieds de devant, elle crut abattre Valentin à terre qui se couvrit de l'écu, et crainte des broches la bête se retira.

— Par Mahon, dit le roi, qui était en une haute tour, voilà un chevalier très vaillant qui doit bien être prisé.

D'autre part était la reine, qui avait nom Rozemonde et qui, pour la beauté de Valentin et sa hardiesse, fut éprise d'amour pour lui.

Si merveilleuse et si grande fut la bataille de Valentin et du serpent, que si ce n'eût été l'écu que la bête craignait, bientôt elle eût jeté Valentin à terre ; mais il tenait l'écu d'un côté et de l'autre bras tenait l'épée dont il frappa le serpent près de l'oreille d'un si grand coup ; mais la peau était si dure que l'épée se rompit.

— Vrai Dieu, dit Valentin, veuillez m'aider et secourir contre cet ennemi si horrible.

En grand danger fut Valentin qui avait perdu son épée, car le serpent d'une de ses pattes le frappa tellement que d'un de ses ongles il lui rompit le harnais et lui entama la chair. Valentin se retira en arrière et tira un glaive pointu qu'il jeta à la bête si droit qu'il lui entra un demi-pied en la gueule, mais le serpent n'en tint compte. Alors Valentin courut vers son cheval, prit la hache qui était à l'arçon de sa selle et retourna vers la bête, faisant

le signe de la croix, en demandant à Dieu confort ; puis il s'approcha de la bête et avec ladite hache il lui frappa tellement sur la queue, qu'il lui coupa la peau jusqu'à l'os et fit sortir le sang à grand flux, dont les païens et sarrasin furent émerveillés de la vaillance du chevalier Valentin ; et Rozemonde, la reine, qui le regarda, dit tout bas : « Ah ! chevalier beau sire, Mahomet te veuille aider et ramener en joie, car par Manon, en qui je crois, de tous les chrétiens que j'ai vus, jamais mon cœur ne fut d'amour si fort épris. »

Et Valentin se combattait avec le serpent, qui de sa queue plusieurs fois l'a frappé et si fort qu'à terre il l'abattit ; mais il tenait sa hache dont il savait bien jouer, et il en donna un tel coup sur la queue du cruel serpent qu'il lui en coupa un quartier. Alors le serpent jeta un si grand cri que toute la ville en retentit, puis il frappa des ailes, et en l'air s'envola par-dessus Valentin, sur la tête duquel il frappa de ses pattes si grand coup, que le heaume lui arracha et abattit le chevalier à terre ; mais il fut aussitôt relevé, et dolent de ce qu'il avait la tête nue, il se mit à réclamer Dieu et la Vierge, en regrettant souvent la belle Esclarmonde.

Quand ceux de la cité virent qu'il avait perdu son heaume, ils pensaient bien que jamais il ne dût échapper.

— Par mon Dieu, dit le roi, on peut bien dire maintenant que le chevalier chrétien jamais ne reviendra.

Alors Pacolet fut bien dolent et se mit à pleurer piteusement pour l'amour de Valentin.

— Hélas ! dit-il, faites-moi ouvrir les portes et me donnez un harnais, car je veux aujourd'hui vivre et mourir avec mon maître ; donnez-moi aussi un heaume pour lui couvrir la tête.

Pacolet fut bientôt armé et il lui fut donné un heaume, puis on lui ouvrit les portes. Il se recommanda à Dieu et alla vers le champ. Valentin le vit bien venir et ne le reconnaissait point ; mais Pacolet lui cria :

— Sire, je suis votre serviteur, qui vous ai longtemps servi, et pour vous secourir je suis venu vers vous.

— Ami, dit Valentin, ici il faut mourir, car de toutes mes aventures j'ai aujourd'hui la plus dangereuse ; pour Dieu, saluez mon père et ma mère, ainsi qu'Orson, mon frère, que j'ai si chèrement aimé et la belle Esclarmonde, et pour Dieu, mon cher ami, allez-vous en d'ici, car quand vous mourriez avec moi, je n'y peux avoir profit.

Lorsque Pacolet s'approcha de Valentin pour lui donner le heaume, le

serpent s'aperçut bien qu'il ne portait pas d'écu ; aussitôt il vint à Pacolet, le prit par la jambe et sous lui l'abattit en lui donnant un si grand coup de patte que durement le navra, et l'eût tué si ce n'eût été Valentin qui de sa hache le frappa tant que le nez lui coupa. Le serpent cria et hurla comme un enragé. Alors Valentin vint pour prendre son heaume et le mettre sur sa tête, mais lorsqu'il le crut prendre, il vit venir la bête ; alors il prit l'écu pour couvrir sa tête et le serpent s'en retourna. Alors Pacolet mit le heaume sur la tête de Valentin.

— Sire, dit Pacolet, je suis blessé, il me faut retourner en la cité pour guérir ma plaie car j'ai tant perdu de sang que le cœur me défaille.

Aussitôt que le serpent le vit éloigné, il ouvrit ses grandes ailes et vers lui vola ; Pacolet qui l'aperçut bien venir, retourna à son maître et le serpent alla assaillir Valentin ; mais il lui jeta sa hache si à point, que de ce coup il lui coupa une aile, de quoi il fit un terrible cri que tous ceux qui l'entendirent en furent épouvantés. Valentin ne pouvait tourner autour de la bête ni lever sa hache, tant il était fatigué ; il fit tant qu'il monta sur un arbre et la bête qui ne pouvait plus voler, très cruellement le regarda en jetant par la gueule un feu horrible.

— Sire, dit Pacolet, donnez-moi votre écu et j'irai vers la bête à l'aventure.

— Ami, dit Valentin, retournez en la cité pour médiciner vos plaies car s'il plaît à Dieu, la bête ne sera déconfite par nul autre que moi.

Après qu'il eut dit ces paroles, il descendit de dessus l'arbre en faisant le signe de la croix et alla vers le serpent, qui contre lui courait, jetant feu et flammes ; Valentin mit l'écu devant lui, que le serpent redoutait, et de sa hache tellement le frappa, qu'il lui coupa la cuisse et l'abattit par terre. Le serpent cria et hurla merveilleusement, et Valentin, qui hardiment le poursuivit, fit tant qu'il lui enfonça la hache si avant dans la gueule, qu'il l'abattit mort et il jeta telle fumée, que tous ceux qui le regardaient en furent émerveillés. Et à l'heure que le serpent fut tué, il tomba dans Antioche une grosse tour, dont ils se disaient l'un à l'autre que c'était l'âme du diable qui était passée par là.

— Franc chevalier, dit le roi, de tous vous êtes le plus vaillant et votre Dieu a bien montré qu'il vous aime, quand par votre prouesse vous nous avez délivrés d'un ennemi qui nous a fait tant de dommage.

Le roi fit chèrement garder Valentin et lui portait grand honneur et Roze monde, la reine, avait grande envie de lui parler, car elle en était si amou-

reuse que dès qu'elle le vit, son cœur en fut épris et par l'ardeur de son amour, elle voulait la mort du roi son mari, comme vous le verrez ci-après.

## CHAPITRE XXXVI

*Comment après que Valentin eut vaincu le serpent,  
il fit baptiser le roi d'Antioche et tous ceux de sa terre,  
et comment la reine Rozemonde était amoureuse de lui.*



QUAND le noble Valentin eut pris un peu de repos pour se rafraîchir et médiciner ses plaies, il s'en alla vers le roi et lui dit :

— Sire, vous savez que vous m'avez promis de croire en Jésus-Christ s'il arrivait que du serpent je vous puisse délivrer. Or, Notre-Seigneur m'a fait la grâce que je l'aie mis à mort et pour cette cause, Sire, je vous rappelle votre serment ; vous ne devez pas vous convertir par contrainte, mais le miracle est évident que Jésus mon créateur a voulu montrer, car vous pouvez bien savoir que je ne l'ai pas conquis par force

corporelle, mais ç'a été par la vertu de mon Dieu, en qui je crois et en qui j'ai mis toute ma confiance.

— Franc chevalier, dit le roi, sachez que je vous veux tenir ma promesse ; telle est ma volonté de renoncer à Mahon et croire en Jésus-Christ.

Alors il fit publier par toute sa terre que grands et petits crussent en Jésus-Christ et laissassent la loi de Mahon, sous peine d'avoir la tête cou-

pée.

Alors les sarrasins et païens furent si remplis de grâces, qu'à la sainte foi par Valentin ils furent tous convertis. Aussitôt la reine manda secrètement Valentin en sa chambre, lequel vers elle alla :

— Dame, dit Valentin, vous m'avez mandé et je viens tout prêt à accomplir votre volonté.

— Hélas ! dit la dame, l'honneur, le sang, le savoir, la force et hardiesse qui sont en vous font sur tous vivants priser et honorer votre grande noblesse ; et, pour les vertus qui sont en vous, la dame qui en serait aimée pourrait bien dire que de tous chevaliers elle aurait le plus vaillant, le plus noble et le plus beau ; or, plutôt à Dieu que je puisse faire ma volonté et qu'à nul ne fusse sujette ; car je jure sur mon âme que jamais autre que vous mon cœur n'aimerait s'il vous plaisait me faire tant de grâce que mon amour vous fût agréable.

— Dame, dit Valentin, de tant de bien je vous remercie, car vous avez épousé un roi vaillant et redouté, lequel surtout vous devez aimer et chérir.

— Chevalier, dit la dame, je l'ai longtemps aimé, mais depuis le jour que je vous vis, mon cœur est à vous.

Quand Valentin aperçut que la dame avait tel courage, le plus doucement que faire se put vers la reine il excusa son amour.

— Dame, dit Valentin, si le roi le savait, nul jour n'arrêterait qu'il ne vous eût livrée à mort. Il est âgé, vous êtes belle dame, il faut attendre jusqu'au retour de mon voyage que j'ai entrepris en la sainte cité de Jérusalem, pour visiter le sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui fut mis en croix pour nous ; et au retour, s'il arrivait que le roi fût mort, alors je ferai votre volonté.

La reine Rozemonde ne répondit rien, mais elle fut si fort frappée de l'amour de Valentin, qu'elle convoita la mort du roi ; c'est pourquoi il y a grand danger d'aimer follement ceux par qui tant de maux peuvent arriver, comme fit Rozemonde la reine qui, pour avoir Valentin à son plaisir, la nuit, quand le roi dut se coucher et que le vin lui fut apporté, prit la coupe et mit dedans un tel venin, que tout homme qui en eût bu, de la mort n'eût pu échapper ; puis, en montrant grand amour au roi, le lui présenta, mais il fut fort sage et plein de dévotion en bénissant le vin au nom de Jésus-Christ, il fit le signe de la croix, et aussitôt il aperçut le vin qui devint trouble et vit le poison.

— Par ma foi, dit le roi, dame, vous avez failli ; mais je promets à Dieu que le venin que vous m'avez préparé à cette heure, je vous le ferai boire, ou vous me direz pourquoi vous avez entrepris telle chose.

— Hélas ! sire ! dit la reine, qui se jeta à terre, je vous demande pardon, sachez que Valentin, pour avoir mon amour, m'a fait entreprendre cette chose.

— Parbleu, dit le roi, je vous crois bien mais, puisque par mauvais conseil vous avez fait cette chose, je vous en donne pardon.

Et cette nuit, le roi coucha avec Rozemonde, laquelle en le faisant et accolant toute la nuit, lui disait :

— Sire, je vous requiers que vous fassiez mourir Valentin, celui qui a voulu vous trahir.

Le roi dit :

— C'est bien mon intention.

Quand la reine l'ouït, elle fut triste et fit tant cette nuit qu'elle parla à une chambrière bien discrète qu'elle envoya vers Valentin pour lui dire la volonté du roi contre lui, comment elle avait failli lui faire boire le venin et par force avait confessé que Valentin lui avait fait faire. La chambrière fit promptement le message. Quand Valentin ouït qu'il était accusé de la chose dont il était innocent, il dit :

— Or, il faut pour l'amour de la reine partir d'ici comme traître ; je ne veux découvrir à personne sa trahison, j'aime mieux partir de ce pays que de faire connaître son déshonneur.

Alors il fit mettre ses gens en état, puis fit seller ses chevaux et devant le jour fit ouvrir les portes ; incontinent, il sortit de la ville et chevaucha tant qu'il arriva en un port de mer où il trouva une nef d'un marchand voulant passer la mer ; il entra dedans et se mit avec lui en priant Dieu dévotement que de la belle Esclarmonde il pût avoir nouvelle. Le lendemain matin, dès que le roi fut levé, il entra dans son palais et fit assembler tous ses barons et chevaliers et leur dit :

— Seigneurs, je suis fort courroucé quand par l'homme du monde en qui je me fiais le plus, je me trouve déçu et trahi ; c'est le faux Valentin, qui par sa maudite passion, a voulu déshonorer la reine ma femme, et lui a conseillé de me faire mourir par poison ; veuillez me conseiller quel jugement je dois faire et de quelle mort je dois le faire mourir.

— Sire, dit un sage baron qui était là, le condamner à mort en son ab-



sence ne serait raison ni justice royale, ni être ouï en ses raisons, pour faire bonne justice.

Alors le roi d'Antioche commanda que Valentin lui fût amené ; mais son hôte vint au palais, qui dit que Valentin était parti de chez lui avant l'aube du jour, dont le roi fut dolent ; il fit armer ses gens pour le suivre, mais ils perdirent leurs peines, car ils étaient sur mer, comme il est dit.

## CHAPITRE XXXVII

***Comment le roi d'Antioche, pour avoir renoncé sa loi,  
fut occis par Brandiffer. Et comment l'empereur de Grèce  
et le vert chevalier furent pris par Brandiffer devant Crétophe.***

APRÈS que le roi d'Antioche fut converti à la foi chrétienne, le père de Roze-monde, sa femme, qui entre les autres princes était hardi aux armes, eut grand dépit de ce qu'il avait laissé sa loi, et lui manda qu'il lui renvoyât promptement sa fille, la-



quelle chose le roi d'Antioche lui refusa. Et pour ce refus, Brandiffer, qui était sire de Falisée, vint avec cent mille païens assiéger le roi d'Antioche, et firent tant qu'en moins de quatre mois la cité lui fut livrée par un traître, et le roi d'Antioche fut pris par ses ennemis, lequel, parce qu'il ne voulait renier la loi de Jésus-Christ, Brandiffer fit mourir au milieu de la cité, puis il envoya sa fille en sa terre et se fit couronner roi du royaume d'Antioche. Ces choses faites, il se mit sur mer pour retourner en son pays, mais un orage le contraignit de descendre en Grèce près d'une cité nommée Crétophe.

Or, il arriva qu'en cette cité, pour certaines causes, l'empereur de Grèce était nouvellement arrivé et ne fut pas averti de la venue des païens. Un matin, accompagné du vert chevalier et de plusieurs chevaliers de Crétophe, ils sortirent pour s'ébattre ; mais par malheur sans garde ni guet, et par les gens de Brandiffer, l'empereur et le vert chevalier furent pris et ceux de la compagnie déconfits ; alors les païens coururent jusqu'aux portes de Crétophe, où ils perdirent leurs peines, car la cité était garnie de



gens qui les fit retourner ; ceux de Crétophe furent courroucés de la perte de l'empereur et du vert chevalier et ils firent deux lettres qu'ils transmirent à la reine Bellissant, lui mandant cette prise, et demandant secours contre leurs ennemis, afin que les païens n'emmenassent pas l'empereur en leur pays ; la dame fut dolente de la prise de son mari, alors elle manda ses capitaines et fit assembler ses gens du pays de Grèce en grande diligence ; et d'autre part, elle envoya des hérauts vers le pays de France, pour avoir de son frère le roi Pépin et de son fils Orson, secours et aide. En peu de la cité de Constantinople sortit une grande armée pour aller en la ville de Crétophe secourir l'empereur contre Brandiffer ; mais Brandiffer fut subtil et il avait mis partout le pays des gardes, par lesquels il sut l'entreprise des puissances, et de peur de perdre, il mit ses prisonniers et toute son armée sur la mer et firent tant qu'ils arrivèrent en Liesse, et dans cet endroit ils prirent terre et allèrent en un château fort dans lequel il faisait garder ses deux filles, Rozemonde et Galatie, qui en beauté passaient toutes les autres, et qui avaient naguère été demandées à Brandiffer par vingt-quatre rois païens, et parce qu'il ne les voulait encore marier, il les faisait garder soigneusement en ce château, parce que de tous les autres il était le plus puissant ; ce château était haut et de tours épaisses et carrées bien fortifié. Au milieu du château, il y avait un donjon et une porte double de fer ; des fossés larges et remplis d'eau courante entouraient ledit château et on ne pouvait y entrer que par un pont sur lequel il n'y pouvait passer qu'une personne seule, et à l'entrée de ce pont, il y avait deux lions terribles qui la gardaient. Au donjon, la pucelle Galatie était gardée ; et sous ledit donjon il y avait une fosse profonde et obscure où furent mis l'empereur et le vert chevalier avec dix autres chrétiens qui y étaient depuis longtemps. Je laisserai à parler de cette matière et parlerai d'Esclarmonde, laquelle le roi d'Inde-la-Majeure tenait en ses prisons, ainsi que je vous ai fait mention.

## CHAPITRE XXXVIII

***Comment la belle Esclarmonde, après que l'an fut accompli, contrefit la malade, afin que le roi d'Inde-la-Majeure ne l'épousât pas, et du roi Lucar qui voulut venger la mort du roi Trompart, son père, contre le roi d'Inde-la-Majeure.***

OR vous avez vu comment le roi de l'Inde, après qu'il eut fait mourir le roi Trompart, qui sur le cheval de Pacolet avait emporté Esclarmonde, voulut prendre pour femme Esclarmonde, laquelle adroitement lui fit entendre qu'elle avait fait serment de n'avoir habitation d'homme

jusqu'à un an, ce que lui accorda le roi, et durant ce temps, il la fit chèrement garder. Or, la dame avait agi ainsi pour dissimuler et éloigner sa douloureuse infortune, espérant qu'elle pourrait avoir aide et secours ; mais son espérance fut vaine, car de nul elle n'eut confort, ce terme fini. Je vous dirai de quoi elle s'avisa pour mieux garder sa foi à Valentin. Quand la belle Esclarmonde vit que le terme était passé et que nulle excuse ne pouvait plus donner au roi, elle en fut bien courroucée. Quand elle eut considéré sa piteuse infortune, pour maintenir plus honnêtement son honneur et éloigner tout blâme, un matin elle demeura en son lit sans se lever et fit la malade en plaignant la tête fort piteusement. Alors on fit savoir au roi que la belle Esclarmonde était malade ; il en fut fort fâché, et aussitôt vint en sa chambre pour la visiter ; mais lorsqu'il voulut mettre la main en son chef pour la toucher et conforter, elle lui prit le bras et la tête, faisant mine de le vouloir mordre, dont il fut fort surpris, puis elle tourna les yeux en la tête en fronçant toute la face et faisant laide vue ; tellement que de ses contorsions le roi en fut émerveillé, et de la grande peur qu'il eut il sortit de la chambre et fit venir des dames pour visiter la belle, et il leur dit :

— Pour Dieu, ayez soin de ma mie Esclarmonde, car par Mahon je crains fort qu'elle ne devienne enragée.

En ce point se maintint longtemps la dame et joua si bien son rôle, qu'elle semblait plutôt être bête que femme raisonnable, au point que tous les serviteurs, dames et demoiselles l'abandonnèrent ; elle se servait des ongles et égratignait tous ceux qui voulaient s'approcher d'elle et pour cette cause elle resta seule en sa chambre enfermée et on lui donnait à boire et à manger par une fenêtre, comme à une bête ; un jour, sa maladie croissait et déchirait ses robes, elle revêtait sa chemise sur sa robe une fois droite, l'autre fois sens dessus dessous, elle frottait ses mains à une cheminée, puis en frottait son visage, de manière que sa face blanche était devenue noire et enfumée. En cet état, le roi vint la voir et fut touché de son triste et piteux état.

— Hélas ! dame, dit-il, trop mal va, quand en ce point je vous vois ; car le temps est venu que de vous je devais avoir tout plaisir et liesse ; dame, prenez courage et ne soyez en votre maladie si dissolue.

Quand la dame ouït le langage du roi, elle ne fit pas semblant de l'entendre, mais de plus en plus contrefit l'enragée en sautant contre la cheminée, dont elle noircissait sa face ; une fois, elle jetait un cri gracieux, et l'autre un soupir fort piteux. Ainsi de ris, de pleurs et de soupirs était entremêlée sa contenance, pour mieux couvrir son entreprise et garder son

honneur.

— Par Mahon, dit le roi, de toutes les choses que jamais je vis, voici la nompareille. Or, je veux que la dame soit menée en la Mahomerie devant nos dieux et que pour elle nous fassions tous prières qu'il veuille la secourir et guérir sa maladie.

Ainsi que le roi l'a dit, la chose fut faite et la dame au temple fut menée ; mais plus on la mettait auprès de l'image de Mahon et de son autel, plus elle faisait paraître que sa maladie augmentait ; après que le roi vit que cela était inutile, il la fit ramener en sa chambre où elle continua son entreprise, dans l'espérance de revoir Valentin, dont je vais vous parler. Le chevalier Valentin, cherchant sa mie la belle Esclarmonde par le pays, chevaucha avec Pacolet, qui jamais ne le voulut abandonner. Or, ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent en Esclardie, qui était la terre du roi Trompart, lequel, comme je l'ai dit, avait emmené la belle Esclarmonde sur le cheval de Pacolet, car il la trompa par ledit cheval de Pacolet ; en cette cité, ils demandèrent des nouvelles du roi Trompart et on leur conta comment il avait été occis devant Inde-la-Majeure, et comment Lucar son fils, voulait venger sa mort. Et pour ce faire, il avait assemblé quinze rois avec force soldats pour aller en guerre. Alors Pacolet, qui savait le langage du pays, demanda à son hôte des nouvelles du roi Lucar, et l'hôte lui conta comment il avait fiancé et promis d'épouser la fille de Brandiffer, laquelle auparavant avait été mariée au roi d'Antioche qui par ledit Brandiffer avait été déconfit et mis à mort, parce avait abjuré la loi de Mahomet. Valentin fut émerveillé d'entendre ces nouvelles. Quand il eut un peu réfléchi, il dit à son hôte :

— Dites-moi, si vous le savez, qu'est devenue une femme fort belle que le roi Trompart menait avec lui.

— Par Manon, dit l'hôte, nous n'en avons nulle nouvelle.

— Or, dites-moi, dit Valentin, où est pour le présent le roi Lucar ? car j'ai grande envie de l'aller saluer et lui offrir mon service pour le suivre en guerre.

— Seigneur, dit l'hôte, le roi Lucar est en Esclardie, accompagné de cent mille sarrasins, où il attend Brandiffer, qui en ce lieu doit amener sa fille pour l'épouser.

Quand Valentin entendit raconter toutes ces choses, il eut grande espérance d'avoir des nouvelles de la belle Esclarmonde. Alors il partit de la cité et chevaucha vers Esclardie, feignant avoir désir de servir le roi

Lucar, mais il pensait, au contraire, comment il trouverait moyen d'avoir sa mie, la belle Esclarmonde.

## CHAPITRE XXXIX

### *Comment le roi Lucar, en la cité d'Esclardie, épousa Rozemonde.*



LORSQUE le roi Lucar, puissamment accompagné, était en grand état dans Esclardie, Brandiffer arriva, qui amenait sa fille, et quand Lucar sut les nouvelles, il sortit de la ville en belle compagnie pour aller au-devant. Le roi Lucar fut fort réjoui de voir Rozemonde, mais plus il en était joyeux, plus la dame en était triste, car sur tous autres

elle lui voulait du mal et ne l'aimait point, mais elle regrettait toujours Valentin ; au palais royal, la dame fut menée et accompagnée de plusieurs rois, barons et chevaliers, et devant l'image de Mahomet, elle fut donnée à Lucar pour épouse. Or, il ne faut pas demander les réjouissances qui furent faites à cette occasion dans la ville d'Esclardie. Valentin chevaucha toujours, désirant parvenir à son intention, il advint qu'à l'entrée d'un bois fort agréable, il entendit la voix gracieuse d'une dame qu'un sarrasin tenait par force sous un arbre, qui contre sa volonté voulait faire d'elle à son plaisir. Valentin, qui l'avait entendue, dit à Pacolet :

— Ami, chevauchons en diligence, car j'ai ouï une femme en ce bois, qui hautement crie et se lamente ; nous ferons bonne œuvre de la secourir.

— Sire, dit Pacolet, laissez la dame et ne vous mettez en peine de son fait, car vous ne savez ce que c'est, peut-être qu'elle le fait exprès et il vous en pourrait plutôt arriver mal que bien.

Valentin dit :

— Vous parlez follement, car l'homme n'est pas noble de courage s'il ne maintient les femmes et ne les secoure en leurs nécessités et je vous

dis que tous les nobles cœurs doivent exposer leurs corps pour les dames.

Alors il piqua des éperons et entra dans le bois, où il aperçut la dame que le sarrasin tenait.

— Sire, dit Valentin, laissez votre entreprise, car si vous voulez avoir la dame à votre gré, il faut que contre mon corps vous éprouviez le vôtre ; ainsi il faut la laisser ou combattre.

— Par Mahon, dit le païen, de combattre je vous l'octroie ; mais je vous dis franchement que vous êtes très mal venu quand, pour m'empêcher de faire mon bon plaisir, vous êtes arrivé sans en avoir nulle cause.

À ces mots, il laissa la dame et monta sur son cheval, puis de l'écu se couvrit et prit une lance, ensuite ils s'éloignèrent l'un de l'autre ; mais, le noble Valentin vint de si grand courage contre le sarrasin, qu'il lui perça le corps, tant qu'à terre l'abattit mort. Puis quand il l'eut conquis, il alla vers la pucelle et lui dit :

— Mademoiselle, vous êtes vengée de votre ennemi ; je vous prie de me dire comment ce maudit homme a pu vous amener en ce bois.

— Ah ! sire, je vous dirai la vérité : sachez qu'au soir, il s'en vint loger en l'hôtel de mon père, et pour mieux faire de mon corps à sa volonté, cette nuit il est allé en la chambre de mon père et l'a tué, puis il m'a amenée ici pour ravir mon honneur, dont votre vaillance m'a gardée ; ainsi vous pouvez de mon corps faire à votre bon plaisir.

— Demoiselle, dit le vaillant chevalier Valentin, par moi votre beau corps n'aura nul dommage ; retournez en votre maison et comportez-vous sagement.

Alors Valentin laissa la pucelle et prit son chemin vers Esclardie et les gens du sarrasin vinrent vers leur maître, mais l'ayant trouvé mort, ils retournèrent en Esclardie et contèrent ces nouvelles. Ils entrèrent en la cité et allèrent vers le roi Lucar, bien tristes et dolents, puis ils lui dirent :

— Très redouté sire, mal va notre fait, car notre maître, le bon maréchal que vous avez tant aimé, a été tué par des larrons dans un bois.

Le roi fut dolent et avec grande quantité de gens il sortit hors des portes. Lorsqu'ils furent dehors, ils virent venir Valentin et dirent au roi :

— Sire, voilà celui qui a mis votre maréchal à mort.

Alors Valentin fut pris des sarrasins qui le lièrent bien étroitement. Or, Rozemonde était dans le château, qui incontinent reconnut Valentin dont elle était éprise, et pour le grand amour dont elle l'aimait, elle alla vers le

roi et lui dit :

— Hélas ! Sire, gardez-vous bien de faire mourir ce vaillant chevalier, qui pour prisonnier a été amené ici, car je vous certifie que de tous les vaillants il est le plus hardi, et avec cela il est souverain ; ce chevalier, sire, se nomme Valentin et est extrait du roi de France, lequel par sa vaillance, devant Antioche, tua l'horrible serpent ; veuillez le garder chèrement et à vos gages le retenir, car en ce monde il n'y a homme si brave et s'il surve-nait quelque grande bataille par sa puissance vous auriez la victoire.

— Dame, dit le roi, plusieurs fois j'ai ouï parler de sa prouesse et j'ai bien désiré le voir en ma cour.

Puis il appela Valentin et lui dit :

— Chevalier, n'ayez crainte de mourir, car sachez que sur tous autres je veux vous chérir et tenir à mes gages. Mais il faudra faire un message pour moi, c'est d'aller en Inde-la-Majeure dire au roi que je le défie et que je suis disposé à aller venger la mort du roi Trompart, mon père, qu'il a cruellement fait mourir ; et vous lui direz que je le somme de venir vers moi dans mon palais, devant toute la baronnie, la corde au col, prêt à recevoir la mort, telle qu'il en sera ordonné par jugement de mon conseil. Et s'il ne veut venir, vous lui direz que dans peu je l'irai visiter avec si grande compagnie, qu'il ne lui demeurera ville, château ni forteresse que je ne fasse abattre et que je ne laisserai hommes, femmes ni enfants en vie.

— Sire, dit Valentin, je ferai volontiers le message, quoique vous m'en-voyez en un lieu fort dangereux, mais j'ai confiance en Jésus-Christ et en la glorieuse Vierge-Marie qui de plusieurs dangers m'a toujours préservé.

## CHAPITRE XL

### *Comment le noble Valentin partit d'Esclardie pour aller en Inde-la-Majeure faire le message du roi Lucar.*

ROZEMONDE vit que Valentin était près d'aller en Inde-la-Majeure pour défier le roi ; elle rentra en sa chambre et manda Valentin, qui bien volontiers vint vers elle et la salua :

— Chevalier, dit la dame, soyez le bienvenu, car sur tous autres j'avais grand désir de vous voir.

— Dame, dit Valentin, si vous aviez envie de me voir, je l'avais aussi bien que vous. Je sais que depuis que je vous vis, la chose est bien changée, car votre mari, le roi d'Antioche, est mort depuis mon départ et vous êtes



mariée à un autre. Or, avant peu, vous connaîtrez que, pour l'amour de vous, dans Antioche je fus chargé de déshonneur et en danger de perdre la vie.

— Il est vrai, dit la dame, et je m'en tiens coupable, car le grand amour que j'avais pour vous m'a fait entreprendre la chose ; mais sachez qu'aujourd'hui vous en serez bien récompensé car, quoique mon père et ma mère m'aient donnée au roi Lucar, sachez que mon cœur ne le peut



aimer, et non sans cause, sachez que de tout autre, il est le plus faux et que depuis que vous avez été dans son palais, il est entré en si grande jalousie, qu'il ne peut vous regarder de bon cœur. Et afin que plus honnêtement, il se défit de vous, il vous envoie en Inde-la-Majeure, espérant que jamais vous n'en reviendrez, car jamais il n'envoya de messagers qui soient revenus, parce que le roi d'Inde les fait tous mourir ; mais de son intention, par moi il sera déçu, car de ce danger je vous garderai : sachez, franc chevalier, qu'il n'y a pas longtemps que ce même roi d'Inde me fit demander pour femme et je l'aimais plus que le roi Lucar, qui est traître, de laide face et peu courtois, mais par le vouloir de mon père, je fus refusée au roi d'Inde et donnée au roi Lucar. Or, il est vrai que ce roi d'Inde, pour preuve de son amour, m'envoya un anneau très riche que j'ai chèrement gardé pour l'amour de lui, et sachez que jamais à homme vivant ne le dirais, hors à vous. Mais, comme je vois la mauvaise intention du roi Lucar, lequel en Inde vous envoie pour se défaire de vous, je vous donnerai de toute ma puissance confort, de péril je vous garderai et vous ferez votre message et retournerez ici comme hardi et vaillant chevalier ; quoique je sache bien que de mon amour vous n'aurez que faire, parce que vous êtes promis à un autre qui est plus belle et plus excellente dame que je ne suis, néan-



moins je ne veux point oublier l'amour dont mon cœur fut ravi pour vous quand je vous vis devant Antioche, lorsque par vous le cruel et horrible serpent fut vaincu, et pour accomplir ces choses à votre honneur, je vous dirai ce que vous ferez quand vous serez arrivé devant le roi d'Inde ; après la révérence faite par le salut donné de par le roi Lucar, qui vers lui vous envoie, vous le saluerez comme mon loyal ami et lui direz que, bien que mon père me donne au roi Lucar, je n'ai pas mis en oubli son amour ; mais j'espère avant qu'il soit peu, vers lui me retirer et de moi il pourra faire sa volonté ; vous lui direz que je trouverai moyen d'aller avec le roi Lucar quand il mènera son ost en Inde, et alors il pourra bien, s'il veut, m'emmener à sa volonté, et afin que le roi d'Inde ne doute que ce soit fausseté, vous lui porterez cet anneau.

— Dame, dit Valentin, du bon vouloir qu'avez de me secourir, je vous remercie, et croyez que je m'acquitterai de la commission, car s'il plaît à Dieu, je ferai si bien auprès du roi d'Inde, qu'en bref vous en aurez des nouvelles.

À ces mots, Valentin prit congé de la dame Rozemonde et alla vers le roi Lucar, qui pour le conduire lui donna dix marins qui lui passèrent un grand bras de mer, qui est entre Esclardie et Indie ; ils eurent le vent si favorable qu'à midi ils partirent d'Esclardie et le lendemain ils arrivèrent à un port qui est à une lieue de la cité d'Inde. En ce lieu descendit Valentin, puis il dit aux marins :

— Seigneurs, attendez ici que mon message soit fait ; s'il plaît à Dieu, je ne ferai pas long séjour et en bref je serai de retour.

« Par Mahon, dit un marin aux autres tout bas, jamais vous n'en reviendrez si le diable ne vous ramène, car de cinquante messagers que le roi y a envoyés, pas un seul n'est revenu. »

Valentin l'ouït bien et n'en fit nul semblant, mais il dit en lui-même : « Tel parle d'affaires qui ne sait comme il en va. » Ainsi il prit le chemin et en peu arriva en Inde ; quand il eut passé un pont, il crut bien être dans la ville ; mais premier qu'il y entrât, il fallut passer cinq portes, dont il fut émerveillé, et disait en considérant les fortifications de cette place : « Voilà une ville des plus fortes que jamais j'aie vue ! »

Quand il fut en la place du marché, il vit une haute et belle tour sur laquelle il y avait une croix ; Valentin s'émerveilla fort parce qu'il savait bien qu'en la loi païenne, il n'y avait telles enseignes sans grandes causes ni souffrances. En cette place, Valentin trouva un sarrasin auquel il demanda

pourquoi il y avait une croix sur cette tour.

— Ami, dit le païen, sachez que cette tour est nommée la tour Saint-Thomas, en laquelle il fut lapidé et mis à mort. Or, les chrétiens, en l'honneur de ce saint, ont fondé une église en ce lieu, du consentement du roi, en laquelle il y a un patriarche et cent chrétiens qui tous les jours chantent l'office et font célébrer la messe, moyennant un grand tribut qu'ils payent tous les ans au roi d'Inde.

Quand Valentin entendit qu'à cette tour, il y avait un monastère et habitation de chrétiens pour l'honneur de Dieu et de saint Thomas, il voulut aller visiter ce lieu. Il descendit de cheval et entra dans l'église, puis il demanda à parler au patriarche qui gouvernait les chrétiens. Valentin le salua et le patriarche lui rendit le salut, puis il lui demanda :

— Mon ami, de quelle nation êtes-vous ? Quelle croyance tenez-vous ?

— Celle de Jésus-Christ, dit-il.

— Hélas ! dit le patriarche, comment avez-vous osé venir en ce lieu, car si le roi d'Inde a de vos nouvelles, jamais vous n'en partirez qu'il ne vous fasse mourir.

— Père, dit Valentin, n'ayez pas peur car je lui porte des nouvelles dont il aura joie ; mais je vous prie d'une chose, c'est que vous me déclariez comment vous demeurez en ce lieu et comment vous êtes fondé.

— C'est, dit-il, en l'honneur de Dieu et de saint Thomas, martyr, dont nous avons le corps en cette église ; et nuls chrétiens ne peuvent venir ici s'ils ne sont pèlerins, mais telles gens peuvent y venir en sûreté à cause des présents qu'ils donnent au roi ; en outre, il faut payer chacun son tribut.

Alors Valentin demanda à voir le saint corps ; on le lui montra en grande révérence. Valentin mit le genoux à terre et dévotement fit sa prière à Dieu et à saint Thomas. Après toutes ces choses, il monta à cheval et alla vers le palais où le roi faisait sa résidence, pour accomplir son message ; en prenant congé du patriarche, il lui demanda s'il n'avait ouï dire de nouvelles, depuis peu de temps, d'une chrétienne qui fut venue en cet endroit. Le patriarche lui dit que non. Valentin partit et plus ne s'en enquit, car sans faire de bruit, il voulait trouver Esclarmonde. Or, il arriva bientôt devant la porte du palais et fit son message comme vous entendrez ci-après.

## CHAPITRE XLI

### *Comment Valentin fit son message au roi d'Inde, de par le roi Lucar, et de la réponse qui lui fut faite.*



QUAND le noble Valentin fut devant le palais du roi d'Inde et qu'il fut descendu de cheval, sans crainte il alla vers le roi qui était en une salle richement parée et accompagné de trois rois très puissants et de plusieurs barons et chevaliers ; lorsque Valentin entra en la salle, le

roi le regarda fièrement, car il se douta bien qu'il était au roi Lucar, et lui dit tout haut :

— Par Mahon, le diable vous a bientôt fait venir par-deçà, n'êtes-vous pas au roi Lucar ?

— Ne me le cachez point, sire, dit Valentin, je vous dirai la vérité : sachez que par lui je suis envoyé et vous apporte des nouvelles dont vous serez fâché ; d'autre part, je vous apporte certaines nouvelles de la belle Rozemonde, dont vous serez joyeux et content de moi.

— Messenger, dit le roi, je vous fais savoir qu'en dépit du roi Lucar, qui est si orgueilleux, j'étais délibéré de vous faire pendre ; mais en considération de la dame, de qui vous m'avez parlé, vous n'aurez nul mal, s'il est vrai qu'enseignes d'elle vous me puissiez donner ou montrer.

— Sire, dit Valentin, je le ferai et vous dirai mon message sans mentir d'un seul mot. Il est vrai que je suis au roi Lucar qu'il m'envoie vers vous et vous mande que, pour vengeance et réparation de la mort de son père le roi Trompart, vous alliez en Esclardie vous rendre en son palais, tout nu, la corde au col, comme un larron et déloyal meurtrier, et en cet état il veut devant sa royale majesté, en la présence de tous les barons et chevaliers de sa cour, comme homme coupable, vous faire souffrir telle mort qu'il sera délibéré et jugé par son conseil. Et si de telle chose vous n'êtes content, et me voulez refuser comme messenger ennemi et par lui envoyé, il vous défie et fait savoir que dans peu de temps, il viendra en votre pays ravager votre terre ; telle est son intention et il l'a voué et juré aux dieux

Jupin et Manon, qu'en toute votre terre, il ne demeurera cité, ville, ni château, qui ne soient mis en feu, et hommes, femmes et enfants passés au fil de l'épée, et qu'alors vous pourrez bien connaître que de malheur vous fites mourir le roi Trompart, qui était son propre père.

— Messenger, dit le roi d'Inde, je t'ai bien entendu ; sache que je fais peu de cas des menaces du roi Lucar et méprise son orgueil, car on dit ordinairement que qui menace a grand peur, et pour faire réponse à ce sujet, je ferai faire une lettre que vous lui porterez, et où sera contenu comme j'ai été défié ; et à votre égard, que vous avez accompli votre message, et je lui manderai la bonne volonté que j'ai de le recevoir toutes les fois qu'il voudra courir sur ma terre ; mais au surplus, c'est de la belle Rozemonde que j'ai très grand désir d'avoir des nouvelles.

— Sire, dit Valentin, je vous salue de sa part, comme un parfait et loyal ami et vous annonce qu'elle est de nouveau mariée au roi Lucar, mais sachez que c'est contre sa volonté, car jamais n'aima et n'aimera le roi Lucar ; et tant est la belle dame au cœur frappée de votre amour, que jamais elle n'aura d'autre que vous, si vous voulez la recevoir pour femme. Pour venir à fin de votre entreprise, elle m'a dit qu'elle viendrait avec le roi Lucar, son mari, quand d'Esclardie il partira pour venir contre vous. Ainsi vous pourrez facilement trouver le moyen d'emmener la belle dame à votre volonté.

— Par Mahon, dit le roi, ces nouvelles me plaisent et j'en suis joyeux, toutefois s'il en est ainsi que vous me le dites.

— Sire, dit Valentin, si la chose est vraie ou fausse, je n'en saurais rien dire, mais pour signe véritable, voici l'anneau qui par vous lui fut donné. Quoique les femmes soient légères et peu arrêtées en leur propos, il me semble que sur tous les autres, elle désire votre amour et que son entreprise n'est pas feinte.

— Ami, dit le roi, qui reconnut l'anneau, de ta venue je suis joyeux ; or, va boire, manger et prendre ton repos ; pendant cela, je vais faire écrire une lettre que tu porteras au roi Lucar pour répondre à son défi.

Valentin, par ordre du roi d'Inde, fut noblement fêté de plusieurs chevaliers. Il s'informa de plusieurs s'ils n'avaient point ouï parler en ce pays d'une chrétienne nommée Esclarmonde : on lui répondit que non.

Or, vint le roi d'Inde qui lui donna les lettres ; Valentin les reçut, qui prit congé de lui et partit bien joyeux de ce lieu. Hélas ! il ne savait pas que sa mie Esclarmonde fût en ce pays si près de lui, laquelle continuelle-

ment pria Notre-Seigneur que de ce lien il lui plût la délivrer et lui donner des nouvelles de son ami. Or, le temps approchait qu'elle devait le trouver, mais avant cela, le noble Valentin souffrira diverses et piteuses aventures qui vous seront racontées ci-après.

## CHAPITRE XLII

### *Comment le chevalier Valentin retourna en la cité d'Esclardie porter la réponse qu'il eut du roi d'Inde-la-Majeure.*

GRANDE joie eut Valentin de partir de l'Inde-la-Majeure et d'être hors des mains du roi, qui avait fait mourir tant de messagers ; il monta à cheval et arriva bientôt au port, où les marins furent bien surpris de son retour, et pensaient en eux-mêmes qu'il n'avait pas fait son message.

— Seigneurs, dit Valentin, retournons en Esclardie, car j'ai accompli mon entreprise, dont j'en dois bien louer Dieu.

— Par ma foi, dit l'un des marins, nous sommes tout émerveillés, car jamais nous n'en vîmes revenir un.

— Ami, dit Valentin, à qui a Dieu en aide nul ne peut nuire.

À ces mots, il monta sur mer et en peu de temps ils arrivèrent en Esclardie. Valentin descendit de cheval et monta au palais où il trouva le roi Lucar accompagné du roi Brandiffer et de quatorze puissants amiraux, qui tous étaient venus en Esclardie pour secourir le roi Lucar contre le roi d'Inde ; ils furent tout étonnés au retour de Valentin et entre autres le traître roi Lucar, car jamais il ne pensait qu'il retournât en vie ; il fit venir Valentin devant tous les barons, et lui dit :

— Ami, contez-moi les nouvelles et me dites si le roi d'Inde viendra vers moi ou non, en l'état que je lui ai mandé.

— Sire, dit Valentin, ne vous y attendez pas, car il ne prise ni vous ni les vôtres plus qu'un fêtu, il est fier et orgueilleux ; sachez que si vous voulez aller par-delà, il a grand moyen de vous recevoir, et afin que vous ne doutiez de mon message, je vous présente les lettres qu'il vous envoie et vous pourrez connaître sa volonté.

Le roi Lucar les reçut devant toute l'assistance et les fit lire et alors ils trouvèrent ce que Valentin lui avait dit. Quand le roi Brandiffer entendit la réponse du roi d'Inde, il jura par Mahon et Appollon que jamais ne retournerait en son pays, que mort ou vif il n'eût conquis le roi d'Inde. Alors il fit incontinent armer ses gens. Le lendemain, deux cent mille sarrasins

montèrent sur mer. Quand la belle Rozemonde entendit qu'il allait en Inde-la-Majeure, elle pria fort le roi Lucar, son mari, de l'emmener avec lui, ce dont depuis il se repentit. Le vent fut si favorable qu'en peu ils arrivèrent au port, et quand ils furent là, ils descendirent à terre pour asseoir leur ost, lequel fut placé sur une rivière près de la cité d'Inde. Le bruit fut bientôt répandu par toute la ville que leurs ennemis étaient arrivés ; les ponts furent levés et les barrières et portes fermées et chacun courut aux créneaux pour voir l'armée ; le roi monta sur une haute tour pour voir ses ennemis, du grand nombre desquels il fut émerveillé.

— Par Jupin, dit-il, ici j'aurai affaire, mais je m'en console, car je suis pourvu de vivres pour deux ans.

Il aperçut sur la rivière plusieurs tentes et pavillons, dont trois entre autres étaient richement ornés en draps d'or, d'argent et de soie et environnés d'écussons, bannières et étendards divers. Le roi d'Inde, pour avoir plus ample connaissance à qui appartenait ces armes, appela un héraut qui en cela se connaissait bien, puis il montra les lettres et lui demanda de qui elles étaient.

— Sire, dit le héraut, le premier pavillon que vous voyez si reluisant, c'est celui de Brandiffer, qui est un roi très puissant ; le second est à Lucar, votre ennemi mortel, le fils du roi Trompart, que vous fîtes mourir ; et le troisième que vous voyez plus bas est la tente des dames.

Il pensa bien que la belle Rozemonde y était et il se mit à sourire de joie ; il doubla force et hardiesse, en disant à part lui : « Il n'est pas temps de dormir pour qui veut belle dame avoir ; il se doit mettre à l'aventure de corps et de biens et celui qui veut sans peine conquérir la belle dame, n'est pas digne de l'avoir. » Pour cela, il fit armer ses gens et saillit de la cité sur ses ennemis, qui à peine eurent le temps de s'armer et de se mettre en ordonnance, car ils ne pensaient pas que le roi d'Inde vint sitôt sur eux. Alors, l'assaut fut grand, la bataille dure. Quand le roi d'Inde vit que Brandiffer était mêlé parmi la bataille pour commander ses gens, il laissa la compagnie et chevaucha en grande diligence vers le pavillon des dames. Rozemonde le vit bien venir car, à ses armes, elle le reconnut ; elle sortit de sa tente toute seule et s'en alla courant vers lui. Alors le roi d'Inde qui aperçut son ardent désir, frappa des éperons et alla vers la dame qui, incontinent, monta, sur son cheval et après qu'elle fût montée, elle dit au roi d'Inde :

— Mon ami, soyez le bienvenu, car vous êtes celui que je désirais tant, et que depuis longtemps j'ai attendu, et quoique depuis le temps que vous

me fites demander, mon père m'a mariée, toutefois ç'a été contre ma volonté, car jamais homme du monde ne hais plus que le roi Lucar. Et puisque Dieu m'a fait la grâce de vous avoir trouvé, jamais autre ne veux avoir et en tout ma volonté est accomplie.

— Dame, dit le roi, ne craignez rien car jamais je ne vous ferai faute et je vous promets qu'avant trois jours, je vous ferai reine d'Inde-la-Majeure.

En disant ces paroles, le roi emmena la belle dame, qui en croupe était montée. Alors les gardes du pavillon allèrent vers le roi Lucar et lui dirent :

— Sire, nous venons vous dire mauvaises nouvelles, car aujourd'hui vous faites une grande perte puisque votre ennemi le roi d'Inde emmène sur son cheval la reine Rozemonde, qu'il vient de vous dérober ; pour ce, faites aller vos gens après lui pour recouvrer la dame.

— Taisez-vous, lui dit le roi Lucar, et n'en parlez plus, car qui a mauvaise femme et la perd, n'en peut être fâché.

Ainsi répondit le roi Lucar, qui avait le cœur bien triste, non sans cause. Puis il alla vers le roi Brandiffer et lui dit :

— Sire, dois-je bien avoir de votre fille petite joie, quand elle a consenti de suivre mon ennemi, pour marque du mépris qu'elle fait de moi.

— Beau-fils, dit Brandiffer, ne soyez pas fâché contre moi, car aujourd'hui je vous vengerai du traître qui a emmené ma fille.

Alors il piqua son cheval pour courir après le roi d'Inde et avec lui grand nombre de gens pour recouvrer Rozemonde ; pour l'amour de Lucar et de tous les autres, Valentin y fut, lequel voulut montrer au besoin que tous chevaliers doivent éprouver leur vaillance, il frappa des éperons et dit à Pacolet :

— Il est temps de jouer de ton art et de montrer ta science.

Alors Pacolet fit un tel sort qu'il sembla au roi d'Inde que devant lui était un bois fort épais et une grosse rivière ; il eut si grande peur d'être pris qu'il fit descendre la dame pour fuir plus légèrement, et quand la reine fut à terre, elle crut trouver moyen de se sauver après le roi. Mais Valentin fut après, et lui cria :

— Dame, demeurez, il vous convient de venir avec moi, car depuis longtemps vous m'avez promis que j'aurais votre amour.

— Ah ! Valentin, bien peu je vous dois aimer, car quand d'amour je vous requis, par vous je fus éconduite ; mais puisque la fortune m'est si



contraire que j'ai manqué mon entreprise, je me rends à votre merci comme votre sujette et servante, s'il est possible que par votre moyen, je puisse faire ma paix vers le roi Lucar.

— Dame, dit Valentin, je ferai si bien mon devoir, que vous reconnaîtrez que je vous ai bien servie.

Alors, il la mena au roi Lucar et lui dit :

— Sire, voyez la noble Rozemonde, votre femme, accablée de douleurs, par la force et violence que lui a fait le déloyal roi d'Inde.

— Ah ! sire, dit la dame, il dit vérité, car, lorsque la bataille commença, je le vis venir vers moi et je crus que c'était de vos barons qui venaient pour me secourir ; j'allai près de lui pour me sauver, et sans m'informer de rien je montai sur son cheval ; mais hélas ! sire, je connus bientôt sa mauvaise volonté, et j'aperçus bien que j'étais trahie. Alors je le pris par les crins et lui égratignai la face de telle sorte qu'il fut obligé de me laisser aller, et avec l'aide de ce chevalier, je me suis échappée.

— Dame, lui dit Lucar, vous avez bien travaillé, n'en parlons plus ; car nous avons l'assaut de nos ennemis qui nous donnent trop à faire.

Ainsi il laissa la dame sans autre réponse et s'en retourna en la bataille. À cette heure, ceux de l'Inde retournèrent en la cité, lesquels avaient perdu plusieurs vaillants champions ; mais de toutes ses pertes, le roi d'Inde ne regrettait que celle de Rozemonde.

— Hélas ! disait-il, j'ai bien mal réussi en mon entreprise. Mais Mahon m'aide, je reconnais que j'ai été enchanté ; car il me semblait que devant moi je trouvais bois et rivières courantes, mais sitôt que je vous eu mis bas, je ne vis que beau chemin.

Grand honneur eut Valentin, et de tous fut estimé de ce qu'il avait délivré Rozemonde des mains du roi d'Inde : elle lui montra aussi que pour cette chose, elle l'aimait, mais en son cœur elle le haïssait ; car elle eût bien désiré que la chose fût autrement faite ; cependant elle ne s'en tint pas là, car elle remplit son intention et exécuta sa volonté.

## CHAPITRE XLIII

### *Comment le roi Pépin, étant avec le roi d'Inde-la-Majeure, eut connaissance de la belle Esclarmonde.*

**J**E veux vous parler de la belle Esclarmonde qui, ainsi que vous avez ouï raconter, était au palais du roi d'Inde, contrefaisant la folle. Or, le roi

avait coutume que des viandes qu'il mangeait il en envoyait à la belle Esclarmonde ; il arriva qu'un jour il appela le roi Pépin et lui donna la viande qui était devant lui, et lui dit :

— Allez en la chambre où il y a une fenêtre, vous y trouverez une folle en pauvre état, portez-lui ceci de ma part.

Pépin prit la viande et la porta à la dame. Mais quand il la vit si pauvrement, il en eut compassion, et lui dit :

— Amie, Jésus vous veuille aider. Hélas ! ayez confiance en lui, servez-le de bon cœur et vous aurez soulagement de votre douleur ; mais il faut croire fermement en lui et recevoir le Saint Baptême.

Quand la dame entendit qu'il parlait de Dieu, elle s'approcha de lui et lui dit :

— Ami, dites-moi si vous êtes chrétien ?

— Dame, dit Pépin, je suis vrai chrétien et suis venu du pays de France.

Alors la dame dit en soupirant :

— Vous devez donc connaître le bon roi Pépin et aussi son neveu Valentin.

— Il est vrai, dit Pépin, je le connais, ainsi que son frère Orson et leur père l'empereur de Grèce, et Bellissant leur mère et les douze pairs de France.

Lorsque la dame l'ouït, elle se mit à pleurer et dit :

— Hélas ! ami, pourrais-je avoir confiance en vous ?

— Amie, dit Pépin, autant qu'en votre père, et vous pouvez me dire tout ce qu'il vous plaira.

— Sachez, dit la dame, que je contrefais la folle et la malade ; mais que je suis femme sage, car je suis chrétienne et j'avais pour époux le noble Valentin, mais je fus enlevée par le roi Trompart.

Alors la dame lui conta tout et comment elle avait été prise, et pourquoi elle faisait la malade.

— Quand Pépin eut ouï la triste aventure de la dame, il la plaignit beaucoup ; puis, considérant les malheurs qui arrivent aux créatures, il dit :

— Hélas ! vrai Dieu, qu'est-ce des ténèbres de ce monde ? Quand je vois cette pauvre affligée qui, pour tenir sa loyauté, passe ses jours en un triste esclavage. Hélas ! Valentin, mon neveu, il ne faut pas demander si pour l'amour de la belle vous êtes en grand souci ; plutôt à Dieu qu'à cette

heure vous sussiez comme j'ai trouvé celle pour qui votre cœur languit.

Ensuite il regarda la dame, en disant :

— Amie, je sais certainement qui vous êtes et vous ne savez pas qui je suis ; mais puisque vous avez tant de confiance en moi, et que vous m'avez dit votre secret, je veux vous dire qui je suis. Sachez que je suis Pépin, le roi de France, à qui la fortune a été si contraire qu'elle m'a fait tomber en cette servitude où vous me voyez. Or, je sais bien que mon neveu Valentin vous cherche continuellement, mais s'il plaît à Dieu, en bref il aura de vos nouvelles et en joie sous peu vous vous rassemblez.

À ces mots, se pâma la dame et Pépin la laissa pour aller vers le roi d'Inde, qui était à table. Or, je parlerai de Brandiffer et de Lucar, qui emmenaient les douze pairs de France et Henri, prisonniers.

#### CHAPITRE XLIV

##### *Comment Brandiffer emmena à son château fort les douze pairs de France, puis les mit en ses prisons.*

ALORS, Brandiffer emmena à son château fort les douze pairs de France et Hauffroy, où il trouva sa fille Galatie, qu'il aimait tant, et lui conta son entreprise ; puis il fit mettre ses prisonniers dans une profonde prison, où étaient l'empereur de Grèce et le vert chevalier. Il mit Hauffroy, avec eux. Bien fut dolent Henri, qui n'osa rien dire à Brandiffer ; mais il fut le premier descendu dans la prison et après y fut jeté Milon d'Angler, qui tomba sur Hauffroy dont il se plaignait fort, parce qu'il en fut blessé.



— Taisez-vous, dit Milon, et allez plus bas car il y en a d'autres à qui il convient de faire place.

Hauffroy entendit bien Milon, il lui demanda d'où il venait, et qui l'avait amené là.

— Mais vous, dit Milon, car je vous avais laissé dans Angorie.

— Ah ! dit le traître, à un détour je fus pris et amené ici et les seigneurs furent aussi mis en prison.

Quand Hauffroy sut que Pépin n'y était point, il feignit d'en être joyeux, mais il eût voulu qu'il eût été là pendu par le col. Or, les douze pairs de France sont en une obscure prison et il ne faut pas demander les gémissements qu'ils firent, car tous s'attendaient de mourir, hors Orson qui les consolait, disant :

— Seigneurs, prenons patience, il plaît à Dieu qu'ainsi soit et qu'en cette façon nous prenions courage ; cependant il ne faut pas tant nous déconforter, mais avoir confiance en Dieu et en nos amis, qui sont Valentin et Pacolet.

Ainsi parla Orson, mais il ne savait pas que le château fût si fort et que par enchantement il ne pouvait être pris. Après que Brandiffer eut fait emprisonner les seigneurs, il appela Galatie et lui dit :

— Ma fille, je veux aller en Falisée pour assembler mon ost ; là je dois trouver le roi d'Inde et le roi Lucar, lesquels viendront avec moi en Angorie que les Français tiennent ; pourtant gouvernez-vous bien et surtout vous gardez des prisonniers.

— Père, dit la pucelle, de moi n'ayez doute, ni des prisonniers, car vous n'en aurez que de bonnes nouvelles.

Ainsi partit Brandiffer du château et fut à Falisée où il assembla son armée. Là vint le roi Lucar en grande puissance, ainsi qu'il avait promis, mais le roi d'Inde y envoya seulement ses gens, car sa femme était malade tellement qu'elle mourut au bout de neuf jours ; le roi en fut si chagrin qu'il fut douze jours sans parler, ce qui ne déplut pas à Lucar, car depuis qu'il lui ôta sa femme, il ne l'aima pas, ainsi que vous l'avez entendu réciter.

## CHAPITRE XLV

***Comment Brandiffer, après qu'il eut assemblé tous ses gens à Falisée, monta sur la mer pour aller en Angorie contre les chrétiens.***

**B**RANDIFFER, accompagné du roi d'Inde et Lucar, avec leurs gens, montrèrent en mer pour aller en Angorie, où ils arrivèrent en peu de temps ;

ceux qui les virent venir l'allèrent dire à Valentin, qui gardait la cité, en attendant la venue du roi Pépin et des douze pairs de France. Hélas ! il ne savait pas ce qui se passait ; quand il vit les tentes et pavillons dressés autour d'Angorie, il regretta Pépin, puis il fit venir Pacolet et lui dit :

— Ami, notre fait va mal, quand je ne puis savoir des nouvelles du roi.

— Laissez-moi faire, dit Pacolet, car tantôt nous en aurons.

Le lendemain matin, il partit d'Angorie et s'en alla parmi l'ost des païens, jusqu'à la tente du roi Lucar ; quand Lucar le vit, il lui demanda :

— Ami, où est votre maître qui autrefois me servait ?

— Ah ! sire, dit Pacolet, il est mort et je suis demeuré seul, je voudrais bien trouver un maître.

— Valet, dit Lucar, je veux bien vous retenir à mes gages, si vous me servez bien.

— Oui, dit Pacolet.

Le roi le retint à son service, mais il le servit mal. Quand il fut nuit, il fit un tel enchantement qu'il endormit Lucar, puis il le monta sur un cheval et sans l'éveiller le mena en Angorie dans le palais. Valentin fut joyeux quand il vit Lucar. Orson le mit en une salle devant le feu, et à cette heure le sort faillit, et Lucar s'éveilla, bien effrayé de se trouver là. Pacolet, mal avisé, se mit devant lui et lui dit :

— Beau maître, je suis votre valet, que vous plaît-il commander ?

Alors il connut qu'il était trahi et il prit un couteau pointu et en frappa tellement Pacolet qu'à terre il tomba mort.

Il ne faut pas demander le deuil que Valentin en eut. Alors il dit :

— Vous êtes mort, je puis bien dire que jamais je n'aurai un tel ami ; or, je suis de tout point dolent, loin de tous mes amis et auprès de mes ennemis. Hélas ! noble roi Pépin, pourquoi ne venez-vous pas ? car votre long retard portera grand dommage. Ah ! faux Lucar, tu as occis celui qui était mon espérance, tu le payeras cher.

— Par Mahon, dit Lucar, peu m'importe, puisque je suis vengé de celui qui m'a trahi.

Alors Valentin fut vers Pacolet et prit ses tablettes qui étaient en son sein, lesquelles contenaient tous les secrets de son art, ainsi que Pacolet lui avait dit qu'après sa mort il les prit, et que la science y était écrite avec laquelle il saurait jouer de son sort ; ainsi le fit Valentin et il prit lesdites tablettes, qui depuis lui furent d'un grand secours. À cette heure Valentin

voulut que Lucar fût jugé à mort mais par les seigneurs il fut décidé qu'il serait mis en une tour et bien gardé, afin que, s'il arrivait que de notre parti aucun noble fût pris par les païens, avec Lucar il pût être racheté. Le conseil fut approuvé de tous, et quand Lucar fut en prison, Valentin fit enterrer Pacolet, qui fut regretté de tous.

## CHAPITRE XLVI

### ***Comment Brandiffer sut que le roi Lucar était en Angorie, et comment il demanda à Valentin à faire son rachat.***

LE lendemain, grand deuil fut parmi l'ost des païens pour Lucar qu'ils avaient perdu, et particulièrement Brandiffer qui ne pouvait s'en consoler. Et lorsqu'on le demandait, il arriva un exprès qui dit qu'il était en Angorie, et qu'il avait tué Pacolet. Brandiffer fut joyeux de la mort de Pacolet et dolent du prince Lucar ; il appela un messenger qui savait parler français, il lui dit :

— Va de ma part dire à Valentin que s'il veut rendre Lucar, que je lui rendrai le roi Pépin, ou l'empereur de Grèce, ou Orson son frère, ou Haufroy, ou Henry, ou le vert chevalier, celui qu'il aimera le mieux.

— Sire, dit le messenger, je ferai volontiers votre message.

Alors il partit, et alla en Angorie qui était assez près de là. On lui ouvrit les portes, parce qu'il était messenger, et quand il fut entré, il dit qu'il voulait parler à Valentin, et on lui mena ; quand il fut devant lui, il le salua, puis il fit son message ainsi que Brandiffer lui avait commandé. Valentin fut émerveillé et dit au messenger :

— Comment se peut-il faire que Brandiffer tient en ses prisons tant de si vaillants seigneurs, et comment peut-il les avoir pris ?

— Sire, dit le messenger, je vais vous dire comment : il est vrai que le roi Pépin, naguère accompagné de douze pairs de France, avec Orson et Henry, allèrent en Jérusalem en habits de pèlerin, pour visiter le Saint-Sépulcre. Les nouvelles en vinrent à Brandiffer dont il fut joyeux, et il y mena telle puissance, qu'en peu de temps dans Jérusalem ils furent tous pris, et ils ont été amenés au château, qui de toute la terre est le plus fort. S'il vous plaît me donner réponse, si vous voulez faire l'échange de Lucar contre l'un de vos bons amis.

— Messenger, dit Valentin, tantôt vous aurez la réponse.

Alors il entra en une salle où il fit venir tous les seigneurs, et leur dit :

— Amis, il est vrai que pour rendre Lucar, je puis des prisons de Brandiffer délivrer mon père ou mon frère, ou mon oncle le roi Pépin, qui sont mes trois principaux, lequel me conseillez-vous de demander.

— Sire, dirent les barons, ici la réflexion ne vaut rien ; car vous savez que nul ne peut être tant tenu comme à père et à mère et par conséquent vous devez plutôt demander votre père.

— Seigneurs, dit Valentin, vous dites bien, mais sauf votre révérence, je suis délibéré de faire autrement ; pour parler équitablement de cette chose, vous savez tous que ma mère Bellissant par mon père fut bannie de son pays et qu'en grand danger elle m'enfanta dans la forêt d'Orléans, où j'eusse été dévoré par les bêtes sauvages, si ce n'eût été mon oncle le roi Pépin, par qui je fus trouvé, et lequel, sans savoir à qui j'appartenais, m'a fait élever en telle manière qu'il m'a honoré de la chevalerie, et tous les biens que je possède, je les tiens de lui ; or jamais de mon père je n'eus aucun secours en mes tribulations ; pour ce, je veux sur tous autres le roi Pépin, en échange du roi Lucar, et que mon père demeure jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que nous allions le délivrer, ainsi que tous les autres.

Quand les barons ouïrent les paroles de Valentin, ils furent émerveillés de sa prudence et dirent qu'il parlait sagement et accordèrent à sa volonté. Alors Valentin dit au messenger :

— Ami, retourne vers le roi Brandiffer et tu lui diras que ma réponse est que je lui rendrai le roi Lucar, à condition qu'il me délivrera le roi Pépin, car pour ce change je ne veux en avoir d'autre.

Alors partit le messenger et fit à Brandiffer la réponse que Valentin lui avait donnée. Alors le roi Brandiffer dit :

— Par Mahon, j'ai toujours entendu dire que les plus grands et les plus puissants sont ceux qui sont les premiers honorés et respectés, mais puisqu'il me demande le roi Pépin, préférablement aux autres seigneurs, je lui renverrai.

## CHAPITRE XLVII

***Comment le duc Milon d'Angler, qui s'était dit roi de France pour sauver Pépin, fut délivré des prisons de Brandiffer, en échange de Lucar.***

QUAND le roi Brandiffer sut que, pour échange de Lucar, Valentin voulait avoir le noble roi de France, il envoya des messagers au château fort vers sa fille Galatie, pour qu'elle donnât le roi de France tout seul.



Les messagers entrèrent en mer, et en peu de temps arrivèrent au château fort, puis ils allèrent vers la belle Galatie et lui dirent que, pour échange de Lucar que les chrétiens avaient pris, ils sont venus de par le roi Brandiffer, quérir le roi de France. Quand la dame l'entendit, sans nul délai elle fit la volonté de son père. Elle appela le châtelain et l'envoya aux prisons demander le très noble roi de France ; il vint à l'huis et s'écria :

— Allons, vienne le bon roi de France, car il me le faut délivrer.

Quand Milon d'Angler entendit le châtelain, il répondit doucement :

— Hélas ! ami, je suis ici ; pourquoi m'appelles-tu ? Si c'est pour me faire mourir le premier, je prie Dieu que de moi il veuille avoir pitié, car pour soutenir sa sainte foi je veux de bon cœur livrer mon corps à mort.

— Sire, dit le châtelain, n'ayez doute, car c'est pour être délivré en échange d'un roi païen que ceux de votre loi tiennent.

Quand Henri entendit ces paroles, il se repentit d'avoir éconduit le roi son père et de ne s'être pas fait roi de France quand il en fut requis ; mais le déloyal enfant qui savait la trahison ne pensait pas que son père dût échapper ; mais il connut bien sa malheureuse volonté, quand il vit que par tel moyen le duc Milon était délivré, lequel en pleurant prit congé des autres barons.

— Hélas ! dit l'empereur, saluez de ma part mon enfant Valentin, et moi aussi, dit Orson, et me recommandez à lui ; dites-lui le triste état où nous sommes, car s'il ne nous donne secours, il nous faudra du bref finir nos jours.

— Seigneurs, dit Milon, prenez en vous confort, car s'il plaît à Dieu, jamais en France je ne retournerai que tous ne soyez délivrés.

Alors il partit de la prison, et tous les autres demeurèrent. Puis, comme sage et bien appris, il s'en alla vers la bonne Galatie et prit congé d'elle en grande révérence. La dame fut douce et courtoise et à son Dieu Mahon le recommanda. Ainsi partit le duc Milon et les messagers qui l'étaient venus quérir le menèrent au port, puis ils montèrent sur mer et en peu de temps arrivèrent en l'ost de Brandiffer. Quand Brandiffer le vit, il lui dit :

— Franc roi, soyez le bienvenu, sachez pourquoi je vous ai mandé ; allez avec mes gens en la cité d'Angorie et dites à Valentin que pour l'échange, il nous rende le roi Lucar, ainsi que nous en sommes convenus.

— Sire, dit le duc, telle est mon intention et si pour moi Lucar ne vous est délivré, je viendrai me rendre à vous pour faire de moi ce qu'il vous plaira.

— Par Mahon, dit Brandiffer, vous parlez loyalement, et ne vous demande plus rien. Allez, que Mahon vous veuille conduire.

Ainsi partit Milon d'Angler et ceux qui le menaient ; ils arrivèrent en Angorie, puis ils allèrent au palais où ils trouvèrent Valentin. Alors le duc d'Angler l'embrassa, puis il lui dit en secret toute l'entreprise et comment ils avaient été pris en Jérusalem ; ensuite comment le roi d'Inde avait emmené le roi Pépin sans le connaître, et comment, à la requête du roi Pépin, il avait changé son nom et il lui dit comment les autres étaient en prison au château fort. Quand Valentin l'eut entendu, il lui dit :

— Vous avez bien fait, car je reconnais que vous avez agi par loyal service, quand pour sauver le roi Pépin vous changeâtes votre nom ; car il pouvait y avoir plus de dommage que de profit en ce que les païens désirent la mort du roi Pépin, à cause que contre eux, il veut soutenir la foi de Jésus-Christ et détruire celle de Mahon.

Après cela, Valentin fit amener Lucar et lui dit :

— Pour cette fois, vous êtes délivré ; mais gardez-vous à l'avenir et souvenez-vous de mon bon ami Pacolet que vous avez tué, car si jamais en bataille ou autre part je vous puis rencontrer, nous verrons qui de nous sera le plus vaillant.

À ces mots partit Lucar, qui fut joyeux d'échapper ; et les sarrasins vinrent au-devant de lui, montrant grande joie pour sa délivrance.

## CHAPITRE XLVIII

### *Comment Valentin et Milon d'Angler saillirent d'Angorie sur l'ost des païens, et comment les païens perdirent la bataille.*



ALORS Valentin mit sa lance en son poing et cria :

— Chrétiens, prenez courage.

Et alors commença une dure bataille auprès de l'étendard de Brandiffer, et Lucar était auprès de lui puissamment accompagné. Les chrétiens assaillirent et les

sarrasins se défendirent ; tout leur ost était composé de cinquante mille hommes qui devant eux tenaient fermes, tant que les chrétiens ne les pouvaient entamer. Alors l'amiral, seigneur de Cassidoine, vit un Français qui mettait à mort plusieurs sarrasins ; il alla de ce côté, et d'une hache il frappa tellement ce chrétien qu'il lui mit la tête en deux ; mais avant de retourner, un écuyer de Normandie arriva sur l'amiral, et l'abattit mort devant Milon d'Angler ; pour cette vaillance, Milon le fit chevalier et dit :

— Allons, pensez à bien faire, car tel qui se portera vaillant aujourd'hui sera fait chevalier.

Il en fit tant ce jour, que chacun prenait courage pour avoir l'accolade, et la bataille dura si longtemps, que le soleil commençait à se coucher ; mais quand les chrétiens virent que les païens voulaient se retirer, le noble Valentin ne voulut faire de même ; les sarrasins pensaient bien retourner en leurs tentes, mais les chrétiens furent au-devant, dont Brandiffer et Lucar furent empêchés ; la bataille dura toute la nuit et ils firent un feu continu. Quand le jour fut venu, ce fut grande pitié de voir les morts dont la terre était couverte. Il ne faut pas demander les prouesses que firent Valentin et Milon, qui se mirent au plus fort de la bataille, car de toutes parts ils abattaient gens et chevaux. Valentin se mit si avant, qu'il vint près de l'étendard de Brandiffer et il vit l'amiral, qui vers lui vint prudemment et tua son cheval sous lui ; mais Valentin se releva et prit son épée, puis de toutes parts, il abattait et tuait les sarrasins en criant : *Mont-Joie Saint-Denis !* Mais si ce n'eût été le duc Milon, jamais il ne serait échappé des païens, dont ledit duc fit grande occision, et lui fut d'un grand secours, car il prit aussi un cheval qu'il lui donna. Et quand Valentin fut remonté, il se retira hors la bataille pour prendre l'air et but une fois, puis il retourna dans la mêlée plus fort que devant. Quand le maréchal d'Inde vit qu'ils avaient le pire, il fit secrètement entrer ses gens dans un petit valon pour mieux se cacher. Valentin le vit et le dit à Milon. Alors ils convinrent que Valentin et ses gens iraient sur ledit maréchal, et ainsi fut fait. Valentin et ses gens furent en cet endroit et frappèrent sur les Indoïs en telle sorte qu'à leur arrivée ils rompirent la bataille. Valentin aperçut le maréchal qui cherchait à se sauver ; il lui donna si grand coup de lance, qu'il tua son cheval et les chrétiens frappèrent dessus, mais il était si bien armé qu'ils ne purent le tuer, alors Valentin le prit et le donna à garder à quatre chevaliers ; ils prirent aussi plusieurs prisonniers indoïs, que Valentin envoya à Angorie et commanda qu'ils fussent bien gardés. Or, Brandiffer et Lucar reconnurent qu'ils avaient le pire :

— Par Mahon, dit Brandiffer, je ne puis penser comment nous pourrions résister et je crains d’y périr ; je serais d’avis que pour cette fois nous retournions en notre pays ; nous pourrions revenir une autre fois avec plus de gens.

— Vous dites bien, dit Lucar, car nous avons déjà perdu les meilleurs des nôtres ; retournons sans plus attendre.

Ainsi fut décidé par le conseil, et ils dirent à leurs gens : « Sauve qui pourra ! ».

Alors les païens prirent la fuite et les chrétiens vont après les battant ; car gens qui fuient n’ont nulle défense et sont à demi vaincus, et il demeura tant de païens dans les champs, qu’avec Brandiffer et Lucar il n’en retourna que cent. Après la défaite des païens, les chrétiens entrèrent dans les tentes et firent bon butin, puis ils retournèrent en Angorie pour se reposer. Le lendemain, ils firent enterrer les morts et firent prier Dieu pour eux, ainsi qu’ils le devaient.

## CHAPITRE XLIX

### ***Comment le roi Pépin fut rendu par le roi d’Inde, en échange de son maréchal.***

QUAND les Chrétiens eurent gagné la bataille devant Angorie et fait enterrer les morts, Valentin monta au palais et commanda qu’on amenât les prisonniers. Alors on lui amena le maréchal du roi d’Inde, auquel il demanda s’il voulait croire en Jésus-Christ.

— Par Mahon, dit le maréchal, j’aime mieux mourir.

Milon d’Angler lui demanda de quel pays il était.

— Je suis maréchal du roi d’Inde et son ami.

Quand Milon l’entendit, il dit à Valentin :

— Nous avons bien ouvert, car par ce païen, nous pourrions recouvrer le roi Pépin que le roi d’Inde emmena pour Naïm quand nous fûmes pris en Jérusalem.

— Milon, dit Valentin, vous dites vrai.

Alors il demanda au païen :

— Le roi d’Inde ne tient-il pas en prison un chrétien de petite stature ?

— Par Mahon, dit le maréchal, en la prison du roi d’Inde, il n’y a point de chrétiens, mais en sa cour, il y en a un petit qui chevauche avec lui et

qu'il amena de Jérusalem quand les douze pairs de France furent pris.

— Maréchal, dit Valentin, c'est celui que nous demandons et si vous pouvez faire qu'il me soit amené, pour lui vous serez délivré sans rançon car il est mon valet et m'a servi longtemps.

— Bien, dit le païen, j'en suis d'accord et joyeux.

Il écrivit des lettres au roi d'Inde et quand le roi d'Inde les eut vues, il fut content de rendre Pépin pour son maréchal, car il ne savait pas qui était Pépin ; il le fit venir et lui dit :

— Ami, vous pouvez aller, car pour vous, on délivre mon maréchal que je ne voudrais laisser pour cent tels que vous.

— Sire, dit Pépin, je suis très content.

— Ami, dit le roi d'Inde, à Mahon je te recommande.

Alors Pépin courut à la fenêtre d'Esclarmonde et lui dit :

— Ma mie, consolez-vous, car je suis délivré et en bref vous aurez nouvelles de votre ami Valentin et je ferai en sorte que vous soyez délivrée.

Alors Pépin s'en vint au messenger, et en peu de temps il fut en Angorie. Les Français vinrent au devant de lui au son des trompettes et clairons.

— Oncle, dit Valentin, quel bonheur d'avoir pris celui par qui vous êtes délivré ; car par-dessus tout, je vous désirais.

— Neveu, dit Pépin, soyez joyeux, car je vous apporte des nouvelles d'Esclarmonde que tant avez cherchée, je l'ai trouvée et elle se recommande à vous.

Alors il lui conta comment elle avait été prise, et comment elle s'était gouvernée. Quand Valentin ouït ces nouvelles, il en eut si grande joie, qu'à peine il pouvait parler.

— Ah ! dame, dit Valentin, je dois bien vous aimer, quand pour l'amour de moi si bien vous êtes gardée ; je promets à Dieu que je vous délivrerai ou je perdrai la vie ; j'ai encore les tablettes de Pacolet, dont je pourrai jouer.

Alors Valentin fit délivrer le maréchal, puis il entra en sa chambre et ferma la porte ; il examina les tablettes de Pacolet et y trouva des choses merveilleuses : entre autres les mots pour faire dormir les gens, puis pour ouvrir une porte la plus forte (en disant ces mots la porte de sa chambre s'ouvrit) ; puis, quand il voudra, il semblera être vieille femme, puis jeune homme et autres choses semblables. Quand Valentin eut tout vu, il mit en écrit le contenu desdites tablettes, qu'il cacha bien précieusement dans

ses habillements et qui lui furent d'un très grand secours pour sauver sa vie, comme vous verrez ci-après.

## CHAPITRE L

### ***Comment le roi Pépin partit d'Angorie et retourna en France, où Artus de Bretagne voulait épouser la reine sa femme.***

PENDANT que le roi Pépin était en Angorie, il lui vint un messenger de la part de la reine Berthe, sa femme, qui lui dit :

— Sire, voici les nouvelles que je vous apporte de la reine de France : sachez que tous vous croient morts, vous et les douze pairs de France parce qu'ils ont ouï dire qu'en Jérusalem les païens les ont pris. Artus, roi de Bretagne, est entré en votre pays et veut être roi y et il veut épouser la reine contre son gré. La guerre est en France, au point que Guillaume de Montglaive a fait tuer Guerin, et le roi de Bretagne a entrepris de mettre en exil votre fils Charlot.

Le roi Pépin fut dolent de telles paroles ; alors il fit assembler ses barons pour tenir conseil. Ils furent d'accord qu'il valait mieux défendre sa terre que de travailler pour autrui. Le conseil tenu, le roi Pépin retourna en France avec le duc Milon. Alors Valentin lui dit :

— Oncle, il me convient de demeurer ici pour délivrer mon père, mon frère Orson et les douze pairs.

— Valentin, dit Pépin, vous parlez bien ; s'il plaît à Dieu que j'aie victoire de mes ennemis, je vous enverrai aide.

Alors le roi Pépin monta sur mer, accompagné de deux mille combattants.

## CHAPITRE LI

### ***Comment Valentin alla en Inde-la-Majeure et contrefit le médecin pour voir la belle Esclarmonde.***

VALENTIN, qui avait eu nouvelle d'Esclarmonde, partit d'Angorie avec un de ses écuyers et, pour mieux se couvrir, s'habilla en médecin et s'en alla vers le port, où il trouva une nef de marchands, qui en Inde voulaient aller. Il entra avec eux, ils arrivèrent en Inde ; mais avant que Valentin entrât en la ville, il fit faire une robe de médecin, puis mit un chaperon fourré et entra comme un docteur en la cité, où il alla loger en un riche

hôtel ; quand l'hôte le vit, il lui demanda de quel état il était.

— Je suis médecin, dit Valentin, et je possède l'art de guérir toutes sortes de maladies.

L'hôte le reçut et son écuyer le servait comme clerc de docteur. Valentin fut deux jours en cet état, puis dit :

— Hôte, faites-moi le plaisir de me trouver un homme qui aille publier ma science ; que s'il y a des malades, je me vante de les guérir.

L'hôte lui amena un valet qui n'avait point de souliers, ni robe, ni chaperon et était presque tout nu. Valentin, pour l'amour de Dieu, le fit habiller, puis lui dit :

— Mon ami, allez publier par la cité qu'il est arrivé un médecin qui sait guérir toutes maladies, même de ceux qui ont perdu le sens, soit homme ou femme.

Alors partit le valet bien joyeux d'être vêtu, et par la ville cria toute la journée ce que Valentin lui avait dit. Or, les nouvelles en vinrent au roi d'Inde. Et parce qu'il se vantait de guérir les folles, pour l'amour d'Esclarmonde, le roi d'Inde le fit venir. Il salua le roi de par Jupiter, et le roi lui dit :

— Maître, soyez le bienvenu, vous dînerez en mon palais et je vous dirai pourquoi je vous ai mandé.

Le roi se mit à table et fit bien servir Valentin ; après le dîner, il lui dit :

— Maître, j'ai en ce palais une dame qui en beauté surpasse toutes les autres ; quand je la pris, je voulus l'épouser, mais elle me fit entendre qu'elle avait voué à Mahon que nul ne l'épouserait jusqu'à un an. Or, je lui octroyai le terme qu'elle me demanda ; mais à la fin de l'an, piteuse maladie la prit, telle que personne ne peut rester auprès d'elle.

Après que le roi eut dîné, il fit introduire le médecin en la chambre d'Esclarmonde qui, sitôt qu'elle le vit, se mit à rouler des yeux et à faire mille contorsions, comme à son ordinaire.

Valentin sous l'habit de docteur la reconnut, mais n'en fit nul semblant. Il s'approcha de plus près en jetant un soupir et lui demanda le sujet de sa maladie ; mais elle ne lui répondit que par grimaces et paroles ambiguës. Valentin la considérait et ne pouvait mot dire, puis derechef il poussa un soupir et dit :

— Hélas ! ma mie Esclarmonde, en grande peine et travail j'ai été depuis votre absence pour vous trouver, j'y suis enfin parvenu ; mais quelle dé-



solante affliction pour moi de vous voir en cet état !

Alors Esclarmonde le regarda plus attentivement et lui dit doucement :

— Seigneur, qui êtes-vous et d'où me connaissez-vous ?

— Ma mie, dit-il, je suis Valentin qui ai appris par le roi Pépin, mon oncle, que vous étiez en ce palais, contrefaisant la malade, parce que le roi voulait vous épouser, et pour parvenir à vous parler, je me suis travesti et fait annoncer pour médecin, ainsi que vous voyez.

Quand Esclarmonde reconnut son ami Valentin, elle l'embrassa tendrement, puis lui conta tout ce qui s'était passé depuis son enlèvement et comment elle avait conservé le cheval de Pacolet. Valentin lui dit de se tenir prête à partir la nuit suivante et qu'il la viendrait prendre. Alors il la laissa et alla faire son rapport au roi, à qui il fit espérer la parfaite guérison de la dame. Le roi en fut bien content et le retint en son palais ; il lui fit donner un appartement à proximité de la malade, pour qu'au besoin il lui donnât plus promptement secours. Quand la nuit fut venue, Valentin alla sans bruit à la chambre d'Esclarmonde, qu'il trouva toute préparée, il lui fit prendre tout ce qu'elle avait de plus précieux, et n'oublia pas le cheval sur lequel elle avait été transportée en ce pays par le roi Trompart. Ils vinrent donc secrètement aux portes du palais, où ils trouvèrent les gardes endormis ; mais ils ne purent sortir, parce que lesdites portes étaient fermées ; ce fut la première fois que Valentin fut obligé de se servir des tablettes de Pacolet, et ayant prononcé les paroles, les portes s'ouvrirent et ils sortirent sans être vus de personne, puis ils prirent le chemin du port. Là ils trouvèrent une nef qui allait faire voile pour Angorie ; ils entrèrent dedans et eurent le vent si à propos, qu'en peu d'heure, ils arrivèrent en la cité d'Angorie, où le noble Valentin et la belle Esclarmonde furent bien reçus de tous les princes et seigneurs, et de grandes réjouissances furent faites par le peuple pour leur arrivée ; mais cette félicité ne dura pas longtemps pour Valentin, car il n'était encore quitte de ses infortunes, comme vous verrez par la suite.

## CHAPITRE LII

### *Comment Rozemonde trouva moyen de se faire prendre et fut amenée au roi d'Inde.*

**B**IEN souvent, on dit que si une femme ne se châtie d'elle-même, à peine la peut-on châtier ; car elle aime mieux mourir que de faillir à ses entreprises, comme montra la belle Rozemonde, femme de Lucar ; car elle

ne demeura pas quatre jours qu'elle sortit de son pavillon et en petite compagnie elle monta sur une haquenée, disant qu'elle voulait aller aux champs prendre un peu l'air ; ainsi s'en alla Roze-monde vers la cité d'Inde-la-Majeure. Or, vous saurez qu'elle avait fait avertir le roi d'Inde,



que ce jour il fût prêt pour venir la prendre et il n'y manqua pas ; car dès qu'il la vit sortir par une fausse porte, il courut promptement à la dame, prit la haquenée par le frein et lui dit :

— Dame, je puis à présent faire de vous à ma volonté.

Puis il la prit par la main et la mena dans la cité d'Inde en grande joie. Or, on cria parmi l'ost du roi Lucar que le roi d'Inde emmenait la dame Rozemonde ; plusieurs montèrent à cheval pour la secourir, mais ils étaient déjà entrés dans la cité d'Inde.

— Par Mahon, dit Lucar, qui me pourra amener la dame je le ferai mon grand sénéchal, et sur tous ceux de ma cour, maître et gouverneur.

Valentin, qui était là, dit en lui-même : « Je pourrais bien, par le moyen des tablettes de Pacolet, recouvrer encore une fois la dame ; mais Lucar, son mari, lui a déjà pardonné la première fois sa faute, et puisqu'elle le veut, bien fou serait celui qui y voudrait apporter remède, car femme qui a mauvaise volonté ne peut jamais être retenue. »

Le jour que le roi d'Inde emmena Rozemonde, il l'épousa, coucha avec elle et engendra un fils qui fut nommé Rabastre, lequel en son vivant posséda Jérusalem ; mais depuis, il fut conquis par Regnier son maître, qui fit convertir son frère à notre loi, avec la fille dudit Rabastre, laquelle avait nom Attribart. Le roi fut dolent quand il eut ainsi perdu sa femme ; Brandiffer le réconforta, en disant :

— Beau fils, prenez courage, car je jure tous mes dieux qu'avant mon départ je vous en vengerai.

Ainsi projeta Brandiffer, mais il en fut autrement, car en ce jour vint un messenger qui lui dit :

— Sire, sachez que le roi Pépin, avec le fils de l'empereur de Grèce, qui était en votre prison, sont descendus sur votre terre, ont détruit plusieurs villes, châteaux, forteresses et mis à mort grand nombre de vos gens ; ils ont assiégé votre cité d'Angorie, en laquelle votre femme est accouchée d'un fils, et je suis venu ici pour vous demander du secours.

Quand Brandiffer eut ouï ces nouvelles, il fut dolent. Il alla vers Lucar, et lui dit :

— Beau fils, voici un messenger qui apporte de mauvaises nouvelles de ma terre, car les Français y sont entrés en grande puissance. Voici ce que vous ferez : envoyez un chevalier vers le roi d'Inde et lui mandez qu'il vous renvoie Rozemonde votre femme, que vous lui pardonnerez la mort de votre père et ferez votre paix avec lui.

Le roi Lucar dit :

— Vous me donnez bon conseil.

Il appela Valentin et lui dit :

— Chevalier, il faut aller vers le roi d'Inde et vous lui direz de ma part qu'il me renvoie Rozemonde qu'il m'a enlevée ; à cette condition, je lui pardonnerai la mort de mon père et ferai lever mon ost de sa terre.

— Sire, dit Valentin, je ferai si bien votre message, qu'en bref vous en aurez des nouvelles.

Alors, Valentin alla en la cité d'Inde et entra au palais, où il trouva le roi et la dame Rozemonde auprès de lui, qui reconnut bien Valentin, et elle dit au roi :

— Sire, voilà celui par qui je vous fus ôtée la première fois.

— Dame, dit le roi, je me vengerai et il ne m'échappera pas.

— Non, dit la dame, car je le connais si bien, qu'encore de lui vous pourrez être servi.

Alors Valentin s'approcha et salua le roi et la dame, puis il dit :

— Sire, je suis messenger du roi Lucar qui vers vous m'envoie et vous mande que vous lui rendiez la belle Rozemonde que voici et il vous pardonnera la mort de son père et fera décamper son armée de dessus votre terre. Mais quoique je sois chargé de cette commission, si vous me voulez croire, jamais vous n'y consentirez, mais garderez la belle dame qui vous aime tant et sachez que je ne souffrirai jamais qu'il vous soit fait aucun blâme pour l'amour de la dame.

— Chevalier, dit le roi d'Inde, vous parlez bien, mais pour répondre au

roi Lucar, s'il veut une femme, qu'il en cherche d'autres que ma mie Rozemonde, car jamais à son côté ne couchera.

— Chevalier, dit la dame, salue mon père et lui dis que ce fait est sa faute, car je lui avais dit que je ne voulais point être donnée à Lucar. Or, mon père a fait contre ma volonté et je fais contre la sienne ; dit à Lucar qu'il n'ait plus d'espérance en moi.

— Dame, dit Valentin, votre message sera fait.

Ainsi il prit congé, fort joyeux d'être hors d'Inde et échappé du roi. Étant arrivé en l'ost, il dit au roi Lucar :

— Sire, pourvoyez-vous d'une autre dame, car Rozemonde est mariée au roi d'Inde.

Quand Lucar entendit ces paroles, il fut au désespoir et dit :

— Ah ! ma mie ! pour vous il me faudra mourir puisque j'ai perdu la plus belle et la plus amoureuse du monde. Hélas ! que vous ai-je fait pour me faire si grand déplaisir ? Faux roi d'Inde, jamais je ne pourrai t'aimer, car tu as fait mourir mon père et par trahison ravi ma femme.

Alors Brandiffer dit :

— Beau-fils, de votre douleur je suis courroucé, mais je n'y puis apporter remède car il faut que j'aille en ma terre pour la défendre contre les Français qui me veulent porter dommage.

— Sire, dit Lucar, il faut assaillir la cité avant que de partir, car si nous nous retirons de cette sorte, il nous serait reproché.

— Par Mahon, dit Brandiffer, l'assaut n'y ferait rien, mais nous le gagnerons par famine, vous demeurerez ici avec votre armée et ferez garder les passages jusqu'à mon retour.

## CHAPITRE LIII

***Comment le roi Lucar fit tant que le roi Brandiffer demeura avec lui et envoya Valentin en Angorie, contre le roi Pépin son oncle.***

QUAND Lucar entendit que Brandiffer voulait le laisser, il en fut dolent, et lui dit :

— Sire, vous savez que vous m'avez promis de m'aider à me venger du roi d'Inde qui à vous et à moi a fait si grande injure.

— Il est vrai, dit Brandiffer, et je suis bien fâché de ne pouvoir tenir ma promesse, car je suis forcé d'aller défendre ma terre. Or, je vais vous



dire ce que vous ferez pour votre honneur et le mien. J'ai ici un chevalier renommé pour sa vaillance ; vous lui pourrez donner vos gens, car il est loyal ; en outre, vous avez en cet ost le puissant roi Murgullant, votre oncle, qui sait bien l'art de la guerre, et il me semble qu'il serait bon que ces deux fissent le

voyage et que vous demeurassiez.

À ces paroles consentit Brandiffer ; alors ils mandèrent Valentin et Murgullant pour leur dire leur intention.

— Seigneurs, dit Brandiffer, vous êtes élus par nous pour aller en Angorie lever le siège que le roi Pépin y a mis. Je vous prie de défendre ma terre, car où j'aurai perte, vous n'aurez nul profit.

— Neveu, dit Murgullant, soyez tranquille, car puisque je mène le noble Valentin, je ne crains rien.

Ensuite on donna au noble Valentin et à Murgullant cent mille combattants bien montés et autant demeura en l'ost du roi Lucar. Alors Valentin et Murgullant montèrent sur mer et eurent le vent si agréable qu'en peu d'heures ils arrivèrent en la cité d'Angorie ; mais un peu avant qu'ils arrivassent, Valentin aperçut une tour vers l'Orient qui était couverte de laiton. Il demanda aux mariniers quelle place c'était et on lui répondit :

— Sire, c'est le château fort ; sachez que cette place est si forte et si bien composée qu'il n'y peut passer qu'un homme à la fois ; dans ce château est la belle Galatie, fille de Brandiffer qu'il fait soigneusement garder et l'estime tant qu'il ne veut la donner à nul homme vivant.

Quand Valentin ouït ces paroles, il eut grande envie de voir la belle dame et résolut de ne jamais partir de là qu'il ne l'eût vue.

Or, étant arrivés près d'Angorie, en bref leur ost fut assis ; ils reconnurent bien les tentes et pavillons de l'ost du roi Pépin qui faisaient plaisir à regarder ; les chrétiens avaient grande envie d'assaillir la cité, mais il y avait un amiral nommé Brutaut qui tous les jours faisait harceler l'ost du roi Pépin et faisait grande prouesse sur lui et ses gens. Quand Murgullant

vit l'ost des chrétiens si considérable, il appela Valentin et lui dit :

— Chevalier, conseillez-nous sur cette affaire, car je m'aperçois qu'ils sont en grand nombre.

— Murgullant, dit Valentin, je conseille que nous envoyons un messenger vers Angorie, mander à nos gens que nous sommes arrivés et que demain ils ne manquent pas de faire une sortie sur les chrétiens, qui du côté de la ville les assaillissent fortement et nous de l'autre ; par ce moyen, ils ne pourront fuir ni échapper qu'ils ne soient morts ou pris.

— Par Mahon, dit Murgullant, vous avez bien pensé ; il faut trouver un messenger qui entreprenne cette chose.

— Sire, dit un espion qui était fort subtil, je ferai votre message le plus adroitement que faire se pourra.

La chose étant ainsi conclue, en la grande mêlée se mirent tellement qu'ils furent pris par les sarrasins sans avoir aucun secours. Alors ils leur bandèrent les yeux et en leur navires sans pitié les firent mener : mais Dieu, qui n'abandonne point les siens, les délivrera. Cette bataille dura longtemps, car ils se défendaient bien de part et d'autre. Valentin ne regardait pas à sauver sa vie, il mettait sa force à frapper sur les païens. Il vint vers Brandiffer et si grands coups se donneront l'un sur l'autre que tous deux à terre tombèrent mais Valentin, qui fut leste, frappa Brandiffer si rudement, que d'un seul coup il lui fendit la tête et il tomba mort. Quand le roi Brutaut vit que son frère Brandiffer était mort, il partit de la bataille avec l'amiral de Gordes et le roi Josué, qui firent sonner la retraite et furent vers les navires pour se sauver. Mais les chrétiens les suivirent de si près en réclamant *Saint-Georges* et *Saint-Jacques*, lesquels deux saints montrèrent en ce jour un miracle contre les païens. Or, les païens furent de si près pris, que plusieurs se jetèrent dans la mer et se noyèrent et tous furent détruits. Quand la nuit fut venue, les chevaliers se retirèrent dans Angorie puis ils sortirent le lendemain pour faire enterrer les morts. Là furent trouvés plusieurs chevaliers qui furent bien regrettés, mais particulièrement l'empereur de Grèce fut pleuré. Valentin et Orson en furent si fâchés, qu'on ne pouvait les consoler. Le duc Milon leur dit :

— Enfants, ne pleurez plus, mais priez Dieu pour son âme.

Ils firent porter le corps de l'empereur dans la cité, puis le firent enterrer, comme il lui appartenait. Valentin fit distribuer quantité d'aumônes, mais il ne cessait de pleurer la mort de son père.

## CHAPITRE LIV

### *Comment Milon d'Angler retourna en France et Valentin et Orson allèrent en Grèce.*

LE Duc Milon d'Angler, après que les païens eurent été la seconde fois détruits devant Angorie, prit congé de Valentin pour retourner en France, en lui disant :

— Valentin, je veux m'en retourner, mais je voudrais bien que ce fût aussi promptement que quand vous m'apportâtes.

Valentin dit :

— À Dieu ne plaise que jamais je joue de tel art, car il est damnable. Celui qui me l'apprit est mort misérablement ; je crois que pour ce péché j'ai tué mon père.

Alors le duc Milon prit congé pour retourner en France. Valentin et Orson prirent conseil pour aller à Constantinople ; mais avant de partir, ils firent couronner le vert chevalier roi d'Angorie et lui firent rendre hommage par tous les barons du pays, puis ils prirent congé de lui et montèrent sur mer. Quand ce vint au départ, Orson appela Galatie et lui dit :

— Ma reine, je reconnais que de mon fait vous êtes enceinte, mais sachez que je ne puis vous épouser car je suis marié ; pour ce, je vous ferai assigner des rentes tant que vous pourrez vivre honnêtement.

— Sire, dit Galatie, je veux passer la mer avec vous, puis je me mettrai en quelque maison de religion pour servir et prier Dieu dévotement pour vous et pour moi.

— J'y consens, lui dit Orson.

Alors il la mit sur mer et nagèrent tant qu'ils virent les tours de Constantinople ; ils mandèrent à la reine leur mère la mort de l'empereur, mais ne dirent pas que Valentin l'avait occis. La dame fut dolente et d'autre part joyeuse de ses deux enfants qui revenaient en santé ; chacun fut en joie par la cité pour la venue de Valentin et Orson : tout le clergé et les bourgeois furent en procession au-devant d'eux, et ils furent honorablement reçus ; puis ils montèrent au palais, le dîner fut servi et ils se mirent à table, accompagnés des grands de la cour . La dame dit :

— Valentin, mon enfant, il convient de savoir lequel de vous tiendra l'empire de Grèce, car je ne sais lequel est l'aîné.

— Dame, dit Valentin, je veux que mon frère le soit ce premier an.

— Par ma foi, dit Orson, il ne m'appartient pas d'aller avant vous ; frère,



je suis tenu à vous et vous serez empereur, car de ma part je le veux.

Alors il fut décidé par les seigneurs que tous deux gouverneraient paisiblement l'empire. Mais Valentin ne demeura pas en si haut état, car pour l'amour de son père, il pleurait nuit et jour. Un matin, il appela Esclarmonde et lui dit :

— Vous savez que devant Angorie, j'ai malheureusement tué mon père, dont je n'ai fait nulle consession. Je suis délibéré de m'en aller au pape confesser mes péchés et lui demander pénitence ; saluez ma mère et mon frère Orson, que vous irez voir au bout de quinze jours, et leur donnerez ce brevet et à nul autre ne le montrez.

La dame pleura tendrement le départ du noble Valentin.

## CHAPITRE LV

### ***Comment Valentin prit congé de la belle Esclarmonde pour aller à Rome confesser ses péchés.***

**A**VANT de partir,  
Valentin dit à la dame :

— Ne pleurez pas pour moi et me donnez l'anneau duquel je vous épousai.

La dame le lui donna et il en fit deux parties, dont il garda l'une et donna l'autre à la dame, disant :

— Ma mie, gardez cette partie et telle chose qu'on vous dise de moi n'en croyez rien si vous ne voyez l'autre partie que je porte avec moi ; gouvernez-vous sagement, servez bien Dieu, et de fausses paroles vous gardez, car le monde est aujourd'hui trop pervers.

À ces mots, il embrassa la dame en pleurant et ils prirent congé l'un de l'autre. Alors Valentin partit, accompagné d'un seul écuyer, et en bref il arriva à Rome et s'y logea. Le lendemain, il vint en la grande église, où le pape chanta la messe. Valentin l'entendit bien pieusement et après il vint s'agenouiller devant le Saint-Père, lui demandant confession. Alors le pape, qui pensa bien qu'il était de haute maison, lui fit signe qu'il l'aurait. Puis le pape entra dans sa chambre et fit venir Valentin qui pleurait fort.

— Mon fils, dit le pape, que veux-tu avoir que tu pleures ?

— Hélas ! dit Valentin, je suis un grand pécheur.

Il commença sa confession et entre ses fautes déclara qu'il avait tué son

père et en demandait pénitence. Quand le pape entendit le cas de Valentin et la grande repentance qu'il en avait, il en eut pitié, et lui dit :

— Mon enfant, ne vous déconfortez point, car Dieu est puissant pour pardonner chose plus grande ; allez en votre logis et demain matin revenez vers moi, je vous donnerai pénitence au salut de votre âme.

Valentin s'en retourna en son logis sans rien dire à personne ; la nuit il pleura et soupira et quand le matin fut venu, il retourna en l'église où il trouva le Saint-Père qui faisait célébrer la messe. Après qu'elle fut finie, le pape l'appela et lui dit :

— Mon enfant, voilà ce qu'il faut faire pour avoir pardon de ton péché : premièrement, tu changeras ton habit en ceux d'un pauvre et mortifieras ton corps en telle sorte que de nul ne puisse être connu ; puis après tu iras à Constantinople et logeras sous les degrés de ton palais où tu seras sept ans sans parler ; si Dieu te donne vie, et tu ne boiras ni ne mangeras que ce qu'on donne aux pauvres ; et si tu meurs avant le temps, tes péchés te seront pardonnés, mais si tu vis sept ans et ne fais pénitence, jamais tu n'auras pardon.

— Saint-Père, dit Valentin, je ferai tout ceci de bon cœur.

Ainsi le pape lui donna l'absolution. Et, ainsi que dit l'histoire, Valentin dina avec le pape, puis partit sans parler à son écuyer ni à nulle personne. Je vous dirai comment il fit sa pénitence et quelle vie il menait.

## CHAPITRE LVI

### *Comment Valentin, en grande douleur, fit la pénitence pour son père qu'il avait occis.*

VALENTIN, qui fut inspiré de Dieu pour faire sa pénitence, entra dans un bois après qu'il eût fait couper ses cheveux, et y fut si longtemps, mangeant pommes et racines, qu'il ne fut connu de personne ; puis après il s'en alla à Constantinople, mais avant qu'il y arrivât, il y eut grand deuil pour lui parmi la cité, car la belle Esclarmonde, qui n'oublia pas son message, alla vers Orson et lui donna le brevet que Valentin lui avait laissé. Quand il l'eut lu, il se mit à pleurer amèrement.

— Frère, dit Esclarmonde, pourquoi pleurez-vous ?

— Hélas ! lui dit Orson, ce n'est pas sans cause, car mon frère Valentin s'en va. Et par ces lettres, il me fait savoir que jamais il ne reviendra mais demeurera en exil pour pleurer ses péchés.

Quand la dame sut que son mari s'en allait, elle s'écria :

— Hélas ! mon ami, pourquoi êtes-vous parti sans me le dire ? Infortunée que je suis, vous vous en allez pour ne jamais revenir !

La dame menait grand deuil et Orson aussi. Ces nouvelles coururent bientôt par la cité. Esclarmonde pleure, Bellissant larmoye et Orson soupire durant ce deuil de la cité. Il arriva ensuite qu'un jour, il fut dit à Fezonne qu'Orson avait une autre dame qui de lui était grosse, dont elle prit tel chagrin qu'elle en fut malade au lit et en peu de temps mourut. Grand deuil en mena Orson.

Alors Valentin arriva à Constantinople en si pauvre état que de nul ne put être connu ; il fut par les rues et par les maisons, demandant l'aumône pour ouïr les nouvelles, puis il s'en vint au palais, à l'heure que son frère Orson devait souper ; ceux qui étaient de garde le voulaient mettre dehors, mais il resta :

— Compagnons, dit Orson, qui fort regardait sa contenance, laissez ce pauvre céans, car pour l'amour de mon frère Valentin, je veux que les pauvres soient reçus afin que Dieu m'en veuille envoyer des nouvelles.

Alors ils laissèrent Valentin et par ordre d'Orson, ils lui portèrent à boire et à manger. Mais il regarda une corbeille où étaient les restes de la table pour les pauvres et il en mangea ; alors ils en furent étonnés. Quand la nuit vint que les portiers voulurent fermer les portes, ils sont venus vers Orson et lui dirent :

— Voulez-vous que ce malotru, qui contrefait le fou, reste ici ?

— Je veux que vous le souffriez et enduriez, et que vous le laissiez faire à sa volonté, car ce sont vœux ou promesses faits à Dieu puisqu'il ne parle point ; nul ne peut savoir qui il est.

Ainsi demeura Valentin sous les degrés et sur son lit de paille. Le lendemain au matin, Orson passa devant lui, il en eut grande pitié et lui donna l'aumône. Après passèrent sa mère et sa femme Esclarmonde pour aller à l'église qui le regardèrent et lui donnèrent leur aumône.

— Ah ! pauvre homme, dit Esclarmonde, comment pouvez-vous rester ici la nuit sans couverture ? Mais, s'il plaît à Dieu, cette nuit vous en aurez.

Valentin s'inclina en les remerciant et elles passèrent outre ; aussitôt qu'elles furent passées, Valentin vit deux pauvres à qui il donna tout ce qu'on lui avait donné.

— Par ma foi, dirent-ils en se moquant, ce coquin est bien fou, quand

il n'a rien et donne ses aumônes.

Valentin dit en son cœur : « Sire Dieu, veuillez pardonner à tous ceux qui font dérision de moi car ils ne savent pas ma faute pour laquelle je suis obligé de vivre ainsi. »

Quand vint le dîner suivant, on donna à Valentin toutes bonnes viandes, mais il fit signe que de rien ne mangerait sinon des restes. Quand Orson connut sa condition, il commanda qu'on mît le meilleur de sa table dans la corbeille et qu'avant lui le pauvre homme fût servi.

— Seigneurs, dit Orson, le cœur me dit que ce pauvre homme fait quelque pénitence qu'il a promise à Dieu.

En cet état, Valentin fut longtemps dans son palais sans être reconnu, et chacun disait qu'il était mort. Alors le roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme et depuis entreprit grande trahison.

## CHAPITRE LVII

### ***Comment le roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, et comment il trahit Orson et le vert chevalier.***

EN ce temps, il y avait un roi d'Angorie nommé Hugon qui avait ouï dire que Valentin avait laissé l'empereur de Grèce et le pays des Crétois. Il vint à Constantinople et fut bien reçu d'Orson ; un beau matin, Hugon appela Esclarmonde et lui dit :

— Dame, sachez que je suis d'Angorie et que je tiens sous moi plusieurs grands seigneurs ; mais je suis mécontent d'une chose, c'est que je n'ai point de femme, et pour cette chose je suis venu vers vous, car j'ai entendu dire que le chevalier Valentin ne reviendrait jamais ; je vous requiers de vouloir m'accepter pour époux et je vous ferai couronner reine d'Angorie, car sur tout autre vous êtes celle que mon cœur désire.

— Sire, dit la dame, du bien et de l'honneur que vous me proposez je vous en remercie humblement. Mais vous pouvez chercher une autre femme, car mon ami Valentin est encore vivant. Je suis délibérée de l'attendre sept ans ; et quand ma volonté serait de prendre un mari, je ne voudrais vous donner la main sans le conseil de l'empereur Orson et de mon frère le vert chevalier, car sans cela je n'y consentirais point.

— Dame, dit Hugon, vous parlez honnêtement et votre réponse me plaît.

Alors il s'en vint vers Orson et lui demanda s'il avait des nouvelles de

Valentin.

— Franc roi, dit l'empereur Orson, qui de lui ne se méfiait pas, je n'en sais autre chose que par une lettre disant qu'il est allé en exil pour pleurer ses péchés et qu'il porte sur lui une partie de l'anneau dont il épousa sa femme et lui a donné l'autre ; puis lui a dit sur toutes choses qu'elle ne veuille croire rien de lui si elle ne voyait la part de l'anneau.

— Sire, dit Hugon, qui nota bien ces paroles, Dieu le veuille conduire, c'est un vaillant chevalier ; or je vous dirai une chose que j'ai en mon cœur, je suis délibéré, en l'honneur de Jésus, d'aller en Jérusalem voir le Saint-Sépulcre de notre Sauveur ; mais je voudrais bien trouver compagnie, et s'il vous plaît y venir, pour jamais en armes nous serions compagnons et amis.

Orson dit :

— C'est ma volonté de faire ce voyage, il y a longtemps que je l'ai promis. Je vais vous dire ce que nous ferons : au partir de notre terre, nous irons en Angorie, car je sais que le vert chevalier, qui en est nouvellement couronné roi, viendra volontiers avec nous.

— Bien, dit Hugon, allons où il vous plaira.

Alors Orson prit congé de la belle Galatie et de Bellisant, sa mère, puis ils montèrent sur mer et furent en Angorie ; le roi les reçut honorablement et fut joyeux de la vue d'Orson. Là ils firent grande chère, puis le vert chevalier s'apprêta pour faire le saint voyage et monta sur mer avec eux ; ils vinrent en Jérusalem et mirent logis pour reposer la nuit ; le matin, ils s'en sont allés vers le patriarche, qui devant eux chanta la messe, puis les fit conduire parmi la cité pour visiter le Saint-Sépulcre et autres saints lieux ; en grande dévotion, ils gagnèrent les pardons et firent doucement le voyage ; alors le roi Hugon, qui portait en son cœur la trahison, pendant qu'ils visitaient dévotement les églises, partit de leur compagnie et fut trouver le roi de Surie nommé Rabastre et frère du roi d'Inde, qui mourut devant la cité d'Angorie. Hugon le salua, de par Mahon, et lui dit :

— Sachez, sire, que deux chevaliers sont nouvellement venus et sur tous autres doivent être mal reçus de vous car une grande partie de votre terre ils ont prise, pillée, brûlée et mis à mort le vaillant Brandiffer et votre frère Lucar, le puissant roi d'Inde.

Quand Rabastre entendit que son frère était mort, il dit à Hugon :

— Sire, pourriez-vous me livrer les deux chevaliers ?

— Oui, dit le traître et perfide Hugon, mais vous me donnerez les deux

sceaux d'or que portent les deux chevaliers où sont empreintes leurs armes ?

— Sire, dit le roi de Surie, je serais un ingrat si pour si peu de chose, je vous désobligeais ; vous aurez les sceaux si vous pouvez me livrer les deux chevaliers.

— Oui, dit Hugon, envoyez vos messagers en l'hôtel du patriarche, qui sauront de lui où ils sont.

Ainsi le roi de Surie envoya huit cents hommes bien armés vers le bon patriarche qui leur enseigna le logis et les païens y allèrent. Alors Orson et le vert chevalier étaient à dîner, ils furent incontinent pris, liés et menés devant le roi.

— Hélas ! dit Orson, le roi Pépin et les douze pairs de France furent vendus aux sarrasins en cette cité et je vois que nous sommes pareillement trahis.

Ils furent menés en cet état devant le roi de Surie, et quand il les vit, il leur dit fièrement :

— Faux ennemis de notre loi, j'ai grand plaisir de vous tenir ; or, dites-moi vos noms, car je veux les savoir pour raison.

— Sire, je me nomme Orson.

Le roi d'Angorie dit :

— Je suis le vert chevalier.

— Par Mahon, dit Rabastre, j'ai de vous assez ouï parler et je crois que vous êtes ceux par qui grande partie de ma terre a été prise et mes gens mis à mort ; mais vous avez un compagnon nommé Valentin, et si je le tenais, par Mahon, jamais de mes mains en vie n'échapperait.

Alors il les fit dépouiller et ôter les sceaux qui furent donnés à Hugon. Orson et le vert chevalier furent mis en une tour profonde, au pain et à l'eau. Ils pensaient que le roi Hugon était mort parmi les païens. Hélas ! ils ne pensaient pas qu'il fût avec le roi de Surie qui lui donna leurs sceaux, dont il fut bien joyeux. Alors il appela Galeran, un traître, qui l'avait servi longtemps : à tel maître, tel valet.

— Sire, dit Hugon à Galeran, j'ai trouvé le moyen de venir à bout de mon intention et parce que vous êtes mon neveu, si vous êtes secret, je vous ferai tant de bien que vous serez content.

— Oncle, dit-il, de moi ne vous doutez, car je sais où vous prétendez : vous voulez avoir la belle Esclarmonde.

— Il est vrai, dit Hugon, car il ne vous le faut cacher ; il faut écrire une lettre au nom d'Orson, dont j'ai les propres sceaux, et qui soit conçue en ces termes :

« Orson, par la grâce de Dieu, empereur de Grèce, à vous ma redoutée dame et mère ; à vous ma mie Galatie et à votre sœur la belle Esclarmonde, toute humble recommandation promise ; je prie Jésus-Christ qu'il vous soit en aide. Mesdames, sachez qu'en Jérusalem j'ai trouvé mon frère Valentin qui était au lit de la mort, et Dieu m'a fait tant de grâces qu'avant qu'il finît ses jours, je l'ai visité et parlé ; mais bientôt après, il rendit l'esprit, et à sa fin il me chargea de vous mander ces nouvelles et saluer de sa part la belle Esclarmonde, à laquelle il mande surtout qu'elle se marie au plus tôt à quelque noble prince, et que pour sa mort elle ne prenne nul chagrin, mais priez Dieu pour son âme, et sachez qu'il n'envoie pas la moitié de l'anneau, comme il avait promis, car dès qu'il fut couché, on le lui déroba. »

Quand cette lettre fut faite, Hugon, pour mieux couvrir sa trahison, en fit une autre du vert chevalier et Orson ensemble ; la voici :

« Très chère et aimée sœur, nous vous avons fait savoir la fin de votre loyal époux et notre bon frère Valentin ; mais pour accomplir la volonté du trépassé, à qui Dieu fasse pardon, nous voulons, en désirant votre honneur, que vous ayez pour époux le puissant roi Hugon. Ainsi veuillez y consentir et faites notre volonté, ou autrement vous encourrez notre indignation ; et nous avons de nos propres sceaux, scellé les lettres, afin de plus grande preuve de vérité ; et sachez que vers vous nous ne pouvons aller pour le présent car entre les chrétiens et sarrasins, il doit se donner incessamment une bataille pour défendre la loi de N.-S. J.-C. ; qu'Il vous ait, chère sœur, en sa sainte garde. »

Quand les lettres furent faites, il les ferma et les scella des propres sceaux aux chevaliers, puis les donna à son neveu Galeran, et lui dit d'aller à Constantinople présenter ces lettres à la reine Bellissant et la belle Esclarmonde.

— Et sitôt que vous y aurez été, j'irai après comme celui qui ne sait rien pour requérir la belle Esclarmonde. Je ne doute plus qu'elle ne me soit accordée.

— Oncle, dit Galeran, le message sera bien fait, car je connais votre cas.

Alors il se mit en chemin et en bref arriva au palais de Constantinople, à l'heure qu'on mettait les tables. Il salua les dames de la part de l'empereur



Orson et du vert chevalier, puis leur donna les lettres.

— Messager, dit la dame Bellissant, comment se porte mon fils ?

— Dame, dit, Galeran, je l'ai laissé en Jérusalem sain et en bon point ainsi que par les lettres vous pourrez le savoir plus amplement.

Les dames commandèrent que le messager fût bien traité. Or, on avait coutume, quand on voulait boire ou manger, de faire venir Valentin à table ou en la salle, pour mieux penser à lui ; cependant on savait qu'il ne mangeait que le relief et on lui donnait si bon qu'il n'en voulait plus user ; mais il prenait souvent ce qu'on jetait aux chiens. Il ouït bien les nouvelles du messager. Il pensa ce qu'il ferait. Les dames se levèrent de table, puis Bellissant fit venir un secrétaire qui leur dit le contenu des lettres, et Valentin, qui était là, l'entendit, mais n'en fit nul semblant ; il ne faut pas demander le grand deuil et les lamentations que firent les dames pour Valentin qu'on disait mort ; car elles reconnurent les sceaux des deux bons chevaliers. La belle Esclarmonde déchira ses habits et tirait ses cheveux en disant :

— Pauvre femme, de toutes la plus malheureuse, que la mort ne vient-elle m'enlever ? Ah ! Valentin, pourquoi ne suis-je allée avec vous pour étuver votre corps ? Frère vert chevalier et vous empereur Orson, comment me vouloir sitôt marier ? Hélas ! dois-je prendre jamais un mari après avoir perdu l'excellence des meilleurs, des preux le plus hardi, la rose d'honneur, la fleur de chevalerie, le miroir des nobles et l'élite des sages ! Fausse mort, qu'as-tu en pensée, quand par toi je suis privée de ce qui me faisait au monde le plus de plaisir ; que ne venais-tu exercer ta rage sur moi plutôt que sur celui qui de tous les humains était le plus digne d'honneur ; jamais je n'aurai d'autre mari ; mais je passerai en continuelles douleurs le reste de mes jours.

Quand Bellissant vit qu'Esclarmonde se déconfortait ainsi, elle la consola du mieux qu'elle put, lui disant :

— Ma fille, prenez en gré sa mort, et en vous patience ; vous savez qu'il était mon fils, ainsi j'en dois être aussi fâchée que vous. Mais quand je considère qu'il n'y a point de remède, mieux vaut prier Dieu pour son âme que de verser tant de larmes ; pensez à ce que votre frère le vert chevalier et Orson vous mandent.

Alors Esclarmonde dit :

— De quoi me parlez-vous ? Quel mariage peut-on faire de celle qui n'a pas espoir d'avoir jamais joie ? Dame, pour Dieu ne m'en parlez plus, car de ma vie je ne veux avoir mari.

— Fille y dit Bellissant, vous êtes malavisée, puisque le roi Hugon veut vous avoir, vous en serez plus honorée.

À ces paroles, la belle Esclarmonde se retira en sa chambre où elle pleura tendrement ; et Valentin qui est sous les degrés, pense en lui-même d'où la trahison pouvait être provenue. Au bout de quatre jours, le traître Hugon arriva à Constantinople pour exécuter son entreprise et y fut reçu en grand honneur ; mais Esclarmonde ne lui montra aucune marque d'amour.

— Madame, vous savez, par les lettres que Galeran vous a données, comment votre mari Valentin est mort, dont je suis dolent. Mais la chose est ainsi accordée par leur bonne volonté et délibération et pour avoir alliance ensemble, je dois avoir Esclarmonde pour épouse.

— Sire, dit-elle, je vous jure que je n'ai nulle envie de vous ni d'autres.

Or, Valentin est en la salle qui écoute toute la trahison et la grave en son cœur. Alors Bellissant dit :

— Ma fille, ne suivez pas votre idée, ni ce que le cœur vous dit car le vert chevalier et Orson connaissent bien ce qui vous est nécessaire, et si vous ne faites leurs volontés, ils en seront courroucés.

Quand Esclarmonde l'ouït ainsi parler, elle fut fort pensive et la chose fut menée de façon que par complaisance, elle consentit d'épouser le roi Hugon, dont il fut joyeux ; mais sa joie dura peu.

## CHAPITRE LVIII

### *Comment Bellissant et Esclarmonde apprirent la trahison du roi Hugon.*

QUAND le saint homme Valentin s'aperçut que sa mie était trahie, il en eut grande pitié et entra en une chapelle de Notre-Dame, où il avait coutume de prier Dieu ; il s'agenouilla et dit :

— Vierge Marie, entends ma prière, à moi pauvre et misérable pécheur, c'est qu'il te plaise prier ton cher fils que je puisse défendre ma mie Esclarmonde de la trahison qui est faite contre elle.

Quand Valentin eut fini son oraison, un ange vint qui lui dit :

— Valentin, Dieu a ouï ta prière ; va hors de la cité et tu trouveras un pèlerin ; prends ses habillements, son bourdon et son écharpe et quand tu auras vêtu ses habits, retourne en ton palais et conte devant la compagnie la trahison telle que tu la connais ; car tu ne seras pas connu.

— Vrai Dieu, dit Valentin, je te remercie.

Alors il partit et trouva le pèlerin ; il prit ses habits puis retourna en son palais où étaient les dames et le roi Hugon. Il salua toute la compagnie :

— Dame, je vous prie de me montrer la femme de Valentin.

— Pèlerin, dit Hugon, à qui la couleur mua, allez en la cuisine et vous aurez l'aumône.

— Mais, dit Valentin, je veux parler à elle et lui faire un message.

— Pèlerin, dit-elle, je suis celle que vous demandez.

— Madame, j'ai vu votre ami, qui par moi vous salue et vous fait savoir que dans trois jours il sera céans.

— Pèlerin, dit la dame, pense à ce que tu dis, car j'en ai eu des nouvelles certaines qu'il est mort.

— Dame, dit Valentin, vous ne le devez croire, car je me livre à mourir s'il n'est encore en vie, et si dans trois jours vous ne le voyez.

Quand Hugon ouït ce que Valentin disait aux dames, il sortit du palais secrètement et monta sur son cheval pour s'en retourner ; les dames furent bien émerveillées et voulaient fêter le pèlerin, mais il n'en voulut rien faire et leur dit :

— Mesdames, pardonnez-moi, car mes compagnons sont en ville qui m'attendent.

Alors Esclarmonde lui donna de l'argent. Quand il fut dehors, on demanda où était le roi Hugon.

— Par ma foi, dit une demoiselle, je l'ai vu courir sur son cheval.

En disant ces paroles, Galeran entra, qui demanda son oncle. Bellissant dit :

— Vous voilà bienvenu, car jamais vous n'échapperez, si vous ne nous contez la trahison.

Quand Galeran ouït ces paroles, il commença à trembler.

— Hélas ! pour Dieu, dame, ayez merci de moi, et je vous dirai la vérité. Mon oncle Hugon a fait cette trahison et a vendu aux païens dans Jérusalem Orson et le vert chevalier.

Puis il conta tout comme avez ouï ci-devant.

Quand Galeran eut tout dit, il partit croyant pouvoir échapper, mais le prévôt le fit pendre et étrangler. Valentin quitta la robe de pèlerin, reprit ses habits et vint au palais.

— Pauvre, dit Esclarmonde, où avez-vous été, je crois que vous êtes fâché que je me veuille marier.

Valentin inclina la tête et fit sa prière à Dieu. Esclarmonde lui fit apporter une couche, mais il couchait à terre, et Valentin finit ainsi sa pénitence.

## CHAPITRE LIX

### *Comment Orson et le vert chevalier furent délivrés des prisons du roi de Surie, pour la guerre qu'ils firent au roi Hugon.*

**L**E roi de Surie, qui tenait en ses prisons Orson et le vert chevalier, les fit amener devant lui et dit :

— Seigneurs, vous voyez que j'ai puissance sur vous et que vous ne pouvez rien sur moi ; je sais bien que vous êtes ceux qui avez le plus molesté notre loi et notre terre ; je jure mon Dieu Mahon que jamais ne m'échapperez que je ne vous fasse mourir, à moins que vous ne me rendiez la cité d'Angorie, avec le château fort et trente autres des places fortes que vous tenez en vos mains.

— Sire, dit Orson, nous ne le ferons pas si vous ne nous rendez le roi Hugon que vous tenez.

Le roi de Surie dit :

— Ne me parlez pas de lui, car il s'en est allé et c'est par lui que vous avez été trahis.

Quand Orson entendit cela, il jura qu'il s'en vengerait.

— Par ma foi, dit le vert chevalier, je vous seconderai.

Alors Orson et le vert chevalier accordèrent au roi de Surie sa demande pour sauver leur vie et ils retournèrent à Constantinople, où le grand deuil fut apaisé. Esclarmonde dit comment elle avait su nouvelle de Valentin par un pèlerin, dont Orson fut joyeux, car sur toutes choses il désirait sa venue. Cette nuit, Orson coucha avec Galatie et engendra un fils qui eut nom Morant, lequel tint le royaume d'Angorie ; peu après, Orson mit son armée en mer pour aller en Angorie. Quand Hugon le sut, il lui envoya demander s'il voulait la cité d'Angorie, et pour récompenser son armée, il lui donnerait quatre chevaux chargés de fin or ; et s'il y avait nul qui le voulut accuser de trahison, il se combattrait à tous, pourvu que ce ne fût à Orson. Le message fait, le vert chevalier jeta son gage contre le roi Hugon et dit qu'il se trouvât hors des murs de la cité d'Angorie. Le roi

Hugon vint au champ bien armé, mais le vert chevalier y fut le premier. Quand ils furent prêts, ils frappèrent des éperons et de si grande force sont venus l'un contre l'autre qu'ils rompirent leurs lances, puis ils mirent l'épée à la main ; Dieu sait quels coups ils se donnèrent ! Car le vert chevalier donna tel coup au roi Hugon sur le heaume, qu'une partie de la tête lui coupa jusqu'aux épaules, et il tomba pâmé. Alors le vert chevalier fut honoré, puis Hugon se releva, demanda un confesseur, et lui déclara toute la trahison avant de mourir. On fut si bien informé de la trahison de Hugon que, par conseil des sages, on rendit à l'empereur Orson les villes et pays d'Angorie, dont il prit possession et reçut les hommages.

Puis après, Orson et le vert chevalier s'en revinrent en joie à Constantinople. Esclarmonde, surprise de ce que Valentin ne venait point, disait : « Ah ! mauvais pèlerin, tu m'as trahie quand tu me dis que mon ami Valentin viendrait sous trois jours, et je n'en ai aucunes nouvelles. » Hélas ! elle ne pensait pas qu'il fût si près d'elle ; car il était dessous les degrés de son palais, où il finit ses jours.

## CHAPITRE LX

### *Comment au bout de sept ans, Valentin finit ses jours dans le palais de Constantinople et écrivit une lettre par laquelle il fut connu.*

AU bout de sept ans, ce saint homme Valentin acheva sa pénitence ; mais il plut à Notre-Seigneur de l'ôter de ce monde et l'appeler en gloire. Il eut une maladie dont il se sentit bien affaibli et en remercia Dieu dévotement. « Hélas ! dit Valentin, mon Créateur, ayez pitié



de moi qui suis un pauvre pécheur et pardonnez-moi la mort de mon père et tous les péchés que j'ai commis depuis que je suis né ; vrai Rédempteur, ne considérez pas ma jeunesse que j'ai passée en plaisirs mondains, mais par votre sainte miséricorde, daignez recevoir mon âme entre vos mains. »

En disant ces paroles, un ange lui apparut et lui dit :

— Valentin, sache que dans quatre jours de ce monde, tu partiras, car c'est le vouloir de Dieu.

Alors le saint homme fit signe qu'on apportât de l'encre et du papier. Puis il écrivit comment il avait découvert la trahison en habit de pèlerin, et toute sa vie où il mit son nom et enveloppa la partie de l'anneau dedans et la tint en sa main. Ensuite il fit venir un prêtre, auquel il confessa ses péchés et reçut les Sacrements, puis il trépassa.

L'empereur Orson, les seigneurs et barons descendirent et trouvèrent le prêtre près du saint corps.

— Ami, dit l'empereur, pourquoi sonne-t-on si fort par la ville ?

— Sire, dit le prêtre, je crois que c'est un miracle que Dieu fait pour ce saint homme ; car dès qu'il a rendu l'esprit, les cloches ont commencé à sonner de toutes parts.

Alors Orson regarda ce pauvre homme qui était trépassé ; il aperçut qu'il tenait une lettre en main et voulut la prendre, mais personne ne la put avoir, hors la noble dame Esclarmonde ; car aussitôt qu'elle la toucha, la main s'ouvrit et elle prit facilement la lettre, puis la déploya et la lut. Alors Esclarmonde vit et connut la moitié de l'anneau. Elle appela un secrétaire pour lire la lettre où étaient tous les faits du saint homme. Ne demandez pas les grandes douleurs d'Orson, de Bellissant et d'Esclarmonde ! Ils avaient le cœur si serré, qu'ils ne pouvaient pleurer. La belle Esclarmonde se jeta sur le corps en faisant de tels regrets qu'il semblait qu'elle dût mourir.

— Hélas ! disait-elle, que dois-je faire, quand j'ai perdu ma joie et mon espérance ? Hélas ! mon ami Valentin, quelle était votre pensée, quand vous êtes venu si près de moi mourir en si grande misère, sans me donner aucune connaissance de vous ? Hélas ! je vous ai souvent vu en grande pauvreté, sans vous donner aucune consolation ; combien je suis infortunée, quand je n'ai pu connaître celui que j'ai tant aimé !

Puis elle baisa sa face et ses mains. Ensuite, le saint corps fut enterré en la grande église de Constantinople. Peu de temps après, le saint corps fut canonisé et mis en sépulture.

Dieu montra qu'il était bien digne d'être saint, car le jour de sa mort, les malades de toute espèce qui visitèrent son corps furent tous guéris. Quelques jours après la mort du noble et vaillant Valentin, Esclarmonde se fit religieuse et devint abbesse d'une abbaye qui fut fondée en l'honneur de saint Valentin. Ainsi Orson demeura empereur de Grèce, qui ne régna

que sept ans après la mort de Valentin. Il laissa un fils nommé Morant, qu'il eut de Galatie, lequel posséda le royaume d'Angorie ; et dans les sept ans mourut Galatie, dont l'empereur mena grand deuil. Depuis cette mort, il ne mangea que du pain, des racines et des fruits sauvages. Une nuit, il eut une vision où il lui sembla voir toutes les portes du paradis ouvertes, et là il vit les joies des bienheureux, les saints couronnés de gloire et les anges qui chantaient devant le Sauveur du monde. Puis après, il vit entre deux roches, au fond d'une vallée obscure et ténébreuse, le gouffre d'enfer où étaient les damnés, les uns en feux ardents, les autres en chaudières bouillantes, d'autres pendus par la langue, et enfin d'autres environnés de serpents, et généralement il vit toutes les peines d'enfer, qui sont horribles et épouvantables ; après cette vision, il s'éveilla tout effrayé des choses qu'il avait vues et vint en pleurant au vert chevalier et lui dit :

— Ami, je connais que le monde est de petite valeur et de peu de durée et que tout n'est que vaine gloire en ce monde, déplaisant à Dieu et peu profitable au salut, pourquoi je vous prie de prendre soin de mes deux enfants et les instruire en bonnes mœurs, de manière qu'ils puissent gouverner l'empire de Grèce au gré de Dieu et du monde ; car je vous en laisse la charge, comme à celui en qui surtout j'ai parfaite confiance ; sachez que le reste de mes jours, je veux mener une vie solitaire et abandonner le monde, car dès cette heure je renonce à tous les honneurs mondains et prends congé de vous.

Quand le vert chevalier ouït ces paroles, il se mit à pleurer ; Orson le réconforta et lui dit :

— Hélas ! pour moi ne pleurez plus ; mais priez Dieu qu'il me donne la force d'accomplir ma volonté.

Puis Orson partit en défendant au vert chevalier de parler de son entreprise à personne. Il s'en alla en un bois, où il mena une si sainte vie, qu'après sa mort il fut canonisé et fit plusieurs miracles. Le vert chevalier gouverna les deux enfants de façon qu'ils furent sages, vaillants et aimés de tout le peuple. Ils gouvernèrent paisiblement l'empire de Grèce et le royaume d'Angorie et plusieurs autres terres païennes qu'ils conquièrent, lesquelles choses sont plus amplement détaillées dans les livres et chroniques qui ont été faits depuis. Je vous prie de me pardonner si de Valentin et Orson je finis sitôt l'histoire, qui est écrite en l'honneur des trois Personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

FIN





